CATÉCHISME SPIRITUEL DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE,

Composé par le R. P. J. J. SURIN, de la Compagnie de JESUS;

Nouvellement revu & corrigé par le P. T. B. F. de la même Compagnie.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, entre la rue du Plâtre et celle des Noyers, près St.-Yves.

A EVREUX,

Chez J. J. L. ANCELLE, Imprimeur-Libraire.

M. DCCC. I.

Les mêmes Libraires se proposent d'imprimer les autres Ouvrages du même Auteur.

AVERTISSEMENT.

L'Auteur de ce Catéchisme est le P. Jean-Joseph Surin, de la Compagnie de Jesus ; il avoit eu pour Maître dans la vie spirituelle, le fameux P. *Louis Lalleman*, de la même Compagnie, un des hommes les plus spirituels du siecle passé, et des plus sçavans dans les voyes de Dieu.

Sous un tel Maître, et avec un esprit solide, ferme, pénétrant, qu'il avoit reçu de la nature, joint à un grand zele pour sa perfection, il devint bientôt lui même un habile Maître de la vie spirituelle, et s'attira l'estime et la confiance d'un grand nombre de personnes qui se mirent sous sa conduite, parmi lesquelles il y en avoit plusieurs du premier rang.

Dieu qui vouloit se servir de lui pour la sanctification de plusieurs ames, se chargea de le dresser à la perfection, et de le faire marcher dans les voyes où il devoit conduire les autres. Il le favorisa du don de contemplation, et le

fit passer par ces terribles épreuves où il met ses serviteurs fideles, pour achever de les purifier lorsqu'il veut les unir à lui d'une maniere plus particuliere.

Il avoit demandé à Dieu d'être humilié jusqu'à passer pour fou, afin de ressembler plus parfaitement à Jesus-Christ, méprisé pour l'amour des hommes.

Jamais priere ne fut mieux exaucée; et les Vies des Saints ne nous fournissent gueres d'exemples d'une humiliation aussi étrange que celle où fut ce Serviteur de Dieu pendant plus de vingt années de sa vie, qu'il appelloit ensuite le tems de ses infirmités. C'est dans les intervales de tranquillité que lui laissoit cette terrible épreuve, qu'il composa son Catéchisme. Il en parle dans quelques-unes de ses Lettres comme du moins mauvais de ses Ouvrages. et de celui qu'il croyoit devoir être le plus utile.

Avant que de travailler à son Catéchisme, il avoit composé plusieurs Dialogues, dont le premier Tome, qui n'est qu'une explication de la Doctrine du Livre de l'Imitation de J. C. fut

imprimé sous le titre de *Fondemens de la vie spirituelle*. Les autres Tomes l'ont été ensuite sous le titre de *Dialogues Spirituels ;* à quoi on a ajoûté deux ou trois Tomes de ses Lettres qu'on a ramassées.

Il s'est fait depuis quelques années plusieurs éditions de ses Ouvrages, dans lesquelles on a eu soin de tirer l'Auteur de son langage suranné, pour le mettre en état d'être lû par toutes sortes de personnes, même par les plus délicates en matiere de langage. Le Public, qui a fait un accueil favorable à ces Ouvrages, se flatoit qu'on les lui donneroit bientôt complets, en rendant au Catéchisme le même service qu'on avoit rendu aux *Fondemens de la Vie spirituelle*, aux *Dialogues* et aux *Lettres*. Les Editeurs de ces derniers Ouvrages ont eu apparemment de bonnes raisons pour ne pas toucher au Catéchisme. Cependant, c'est de tous les Ouvrages du P. Surin, celui qui avoit plus besoin d'être retouché par une main amie ; parce qu'il y traite des sujets fort relevés, et que si on ne lui prête des expressions plus claires, un stile plus net, et un langage plus pur

et plus exact que celui dont il se sert en plusieurs endroits, sa Doctrine ne sçauroit être intelligible à toutes sortes de personnes.

Il est vrai que pour en faciliter l'intelligence, il a employé la méthode d'instruire par demandes et par réponses. Mais cette méthode a ses inconvéniens que le P. Surin n'a pas toujours évités. Il a quelquefois si fort multiplié les Demandes et les Réponses, que j'ai été obligé de tems en tems d'en retrancher une partie, ou plutôt d'en renfermer plusieurs en une seule afin de donner de l'ordre et de la clarté aux matieres, que trop de divisions avoient obscurcies et embarassées.

L'Auteur a donné à son Ouvrage le titre de Catéchisme, soit parce qu'il en a la forme, soit parce qu'il y donne les premieres connoissances de la perfection qui conviennent aux commençans. Mais le titre du Livre ne droit point rebuter ceux qui ont fait de grands progrès ; ils y trouveront des instructions excellentes, propres de de leur état ; et les Directeurs même en tireront de grandes lumieres pour

conduire les ames dans les voyes les plus difficiles.

Ce qui est certain, c'est que le Catéchisme spirituel est le meilleur Ouvrage du P. Surin, le plus moëlleux, le plus instructif, le plus méthodique, et le plus utile, par rapport à la fin qu'il se propose. Il commence par donner une idée grande et nette de la perfection chrétienne; il entre ensuite dans le détail des moyens qui y conduisent, et des obstacles qu'il faut vaincre pour y arriver. Rien de plus précis, de plus clair et de plus sensible, que ce qu'il dit de l'Oraison et de la mortification en général, de la pratique des vertus, du combat contre les vices, et contre les passions en particulier.

Comme il veut épuiser sa matiere, après avoir parlé de la conduite ordinaire de la grace, il décrit les voyes extraordinaires où Dieu fait entrer les ames qu'il veut s'unir particulierement. Mais il ne s'exprime point en termes mystiques et obscurs. Tout ce qu'il dit de l'état passif, de la contemplation, de l'union divine et des grandes faveurs qui l'accompagnent, est à la portée de tout le monde. Il touche pres-

que tous les points de la Théologie mystique les plus difficiles à accorder avec la Théologie scolastique ; mais il le fait de telle sorte que personne ne peut s'y méprendre, et qu'on distingue toujours aisément le sens réprouvé des faux Mystiques d'avec le sens catholique qui donne tout à la vertu de la grace, sans rien ôter à la coopération du libre arbitre.

Il parle en plusieurs endroits de l'union divine, et des délices dont elle est la source, afin d'inspirer aux ames un désir ardent de la plus haute perfection. Mais en même tems qu'il travaille à enfler le cœur de ceux qu'il instruit, et à nourrir leur esprit au grand par les idées magnifiques qu'il leur donne de la perfection ; il prend un soin particulier de retenir leur courage dans de justes bornes, en leur mettant devant les yeux leur propre foiblesse, et en leur découvrant les illusions où il est aisé de tomber quand on prend l'essor avant le tems, et qu'on s'écarte des routes battues pour donner dans une fausse élévation C'est à quoi il attribue tous les égaremens et tous les désordres des Illuminés et des autres faux

Mystiques. Conformément à ce principe, il ne fait point de grace à cette espece d'orgueil qui engendre l'amour des voyes extraordinaires, et il saisit toutes les occasions qui se présentent de recommander la fidélité à s'acquitter des devoirs d'état, à se borner aux pratiques reçues, à préférer les vertus obscures à celles qui sont éclatantes, et à suivre tellement l'attrait de la grace, qu'on le soumette toujours à la Loi extérieure de la Foi et de l'obéissance. De sorte que si on vouloit faire le précis de tout l'Ouvrage, et réduire à certains chefs la doctrine de l'Auteur en tout ce qui regarde la pratique et la correspondance de l'homme aux desseins de Dieu ; on n'en tireroit gueres que l'attachement inviolable pour les devoirs et les obligations communes, le soin de se recueillir, de se vaincre, de s'humilier, de se renoncer en tout, de ne rien refuser à Dieu, et de se défier de ses lumieres, pour dépendre de celles d'autrui.

Au reste, en portant les ames à la perfection la plus sublime, il prend soin de faire entendre qu'il s'agit de la perfection chrétienne, qui ne re-

garde pas seulement les personnes religieuses, mais encore les gens du siecle. Et afin que ceux-ci ne puissent pas s'y méprendre, il entre dans le détail de leurs obligations, et parcourant les conditions différentes, il fait trouver à chacun dans son état les moyens nécessaires pour arriver à la perfection du Christianisme, et au plus pur amour de Dieu.

Quelques-uns seront peut-être surpris de voir revenir souvent les mêmes sujets, et trouveront mauvais que l'Auteur ne les ait pas traités à fond dès la premiere fois qu'il en a parlé. Mais ils doivent faire réflexion, que les matieres spirituelles sont quelquefois si déliées et si subtiles, qu'elles échappent à la pénétration d'un bon esprit, lorsqu'il croit les bien comprendre. L'habileté du Maître consiste à proportionner ses instructions à la portée de ceux qu'il instruit, et à présenter les mêmes objets sous diverses faces, pour en faciliter l'intelligence aux esprits de différent caractere.

C'est la méthode qu'a suivi le Pere Surin, en parlant de l'Oraison, de la contemplation, de l'union divine, de

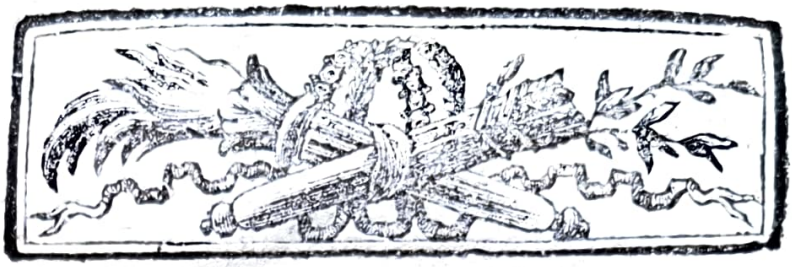
la conduite, et des effets extraordinaires de la grace. Après en avoir donné une connoissance générale, il a passé à d'autres plus aisés, afin de donner du relâche à l'esprit de ses Lecteurs, peu accoutumés, pour la plûpart, à considérer les objets spirituels. Il est revenu ensuite à plusieurs reprises, aux matieres qu'il avoit entamées; et allant de clarté en clarté, il en a donné des idées toujours plus nettes, plus précises, plus profondes et plus étendues, qui auroient rebuté plusieurs de ses Lecteurs, s'il les avoit proposées tout de suite au commencement.

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui liront cet Ouvrage, eussent le goût des vertus et des mysteres de la grace dont on y traite. Le Pere Surin confirme ordinairement ce qu'il en dit par des exemples tirés des Vies des plus grands Saints. Ces exemples pourroient bien révolter la délicatesse de plusieurs des gens du siecle. C'est à eux à se faire justice: ces sortes de Livres ne sont pas faits pour les esprits profanes, qui ne veulent point cesser de l'être. Mais on ose assurer,

que tous ceux qui feront la lecture de ce Catéchisme avec un desir sincere d'en profiter, et de réformer leur prudence sur l'esprit de l'Evangile et sur le sentiment des Saints, en tireront l'avantage que l'Auteur a prétendu leur en procurer, qui est de s'instruire à fond de leur Religion, de se connoître eux-mêmes, de connoître Dieu, et de s'enflammer du desir de lui plaire par la pratique des vertus et des conseils évangeliques.



CATÈCHISME



CATÉCHISME SPIRITUEL.

PREMIERE PARTIE,

OU L'ON TRAITE EN ABREGÉ de toute la Vie spirituelle.

CHAPITRE PREMIER.

De la Perfection en général.

D. *QUEL est l'Homme parfait ?*

R. C'est celui qui par une grande pureté de cœur, étant parvenu à l'union et à la familiarité avec Dieu, ne se conduit que par les mouvemens de la grace, et par la direction du Saint-Esprit.

Faut il être parfait ?

Notre Seigneur a prévenu cette de-

Matt. c. 5. v. 48. mande. *Soyez parfaits, comme votre Pere céleste est parfait.*

En quoi consiste la perfection chrétienne?

Elle consiste dans la Charité.

Qu'entendez-vous ici par la Charité?

J'entends, outre l'habitude infuse de la Charité, qui est le principe de l'amour de Dieu et du prochain, une disposition fixe et habituelle à faire en toutes choses la volonté de Dieu par le desir de lui plaire, et à traiter le prochain comme nous nous traitons nous-mêmes.

Quels sont les fondemens de la perfection chrétienne?

Il y en a trois principaux; l'humilité, le renoncement à toutes les choses temporelles, et l'amour des croix.

Quel est le chemin de la perfection chrétienne?

C'est l'imitation de la Vie de Jesus-Christ, et la pratique des conseils évangéliques.

Quelles sont les dispositions nécessaires à une ame qui aspire à la perfection?

Il y en a trois. Un desir ardent d'y arriver, fondé sur l'estime qu'elle a de la perfection. Un grand courage pour surmonter les difficultés qu'elle rencontre. Une ferme résolution de tout

souffrir, plutôt que d'abandonner son entreprise.

Quels sont les secours extérieurs qui peuvent aider à acquérir la perfection ?

Il y en a de trois sortes. Les premiers sont ceux que fournit l'état, ou le genre de vie qu'on a embrassé. (Car il y a des conditions qui nous éloignent par elles-mêmes des plus grands obstacles à la perfection ; tel est l'état Religieux, et quelques autres qui en imitent la sainteté.) Les seconds viennent de la sage conduite d'un habile Directeur. Nous trouvons les troisiemes dans le commerce que nous avons avec les personnes ferventes.

Quels sont les moyens pour arriver à la perfection ?

Ils sont en grand nombre ; mais deux sont particulierement nécessaires : l'esprit de recueillement et de dévotion, qui rend familier l'exercice de la présence de Dieu, et qui entretient la ferveur : le soin de se vaincre soi-même.

Comment peut-on se procurer ces moyens de perfection ?

Par l'oraison on acquiert l'esprit de recueillement ; et par la mortification on remporte une entiere victoire sur soi-même.

CHAPITRE II.

De l'Oraison.

D. *QU'est-ce que l'Oraison ?*

R. C'est une élévation de notre esprit, par laquelle nous lions commerce avec Dieu ; nous lui représentons nos besoins ; nous le remercions de ses bienfaits, et nous nous entretenons avec lui par des actes intérieurs de Foi, d'Espérance, de Charité, etc.

Combien y a-t-il de sortes d'Oraisons ?

Il y en a deux ; l'Oraison mentale, et l'Oraison vocale.

En combien d'especes divise-t-on l'Oraison mentale ?

En trois. L'Oraison de méditation ou de discours, qui convient particulierement à ceux qui commencent à pratiquer la vertu : l'Oraison d'affection, qui suppose qu'on a déjà fait quelque progrès : la contemplation, qui selon le cours ordinaire de la Providence est pour les parfaits, quoique Dieu par sa miséricorde y éleve quelquefois ceux qui commencent.

Qu'est-ce que l'Oraison de méditation ?

C'est celle où par des considérations

et des raisonnemens on s'instruit des vérités de la Foi, et on en tire des conséquences pratiques pour l'amendement de la vie.

Quels sont les sujets qui peuvent servir de matiere à cette Oraison ?

On les trouve dans la vie de Jesus-Christ, et dans les vérités évangéliques.

Comment se fait l'Oraison de méditation ?

Par l'application des facultés de l'ame, qui concourent pour nous faire connoître nos devoirs, pour nous les faire aimer, et pour nous engager à les pratiquer.

De quelle maniere, et dans quel ordre doit se faire cette application des facultés de l'ame ?

Supposons un homme qui veut méditer sur la naissance de Notre-Seigneur. Il faut qu'il se serve de sa mémoire, pour rappeller l'Histoire du mystere ; de son imagination, pour se représenter l'Etable, la Crèche, et les autres circonstances ; de son entendement, pour considérer la pauvreté, la mortification, et l'humilité de J. C. et enfin de sa volonté, pour s'exciter à l'amour de ce divin Sauveur, et pour s'encourager à l'imiter.

Combien de tems faut-il employer à l'Oraison ?

Les personnes zélées pour leur propre perfection, ont coutume d'y employer environ une heure le matin, et une demie heure le soir ; parce qu'elles sont persuadées que l'ame, aussi bien que le corps, a besoin de recourir deux fois le jour à la nourriture, si elle veut réparer ses forces.

Quelle préparation faut-il apporter à l'Oraison ?

On en distingue deux ; la préparation prochaine, et la préparation éloignée.

A quoi oblige la préparation prochaine ?

A prévoir dès le soir le sujet sur lequel on doit méditer le lendemain ; à le rappeler dans son esprit le matin à son réveil, et à se tenir dans le recueillement jusqu'à ce que l'Oraison commence.

En quoi consiste la préparation éloignée ?

Dans le soin qu'on prend de remplir son esprit des vérités divines, par le moyen de la lecture spirituelle.

Dans quelle posture faut-il prier ?

A genoux, autant qu'on le peut, si on veut prier avec respect, et trouver de la dévotion dans sa priere. Il est

bien difficile qu'on tire grand fruit de l'Oraison, lorsqu'on en use autrement sans nulle nécessité.

Quelles sont les tentations ordinaires qui détournent de l'Oraison ?

Il y en a trois ; l'ennui qui prend aux personnes qui ne sçavent pas encore s'entretenir avec Dieu ; le dégoût qui vient de l'aridité où l'on se trouve, et le découragement où l'on tombe à la vûe des difficultés qu'il faut vaincre, pour persévérer dans ce saint exercice.

Quel est le remede à l'ennui ?

C'est de se tenir tranquille en la présence de Dieu, envisageant le sujet de la méditation, et cela sans contention, et sans se faire une peine de son peu de facilité.

Que faut-il faire quand on est dans l'aridité ?

Souffrir patiemment cet état ; s'humilier devant Dieu, chercher dans quelque bon Livre de quoi exciter sa ferveur, et sur-tout ne point se laisser abattre, en se persuadant qu'on perd le tems, parce qu'il ne paroît pas qu'on profite.

Comment se comporter, quand les distractions nous importunent ?

Il faut ramener doucement son es-

prit au sujet de la méditation. Si ces distractions s'arrêtent dans l'imagination, sans passer plus avant, le plus sûr est de les combattre en les méprisant. Si elles vont jusqu'à détourner l'esprit et le cœur, il est à propos, comme nous avons déja dit, de recourir à quelque bon Livre, pour fixer son attention, afin de ne pas s'occuper inutilement.

N'y a-t-il point de moyen pour prévenir le découragement qui s'oppose à la persévérance ?

Une ferme résolution d'être tout à Dieu, et le soin de travailler sans relâche à mettre cette résolution en pratique, feront dévorer les plus grandes difficultés, plutôt que d'abandonner l'exercice de l'Oraison.

L'ennui et la tristesse augmentent quelquefois dans la priere, jusqu'à ôter la liberté de penser ; que faut-il faire dans ces rencontres ?

On peut s'animer en chantant quelque Pseaume, ou quelque Cantique spirituel, si le lieu où l'on prie le permet. Il seroit encore mieux de tenir toujours prêtes certaines considérations touchantes, pour y avoir recours au besoin. Il y a des personnes ferven-

tes, qui dans ces occasions s'arment de quelque instrument de pénitence pour châtier leur corps. C'est un remede efficace contre ces sortes de tentations, et un excellent moyen pour donner de la vigueur à l'esprit.

Quelles sont nos obligations par rapport à l'Oraison vocale ?

Elles se réduisent à ces trois : Fidélité, Respect, Attention. Fidélité à ne manquer à aucune des prieres qui sont prescrites. Respect, pour les faire avec esprit de recueillement et de dévotion. Attention, pour suivre le sens des paroles qu'on prononce, quand ce sont des paroles d'une langue qu'on entend.

CHAPITRE III.

De l'Oraison d'affection, et de la contemplation.

D. *QU'est-ce que l'Oraison d'affection?*

R. C'est celle où l'ame déja instruite, se porte à aimer les vérités divines, sans avoir besoin d'employer le raisonnement pour s'y exciter.

Quels sont les sujets dont on doit s'occuper dans cette sorte d'Oraison ?

Ce sont les mêmes qui servent de

matiere à l'Oraison de discours. Ces deux sortes de prieres ne different que dans la maniere dont on s'occupe de son sujet. L'une donne beaucoup à l'entendement, et dans l'autre, c'est la volonté qui fait presque tout.

Quand est-ce qu'on doit se servir de cette maniere d'Oraison ?

Dès qu'on sent de la facilité à s'entretenir intérieurement avec Dieu, les actesdiscursifs ne sont plus nécessaires, et l'on n'y doit revenir que fort rarement dans l'Oraison.

Quels sont les Livres dont la lecture peut aider ceux qui usent de cette maniere d'Oraison ?

En général tous les Livres pleins de sentimens et de vérités touchantes, comme celui de l'imitation de Jesus-Christ, les Pseaumes, les Soliloques de saint Augustin, etc.

Combien de tems faut-il persévérer dans cette maniere d'Oraison ?

Jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous élever plus haut, en nous attirant à la contemplation.

Qu'est-ce que la Contemplation ?

C'est un regard amoureux de l'ame, par lequel elle se porte à Dieu sans peine, et pénetre les vérités divines,

sans se donner aucun soin.

Y a-t-il plus d'une sorte de Contemplation ?

On en distingue particulierement deux ; l'ordinaire et l'extraordinaire.

Qu'est-ce que la Contemplation ordinaire ?

C'est un doux repos de l'ame, sans effort et sans application pour se tenir en la présence de Dieu, pour connoître et pour goûter les objets divins qu'elle considere.

Qu'y a-t-il de plus dans la Contemplation extraordinaire ?

Les dons sublimes et les faveurs singulieres, comme les visions, les ravissemens, les extases.

Dans le repos de la Contemplation, l'ame est-elle toujours occupée de la même maniere ?

Non ; elle n'a quelquefois qu'une simple vue qui se termine à Dieu d'une maniere générale et confuse, sans rien faire connoître de distinct. Quelquefois aussi elle envisage divers objets qu'elle connoît clairement, et qu'elle distingue.

A quelles marques peut-on connoître que ce repos n'est point une oisiveté ?

Particulierement à ces trois. 1. l'ame

pendant ce repos ne cesse point de tendre à Dieu, quoique d'une maniere insensible ; elle jouit d'une grande paix, et ne sent aucun ennui. 2. Elle en sort avec une nouvelle ardeur pour travailler à sa perfection. Elle éprouve en effet, lorsqu'il faut agir, qu'elle a plus de lumiere pour connoître le bien, et plus de courage pour le pratiquer. C'est à quoi les Directeurs doivent apporter une attention singuliere. Obliger les ames à quitter ce repos, pour reprendre l'Oraison ordinaire, c'est leur faire le même tort qu'à des voyageurs qui vogueroient en haute mer avec un vent favorable, et qu'on mettroit à terre pour les faire aller à pied.

Faites-nous comprendre par quelque comparaison la différence qui est entre ces manieres de prier.

On peut comparer ceux qui font la méditation, à des gens qui vont à pied, qui n'avancent que lentement, et avec beaucoup de fatigue : ceux qui en sont à l'Oraison d'affection, à des gens qui vont à cheval, qui avancent beaucoup plus, sans se donner tant de peine : et ceux qui sont élevés à la contemplation, à des gens qui vont par une voiture douce, qui font bien du

chemin en peu de tems, et sans se donner aucun soin.

Que doit-on penser de ce repos dont vous parlez, lorsqu'il est accompagné d'une grande sécheresse, et que l'ame s'y trouve sans goût et sans connoissance distincte ?

On ne doit pas pour cela le condamner, puisqu'il ne laisse pas d'être une véritable contemplation, qui produit d'excellens effets. Et il est aisé de connoître que ce n'est point oisiveté, parce que l'ame y est attentive, tranquille, et sans ennui, parce qu'elle en sort plus recueillie, plus forte et plus généreuse.

L'ame en cet état, n'a-t-elle rien à souffrir de la part des distractions ?

Il peut se faire, et il arrive quelquefois que l'imagination s'égare en courant après divers objets ; mais la tranquillité de l'ame n'en est point troublée, et la douceur de son repos l'emporte sur toutes les distractions.

Y a-t-il quelque méthode pour arriver à la contemplation ?

Il n'y en a point; tout ce qui dépend de nous, est de n'y mettre aucun obstacle, et de nous y disposer par notre fidélité à pratiquer l'Oraison ordinaire, à embrasser la pénitence, et

à nous mortifier sans relâche. Nous pouvons encore moins nous élever par notre industrie, à cette autre espece de contemplation, qui est accompagnée de visions et de ravissemens : c'est une faveur extraordinaire, et il n'y a que le Saint Esprit qui ait la méthode pour y conduire les ames.

Quels avis faut-il donner aux personnes qui sont dans cette voie de contemplation extraordinaire ?

Voici les deux plus importans. 1. Elles ont besoin de beaucoup d'humilité, pour servir de contrepoids à l'élévation de leur état, et afin qu'elles soient portées d'elles-mêmes à préférer la voye commune aux faveurs insignes qu'elles reçoivent. 2. Il faut qu'elles se soumettent à la conduite d'un sage Directeur, ne faisant rien que par son ordre, et ne lui laissant rien ignorer de tout ce qui se passe dans leur ame. Sans cette précaution, elles seroient en danger de tomber dans l'illusion, et de se laisser surprendre aux artifices du malin esprit.

L'ame qui est dans le repos de la contemplation, ne doit-elle jamais rien faire par son industrie ?

Elle peut, lorsque l'impression di-

vine la laisse à elle-même, employer les opérations ordinaires de l'entendement et de la volonté ; mais avec douceur, sans se tirer de son repos, et en se conformant au mouvement de la grace dès qu'elle se présente. Il est rare cependant que les ames parvenues à l'état dont nous parlons, tombent dans cette espece de besoin ; parce que l'habitude qu'elles ont contractée de ne jamais s'éloigner de la présence de Dieu, suffit pour les occuper, et pour peu de goût qu'elles y trouvent, elles doivent s'en tenir là, plutôt que de recourir à leur premiere méthode.

D'où vient que la contemplation et l'union divine sont le partage de si peu de gens ?

On peut en apporter plusieurs raisons ; mais sur-tout celle-ci : c'est qu'il y a très-peu de personnes qui se sévrent des consolations de la terre, pour s'adonner à la pratique de la mortification, et à l'exercice des vertus chrétiennes.

Quel est le plus grand avantage qu'on tire de l'Oraison ?

C'est une disposition habituelle au recueillement, sans lequel on ne sçauroit conserver l'esprit de dévotion, qui est une des plus essentielles parties de

la sainteté, et de la perfection chrétienne.

Quels bons effets produit ce recueillement habituel?

Ces trois principalement. Il fixe l'attention de l'ame, et lui donne le goût de la présence de Dieu. Il empêche les égaremens de nos pensées et les distractions presque continuelles auxquelles sont sujets ceux qui ne font pas Oraison. Il affranchit notre cœur de l'attache aux choses sensibles, et le conserve dans une grande pureté.

Quel autre moyen avez-vous pour entretenir cet esprit de recueillement, et pour profiter dans l'exercice de l'Oraison?

Il y en a un très-efficace; c'est la Mortification.

CHAPITRE IV.

De la Mortification.

D. *Qu'est-ce que la Mortification?*

R. C'est une sainte habitude qui fortifie l'homme, et qui, avec le secours de la grace, lui fait prendre assez d'empire sur lui-même, pour dompter ses inclinations, et pour réprimer tous ses mouvemens déréglés, soit extérieurs, soit intérieurs.

Quelles sont les fonctions principales de la Mortification ?

Il y en a deux ; maltraiter le corps, et assujettir les sens ; et alors elle s'appelle mortification extérieure ; combattre les passions, et régler l'usage des facultés de notre ame ; et alors on la nomme Mortification intérieure.

§. I.

De la Mortification extérieure.

D. *EN quoi consiste la Mortification du corps ?*

R. A mener une vie austere.

Combien de choses contribuent à cette austérité ?

Trois ; macérer le corps, en lui retranchant ce qui le flatte, par le moyen des jeûnes, des veilles, etc. L'affliger par les haires, les cilices, les disciplines, le dompter par les fatigues, le travail des mains, les pélerinages.

Quelle regle faut-il garder dans l'usage de ces austérités ?

C'est de les pratiquer avec une telle discrétion qu'on ne ruine point ses forces ; ce qui seroit un obstacle à un plus grand bien, en nous mettant hors d'état de nous acquitter de nos devoirs.

Quels bons effets en particulier produit l'usage de la discipline?

Les personnes ferventes éprouvent tous les jours que cet usage contribue beaucoup à la ferveur, et qu'il tient le corps dans la dépendance ; de sorte qu'il est toujours prêt à obéir à l'esprit.

Quel avantage tire-t-on du travail des mains, et des autres fatigues de cette nature, qui servent à mater la chair ?

Ces sortes d'austérités ont été fort en usage parmi les anciens religieux ; ils étoient persuadés qu'en domptant ainsi leur corps, et en diminuant ses forces, ils lui ôtoient le pouvoir de se révolter contre l'esprit, et de le porter au mal.

Quels sont les principaux fruits d'une vie austere ?

Il y en a plusieurs ; mais sur-tout ces trois. 1. Elle soumet le corps, en le tenant dans la dépendance où il doit être. 2. Elle contribue à humilier l'esprit, et facilite par-là la victoire de tous les vices qui sont entretenus et fomentés par l'orgueil. 3. Elle gagne le cœur de Dieu, et en obtient aisément ce qu'elle demande.

L'austérité de la vie est-elle nécessaire à la sainteté ?

Tous les Saints l'ont constamment pratiquée, et ils l'ont portée loin : tous ceux qui se convertissent sincerement à Dieu, gardent la même conduite ; et c'est là ordinairement le premier attrait que la grace leur donne.

Comment est-ce que la mortification assujettit les sens ?

En les empêchant de se satisfaire, de chercher les objets qui les flattent, et de s'attacher aux plaisirs que ces objets leur procurent. La regle générale qu'il faut observer à l'égard de tout ce qui plaît aux sens, est d'en user comme on use des remedes : c'est dans cette disposition que les personnes mortifiées prennent quelque petite récréation, le jugeant nécessaire pour soulager le corps, et pour donner quelque relâche à l'esprit.

Combien y a-t-il de dégrés dans la mortification des sens ?

On en distingue trois. Le 1. est de s'éloigner de tout ce qui peut servir d'amorce, ou d'occasion au péché. Le 2. de renoncer à tout ce qui plaît, et de pousser la fuite du plaisir jusqu'à la haine. Le 3. de rechercher les choses désagréables, dans le dessein de participer à la Croix de Jesus-Christ.

Comment peut-on se vaincre soi-même dans l'usage de la vue ?

En se privant de voir les beautés de la campagne, les jeux, les divertissemens, les fêtes publiques, et généralement tout ce qu'on appelle beau, agréable, et qui ne sert qu'à contenter la curiosité.

Comment peut-on mortifier l'ouïe ?

En résistant au penchant naturel qu'on a pour les nouvelles, les bruits qui courent, les contes agréables, et en s'interdisant le plaisir de l'harmonie, des concerts, et de tout ce qui flatte les oreilles ; à moins que ces choses ne contribuent à élever l'esprit à Dieu.

En quoi consiste la mortification touchant l'odorat ?

A se priver du plaisir que donnent les odeurs agréables des fleurs et des parfums, si ce n'est lorsque la piété les employe au service de Dieu, et au culte des Autels.

Quelle est la regle qu'on doit observer à l'égard du goût ?

C'est de retrancher tout ce qui sent la délicatesse, ou qui peut l'entretenir ; de ne pas consulter son goût dans le choix de la nourriture, et d'en venir à

ce point d'indifférence qu'on ne fasse plus d'attention à la qualité des mets, et qu'il n'y en ait aucun dont on ne soit prêt à se passer, hormis les cas de nécessité ; d'imiter la conduite de quelques personnes ferventes, qui sentant l'appetit se réveiller, l'amortissent, en mêlant avec les alimens quelque suc désagréable. Par ce moyen on dompte le goût, et on remporte une victoire qui est des plus importantes.

Quelle pratique de mortification donnez-vous pour ce qui regarde le toucher ?

Outre les austérités dont nous avons parlé, ne souffrir aucune sorte de délicatesse dans les habits, le linge, le manger, et généralement dans l'usage de tout ce qui concerne le corps.

§. II.

De la Mortification intérieure.

D. *EN quoi faites-vous consister la mortification intérieure ?*

R. A refréner les passions de l'appetit sensitif, à réprimer l'activité naturelle, et à retrancher tout ce qu'il peut y avoir de déréglé ou de superflu dans l'usage des facultés de l'ame.

I.

De la mortification des passions.

Quelles sont les passions que nous devons mortifier ?

Il y en a quatre principales qui engendrent toutes les autres ; le désir, la joie, la colere, et l'aversion naturelle qui nous porte à fuir tous les objets qui nous déplaisent. De la victoire de ces passions dépend notre tranquillité, et notre avancement dans la vertu.

Comment mortifie-t-on le desir ?

Le premier soin d'une ame qui veut arriver à la perfection, doit être de réprimer les mouvemens impétueux qui la portent vers les objets agréables. Ce sont ces mouvemens que nous appellons desirs : lorsqu'ils ont pour objet des choses mauvaises ou indifférentes, il faut absolument les étouffer ; et lors même qu'ils vont au bien, il est nécessaire de les modérer, pour bannir l'empressement qui gêne la liberté du cœur.

Comment reprime-t-on la joie ?

En retranchant le ris immodéré, le trop grand épanouissement du cœur, et la raillerie, si contraire à l'esprit de componction, sans lequel on n'avance point dans le chemin de la vertu, et

qu'on doit toujours conserver soigneusement, quelque favorisé qu'on soit de Dieu.

Comment faut il combattre la colere ?

En suivant fidelement ces trois regles. La premiere, est d'être sur ses gardes pour résister généreusement au chagrin et à l'impatience, dès qu'on les sent naître dans le cœur, et de ne leur jamais permettre d'éclater en parole, ou en quelque mouvement déréglé. La deuxieme, de céder en tout aux autres plutôt que de contester avec eux ; et lorsque la gloire de Dieu demande qu'on soutienne un sentiment contraire, de s'observer si bien soi-même, qu'on agisse sans émotion, et sans que la paix du cœur soit altérée. La troisieme, de rendre le bien pour le mal, et de ne se venger des injures qu'on reçoit, que par beaucoup de douceur.

Comment vaincre l'aversion naturelle qu'on a pour les objets qui déplaisent ?

Par une résolution constante de tenir ferme contre ces objets désagréables, et d'affronter pour ainsi dire la difficulté. Ceux qui dans ces occasions se laissent vaincre par leur répugnance, en deviennent bientôt esclaves, et ne font jamais grand progrès dans la ver-

tu. Il est donc important de s'entretenir dans une généreuse disposition à ne point céder dans ces rencontres, et de se prémunir contre le respect humain et l'amour-propre qui conseillent de fuir lorsqu'il s'agit de résister vigoureusement pour remporter la victoire.

II.

Le soin de réprimer l'activité naturelle.

A quoi oblige ce second devoir de la mortification intérieure ?

A arrêter les saillies de l'humeur, et cette impétuosité naturelle qui nous porte à agir avec précipitation.

Quelle nécessité voyez-vous à réprimer cette activité ?

C'est qu'elle est elle seule un grand obstacle aux desseins et aux progrès de la grace, même dans les gens de bien qui ont travaillé long-tems à mortifier leurs passions.

Comment cette activité met-elle obstacle à la grace ?

En deux manieres. La premiere, en ce qu'elle prévient les mouvemens de la grace, et l'empêche par-là d'opérer selon toute l'étendue des desseins de Dieu. La deuxieme, en ce qu'elle remplit le

cœur

cœur d'une ardeur précipitée fort contraire à la maniere d'agir de l'Esprit de Dieu.

N'y a-t-il point de moyen pour amortir cette activité ?

Il y en a deux. Le premier, est un dessein formé, et souvent renouvellé, d'étouffer promptement dans le cœur tout mouvement qui cause tant soit peu de trouble. Le second, est l'application constante à l'oraison : c'est de ce saint exercice que nous tirons notre principale force pour arrêter nos passions, et pour combattre tout ce qui s'oppose à notre paix intérieure.

Voilà bien des obstacles à la perfection : n'avez-vous point d'avis particuliers à donner à ceux qui desirent sincerement de les vaincre ?

En voici quelques-uns qui sont autant de saintes résolutions que les personnes ferventes peuvent adopter, pour y conformer leur conduite.

1. Persuadé que je puis me tromper, et que je me trompe en effet souvent, je ne ferai nulle difficulté de quitter mon sentiment, pour prendre celui d'autrui, toutes les fois qu'il ne s'agira que de choses indifférentes et de peu de consé-

quence, et que je pourrai le faire sans que Dieu soit offensé.

2. S'il se présente à mon esprit quelque pensée de présomption, j'aurai aussitôt recours à d'autres pensées qui m'humilient.

3. J'obéirai sans réplique aux ordres des Supérieurs, et je ne m'excuserai que dans le cas de nécessité.

4. J'accorderai de bonne grace tout ce que je puis accorder; et lorsque je serai obligé de refuser, je tâcherai de faire agréer mon refus par des paroles obligeantes.

5. Lorsque sur le point d'entreprendre quelque chose, je m'appercevrai que je suis poussé par une ardeur un peu trop vive; s'il y a lieu de différer, j'attendrai, pour commencer, que cette ardeur soit ralentie.

6. Non seulement je réprimerai la colere dès que je la sentirai naître dans mon cœur; mais je ne dirai mot, quelque fondé que je sois à me plaindre.

7. Lorsqu'on me fera quelque demande, je me recueillerai un instant avant que de répondre, pour éviter les inconvéniens d'une réponse précipitée, qui est l'effet du premier mouvement.

8. Je m'étudierai à avoir pour tout

le monde des manieres honnêtes, douces et prévenantes.

9. Je ne m'emporterai jamais, quelque sujet qu'on m'en donne ; et si je suis quelquefois obligé de faire éclater mon zele, je ferai en sorte que la modération assaisonne toutes mes paroles.

10. Je ne parlerai jamais de moi que je ne le juge nécessaire, et alors je le ferai en des termes qui marquent de la modestie et de l'humilité.

11. J'aurai une soumission entiere pour ceux qui ont autorité sur moi, et je ne manquerai jamais de les consulter sur toutes les choses qui doivent leur être communiquées.

12. En prenant mes repas, je veillerai sur moi pour ne rien accorder à la sensualité ; et si je m'apperçois de quelque empressement, je le modérerai, en cessant de manger pendant quelques momens.

13. Avant que de parler, je ferai réflexion à ce que je dois dire, et je me condamnerai au silence, plutôt que de rien hasarder qui puisse être contre la prudence.

14. Je serai sur mes gardes pour détourner toute pensée peu favorable au prochain, afin qu'il ne m'arrive jamais

d'interpréter en mal les actions des autres.

15. Dans les occasions de souffrir et me vaincre moi-même, j'éleverai mon cœur à Dieu avec confiance, je prendrai un soin particulier de cacher la violence que je me ferai, et de ne laisser échapper aucun signe d'impatience.

III.

Le soin de régler l'usage des facultés de l'ame.

En quoi consiste ce soin, qui est le troisième devoir que nous impose la mortification intérieure.

Il consiste à ne rien souffrir de déréglé ni d'inutile dans la mémoire, dans l'entendement, et dans la volonté.

Qu'est-ce que de remédier aux égaremens de la mémoire ?

C'est empêcher qu'elle ne conserve les images des choses passageres et inutiles; c'est lui ôter la liberté qu'elle se donne de courir après toutes sortes d'objets, afin qu'elle ne s'occupe que de ce qui est du devoir et de ce qui contribue à la sainteté.

Comment peut-on en venir là ?

Par le soin constant de marcher en la présence de Dieu, de tourner son ap-

plication à ce qui est saint et utile, d'entretenir dans son ame un doux souvenir de Jesus-Christ, et des misteres différens de sa vie. C'est ainsi qu'on efface peu à peu de la mémoire les impressions des objets terrestres et profanes dont elle avoit coutume de se repaître.

Qu'y a-t-il à corriger dans l'entendement?

Trois défauts en particulier qui naissent tous trois de l'attache qu'on a à son sens. Le premier, est l'opiniâtreté qui paroît surtout dans la diversité des opinions, et qui nous porte à contrarier le sentiment d'autrui; on combat ce vice pour l'amour de la paix, qui est ennemie des différens et des disputes, et par une ferme résolution de soumettre son jugement plutôt que d'entrer en contestation. Le second, est la présomption qui fait mépriser le sentiment des autres, pour ne se conduire que par son goût et par ses propres lumieres; c'est par l'obéissance aveugle, et par un entier renoncement à son propre sens qu'on vient à bout de ce vice. Le troisieme, est en fait de doctrine, et c'est la trop grande confiance qu'on a en son esprit. De cette source naissent les hérésies et les divisions dans la foi: le

remede à un si grand mal est dans l'humilité chrétienne, et dans une parfaite soumission à l'Eglise et aux Pasteurs qui la gouvernent.

Que faut-il faire lorsque ce que le Supérieur nous propose nous paroît moins parfait que ce que nous voudrions faire de notre choix ?

Il faut se renoncer soi-même en abandonnant ses propres lumieres, pour suivre celles du Supérieur.

Sont-ce là tous les vices de l'esprit ?

Il y en a encore trois auxquels il est sujet, et qu'il est important de combattre : l'orgueil qui le porte à s'élever, la vanité, et la curiosité.

Comment faut-il combattre ces vices ?

On rabat l'orgueil par la simplicité qui est ennemie de toute fausse élévation. Ceci est particulierement nécessaire dans les voies de la sainteté, où il est dangereux de donner l'essor à son esprit ; il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui nous éleve ; de nous-mêmes, nous devons être portés à préférer la voie commune à tout ce qui est extraordinaire. On oppose à la vanité la connoissance de soi-même et de son néant. Ce vice est très-subtile ; il n'est pas jusqu'aux ministeres les plus sacrés

où il ne se glisse. On ne voit rien de mauvais dans la recherche exacte des ornemens de l'éloquence, et cependant elle n'est quelquefois dans son principe qu'une vanité secrete d'un esprit plein de lui-même, qui s'applaudit dans ses productions. Le troisieme défaut est la curiosité, qui s'informe de tout, qui veut tout savoir, tout pénétrer, tout comprendre. On la mortifie en réprimant l'avidité d'apprendre, qui est toujours accompagnée du desir de se satisfaire soi-même.

Qu'y a-t-il à réformer dans la volonté ?

Elle a trois fortes inclinations auxquelles il faut renoncer ; l'amour de la liberté, le désir de la gloire, et l'attache aux biens temporels.

Qu'est-ce que renoncer à sa liberté ?

C'est la soumettre à une volonté étrangere ; ce qui se fait en deux manieres. La premiere, par l'obéissance qu'on rend à un Supérieur. La seconde, lorsque par une condescendance chrétienne on se gêne soi-même pour s'accommoder à ce que les autres veulent.

Comment mortifie-t-on le desir de la gloire ?

Par la fuite des louanges et des ap-

plaudissemens, par l'amour du mépris et de l'humiliation qu'il faut embrasser généreusement, et même chercher, quand on le peut sans rien faire contre la prudence chrétienne.

Quels sont les biens temporels auxquels on s'attache ?

Il y en a de trois sortes ; les biens visibles qu'on appelle richesses, les occupations dans lesquelles on trouve de l'agrément, et les personnes qu'on aime.

Comment peut-on se défaire de l'attache aux biens visibles ?

Ces biens sont, par exemple, l'argent, les maisons, les domaines, les meubles précieux, etc. On se détache de ces biens lorsqu'on les abandonne pour l'amour de Jesus-Christ, lorsque sans les abandonner réellement on en use avec modération, lorsqu'on en fait part aux Pauvres par l'aumône, lorsqu'on a soin de conserver son cœur dans une indifférence et dans un noble dégagement, de telle sorte qu'on soit prêt à tout quitter et à tout perdre sans aucun regret.

Quelles sont les occupations auxquelles on s'attache, et quelle est la pratique de la mortification à cet égard ?

L'emploi, la charge, l'office, le ministere et les fonctions auxquelles ils engagent, le maniement des affaires, le soin du commerce, l'étude, les travaux apostoliques, toutes ces occupations, quelque utiles, quelque nécessaires, quelque saintes qu'elles puissent être, quand on s'y plaît et qu'on s'y affectionne jusqu'à s'y attacher, captivent le cœur et sont un obstacle à la perfection. La mortification intérieure, en réprimant la vivacité et l'empressement naturel, fait qu'on ne se livre point à ces occupations, et qu'on y donne ses soins sans y mettre son cœur.

Quelle est la troisième espece des biens auxquels la volonté s'attache ?

Ce sont les personnes, comme les parens et tous ceux que nous aimons, parce qu'ils sont de même humeur que nous, de même pays, ou pour quelqu'autre rapport qu'ils ont avec nous. Ces amitiés nuisent beaucoup à la perfection, parce qu'elles embarassent et qu'elles captivent le cœur. C'est ici qu'il faut mettre en pratique le conseil de Notre Seigneur: *Qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi.* C'est-à-dire, qu'il faut avoir recours à un saint éloignement, et sans Mat. 10. v. 37.

manquer aux devoirs de la charité et aux regles de la bienséance, ne rien accorder au sentiment naturel, et se comporter à l'égard de ces personnes, comme si elles nous étoient indifférentes, jusqu'à ce qu'on ait surmonté l'inclination naturelle et qu'on ne les aime que pour Dieu.

N'y a-t-il point d'autre attache dont il faille se défaire ?

Il y en a encore une; c'est celle qu'on a pour les choses spirituelles. C'est à quoi doivent prendre garde les personnes qui pratiquent la vertu ; il ne leur est pas permis de compter sur leurs exercices de piété, ni sur les goûts et les consolations sensibles, ni sur les lumieres et les faveurs qu'elles reçoivent de Dieu, ni sur la douceur de leur contemplation. Ces avantages spirituels, quand on les aime jusqu'à y mettre son repos, servent à nourrir l'amour-propre, et empêchent le parfait dégagement du cœur.

Quel est le fruit de la mortification ?

C'est la paix et la tranquillité qu'on ne peut obtenir que par l'entiere victoire de soi-même, qui est le second moyen nécessaire pour arriver à la perfection chrétienne.

Quel ordre faut-il garder dans la pratique de la perfection ?

Il faut commencer par se purifier de ses péchés en combattant ses vices et ses défauts ; c'est ce qui s'appelle vie purgative. On doit ensuite s'animer à la pratique des vertus qui enrichissent l'ame et qui l'embellissent ; c'est ce qu'on nomme vie illuminative. Enfin on s'attache à Dieu par amour, et alors on est parvenu à la vie unitive.

CHAPITRE V.

De la vie purgative.

D. *QU'est-ce que la vie purgative ?*

R. C'est un état où l'ame travaille à se purifier de ses péchés et à en détruire les causes, en exterminant ses vices et ses mauvaises habitudes jusques dans leurs sources et leurs principes.

Quelle est la fin qu'on se propose dans la vie purgative ?

D'effacer et d'expier toutes les taches de son ame, de se corriger efficacement en changeant de mœurs et de conduite.

Comment expie-t-on ses péchés ?

Par la Contrition, la Confession et la Satisfaction.

Quels effets doit produire la Contrition qui convient à la vie purgative ?

Elle en doit produire trois. Le premier, est un regret constant et presque continuel dont on soit pénétré au souvenir de ses péchés, sans se lasser de les pleurer, pour se laver de plus en plus et pour nettoyer entierement sa conscience. Le second, est le soin de détester les fautes passées, non seulement en général, mais encore en particulier à mesure qu'elles se présentent. Ce soin, qui se tourne en habitude, produit à la longue un parfait éloignement de tout mal Le troisieme, est la parfaite conversion du cœur qui se laisse attirer à Dieu par amour, et qui s'affermit dans la résolution de se consacrer à son service.

Quelles conditions doit avoir la parfaite conversion du cœur ?

Elle doit être sincere, entiere et fervente.

En quoi consiste la sincérité ?

Dans la droiture du cœur, laquelle ne souffre nul déguisement, nul mélange d'imperfection dans les motifs qu'on se propose ; c'est par cette droiture qu'on se dispose à la pureté d'intention dont on a besoin toute sa vie.

Qu'est-ce qu'une conversion entiere ?

C'est celle qui n'admet point de partage, point de restriction, point de réserve dans la douleur et dans le bon propos, qui nous fait pratiquer généreusement tout le bien que Dieu demande de nous, et fuir avec soin ce qui peut lui déplaire.

En quoi consiste la ferveur de la conversion ?

Dans une certaine ardeur spirituelle qui rend l'ame attentive à tout, généreuse à entreprendre, et ferme à la vue des obstacles, sans que rien puisse l'abattre, ni la retarder dans la poursuite du bien. C'est la disposition qu'on remarque dans les personnes vivement touchées du regret de leurs péchés ; elles marchent avec précaution ; elles sont toujours sur leurs gardes pour ne point se relâcher ; elles ne laissent échapper aucune occasion de plaire à Dieu et de répondre à la grace.

A quelles marques particulieres se fait connoître cette ferveur ?

A ces trois, qui sont, une application constante à l'Oraison, et à tout ce qui peut contribuer au fruit de ce saint exercice ; le courage à se mortifier et à profiter de toutes les occasions qui s'en présentent ; la persévérance à s'occuper

dans des actions de charité et d'humilité chrétienne ; comme sont la visite des Pauvres, des Hôpitaux, et les autres œuvres de miséricorde.

Quel soin doivent apporter à la Confession ceux qui entrent dans la vie purgative ?

Outre la Confession générale qui se fait d'ordinaire au commencement de la conversion, il faut que l'on consacre au moins une semaine à une recherche plus exacte de ses péchés ; que chaque jour on prenne à tâche d'examiner en détail une partie de sa vie, qu'on aille ensuite s'accuser de toutes les fautes qu'on aura remarquées, et qu'on reçoive l'absolution chaque jour, ou du moins à la fin de la semaine, selon que le Confesseur le jugera à propos. On ne sçauroit croire combien cette conduite est avantageuse ; l'ame par ce moyen rentre en elle-même, elle se connoît à fond, et se purifie des moindres taches.

Quelles regles donnez-vous pour la Satisfaction ?

Je dis qu'on doit destiner un tems considérable aux austérités de la pénitence. On a vu des personnes ferventes, qui, pour satisfaire à Dieu, ont déterminé en particulier le nombre et la qualité des peines à quoi elles doivent se

condamner pour chacun des péchés de leur vie. C'est en s'acquittant fidelement de toutes ces saintes pratiques qu'on acquiert la pureté et le repos de la conscience.

Comment accomplit-on le second devoir de la vie purgative, qui consiste à se corriger en changeant de mœurs et de conduite ?

Par ces trois moyens. Le premier, est une attention générale à s'éloigner de tout ce qui est mal. Le second, est le combat des vices qu'on attaque en particulier, et l'un après l'autre. Le troisieme, est de détruire les causes des vices et les principes du mal.

Quels soins demande cette attention générale à se défendre du vice et à s'éloigner de tout mal ?

1. Former dès le matin la résolution de résister avec courage à tout ce que Dieu nous fera connoître intérieurement n'être pas conforme à la vertu et aux desseins qu'il a sur nous. 2. Mettre cette résolution en pratique pendant le jour, en veillant continuellement sur soi-même pour ne pas tomber par surprise, faute d'avoir prévu l'occasion, ou par lâcheté pour ne s'être pas préparé à combattre. 3. examiner exactement sa conscience pour reconnoître

les fautes qu'on a commises, et pour les détester sincerement.

Quelle méthode donnez-vous pour combattre les vices en particulier ?

La même que la précédente, avec cette différence, que la résolution qu'on fait le matin, doit tomber particulierement sur le vice qu'on entreprend de détruire ; par exemple, sur le mensonge, ou sur la médisance : que ce même vice doit être le principal objet de notre attention pendant le jour, et la matiere de l'examen de conscience qu'on doit faire à cette fin.

Combien de fois, et de quelle maniere faut-il s'examiner là dessus ?

Il faut le faire pour le moins deux fois le jour ; avant le repas du matin, ou un peu après, et le soir avant que d'aller prendre son sommeil. Il suffit d'employer à cet examen particulier, une partie du temps destiné à l'examen général de la conscience ; insistant principalement sur le vice qu'on a résolu de combattre, remarquant en détail les fautes commises en ce genre, en demandant pardon à Dieu, et se disposant par de saintes résolutions à recommencer le combat.

De quelle autre industrie peut-on se ser-

vir pour s'assurer la victoire d'un vice ?

Il ne faut pas se contenter de remarquer ses chûtes, il faut se punir soi-même, et s'imposer quelque pénitence pour chaque faute un peu considérable où l'on s'est laissé aller. Il y a des personnes qui se condamnent à baiser la terre, à châtier leur corps, à s'humilier, en demandant pardon de leurs fautes à ceux qui s'en sont scandalisés, ou qui en ont été offensés.

Quels sont les vices qu'il faut combattre les premiers ?

Ceux qui paroissent aux yeux des hommes ; comme l'immodestie, le luxe des habits, etc. il est très-important de se corriger d'abord de ces défauts extérieurs, parce qu'ils édifient mal le prochain, et parce qu'on ne sauroit composer l'extérieur, qu'on ne travaille en même tems à la composition de l'intérieur. Il faut ensuite modérer l'usage de tout ce qui regarde le corps, du manger, du sommeil, et des autres besoins de la vie, prenant pour regle et pour maxime, de ne point passer les bornes du nécessaire.

Quels sont les vices les plus difficiles à corriger ?

Il y en a trois ; l'intempérance dans

le manger, la vanité, et la paresse.

Comment corrige-t-on le premier de ces trois vices ?

Premierement, en évitant toute sorte d'excès, et en retranchant peu à peu de la nourriture, jusqu'à ce que l'on connoisse par expérience ce qui suffit pour fournir à la nécessité. Secondement, en maîtrisant son appetit, de telle sorte, qu'on ne consulte plus le goût, mais uniquement la raison dans le choix des viandes. En troisieme lieu, il faut user d'une grande modération au boire, parce que l'intempérance en ce genre est très-nuisible.

Que faut-il faire pour corriger la vanité ?

Fuir les louanges et les applaudissemens. Chercher la simplicité et la modestie dans les habits, et dans tout ce qui sert à parer le corps. Bannir de ses entretiens et de ses manieres tout ce qui tient du compliment, tout ce qui sent l'affectation et la politesse trop recherchée.

En quoi et comment faut-il vaincre la paresse ?

1. En ce qui regarde le sommeil, qu'il faut régler sur le besoin, n'y donnant que le tems nécessaire pour con-

server et pour réparer les forces. 2. En surmontant une certaine lâcheté naturelle qui appesantit le corps et l'esprit, surtout après le repas ; les personnes sujettes à ce vice, font toutes choses avec nonchalance ; elles ne peuvent rien souffrir ; elles cherchent leurs aises par tout. On combat cette lâcheté par la ferveur, qui donne de l'activité et de la vigueur à l'ame, la met au-dessus de ses irrésolutions, et ne lui permet pas d'hésiter dans les occasions de se vaincre ; par exemple, lorsqu'il est question de se lever le matin, ou de s'acquitter des fonctions de sa charge. 3. Ce qui sert encore beaucoup à se défaire du vice dont nous parlons ; c'est de se défendre de l'oisiveté, et de n'être jamais sans quelque occupation, ou de l'esprit ou du corps, excepté le temps qu'il faut nécessairement destiner au repos.

Quel est le troisieme moyen que nous avons dit être nécessaire pour le parfait amendement de la vie ?

C'est d'attaquer les vices jusques dans leur source, et de les détruire jusqu'à la racine.

Quelles sont les racines de nos vices ?

Il y en a deux principales, et plus

profondes que les autres. On peut appeller la premiere, violence ou passion, et la seconde, ruse ou duplicité, selon
Ps. 5. v. 7. ce qui est écrit : *Mon Dieu, vous haïssez les hommes violens et artificieux.* Otez ces deux malheureux principes, vous ôtez en même tems tous les vices, qui ne sont tels, que parce qu'ils sont opposés ou à la modération, ou à la sincérité.

Comment pouvons-nous arracher de notre ame, ces deux racines du mal ?

Par la mortification on se rend maître de tous les mouvemens de son cœur, et on remedie à la passion et à la violence. On bannit la duplicité de son ame, en s'étudiant à la simplicité chrétienne, et en procédant à l'égard de tout le monde d'une maniere pleine de candeur et de sincérité.

N'y a-t-il pas dans l'homme quelque autre principe qui le porte au mal ?

Il y en a un ; c'est la concupiscence, qui se divise comme en trois branches ; la convoitise des plaisirs, celle des richesses, et celle de la gloire. On oppose à la premiere, le jeûne, la pénitence, l'oraison, l'amour de Dieu : à la seconde, la pauvreté évangelique, l'aumône, le renoncement intérieur à toutes les choses de la terre : à la troi-

sieme, l'humilité, qui cherche les ministeres les plus bas, et qui inspire le mépris des honneurs, des charges, des dignités, et de tout ce qui flatte l'orgueil et la vanité des hommes.

Ne reconnoissez-vous point d'autre source de nos péchés ?

On peut mettre de ce nombre les sept vices qu'on appelle capitaux. Mais la cause la plus universelle de tout le mal que nous faisons, c'est l'amour-propre, d'où naissent les inclinations déréglées, qui se réduisent aux trois convoitises dont nous venons de parler ; les passions que nous avons appris à combattre dans le Chapitre de la mortification ; et les mauvaises habitudes qui se forment par les actes réitérés que produisent les passions.

Quel soin faut-il apporter pour combattre l'amour-propre ?

Il faut lui retrancher tout ce qui le nourrit, tout ce qui le flatte ; détourner de son esprit toutes les pensées qui peuvent produire quelque vaine complaisance en soi-même : ne parler jamais de soi, ni de sa naissance, ni des autres avantages qu'on rappelle avec plaisir dans son esprit, ou qui peuvent faire honneur aux yeux des hommes.

On voit des gens servilement attentifs à conserver leur santé, qui n'osent rien entreprendre, de peur de l'exposer, qui sont toujours après à consulter sur leurs maladies, et qui mettent toute leur confiance dans les remedes ; rien ne marque mieux l'amour-propre. Pour le détruire, il faut se désoccuper de soi-même, se réduire au nécessaire en tout ce qui regarde la conservation de la vie, s'employer de toutes ses forces au service de Dieu, se refuser les satisfactions naturelles qui se présentent, et chercher avec ardeur les occasions de souffrir.

Dans quel ordre faut-il travailler à l'amendement de sa vie ?

Il faut d'abord s'appliquer à se bien connoître soi-même : cette connoissance absolument nécessaire pour travailler avec fruit à exterminer ses vices, s'acquiert par l'attention qu'on apporte à observer les mouvemens de son cœur, et par le secours des lumieres que Dieu ne manque point de donner à ceux qui les lui demandent dans l'Oraison.

CHAPITRE VI.

De la vie illuminative.

D. QU'est-ce que la vie illuminative ?

R. C'est l'état où l'on passe, lorsqu'après avoir renoncé à ses péchés, après avoir combattu ses vices, du moins les plus grossiers, on commence à s'adonner à la pratique des vertus, et à y prendre goût.

Comment connoît-on lorsqu'il est tems d'entrer dans cette nouvelle vie !

Quand on a dompté ses mauvaises inclinations. et qu'on se trouve disposé à suivre les mouvemens de la grace, s'occupant volontiers aux exercices de piété, et profitant de plus en plus dans la connoissance et dans l'amour de la vertu ; il est tems alors d'entrer dans la vie illuminative.

Quelles sont les occupations principales de la vie illuminative ?

Il y en a trois. Embrasser avec ardeur certains moyens efficaces, qui servent de fondement à l'édifice de la perfection. S'établir dans des dispositions intérieures, qui sont comme les mobiles de l'avancement spirituel. Travailler

à acquérir les vertus, et à les rendre solides.

Quels sont ces moyens efficaces qui contribuent le plus à fonder solidement l'édifice de la perfection?

Un parfait recueillement, et le soin de se vaincre soi-même en toute occasion.

Quelles qualités doit avoir le recueillement pour être parfait?

1. Il faut qu'il soit universel, c'est-à-dire, qu'il doit occuper et réunir toutes les facultés de l'ame; si bien qu'elles ayent toujours leur principale attention à Dieu, lors même qu'elles se prêtent aux occupations extérieures: à peu près comme le compas, qui parcourt la circonférence du cercle, sans quitter jamais le centre. 2. Il faut qu'il soit paisible; ce qui demande un soin constant de maintenir la tranquillité intérieure, et de ne rien souffrir qui la trouble. 3. Il faut qu'il soit continuel, et qu'on ne se donne jamais la liberté de l'interrompre sous quelque prétexte que ce soit.

Comment se perd le recueillement?

Par l'épanchement du cœur dans les entretiens et les divertissemens; par l'empressement naturel dans les occupations,

pations, et par les fautes qu'on fait avec réflexion.

Quels sont les moyens qui contribuent au parfait recueillement.

Particulierement ces trois. Garder le silence, se condamnant à ne parler que de choses utiles ou nécessaires. Aimer la solitude, ne conversant avec les hommes, que pour des raisons qui regardent le service de Dieu, et jamais pour se satisfaire. Fuir les affaires inutiles, se bornant à son emploi, sans se mêler de ce qui concerne les autres, à moins que la gloire de Dieu ne l'exige.

Que demande le soin de se vaincre, qui est le second moyen duquel dépend notre progrès ?

Il demande une grande exactitude, et une attention continuelle à examiner sa vie, et à ne laisser rien passer de tout ce qui n'est pas dans l'ordre.

Quelles sont les dispositions que nous avons appellées les mobiles de l'avancement spirituel ?

Il y en a trois principales. La pureté d'intention qu'on acquiert par l'habitude qu'on se fait, d'agir simplement et avec sincérité, allant droit au bien, et ne se proposant que Dieu pour motif de ses actions, sans aucun retour

sur soi-même. Une parfaite résignation à la volonté divine, à laquelle on parvient par le soin qu'on prend de se conformer aux ordres de la Providence, et de recevoir tous les évenemens avec une sainte indifférence. Le détachement des créatures, qui demande une application particuliere à veiller sur le cœur, pour empêcher qu'il ne s'attache et qu'il ne s'amuse à rien de créé.

Quelles sont les vertus qu'il faut acquérir pour remplir le troisieme devoir de la vie illuminative ?

Il faut travailler à la pratique de toutes les vertus, et viser principalement à quelqu'une ; par exemple, à la pauvreté d'esprit, à l'obéissance, à la chasteté, à la tempérance, employant les mêmes moyens que nous avons assignés pour l'extirpation des vices, et sur-tout l'examen particulier. Parmi les vertus, la douceur et l'humilité doivent tenir le premier rang ; parce que le Fils de Dieu nous les a expressément recommandées : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Il faut y joindre la charité envers le prochain.

Mat. 11 29.

Comment s'acquiert l'humilité ?

Nous l'avons déjà dit en parlant du

vice contraire. C'est en fuyant les honneurs et les dignités, pour chercher les emplois les plus vils et les plus méprisables, et sur-tout en s'étudiant à n'avoir que de bas sentimens de soi-même.

A quoi doivent particulierement s'appliquer ceux qui travaillent à devenir doux ?

A ne donner dans aucun emportement ; à n'avoir nulle aigreur contre les personnes qui les offensent ; à recevoir avec une espèce de joie les affronts et les injures ; à rendre le bien pour le mal, suivant l'exemple de Jesus-Christ, qui a aimé la benignité, jusqu'à vouloir être appelé l'Agneau de Dieu. Il est sur-tout important de ne faire paroître aucun ressentiment, quand on nous fait des outrages, et de pardonner de bon cœur à ceux qui en sont les auteurs ; car c'est en cela que consiste la perfection de la douceur chrétienne. Pour ce qui regarde la charité envers le prochain, il faut toujours être prêt à le prévenir par de bons offices, à le consoler dans ses afflictions, et à le secourir dans ses besoins.

Quelle est la disposition du cœur qui contribue davantage à l'acquisition des vertus ?

C'est l'attachement au devoir ou la

fidélité, qui consiste à suivre en tout les mouvemens de la grace ; à craindre jusqu'à l'ombre du mal ; à ne manquer à rien de tout ce qui est prescrit, (ce qui renferme la parfaite observation des regles pour ceux qui vivent en Communauté ;) et à ne point négliger le soin des petites choses, d'où dépend ordinairement l'accomplissement des devoirs les plus importans. Cette fidélité se fait remarquer au soin qu'on a de retrancher toute sorte d'inutilité ; de surmonter le respect humain jusques dans les moindres occasions, et de pratiquer avec ferveur tout ce qui contribue à l'exacte régularité.

Puisque c'est à acquérir des vertus solides, qu'on doit travailler ; dites-nous en quoi consiste la solidité des vertus ?

Elle consiste dans la fermeté et la générosité, qui les distingue des vertus apparentes et superficielles, dont le caractere est d'être chancelantes.

Quand est-ce que les vertus prennent cette fermeté qui les rend solides ?

Lorsqu'elles passent sans se démentir, par les différentes épreuves où elles sont mises.

Quelles sont ces épreuves ?

Il y en a trois. La premiere est l'a-

ridité où tombe l'ame, lorsque la grace sensible venant à se retirer, elle se trouve sans goût et sans consolation : si elle demeure fidelle dans cet état de privation, où les sens et la nature ne trouvent aucune satisfaction, elle devient plus généreuse ; ses vertus se fortifient, et jettent de profondes racines. La seconde épreuve vient de la part des distractions ; lorsque par zele, ou par obéissance, on est obligé de sortir de sa retraite pour vaquer aux occupations extérieures, les efforts que fait alors l'ame pour se maintenir dans la ferveur, et pour ne rien perdre de ses forces par l'épanchement au-dehors, prouvent que ses vertus sont solidement établies, ou qu'elle travaille fortement à les établir. La troisieme épreuve est celle des contrariétés auxquelles les personnes vertueuses sont exposées. La plupart des hommes, remplis de l'esprit du monde, sont portés à mépriser la dévotion, et à faire la guerre à ceux qui la pratiquent ; les vraies vertus se fortifient au milieu de ces contradictions, qui devroient naturellement les abattre. On peut joiudre à cette épreuve, celle qui vient des peines intérieures qu'on souffre dans la voie extraor-

dinaire de la vie purgative. Comme ces peines viennent immédiatement de Dieu, qui s'en sert pour achever de purifier les ames, il n'est pas au pouvoir de l'homme de les adoucir; il n'a qu'à les supporter avec patience et avec humilité, dans l'espérance qu'elles le conduiront à l'union divine, et à la perfection de la charité.

A quels excercices de piété doivent particulierement s'appliquer ceux qui sont dans la vie illuminative ?

A ces quatre, que nous recommande l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ; sçavoir, au culte des Saints; au souvenir de notre Sauveur, et sur tout de sa Passion; à la garde du cœur, et à l'avancement dans la pratique des vertus.

A quoi engage le premier de ces exercices de piété ?

1. A honorer la sainte Vierge d'un culte particulier; à l'invoquer dans nos besoins, comme notre Mere et notre Avocate; à nous consacrer à son service, lui renouvellant cette oblation de nous mêmes, du moins une fois le mois, ou aux principales Fêtes que l'Eglise célebre à son honneur; à dire le Chapelet, en joignant à chaque dixain

la méditation de quelqu'une de ses vertus. 2. Ce même exercice comprend aussi la dévotion aux autres Saints ; il faut les invoquer durant le cours de l'année, à mesure qu'on célebre leur Fête, et les prier qu'ils nous assistent à l'heure de la mort : il est bon d'être instruit des principales actions de leur vie, et d'avoir une confiance particuliere à saint Joseph, et au Saint dont on a reçu le nom au Baptême. 3. Il faut joindre au culte des Saints, celui des Anges, dont on doit implorer l'assistance dans les nécessités de la vie. Il y a des personnes qui ont coutume de les invoquer trois fois le jour, après la priere qui se fait au son de la cloche pour honorer la sainte Vierge, le matin, à midi, et le soir.

En quoi consiste le second exercice qui regarde Jesus-Christ ?

Il consiste à entretenir en soi un souvenir presque continuel de notre Sauveur, et des Mysteres différens de sa vie ; à le visiter souvent dans le Sacrement de nos Autels, et à le recevoir par la Communion, avec toute la ferveur dont on est capable. Il faut se rendre familiere la pensée de ses souffrances ; se représenter les différens

états où il s'est trouvé durant sa Passion ; et s'entretenir avec lui, priant dans le Jardin des Oliviers, exposé aux dérisions et aux outrages chez les Pontifes, et dans le palais d'Hérode, flagellé dans le Prétoire de Pilate, couronné d'épines, et cloué sur la Croix. C'est ainsi que Jesus-Christ devient à l'ame fidele, ce que le Bien-aimé étoit pour l'Epouse, comme *un bouquet de myrthe qu'elle porte toujours sur son sein.*

Cant. 1. 12.

Comment faut-il s'y prendre pour veiller avec succès à la garde de son cœur ?

Cette vigilance demande trois choses. 1. Tenir ses sens recueillis et fermés à tous les objets qui peuvent altérer tant soit peu la pureté de l'ame. 2. Se rendre attentif au premier abord de ce qui a l'apparence du mal, en étouffant promptement jusqu'aux plus légeres impressions. 3. Si le moindre déréglement venoit à se glisser dans le cœur, mettre tout en œuvre pour en arrêter d'abord le progrès.

Que dites-vous du quatrieme exercice, et quelles pratiques assignez-vous à ceux qui ont un véritable desir de profiter dans la vertu ?

Il y en a deux très-importantes. La

premiere, est de faire tous les ans une retraite de huit ou dix jours, pendant lesquels on s'occupe à méditer sur les grandes vérités de la Religion, sur les quatre dernieres fins de l'homme, sur la vie de Jesus-Christ : on rentre en soi-même, on examine à fond sa conscience, et on fait une confession générale ; on s'affermit dans ses bonnes résolutions, et on prend de justes mesures pour exterminer ses vices, et pour acquérir les vertus. La seconde pratique est le renouvellement de l'intérieur, qu'on doit faire au moins deux fois l'année, pour établir les forces de l'ame, et lui donner une plus grande ferveur. Il y a des personnes qui destinent à ce renouvellement le premier Dimanche de chaque mois, et qui pendant tout ce jour-là s'occupent à rechercher leurs défauts, à en découvrir les sources, à s'interroger sur la maniere dont elles font leurs exercices de piété, et à former là-dessus de saintes résolutions.

A quelles marques connoît-on qu'on avance dans la vertu ?

Quand on a du goût pour l'Oraison, quand on sent ses desirs se rallentir, et qu'on devient indifférent à toutes ser-

tes d'évenemens, d'emplois, et de ministeres, quand on commence à aimer les mépris et les injures, et à les regarder de même œil que les gens du monde regardent les honneurs et les prospérités mondaines.

A quoi faut-il encore s'exercer pour se disposer à l'union divine?

1. A mourir intérieurement à soi-même par une entiere abnégation, jusqu'à renoncer aux plaisirs les plus délicats et les plus innocents, tels que sont le goût des vertus, et la facilité à les pratiquer, dont Dieu prive quelquefois les ames pour un tems, afin qu'elles se détachent de tout ce qui est sensible, et qu'elles s'abandonnent sans réserve aux desseins de sa Providence. 2. A chercher purement Dieu, s'accoutumant à n'envisager que lui en toutes choses. 3. A purifier et à augmenter de plus en plus dans son cœur les flammes de la charité, prenant occasion de tout pour croître en l'amour de Dieu; si bien qu'on n'aime plus que lui, et toutes choses en lui seul, et pour lui seul, sans se laisser attirer par aucun autre motif moins parfait. C'est par ces saints exercices que l'ame achevant de se purifier, se dispose à l'union divine.

CHAPITRE VII.

De la vie unitive.

D. *QU'est-ce que la vie unitive?*

R. C'est un état où l'ame entierement purifiée par les épreuves, et par la pratique des vertus, est dans une union parfaite, et dans une intime communication avec Dieu.

Quand est-ce que l'ame entre dans cet état?

Lorsque l'opération de la grace l'a conduite à ce point, qu'elle ne s occupe que de Dieu, et qu'elle ne trouve aucun obstacle à ce commerce divin.

Qu'est-ce qui forme et qui entretient cette union divine?

C'est un abandon que l'ame fait continuellement d'elle-même entre les mains de Dieu, déposant en lui tous ses soins et toutes ses inquiétudes par une confiance sans réserve. C'est une grande familiarité avec Jesus-Christ. C'est un très ardent amour dont le cœur est embrâsé, et dont les flammes se conservent toujours vives.

Quel est l'effet de cet abandon?

C'est un parfait repos dont l'ame

jouit en trois manieres. Premierement, au-dedans d'elle-même, par un profond recueillement, au milieu duquel elle goûte la présence de Dieu, et se donne à lui sans cesse. Secondement, dans le cœur de Jesus-Christ, où elle fait sa demeure ordinaire. Troisiemement, dans le sein de la Providence, où elle repose doucement, sans que nul accident soit capable de troubler sa tranquillité.

En quoi consiste la familiarité de l'ame avec Jesus-Christ?

A l'avoir toujours présent, et à goûter la douceur de sa présence; à lier avec lui des entretiens doux et charmans, qui sont aussi aisés que l'est la respiration; à former avec lui une société si étroite, qu'on puisse dire avec vérité, qu'on n'a d'autres intérêts que ceux de Jesus-Christ, qu'on n'agit et qu'on ne vit que par lui, comme si l'on ne faisoit avec lui qu'une même chose.

L'ame qui est parvenue à l'union divine, n'a-t-elle de communication particuliere qu'avec Jesus-Christ?

Il paroît que l'Evangile nous donne à entendre que les trois Personnes divines entrent dans ce commerce sacré: *nous le visiterons et nous établirons notre demeure en lui.*

Jo. 14 23.

Quel effet produit cette faveur insigne ?

C'est la transformation de l'ame en Dieu et en Jesus-Christ, selon ce qui a été dit : *Contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même Image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de l'Esprit du Seigneur.* C'est-à-dire, que l'ame dans cette opération de la grace, devient d'une maniere particuliere l'Image de Dieu et de Jesus-Christ, par les fortes impressions qu'elle reçoit de leur grandeur et de leurs perfections, qui la pénetrent, comme la lumiere penetre le cristal, ou comme le feu s'attache au bois, et se le rend semblable, après en avoir consumé toute l'humidité. 2. ad Cor. 3. 18.

Quel changement résulte de cette transformation ?

Il en sort des hommes nouveaux, qu'on diroit être ressuscités : ce sont tout autres desirs, tout autres inclinations ; les puissances de l'ame sont comme réparées et perfectionnées par les dons de Dieu, qui inondent la partie inférieure de l'esprit, aussi bien que la partie supérieure ; il n'est pas jusqu'au corps qui ne se ressente du changement, et la vie dès-lors est toute céleste. L'imagination est remplie d'idées

surnaturelles ; il n'y a dans l'appetit que saints transports, que lumieres célestes dans l'entendement, qu'objets divins dans la mémoire, et la volonté est remplie d'un brasier toujours ardent, qui donne de l'agilité au corps, afin qu'il puisse suivre l'esprit. Tel est l'état d'un homme transformé : sa foi est sublime, son espérance vive, sa charité ardente, toutes ses vertus morales sont alors comme divines, et il n'y a rien en lui qui tienne de la terre.

Quels effets produit cet ardent amour que vous avez dit être la troisieme chose qui contribue à l'union divine ?

Voici les trois principaux. Le premier est une affection permanente et habituelle de l'ame envers Jesus-Christ, qu'elle regarde comme son Epoux, avec une facilité merveilleuse à s'élever à Dieu, par la vue des créatures, dont les plus viles lui donnent occasion de croître de plus en plus en son amour. Le second est un desir ardent, et un soin continuel de procurer la gloire de Dieu. Le troisieme est un doux acquiescement au bon plaisir de Dieu dans tout ce qu'il permet, ou qu'il ordonne ; ce qui peut s'appeler un avant-goût du repos éternel des Saints.

Quels sont les grands biens dont jouit l'ame dans l'état d'union avec Dieu ?

Les trois plus remarquables sont, la paix, la liberté d'esprit, et une lumiere sûre qui l'accompagne toujours, et qui lui sert comme de flambeau pour se conduire.

En quoi consiste cette paix ?

Elle consiste, en premier lieu, dans une douceur infuse, qui est comme un goût céleste que donne le Saint-Esprit et que Saint Paul souhaite aux Fideles : *Que la paix de Jesus-Christ regne dans vos cœurs et les fasse tressaillir de joie.* Ad Col. 3. 15. Ce n'est point aux sens que cette paix est donnée, mais à l'esprit qu'elle conserve dans une assiette tranquille et dans un repos inaltérable. Cette paix est en second lieu, un calme constant et assuré qui rend imperturbable au milieu de toutes sortes d'accidens. Rien ne peut alors faire perdre la soumission aux ordres de Dieu, la douceur et la tranquillité intérieure ; rien ne peut ébranler, ni inquiéter, ni agiter le moins du monde. En troisieme lieu, le propre de cette paix est, qu'elle rend l'esprit présent et si maître de lui-même, que rien ne lui cause du trouble ni le moindre empressement, et que dans la multitude des

occupations il se possede aussi bien que s'il n'avoit rien à faire.

En quoi consiste la liberté ?

Elle consiste, 1. En ce que l'ame ayant tari la source de ses desirs, de ses inquiétudes et de tous ses mouvemens déréglés, en se conformant en tout à la volonté divine, elle peut dire qu'elle fait tout ce qu'elle veut, n'y ayant rien en elle qui s'oppose à la volonté de Dieu qu'elle a mise à la place de la sienne. 2. En ce qu'elle n'est gênée par aucune considération humaine ; qu'elle dit sa pensée avec une sainte hardiesse, sans que la crainte d'aucun mal temporel, ni de la mort même, soit capable de l'intimider. 3. En ce qu'étant affranchie de ses vices et de ses passions, elle ne trouve en soi aucun obstacle au bien qu'elle veut faire.

A quoi sert aux ames unies à Dieu la lumiere qui les accompagne par-tout ?

Elle les rend sages, de cette véritable sagesse qui apprend à goûter Dieu, et tout ce qui a rapport à Dieu, leur découvrant dans l'ordre de la grace et dans celui de la nature, bien des vérités sublimes qui sont cachées aux autres hommes. Elle leur donne, pour leur propre conduite, l'intelligence et le discer-

nement, qui ne leur manquent jamais au besoin, et qui les rassurent sur ce qu'elles doivent faire dans des circonstances difficiles, où la prudence ordinaire seroit fort embarrassée. Ce sont quelquefois des personnes simples et grossieres; cependant leur conduite est irrépréhensible: il est bien rare qu'elles se trompent, et qu'on leur voye prendre le faux pour le vrai. D'ou vient cela? Si ce n'est de l'Esprit de Dieu qui les éclaire et qui les gouverne. Enfin cette divine lumiere les met en état de conseiller les autres, et rien n'est plus sage que les avis qu'elles donnent à ceux qui les consultent. Tous ces avantages sont les effets de ces quatre Dons du Saint-Esprit, qu'on appelle Sagesse, Intelligence, Science et Conseil.

Quel sont les desirs de l'ame dans cet état d'union?

Ses desirs (si elle en a quelqu'un dans un état si paisible) sont de prier, de souffrir, et de gagner les ames à Dieu.

Comment se conduit-elle à l'égard de la priere?

Elle regarde le tems de la priere, comme celui de son repos; elle y tend comme à son centre au milieu de ses autres occupations; elle soupire sans

cesse après l'Oraison qui est devenue son élément ; c'est pourquoi elle ne mesure plus le tems qu'elle y donne. Elle s'adresse à Dieu avec une ferveur extraordinaire, sur-tout (comme il lui arrive souvent) quand elle prie pour les besoins de l'Eglise, pour attirer les bénédictions du Ciel sur ses emplois, et pour obtenir la rémission de ses péchés.

Quelle est sa disposition à l'égard des souffrances ?

C'est une soif ardente qui vient de l'amour qu'elle a pour Dieu, et qui lui fait regarder les souffrances comme des faveurs ; elle les embrasse avec joie; elle les dévore, sans pouvoir s'en rassasier. Elle fait ses délices d'être exposée aux affronts, aux injures et aux contradictions de la part des hommes, par l'amour qu'elle porte à son Sauveur, et par le desir de lui ressembler. Elle endure volontiers les rigueurs des saisons, et les incommodités de la vie, le chaud et le froid, la faim, la soif, les maladies. Elle n'a pas moins d'ardeur pour les croix intérieures, telles que sont le dégoût de la vie, le desir de posséder Dieu, et les autres peines cachées et surnaturelles qui l'exercent et qui la tourmentent.

En quoi consiste le troisieme desir, qui est celui de gagner les ames ?

En ce qu'une personne qui est parvenue à l'état dont nous parlons, s'affectionne de tout son cœur à la gloire de Dieu, et tâche de la procurer, sur-tout par trois sortes de moyens. Premierement, par la conversation, se servant des occasions qui se présentent pour inspirer aux pécheurs l'horreur du vice, pour exciter dans les gens de bien le desir de la perfection et pour les embrâser de l'amour de Dieu. Secondement, par la direction, persuadant aux jeunes ames qui lui sont confiées de se conduire par amour plutôt que par crainte, et leur faisant agréer par-là la pratique de l'abnégation, et de tout ce qu'il y a de plus dur à la nature. Troisiemement, par la prédication, lorsque son état l'y appelle. C'est dans ce ministere que les personnes dont nous parlons font paroître beaucoup de piété dans leurs sentimens et dans leurs expressions, très-propres à toucher les cœurs, beaucoup de simplicité dans le mépris qu'elles font des ornemens recherchés de l'éloquence, de la délicatesse des pensées, et de la subtilité des raisonnemens qui ne servent qu'à remplir les esprits d'une

admiration stérile ; et enfin, beaucoup de zele, par la liberté apostoliqne avec laquelle elles se déchaînent contre le vice et exhortent à la vertu, paroissant toutes pénétrées des vérités qu'elles prêchent.

Quelle est la nourriture de l'ame dans cet état, et durant tout le chemin de la perfection ?

C'est la divine Eucharistie, qui conduit ce grand œuvre par les graces dont elle est la source, et par la force singuliere qu'elle communique à l'esprit. Tous ceux qui aspirent à la perfection doivent regarder ce sacrement comme le principal moyen pour réussir dans leur entreprise, et il faut qu'ils le reçoivent souvent, conformément à leurs dispositions; au commencement, deux fois la semaine, ensuite jusqu'à trois fois, et enfin tous les jours lorsqu'ils sont arrivés à l'état dont nous parlons. Les dispositions qu'ils doivent apporter à la réception de l'Eucharistie sont, le respect, fondé sur la grandeur de Dieu qu'ils reçoivent, et sur leur néant ; la contrition, pour se purifier de leurs moindres taches ; et l'amour pour s'unir et pour s'incorporer avec Jesus-Christ.

Quel est le principe et le sujet des opérations divines dans les ames qui sont arrivées à cet état ?

Le principe n'est autre que le Saint-Esprit qui agit en elles, en leur imprimant ses mouvemens, et en substituant ses Dons en la place des inclinations naturelles qui ont été entierement mortifiées et comme anéanties par les opérations de la grace. Le sujet, ce sont les puissances intérieures qui sont comme hors d'elle-même et sous la puissance de l'esprit divin qui les vivifie et qui les meut, non comme des instrumens inanimés, mais vivans et raisonnables, qui se laissent volontairement conduire, selon ce que dit l'Apôtre : *Tous ceux que l'Esprit de Dieu fait agir ; ceux-là sont Enfans de Dieu.* AdRom 8. 14.

A quoi aboutit enfin cet heureux état que vous venez de décrire ?

A une union avec Dieu habituelle et très-étroite, accompagnée de tant de faveurs et d'une si grande familiarité, que plusieurs grands Saints n'ont pas fait difficulté de l'appeler *les noces spirituelles*. C'est au milieu de ces communications intimes et de ces embrassemens délicieux, qui participent de la vie céleste, que l'ame peut dire avec vérité

qu'elle est en Dieu et que Dieu est en elle, par le don réciproque d'eux-mêmes qu'ils se font l'un à l'autre. Ceux qui voudront sçavoir les particularités de cet état, n'ont qu'à consulter S. Bernard qui en a traité fort au long dans ses sermons sur les Cantiques ; Blosius, dans le dernier Chapitre de son Institution spirituelle, et sainte Therese dans la septieme demeure du Château de l'ame.

CHAPITRE VIII.

Des tentations et des illusions.

D. *Qu'est-ce que la tentation?*

C'est une forte impression qui se fait sur l'ame, et qui la pousse au mal avec quelque espece de violence.

Qu'est-ce que l'illusion?

C'est une fausse persuasion qui séduit l'ame, et qui la porte au mal sous le prétexte du bien.

Combien y a-t-il de sortes de tentations?

On peut les diviser en plusieurs manieres. Par rapport au sujet sur lequel elles agissent ; il y en a de deux sortes ; celles qui abattent le cœur et celles qui l'élevent trop. Aux premieres se réduisent les troubles de l'esprit, les tenebres intérieures, les doutes en matiere

de foi, et tout ce qui porte aux plaisirs des sens. Les secondes comprennent tout ce qui excite l'ambition et le desir des honneurs ou des richesses. Par rapport à leur objet, les tentations prennent le nom des principaux vices auxquels elles nous sollicitent : de sensualité, lorsqu'elles portent aux plaisirs des sens, à l'intempérance, à l'impureté ; de vanité, lorsqu'elles irritent la convoitise de la gloire et des grandeurs de la terre ; et d'aversion pour le prochain, lorsqu'elles excitent des dépits, des jalousies, des aigreurs, des haînes et des mouvemens de colere. On peut encore distinguer les tentations, par rapport aux vertus qu'elles attaquent : en celles qui sont contre la foi et qui menent à l'infidélité ; contre l'espérance, et qui jettent dans le désespoir ou dans le découragement ; contre la charité et qui provoquent à la haîne, et aux autres vices qui tiennent de l'aversion pour le prochain.

Quels sont les remedes contre les tentations ?

Jesus-Christ a dit: *Veillez et priez afin de n'être point engagés dans la tentation.* Mais en particulier, aux tentations de désespoir et à celles qui sont contre

Matt. 29. 41.

la foi, il faut opposer l'Oraison, le goût des choses spirituelles, les pratiques de dévotion. Par ces saints exercices on apprend à connoître Dieu, on comprend combien il est aimable ; ce qui contribue beaucoup à nous affermir dans la foi et à ranimer notre espérance. Ceux qui sont tentés de présomption et de vaine confiance, doivent s'étudier à n'avoir que de bas sentimens d'eux-mêmes, et pour cela il faut qu'ils tâchent de ne jamais perdre de vue leur néant et leurs péchés. On combat l'intempérance dans le manger par l'abstinence, et on surmonte la gourmandise en lui retranchant ce qui l'excite, jusqu'à ce qu'on soit maître de soi-même, au sujet de la quantité et de la qualité de la nourriture qu'on doit s'accorder. Contre les tentations d'impureté, il n'est point d'autre remede qu'une vie austere et la fuite des occasions. Pour ce qui porte à l'aversion du prochain, ce n'est pas en fuyant qu'il faut le combattre, mais en allant au-devant des personnes qui nous déplaisent, en les prévenant et en leur parlant avec douceur et avec humilité.

N'y a-t-il point de tentation contre la charité qui regarde Dieu ?

Le

Le démon attaque quelquefois par cet endroit les ames les plus parfaites, en faisant sur elles de fortes impressions qui leur donnent de l'horreur pour Dieu. Mais outre ces tentations horribles, qu'il faut mettre au nombre des épreuves extraordinaires, il y a en ce genre trois sortes de tentations qui sont fort communes. La premiere, à laquelle les gens du monde sont fort sujets, est l'éloignement de Dieu et de tout ce qui mene à Dieu. La seconde, qui n'est que trop ordinaire à ceux qui pratiquent la vertu, est le dégoût et l'indifférence pour la perfection qu'ils ont embrassée. La troisieme, est la paresse et la lâcheté, qui affoiblissent la ferveur, et qui peuvent être regardées comme une très-forte épreuve, eu égard à la peine qu'elles causent et au danger auquel elles exposent. C'est le grand obstacle à l'avancement des personnes religieuses, et de toutes celles qui pratiquent la dévotion.

Quel remede y a-t-il contre cette derniere tentation ?

C'est de se maintenir dans trois sortes de dispositions, qui sont : la vigilance à découvrir les obstacles à la ferveur dès qu'ils se présentent ; la générosité à les combattre, et la constance à veiller

toujours à ne se point rebuter à cause des difficultés. Mais pour veiller avec plus de succès, il est à propos d'appliquer la vigilance à trois choses particulieres : à l'Oraison, pour la faire avec exactitude et avec fidélité ; au recueillement, pour n'en sortir jamais ; et au soin de se vaincre soi-même, pour la continuer jusqu'à la fin.

Combien y a-t-il de sortes d'illusions dangereuses aux personnes spirituelles ?

Il y en a trois qui se rapportent à trois sortes de personnes ; à celles qui commencent à s'adonner au bien ; à celles qui ont déjà fait quelque progrès dans la vertu ; et à celles qui ont déja fort avancé et qui sont sur le point d'entrer dans l'union avec Dieu.

Quelle est l'illusion à laquelle sont sujets ceux qui commencent ?

C'est de suivre les mouvemens d'une ferveur aveugle et indiscrete, qui les porte à des excès en fait d'Oraison et de pénitence, par lesquels leur santé est considérablement affoiblie. D'où il arrive qu'étant obligés de relâcher de leurs exercices, et ne sachant pas garder un milieu, ils donnent dans l'extrémité opposée, qui est de se laisser aller à la sensualité, et de prendre trop de soin de leur corps.

Quel est le moyen de se garantir de cette illusion ?

C'est que ceux qui s'adonnent à pratiquer la vertu, se défient de leur prudence, et qu'ils soumettent leurs lumieres à celles d'un sage Directeur, afin que Dieu bénissant leur obéissance, ils soient conduits par une voie sûre, également éloignée de la sévérité outrée, et de la trop grande indulgence.

Quelle est la seconde illusion ?

C'est celle où tombent les personnes qui ont déja fait quelque progrès dans l'amendement de leur vie : tournant tout d'un coup leurs pensées vers le terme de la perfection, et considérant les douceurs dont jouissent les ames parfaites dans l'état d'union avec Dieu, elles s'entretiennent dans ces douceurs avec elles-mêmes ; elles les goûtent ; elles s'y attachent, et font des efforts pour s'élever à cet état qui les charme ; ensuite prenant leurs desirs pour des effets, et leur goût pour une véritable jouissance, elles s'imaginent être dans ce haut dégré de perfection, où il n'appartient qu'à Dieu d'élever les ames après qu'elles se sont long-temps exercées à combattre leurs vices, à mortifier leurs passions et à pratiquer les vertus solides.

Les personnes ainsi abusées ne manquent pas de raison spécieuse pour se confirmer dans leur illusion. On leur entend souvent dire qu'il n'est rien tel que d'aller droit à Jesus-Christ par la contemplation de ses mysteres ; que le grand secret de la perfection est de se porter à Dieu d'une simple vue. Et comme les fausses douceurs que leur imagination leur procure dans cette élévation affectée, suffisent en effet pour appaiser et pour endormir leurs passïons pendant quelque tems, elles se persuadent que tout est fait, qu'elles ne doivent plus s'appliquer à mortifier leurs sens, et que les pratiques de la pénitence et de l'humilité ne leur sont plus nécessaires. On en voit qui vivent plusieurs années dans ce calme trompeur, et qui, aux approches de la tentation, au lieu de se préparer à combattre, se contentent de jetter un regard sur Jesus-Christ, disant que cela leur suffit, et que dans ce simple regard elles trouvent tout.

Au reste, il est aisé de se tromper sur le chapitre de ces personnes et de les croire fort spirituelles, parce que souvent elles ont de l'esprit et de la facilité à s'exprimer d'une maniere noble et naturelle. D'ailleurs, le goût qu'elles ont

pour les opérations intérieures de la grace, quoique seulement spéculatif, fait qu'elles en parlent, comme si elles en avoient l'expérience. Il n'est pas fort extraordinaire de trouver dans le monde des gens qui, menant une vie douce, agréable aux sens, conforme aux inclinations de la nature, et par conséquent fort contraire aux exemples des Saints dont la vie a été austere, ne laissent pas de passer pour des personnes dévotes, et d'imposer au public, après s'être trompées elles-mêmes, à la faveur de certaines pratiques sublimes dans lesquelles elles font consister toute la science de la perfection.

Qu'arrive-t-il à ces personnes?

Lorsqu'elles sont avancées en âge, ou qu'elles sont mises à quelque épreuve; elles paroissent ce qu'elles sont; c'est-à-dire, vuides de grace et dépourvues de vertu, et cela, faute d'avoir passé par les voies ordinaires et indispensables, où l'on s'adonne à combattre la nature, et à détruire l'amour-propre pour fonder solidement l'édifice de la perfection.

Quel est donc le remede à une illusion si dangereuse?

C'est la pratique exacte et constante

de tout ce que nous avons dit au Chapitre de la vie purgative.

Vous avez blâmé les personnes qui sont dans cette seconde illusion de ce qu'elles vont d'abord à Jesus-Christ, est-ce que tous ne doivent pas aller à ce Dieu-Homme, même ceux qui commencent ?

Il est contre l'ordre que ceux qui ne font que de se donner à Dieu, sujets à des vices qui ne sont pas encore bien détruits, veuillent d'abord s'introduire dans la familiarité de Jesus-Christ, et comme l'épouse, prétendre *au baiser de sa bouche*, avant que de s'être humiliés à ses pieds, à l'exemple de Magdeleine. Quoiqu'il soit le Créateur des ames, et qu'usant de son pouvoir, il les attire, quand il lui plaît, par douceur et avec amour ; on ne doit pas pour cela se croire dispensé des exercices d'une vie pénitente. Il est très-utile de penser à notre Seigneur, et de rappeler souvent le souvenir de son Enfance et de sa Passion ; mais quand la tentation presse, il faut quelque chose de plus, résister généreusement et avoir recours, selon le besoin, à la mortification, à la retraite, et à la fuite des occasions. Ceux qui, pour arrêter la révolte des passions, et pour remédier au désordre

qu'elles causent, se contentent d'élever leur esprit à des idées sublimes, ressemblent à des personnes qui amuseroient un malade pour l'empêcher de sentir son mal, au lieu de travailler à le guérir.

Quelle est la troisieme illusion ?

C'est celle qui séduit les personnes déja avancées dans les voies de Dieu. Il y en a qui s'attachent avec excès aux goûts sensibles et aux douceurs de la vie spirituelle. Le Démon qui se sert de tout pour nous perdre, leur suggere des sentimens de vaine confiance qui leur font perdre la crainte des enfans de Dieu. Enivrées d'elles-mêmes, elles s'imaginent qu'elles ne voyent, qu'elles ne goûtent que Dieu en toutes choses, et que tout leur est bon, parce qu'elles sont indifférentes à tout. Dès lors plus de discrétion, plus de retenue, plus d'égard aux bienséances du sexe, de l'état et de la condition. Elles prennent pour joye spirituelle, et pour attrait de grace, une douceur trompeuse qui se glisse dans les sens, et n'envisageant les choses qu'avec des yeux charnels, elles tombent dans des familiarités grossieres, et dans des désordres honteux, où le malin esprit les précipite. Ainsi a-t-on vu les Adamistes, les faux Gnosti-

ques, et les Illuminés du siecle passé, donner dans toutes sortes d'ordures et demeurer obstinés dans leurs déreglemens, disant qu'ils étoient au-dessus des loix, que leur ame étoit revenue à la premiere pureté où elle avoit été créée, et que tout leur étoit permis, parce qu'ils suivoient en tout les mouvemens de l'Esprit de Dieu.

Ce n'est pas seulement l'erreur qui a jetté plusieurs Hérétiques dans ces abominations; des personnes d'oraison s'y sont malheureusement abandonnées pour avoir suivi aveuglément une simplicité qui n'étoit rien moins que vertu, parce qu'elle n'étoit pas accompagnée de prudence. Plusieurs ont été trahis par un orgueil secret qu'ils n'avoient pas eu soin de combattre; ils se sont laissés entraîner par une joie sensible qui les flattoit, et confondant les inclinations des sens avec celles de l'esprit, ils se sont rendus abominables par la corruption de leurs mœurs. Si nous remontons à la source, nous trouverons que le mal vient de ce que manquant d'expérience et de discrétion, on s'attache trop aux consolations sensibles, et qu'on se remplit de soi-même jusqu'à se croire parfait et à se mettre au-dessus des loix communes. Quand on a fran-

chi ces bornes, il n'y a plus rien qui arrête, et l'on est bientôt le jouet des artifices et des tromperies du Démon.

Les véritables Mystiques prennent conseil de la prudence évangélique, qui leur apprend à se défier de tout ce qui flatte les sens, à se conduire par l'esprit, à se contenter des voies communes, et à ne jamais abandonner les pratiques de vertu. Ils sont persuadés qu'il n'est point de voie sûre que celle qui est conforme à la Doctrine de l'Eglise et au sentiment des Docteurs; et s'ils usent quelquefois de certaines expressions qui paroissent trop fortes, par exemple, lorsqu'ils disent qu'il faut s'abandonner à Dieu et tout perdre pour l'amour de lui, on doit donner à ces expressions les modifications qu'ils ont prétendu qu'on y donnât, leurs desseins n'ayant jamais été de porter les vertus chrétiennes au-delà des bornes que la foi prescrit. Cet esprit de soumission est le grand moyen de se garantir des illusions auxquelles sont sujets tous ceux qui déferent trop à leurs propres sentimens, et qui ne consultent pas assez les vérités établies. Si la foi ne rend témoignage à l'expérience, on est toujours en danger de s'égarer.

D'ailleurs, l'humilité, sans laquelle il n'est rien de solide en matiere de perfection, consiste à se soumettre aux lumieres de ceux que Dieu a établis pour conduire les autres; et la simplicité, qui bannit les réflexions inutiles et les recherches inquiétes, n'est point ennemie de la prudence, qui ordonne qu'on marche avec précaution dans les voies de Dieu, et qu'on ne hasarde rien sur ses lumieres particulieres. Il est aisé de remarquer cet accord admirable dans la conduite de tous les véritables humbles. Généreux envers Dieu, et ne sçachant ce que c'est que de tant délibérer quand il s'agit de s'exposer, et de tout sacrifier pour son service, ils sont néanmoins très-réservés, et toujours sur leurs gardes pour se conduire par principe plutôt que par instinct, et pour discerner les esprits afin de ne suivre que celui de Dieu. La lumiere de la foi, les décisions de l'Eglise, la direction de l'obéissance, sont les points fixes auxquels ils s'attachent, et sur lesquels ils s'appuient, pour être inébranlables.

N'y a-t-il point d'autre illusion à craindre pour les personnes spirituelles?

Il y en a encore une, et c'est celle des personnes qui, après avoir prati-

qué la vertu pendant longtems, s'imaginent être arrivées à l'état d'uniformité et de parfaite indifférence, où l'on est disposé à tout, parce qu'on est fixé en Dieu et qu'on voit toutes choses en lui. Sur ce faux principe, elles se dispensent de l'oraison, des exercices de piété et des pratiques gênantes d'une vie réguliere, comme n'étant plus nécessaires à des personnes à qui tout est indifférent, et qui sont sans inclination et sans répugnance.

Quel est le remede à cette illusion ?

C'est de se bien persuader que quelque élevé qu'on soit, quelque goût qu'on ait de Dieu, quelque progrès qu'on ait fait dans la sainte indifférence, il n'est jamais permis de manquer d'humilité, et que c'est en manquer dans un point essentiel, que de ne point s'acquitter des devoirs et des obligations communes, et de n'être pas exact jusques dans les moindres choses. Une des marques qui distingue la véritable vertu de la fausse, est de ne rien négliger, sur-tout de ce qui est prescrit, et de ne point se tirer par un esprit de singularité, du train de vie commun dans l'état où on se trouve.

Que faut-il donc penser de ceux qui se

dispensent des regles communes, et même de l'obéissance qu'ils ont vouée, sous prétexte de ne point géner la liberté de l'Esprit de Dieu, et de faire le bien auquel ils se sentent portés ?

Quoique Dieu ait quelquefois conduit les Saints par des voies fort extraordinaires, on n'en trouvera aucun qui ait cru pouvoir suivre ses mouvemens particuliers au préjudice de l'obéissance qu'il avoit avouée; et ceux qui pouvoient disposer d'eux-mêmes, n'ont jamais manqué d'emprunter les lumieres d'autrui pour se conduire, et de soumettre leurs vues et leurs inspirations les plus fortes au jugement de ceux qu'ils avoient choisi pour leurs guides. Je ne sçache point d'erreur plus dangereuse pour les personnes qui vivent en communauté, que de ne pas faire consister leur plus grande perfection à se conformer à l'ordre établi, et de se persuader que pour obéir à l'Esprit de Dieu, elles peuvent, par exemple, quitter la priere ou le travail que la regle leur prescrit. Il est vrai qu'on doit avoir grand égard aux lumieres et aux mouvemens intérieurs qui viennent de Dieu; mais aussi il ne faut pas oublier que Dieu veut qu'on se soumette aux loix communes et aux ordres des Supérieurs, lors même qu'ils parois-

sent contraires à ce qu'il inspire aux ames. Cette conduite est sûre, et on gagne doublement à la suivre, parce qu'outre le mérite qu'on acquiert en s'acquittant de ses obligations, on est toujours plus disposé à recevoir de nouvelles faveurs du Saint Esprit, qui se plaît à se reposer sur les ames humbles et obéissantes. Et il arrive que l'attrait intérieur de la grace, bien loin de se perdre ou de s'affoiblir pour être contrarié par la loi extérieure, en devient au contraire plus excellent et plus parfait.

Fin de la premiere Partie.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

SECONDE PARTIE.

DE PLUSIEURS POINTS IMPORTANS pour la perfection de l'ame.

CHAPITRE PREMIER.

Des maladies de l'ame.

QUelles sont les principales maladies de l'ame ?

Il y en a trois ; l'endurcissement, l'aveuglement et la précipitation.

Qu'est-ce que l'endurcissement ?

C'est une sensibilité aux choses de Dieu, et aux impressions de la grace.

D'où vient cet endurcissement, et quel en est le remede ?

Le goût des choses mondaines et les chutes fréquentes ont coutume d'y conduire. On y remédie par l'esprit de dévotion, à force de cultiver l'ame, en lui proposant des objets capables de l'at-

tendrir, comme on cultive la terre, pour la préparer à recevoir la pluie du Ciel.

Qu'est-ce que l'aveuglement ?

C'est une suppression de la lumiere de la grace que nos infidélités nous attirent ; d'où il arrive que nous ne voyons ni la laideur de nos vices, ni la beauté de la vertu.

Quel est le principe de cet aveuglement, et quel en est le remede ?

Ce sont les ténebres de l'ignorance et le tumulte des passions qui le produisent ; pour le guérir, il faut avoir recours à la lumiere qu'on puise dans l'oraison, et rentrer souvent en nous mêmes pour examiner les motifs qui nous font agir.

Qu'est-ce que la précipitation, et comment peut-on la réprimer ?

C'est une impétuosité naturelle qui fait qu'on se porte avec empressement à ce qu'on desire, qu'on se hâte dans tout ce qu'on fait, et qu'on ne jouit presque jamais de la paix du cœur. Ce penchant favorise fort les inclinations de la nature et de l'amour-propre, en ce qu'il leur donne lieu de prévenir les mouvemens de la grace et le jugement de la raison, qui ne souffriroit pas ce renversement

d'ordre si elle avoit le tems de le prévenir. Ce vice est le même que l'activité naturelle que nous avons appris à combattre dans le chapitre de la mortification.

N'y a-t-il point d'autres maladies spirituelles encore plus considérables que celles dont vous venez de parler ?

Il y en a autant que de vices. Nous avons déja remarqué qu'ils tirent tous leur origine de l'amour-propre, qui est une affection déréglée que chacun a pour soi même, laquelle nous fait chercher nos intérêts, même au préjudice des intérêts de Dieu.

Puisque c'est de l'amour-propre que naissent tous les vices, dites-nous quels sont les principaux rejettons de cette tige malheureuse ?

Saint Bernard en distingue deux qu'il appelle des sangsuës qui crient toujours, apporte, apporte ; et ce sont la vanité et la volupté : car tout se réduit là, nos inclinations mauvaises, et nos habitudes vicieuses tendent toutes à contenter le desir de la gloire ou l'amour du plaisir.

Quels sont les effets de la vanité ?

Nous avons parlé ailleurs de ce vice, mais seulement en général, et il est

nécessaire d'en décrire les effets en détail pour le faire mieux connoître. Le caractere de l'homme vain, est d'avoir trop bonne opinion de lui-même, de desirer les louanges, l'amitié et les applaudissemens des hommes ; de présumer de ses forces; d'être passionné pour les honneurs et les dignités ; d'être attaché à son propre sens, entêté de son mérite, enflé de sa science, et plein de mépris pour les autres. Il se plaît à raconter ce qui lui est arrivé ; à parler de ses exploits, de ses aventures, de ses maux et de ses plaisirs, des lieux où il a eu occasion de se distinguer, des personnes qu'il a obligées par ses bienfaits ; comme s'il n'y avoit rien de beau, rien qui fût digne d'attention que ce qui le touche.

Ce n'est pas qu'il ne soit jamais permis de parler de soi ; les plus grands serviteurs de Dieu l'ont fait en certaines occasions avec cette noble liberté qu'inspire une vertu consommée. C'est ainsi que saint Paul a fait le récit de ses travaux et des persécutions qu'il a souffertes. Mais les Saints n'ont parlé d'eux-mêmes que parce qu'ils le jugeoient nécessaire pour la gloire de Dieu ; au lieu que les hommes vains le font sans néces-

sité, parce qu'ils se croyent estimables, et pour contenter leur orgueil et leur amour-propre dont ils sont esclaves. Aussi les voit-on se louer à tout propos, parler avec une hardiesse outrée, se donner la liberté de juger de tout; de condamner tout ce qui n'est pas de leur goût, et de censurer indifféremment l'Ecclésiastique et le Séculier, les gens du monde, et les personnes Religieuses; la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes leur persuadant que la supériorité de leur mérite leur donne droit sur les autres, et qu'ils peuvent les reprendre et les blâmer à leur gré.

Cette liberté de juger de tout, ne respecte ni rang ni autorité; et il ne faut pas croire que le caractere de Supérieur mette à couvert de la censure. Comme on se croit plus habile et plus éclairé que ceux qui gouvernent, on a de la peine à leur obéir, on ne peut souffrir leurs avis, on critique leurs actions et leurs sentimens, on murmure contre leurs ordres, on blâme ouvertement leur conduite, on tâche de pénétrer dans leurs desseins, on s'en prend à leurs intentions qu'on empoisonne. Jusques dans les états, où l'on fait profession d'humilité et de dépendance,

on voit quelquefois des gens nourrir un esprit de fierté, qui se fait remarquer dans toute leur conduite ; dédaigner les ministeres bas et obscurs, quelque saints qu'ils soient d'ailleurs ; avoir en horreur les humiliations qu'ils devroient chercher ; aimer à paroître ; se procurer avec soin des protecteurs qui les poussent, des approbateurs qui les louent. Et si ce sont des gens qui s'adonnent à l'étude des sciences et de l'éloquence, on les verra possédés d'un desir inquiet de se rendre habiles, pour faire briller leur esprit et leur sçavoir ; se piquer d'une vaine délicatesse, et d'une politesse profane dans le choix de leurs expressions, dans leur stile, dans leur prononciation, dans leurs écrits, et jusques dans la maniere dont ils s'acquittent des devoirs de la société civile.

L'envie et la jalousie vont à la suite de la vanité. Un glorieux regarde les autres comme ses rivaux, et le desir de l'emporter sur eux, le rend importun dans la conversation : il raisonne, il subtilise sur tout, il parle avec emphase, il prononce d'un ton décisif, il use d'exagérations ; et comme il veut dominer, il chicane tout ce que les

autres disent, il leur coupe la parole, et donne dans mille incongruités, qui l'exposent au mépris, parce qu'elles marquent un homme plein de lui-même, et qui n'a rien de solide.

Mais les plus grands excès du vice dont nous parlons, sont ceux où il porte les personnes énivrées de l'esprit du monde. C'est un desir insatiable de s'agrandir, de parvenir aux dignités, de faire fortune, d'acquérir des richesses, de la réputation, de la gloire: c'est une envie désordonnée de l'emporter sur les autres, de se distinguer par des habits somptueux, par des bâtimens magnifiques, par des meubles précieux, par un équipage nombreux et superbe: c'est un empressement excessif à se parer, pour relever la beauté du corps, et mille autre soins de cette nature, qui sont de tristes effets de la vanité, quand elle transporte les hommes?

Quels effets produit la volupté?

De cette seconde branche de l'amour-propre, naissent tous les vices et toutes les inclinations qui portent aux plaisirs, soit du corps, soit de l'esprit; la sensualité, en tout ce qui concerne la nourriture, le sommeil, le vêtement,

etc. Et il est à remarquer qu'en ce genre, ceux-mêmes qui n'ont que le nécessaire, peuvent être sensuels, lorsqu'ils s'attachent au peu qu'ils ont, et qu'il ne tient pas à eux qu'ils ne s'en procurent davantage. Du même principe vient le trop grand soin de la santé, qui est ordinairement accompagné de retours fréquens sur soi-même, de vaines craintes, de desirs inquiets, d'une attention particuliere à écarter tout ce qui est pénible, et à chercher les aises et les commodités de la vie.

La sensualité a toujours pour compagnes, la paresse et la lâcheté, qui rend ennemi du travail, et qui fait chercher l'oisiveté. Dans cette disposition, on ne résiste que bien foiblement aux inclinations déréglées : ce n'est plus la nécessité, mais le seul plaisir qui regle les recréations et les divertissemens qu'on se procure ; on vit à sa fantaisie, et selon que l'occasion s'en présente, on se répand en paroles, en plaisanteries, en discours enjoués, et l'on ne sçait plus se gêner pour rien. On suit son penchant, et on obéit aveuglément à ses répugnances. On se lie d'amitié particuliere aux personnes avec lesquelles on sympathise d'humeur et de na-

turel, et on s'éloigne avec soin de celles dont les manieres déplaisent. On accorde à la curiosité une pleine liberté de se satisfaire, en s'informant de tout ce qui se passe de nouveau, des affaires du tems, des entreprises, des évenemens, de la conduite des personnes, et de leurs aventures. On veut voir tout ce qu'il y a de beau, de délicat, de rare, de curieux dans les productions de l'art, de la nature et de l'esprit. Ce ne sont pas là, il est vrai, des satisfactions continuelles ; mais elles viennent d'une source empoisonnée, qui est l'amour du plaisir.

Cet amour est beaucoup plus sensible et beaucoup plus grossier dans les personnes mondaines ; elles ne refusent rien à leur corps ; et c'est pour le satisfaire, qu'elles passent du festin au jeu, du jeu aux compagnies agréables, au Bal, à la Comédie, et aux autres spectacles profanes. Elles ont des lieux uniquement destinés au plaisir, où l'on ne pense qu'aux divertissemens et à la bonne chere : si elles lisent, ce sont des Romans, et des Histoires galantes, propres à gâter l'esprit : si elles conversent, c'est pour se réjouir, souvent aux dépens de la pudeur : leur délicatesse

pour les habits et le coucher, est extrême : ce sont des gens noyés dans les plaisirs des sens, et que la volupté a rendu esclaves.

Quel désordre mettent dans l'ame la vanité et la volupté ?

On peut dire qu'elles sont la source de tous les maux. Comme ce sont deux passions très-ardentes, il est naturel que ceux qui en sont dominés, mettent tout en œuvre pour les satisfaire. De ces deux sources naissent deux autres maux très-dangereux, dont l'un peut-être appellé spécialement passion, et l'autre malice. Le premier est un mouvement impétueux vers l'objet qu'on se propose. Le second est une méchante inclination qui produit la mauvaise foi, la ruse, la dissimulation, l'artifice, la fourberie, et tous les ressorts cachés qu'on fait jouer pour obtenir ce qu'on souhaite.

Il ne suffit donc pas à un homme qui veut se connoître, d'examiner si c'est à la vanité ou à la volupté que son penchant le porte ; il faut qu'il s'examine encore sur les effets des passions qui prédominent en lui. Et pour ce qui regarde cet autre principe du mal, que nous avons appellé malice, qu'on peut

aussi nommer duplicité, et qui n'est dans quelques-uns qu'un rafinement de politique mondaine ; il est très-important de le découvrir et de le combattre ; parce qu'il est fort contraire à cette simplicité d'enfant, à laquelle Notre-Seigneur exhorte ses Disciples, et qu'il apporte de grands obstacles aux opérations du divin Esprit.

Quels autres effets produisent les deux dernieres maladies de l'ame, dont vous venez de parler ?

Il est naturel que ces deux maux en produisent deux autres. Le premier attaque l'esprit ; et c'est une dissipation continuelle qui empêche l'homme de se recueillir, et qui lui donne une grande répugnance pour l'Oraison. Le second affecte le cœur, et c'est une indigence et une espece de faim. Une ame vuide de Dieu, qui est seul capable de la rassasier, se tourne, pour ainsi dire, de tout côté, cherchant parmi les objets créés de quoi se remplir ; mais en vain, elle traîne par tout son dégoût et son inquiétude. Cette espece d'indigence augmente dans quelques-uns à un point, qu'il ne peuvent plus habiter avec eux-mêmes. Ils vont errant, pour trouver quelque objet qui les

les satisfasse, quelque conversation qui les réjouisse, quelque louange qui les flatte, ou quelque compagnie qui les dissipe. Pour peu qu'ils se recueillent, ils sentent leur besoin ; c'est pourquoi ils sortent bientôt d'eux-mêmes ; et ne trouvant rien de solide, ils courent d'objet en objet, afin de suppléer par la variété, au peu de solidité des créatures. Mais les créatures sont trop peu de chose pour contenter leur cœur, qui désire secretement Dieu, et qui le cherche sans le trouver, parce qu'il ne le cherche pas comme il faut.

Ces hommes malades et dégoûtés, sont incapables d'Oraison et de recueillement, et ne sçauroient faire aucun progrès dans la vie spirituelle. Le tumulte qui regne dans les puissances de leur ame, et les distractions continuelles les empêchent de recevoir les impressions de la grace. La curiosité leur fournit sans cesse des images des choses passageres, qui se mettant entre Dieu et l'ame, l'empêchent de le voir et de le goûter ; tandis que les passions de l'appetit sensitif causent un trouble continuel, qui ôte à l'esprit le repos et la tranquillité nécessaire pour vaquer utilement à l'Oraison.

Quel est le remede à ces maux ?

Il y en a deux. Le premier est de renoncer pendant quelque tems à toutes les choses extérieures, et de se retirer au-dedans de soi-même par le recueillement ; veillant à la garde de ses sens, évitant les conversations inutiles, et toute communication au dehors, pour n'avoir commerce qu'avec Dieu, par le moyen de l'Oraison. Le second est de s'appliquer à se connoître par de fréquens examens, et d'être généreux à se vaincre sur tout ce qui peut altérer la pureté du cœur et entretenir les vices. Mais il est important d'entreprendre cet exercice par des motifs d'amour, et dans un esprit de douceur, plutôt que dans un esprit de gêne et de contrainte. Quand on joint ainsi à la priere fervente et assidue, la victoire de soi-même, on peut dire qu'on est dans le chemin qui mene droit à la perfection.

N'y a-t-il point d'autres maladies spirituelles auxquelles nous soyons sujets ?

On peut mettre encore de ce nombre, l'aigreur contre le prochain, et la paresse.

Quels maux produit l'aigreur contre le prochain ?

Les calomnies, les médisances, les

animosités, les divisions, les querelles, les ombrages, les défiances, les soupçons, les bizarreries, et mille autres effets semblables, sont tous enfans de la même mere qui est l'aigreur.

Comment peut-on remédier à cette aigreur?

En s'adonnant par une étude assidue et une application constante, à la pratique de la douceur; en ne souffrant dans son cœur aucune amertume, aucun mouvement de dépit et d'impatience, et en combattant sans relâche, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que paix et bénignité dans l'ame; en supportant sans se plaindre, et avec tranquillité, les injures, les affronts et les mauvais traitemens, jusqu'à rendre le bien pour le mal, afin d'honorer la douceur de Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Quels sont les effets de la paresse?

Il y en a trois, qui sont, la langueur et le dégoût dans les exercices de la vie spirituelle; l'amour du repos et de l'oisivété, et la facilité à donner dans le relâchement, par le penchant que nous avons tous aux divertissemens, et aux entretiens inutiles.

Comment corriger cette funeste facilité?

On peut en venir à bout par ces trois

moyens. Le premier est de ne point laisser rallentir la ferveur de l'esprit, de demeurer ferme dans la résolution qu'on a formée de ne point abandonner l'ouvrage de la perfection, et de persévérer dans ses pratiques ordinaires, sans avoir égard aux obstacles qu'oppose la lâcheté naturelle. Le second est de se prescrire de saintes occupations, telle qu'est la lecture spirituelle, l'Oraison, les bonnes œuvres, pour empêcher que l'ame ne s'appesantisse et ne s'endorme, pour ainsi dire, dans cet état de langueur. Le troisieme est d'user de pénitences extérieures, et sur-tout de la discipline : c'est, au sentiment des Saints, un moyen très-efficace pour entretenir la ferveur, et pour mettre en fuite le malin esprit, qui a toujours beaucoup de part à ces sortes de tentations. C'est en combattant de la sorte, qu'on acquiert un très-grand mérite, et qu'on ôte les obstacles à sa perfection.

Outre ces infirmités spirituelles que nous avons rapportées, on peut dire que tous les mouvemens déréglés de l'intérieur, l'irrésolution et l'inconstance de l'esprit, les foiblesses et les perplexités du cœur, les troubles, les

craintes, les chagrins, les désolations, les inquiétudes, sont autant d'especes de maladies, puisqu'elles diminuent les forces de l'ame, et qu'elles en alterent la santé, qui consiste dans la générosité à entreprendre, et dans la facilité à exécuter tout ce qui peut contribuer à la perfection.

Comme c'est en s'adonnant au vice que l'ame devient malade, elle se maintient en santé par la fréquentation des Sacremens, par l'attention continuelle à veiller sur elle-même, par le zele de son avancement spirituel, et par son application infatigable à l'Oraison et aux autres exercices de piété. Car tout de même que le corps a besoin de se nourrir, de se reposer, et de faire quelque exercice, pour ne pas croupir dans l'inaction, qui seroit une source de maladie, l'ame fervente ne sauroit se garantir de sa perte, qu'en s'adonnant aux saintes œuvres dont nous venons de parler, et qu'en combattant généreusement contre les vices et la lâcheté naturelle.

CHAPITRE II.

De la Pénitence et de l'Oraison.

D. *QU'est-ce qui ouvre à tout Chrétien le chemin du salut ?*

R. Deux choses ; sçavoir la Pénitence et l'Oraison.

En quoi consiste la Pénitence ?

A se repentir, à se corriger, et à mener une vie dure. Nous avons dit ailleurs que se corriger et amender sa vie, c'est déraciner les vices de son ame ; et que le moyen d'y réussir, est de les combattre l'un après l'autre, par l'examen particulier ; se traitant soi-même comme on traite un esclave, qu'on ne manque point de châtier, quand on le surprend en faute.

Qu'est-ce qu'une vie dure ?

Nous en avons un modele dans celle des Religieux, où il entre beaucoup de pénitence et d'austérités.

Quel est l'esprit de la vie Religieuse ?

Il comprend trois choses qui lui sont essentielles. Le renoncement à tous les biens de la terre, pour ne s'occuper que de Dieu. Une application constante à tout ce qui appartient au culte divin.

Un soin continuel de tendre à la perfection, et de retrancher par la mortification, tout ce qui peut mettre obstacle aux opérations de la grace.

Ne peut-on pas hors de l'état Religieux, mener une vie pénitente ?

Toutes sortes de personnes le peuvent, et dans toutes sortes d'états, en imitant la conduite austere des personnes Religieuses, et en suppléant par l'aumône aux pénitences qu'elles ne peuvent pas faire.

Toutes sortes d'aumônes peuvent-elles tenir lieu de pénitence ?

Les aumônes ordinaires et médiocres ne procurent pas cet avantage, mais seulement celles qui sont considérables, et qui coûtent beaucoup à l'amour-propre.

N'y a-t-il point d'autre moyen de remédier aux miseres de la nature corrompue ?

Il y en a un excellent, qui est l'Oraison.

Dans quelles dispositions doit se mettre une personne qui entreprend ce saint exercice ?

Ceux qui ont de l'attrait pour l'Oraison, et qui s'y sentent appelés de Dieu, doivent commencer par donner toute leur estime aux avantages surna-

turels, jusqu'à devenir insensibles à toutes les choses de la terre, n'en usant que pour la nécessité, par le desir de plaire à Dieu, et de se mettre en état de le servir. Ils doivent être persuadés, que sans cette disposition, ils ne feront pas grands progrès dans la voye de la perfection ; qu'ils ne tireront pas de l'Oraison tout le fruit qu'ils en attendent, et même que ce saint exercice leur sera souvent à charge. Il ne s'ensuit pas de là cependant qu'il faille attendre qu'on soit mort à tout, pour faire Oraison ; il suffit dans les commencemens, qu'on soit assez généreux pour se retirer quelquefois dans la solitude, afin d'y converser avec Dieu.

On a besoin d'un grand courage pour se soutenir dans cette voye, où la tristesse, l'aridité et l'abattement succedent souvent aux consolations, et à la ferveur sensible. Il faut être prêt à passer, sans se rebuter, par ces différens états de joye et de peine ; et pour cela, il est nécessaire de n'envisager que le plus grand service de Dieu, et de regarder l'exercice de l'Oraison, comme un moyen de contribuer à sa gloire, et de croître en son amour.

Ce qui importe le plus, et à quoi on

doit mettre sa principale application, c'est de ne point entreprendre l'Oraison par un motif d'intérêt, pour y trouver du soulagement dans les miseres de cette vie. On doit se proposer uniquement d'être fidele à Dieu, et de remplir la mesure de la grace présente ; de ne point mettre sa confiance dans les créatures, et de n'y chercher aucune consolation, quand même les aridités seroient continuelles ; de conserver soigneusement la pureté de cœur, et de servir Dieu en esprit et en vérité, travaillant selon ses forces, et s'exerçant dans les bonnes œuvres, sans attendre qu'on soit prevenu d'une grace extraordinaire, ou de quelqu'un de ces mouvemens intérieurs, qui fortifient l'ame sensiblement, et qui la rassurent.

On doit aller à l'Oraison avec une foi vive, une humilité profonde, et une grande modestie ; s'y comporter avec simplicité; tâcher de se pénétrer de sentimens de componction et de résignation, et joindre la ferveur à l'attention. Il faut peu compter sur les opérations de l'entendement ; ce n'est pas de discours que se nourrit l'ame ; les raisonnemens, quelque vrais et quelque solides qu'ils soient, enflent l'esprit, et le

desséchent, s'ils ne sont bientôt suivis des ardeurs de la volonté. C'est par les mouvemens du cœur qu'on se consacre à Dieu, qu'on s'abandonne à sa volonté, qu'on exalte sa grandeur, qu'on chante ses louanges, qu'on implore sa miséricorde; et il ne faut employer le discours, qu'autant qu'il est nécessaire pour engager le cœur à produire ces affections. La bonne Oraison ne consiste pas à donner des tours différens à une vérité qu'on médite, et à faire de nouvelles découvertes : c'est l'onction intérieure plutôt que la spéculation, qui la rend utile et méritoire. Lorsqu'on en sort plein de confusion à la vue de ses miseres, animé d'une sainte haine contre soi même, d'un zele ardent pour les intérêts de Dieu, lorsque l'esprit en est plus tranquille, qu'on se sent porté au recueillement, et résigné à la volonté divine, on peut dire que l'Oraison est bonne.

Quel tems faut-il donner à l'Oraison, pour profiter dans ce saint exercice ?

Il faut y donner autant de tems que l'on peut, selon le conseil du Fils de Dieu: *Veillez, et priez en tout tems.* C'est-à-dire, qu'ayant égard à l'état et à la condition de chacun, on doit em-

Luc. 21 36.

ployer à traiter avec Dieu, tout le tems qu'on a de libre, après s'être acquitté de ses devoirs, sans quoi on n'avance que bien peu. Et il ne faut pas croire, qu'il suffise d'avoir ordinairement Dieu présent à soi, et d'élever souvent son esprit à lui au milieu de ses occupations; il faut qu'il y ait un tems considérable uniquement destiné à ce saint exercice de la présence de Dieu, autant que les forces et la santé le permettent. Il est bon aussi de se ménager de tems en tems, plusieurs heures de suite, et même plusieurs jours entiers, où toute autre occupation cessant, on ne s'occupe que de l'Oraison, y persévérant sans relâche, autant de tems que l'esprit peut y fournir, et que le corps peut y suffire. C'est par le moyen de ces pieux excès, qu'il se fait une forte impression de Dieu dans son ame, que le Saint-Esprit en prend possession, qu'elle se sanctifie, et qu'elle se transforme insensiblement en Dieu.

Quelle préparation faut-il apporter à l'Oraison?

On distingue deux sortes de préparations. La préparation prochaine, et la préparation éloignee, qui est la plus importante, et sans laquelle la premiere

sert de fort peu. Elle consiste en général dans une vie pure et innocente. Mais pour dire quelque chose de plus particulier ; ce qui contribue le plus à disposer l'ame à l'Oraison, c'est le soin qu'on prend, 1. De se défendre de la curiosité, et d'empêcher les sens et les facultés intérieures, de donner dans la dissipation, en ne leur permettant aucun commerce au-dehors que pour la nécessité. 2. De conserver l'esprit et le cœur dans une grande liberté, ne souffrant rien au-dedans qui les gêne, nulle affection aux choses créées, nul dessein inutile, nulle vue purement humaine.

Sans la premiere de ces précautions, l'ame se remplit bientôt d'une foule d'idées et d'images, qui lui dérobent la vue de Dieu, et qui par le tumulte qu'elles causent dans l'imagination, mettent le trouble dans l'intérieur, et empêchent le recueillement nécessaire pour écouter le Saint-Esprit. Sans la seconde précaution, on peut dire qu'on est esclave des objets auxquels on s'attache. Ces objets reviennent sans cesse, et tirent l'ame de sa solitude : ce sont autant de tyrans qui exigent toute son attention, et qui ne lui laissent pas la liberté de disposer d'elle-même, pour

penser à ce qu'elle voudroit, et pour vaquer à des occupations importantes. Une ame ainsi captive sous le joug des affections terrestres, ne peut pas s'élever à Dieu. Elle a beau se donner du mouvement, elle ne sçauroit aller plus loin que les liens, qui la retiennent, ne le lui permettent, ni penser à autre chose qu'à l'objet des attachemens qui la dominent.

C'est pour cela que Notre-Seigneur a dit, *que nul ne peut servir deux maîtres.* Matt. 6. 24. Quelle apparence en effet qu'on puisse sacrifier à Dieu en esprit et en vérité dans l'exercice de l'Oraison, lorsqu'on est esclave de quelque autre maître, qui peut à son gré interrompre ce saint exercice, et exiger pour lui-même le service qu'on rend à Dieu? C'est l'inconvénient ordinaire où tombent tous ceux qui ne se déterminent pas efficacement à ne servir qu'un maître, et qui ne prennent pas un soin particulier de se conserver dans une parfaite liberté.

On peut encore réduire la préparation éloignée à ces deux points, qui reviennent aux deux autres, dont nous venons de parler, et qui sont comme deux mobiles, sur lesquels doit rouler notre conduite par rapport à la per-

fection. Le premier est d'éviter toute application trop forte, et tout empressement ; parce que c'est par là que se perd la dévotion, et que les distractions s'introduisent, comme nous le voyons dans les personnes trop vives : leur maniere d'agir empressée les jette ordinairement dans l'aridité et dans des ténebres intérieures ; ce qui les rend moins propres à recevoir les impressions du divin Esprit. Le second est de se défendre, autant qu'il se peut, dans le commerce de la vie, du défaut de la multiplicité, qui vient des connoissances distinctes et particulieres que l'on puise dans la communication avec les objets extérieurs ; c'est-à-dire, qu'il faut accoutumer l'esprit à s'élever aux objets universels, et à se contenter des connoissances générales et indistinctes. Par exemple, dans la conversation, il suffit de considérer que les personnes avec qui l'on converse, ont l'honneur d'être Chrétiennes, et qu'elles sont l'image de Dieu, sans s'attacher à discerner l'humeur, l'âge, le sexe, les rapports singuliers, et les qualités particulieres qui les caractérisent : parce que ces connoissances distinctes et marquées produisent toujours une multi-

plicité et une confusion d'images basses et terrestres, qui abaissent l'esprit, le fatiguent, le souillent, l'affoiblissent, et lui ôtent cette simplicité d'attention, qui est la meilleure disposition qu'il puisse apporter à l'entretien avec Dieu; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'on ne puisse, en conservant la liberté du cœur, descendre dans le détail des fonctions d'un emploi, veiller au soin d'une famille, et faire une étude particuliere des devoirs de son état.

Il ne s'agit pas de donner la torture à son esprit pour repousser des idées qui se présentent malgré qu'on en ait; ce seroit entreprendre un travail insupportable, pour lutter contre des phantômes : les efforts sont inutiles; il suffit de détourner doucement son esprit : une vie fervente, et employée aux bonnes œuvres, avec une droite intention, est le moyen le plus sûr pour dissiper toutes ces vaines images.

En quoi consiste la préparation prochaine ?

Elle consiste à prévoir le sujet sur lequel on veut méditer. Il suffit même de se le proposer, lorsqu'on met en pratique ce que nous venons de dire de la préparation éloignée : parce qu'en ce

cas-là, étant dans un recueillement habituel, on est toujours disposé à s'entretenir avec Dieu.

§. I.

Instruction pour les personnes qui entrent dans la voye d'Oraison.

D. *N'Avez-vous point d'autres avis à donner à ceux qui s'appliquent à l'Oraison ?*

R. Il y en a encore un très-important. C'est que l'Oraison devant être l'exercice le plus ordinaire, et comme la nourriture de l'ame, il faut qu'on se la rende facile, et même douce et agréable ; qu'on s'y porte non seulement sans peine et sans répugnance, mais encore par attrait et avec plaisir ; il faudroit même, s'il se pouvoit, que ce saint exercice devînt aussi familier et aussi aisé qu'aucune autre occupation de la vie. Sans cela il est bien difficile qu'on le goûte constamment, et qu'on y persévere aussi long-tems qu'il est nécessaire pour arriver au pur et parfait amour de Dieu. Cette facilité à s'entretenir avec Dieu, dépend fort de la maniere dont on s'y prend au commencement. Il y en a qui font de ce saint exercice une étu-

de pénible, et un travail fatiguant. De-là il arrive que la peine allant toujours en augmentant, ils tombent dans une grande tristesse, et abandonnent enfin l'Oraison, qui est devenue pour eux un martyre insupportable. L'instruction que nous donnons ici, tend à prémunir les ames contre cet inconvénient, en leur apprenant que dans leurs entretiens avec Dieu, elles peuvent user de cette sainte liberté qui convient à de véritables enfans, et qui n'a rien de contraire au respect qu'on doit à la Majesté divine.

On voit des personnes qui n'avancent point, pour vouloir trop bien faire, et qui faute d'être bien conduites, se gênent cruellement ; de sorte que rien n'est si pénible ni si fatiguant que leur Oraison ; ce qui met un grand obstacle aux opérations de la grace, et les expose à des tentations très-dangereuses. Le mal vient de ce qu'ayant d'abord été instruites de la méthode ordinaire, qui consiste à préparer le sujet sur lequel on doit méditer, et à le diviser en certains points, elles se bornent scrupuleusement au sujet qu'elles ont choisi, et se renferment dans les points préparés, sans oser jamais en sortir.

Elles ressemblent en cela à ces animaux qu'on attache à un pieu, autour duquel ils tournent en se tourmentant, sans pouvoir aller plus loin que leur lien ne peut s'étendre.

Cette gêne qu'elles se donnent leur porte un grand préjudice. Premierement, elle est une source de distractions. Comme elles se font un devoir de s'occuper uniquement du sujet qu'elles ont préparé, elles n'osent passer du premier point au second, craignant que ce ne soit trop tôt, et qu'il ne reste pas assez de matiere pour remplir tout le tems destiné à l'Oraison. Elles comptent tous les quarts-d'heure, elles font mille attentions sur leur état, et se donnent mille soins inutiles qui ne peuvent pas manquer de les distraire.

Secondement, cette attention servile à ne point sortir de leur sujet, leur cause une inquiétude continuelle. Et comme il arrive souvent qu'elles ne trouvent point de goût à ce qu'elles ont préparé, elles tombent dans une aridité qui afflige l'esprit, le dégoûte et le rebute. Ce qui augmente de plus en plus le dégoût et l'inquiétude, c'est que l'Oraison revient tous les jours, qu'on la voit revenir avec une peine toujours

nouvelle, et qu'on en redoute les approches ; parce qu'on la regarde comme un tems de souffrance. Il s'agit d'entreprendre un travail pénible et ingrat, pour s'acquitter d'un exercice où l'on ne trouve point de goût. On se propose un point qu'on a préparé ; on l'envisage par différens endroits, et on le promene, pour ainsi dire, dans son esprit, sans y trouver aucune onction. Cependant on n'ose passer outre, de peur que le sujet prévu ne fournisse pas assez de matiere pour remplir tout le tems prescrit. C'est pour cette même raison qu'on s'arrête long tems aux préludes, craignant d'entamer un sujet dont on n'attend qu'aridité.

On ne sçauroit croire quelle étrange peine c'est pour les ames de trouver une faim qui les dévore, une soif qui les presse, et un tourment qui les afflige, dans ce qui devroit être leur soulagement et leur nourriture.

Ce sont les Directeurs qui doivent remédier à ce mal, en affranchissant les ames de cette espece de servitude, pour les mettre dans la sainte liberté de l'esprit de Dieu. Lorsqu'on s'apperçoit qu'elles commencent à goûter Dieu, et que Notre Seigneur les attire à lui par

des attraits de douceur ; il faut les avertir qu'il n'est pas nécessaire qu'elles se bornent au sujet prévu, et qu'elles peuvent suivre sans scrupule l'attrait qui les porte ailleurs. C'est l'avis que donne saint Ignace dans son Livre des Exercices ; et le Pere du Pont dans le Chapitre dixieme de son Introduction, enseigne la même chose. Il veut que chacun choisisse dans la vie de Notre Seigneur, ou dans quelqu'autre sujet, ce qui est le plus de son goût, et que ce soit là une matiere toujours prête, dont il puisse s'occuper à l'Oraison, lorsqu'il ne trouve pas dans les points qu'il a préparés de quoi fournir à l'entretien.

Il est certain en effet que la communication avec Dieu, n'est jamais plus parfaite, que lorsqu'elle va jusqu'à la familiarité ; et il n'est pas moins vrai que la familiarité bannit la gêne et la contrainte, et qu'elle donne la liberté de se communiquer ses sentimens, sans art et sans méthode. Il suffit à deux amis qui conversent, d'augmenter l'union et la familiarité qui est entr'eux ; et pourvu qu'ils se quittent contens l'un de l'autre, et avec un nouvel empressement à se rejoindre, ils ont tiré de leur conversation le fruit principal qu'ils

en attendoient. Il en est de même de l'Oraison, qui est un entretien avec Dieu ; le succès n'en est pas attaché à certaines considérations qu'on se propose d'y faire : il suffit en général qu'on en sorte plus éclairé, plein d'une joie spirituelle, avec un nouveau goût de Dieu, et avec plus d'ardeur pour son service. Si on ne vouloit entretenir un ami que sur des sujets prémédités et préparés avec soin, ne seroit-ce pas une gêne insupportable, plutôt qu'un entretien familier? L'amitié permet bien qu'on parle de ses affaires, l'orsqu'on en a quelqu'une à traiter : mais elle veut qu'ensuite on se répande en discours aisés et affectueux, selon qu'on en trouve l'occasion, dans la bonté de celui à qui l'on parle.

Nous ne prétendons point par-là blâmer les préceptes et les méthodes ordinaires, qui sont très-utiles pour former les ames à l'Oraison : nous voulons seulement empêcher cette grande gêne où elles se mettent, en s'attachant trop à ces méthodes ; sur-tout lorsque le Saint Esprit les invite par sa grace à se mettre en liberté, et leur ouvre une voie plus aisée. Quand on se sent attiré à ce doux repos, dans lequel l'action de l'homme

semble cesser tout-à-fait, pour faire place à celle de Dieu ; il faut suivre cet attrait sans résistance, et se laisser aller à ce repos, qui est le véritable fruit de l'Oraison, et la porte par où l'on entre dans la familiarité divine. C'est le sentiment commun de tous les Saints, et en particulier de saint Ignace, qui dans ses Constitutions recommande souvent aux Religieux de sa Compagnie la familiarité avec Dieu dans leurs exercices spirituels. Le moyen d'entrer dans cette sainte familiarité, si l'on va à l'Oraison avec un esprit de gêne et de contrainte, résolu de n'écouter Dieu que sur le sujet qu'on a préparé?

Au reste, cette familiarité que Dieu nous permet d'avoir avec lui, produit deux grands avantages. Le premier est qu'en faisant de l'Oraison un commerce doux et agréable, elle nous rend aisé un exercice qui nous est très-nécessaire. Comme nous sommes obligés de nous approcher souvent de Dieu, rien n'est plus important que de nous mettre en état de pouvoir nous en approcher sans crainte et sans répugnance. Ce n'est pas même assez que l'Oraison soit aisée ; eu égard au pressant besoin que nous en avons, il seroit à souhaiter que nous en

pûssions faire nos délices. L'homme est trop foible, pour faire constamment ce qu'il ne fait pas avec plaisir, et à plus forte raison, ce qu'il ne fait qu'avec beaucoup de peine. On a beau être convaincu de la nécessité de l'Oraison; lorsqu'elle revient tous les jours, et qu'il faut prendre beaucoup sur soi pour l'entreprendre, on se détermine bientôt à l'abandonner. Que ceux donc qui sont chargés de la conduite des ames, retiennent bien ces avis. Lorsqu'ils voyent qu'avec le secours de la méditation ordinaire, elles se sont remplies des vérités divines, et qu'elles sont attirées à cette voie d'Oraison dont nous venons de parler; il est tems de les mettre en liberté, en leur permettant de suivre les mouvemens de leur cœur, et de passer d'un sujet à l'autre dans leurs entretiens avec Dieu: ce qu'on ne peut pas traiter de légéreté et d'inconstance; parce que c'est par un attrait de la grace, et par un élancement d'amour qu'on le fait.

Le second avantage qu'on retire de la familiarité avec Dieu, c'est qu'on avance beaucoup en peu de tems, et qu'on acquiert bientôt le don d'Oraison. Cette maniere d'agir avec liberté,

rend l'ame plus souple et plus docile aux mouvemens du Saint Esprit, qui souffle à la vérité où il veut ; mais qui se plaît sur tout à faire servir ses divines impressions à des sujets bien disposés, et à instruire par lui-même ceux en qui une sainte indifférence se trouve jointe avec une bonne volonté.

Tout le soin qu'on doit prendre, c'est de n'admettre aucune pensée qui ne soit propre à entretenir le goût de Dieu et l'union à sa volonté divine : car pourvu que les différentes pensées qui viennent produisent cet effet, il n'importe quelles qu'elles soient. Un joueur de luth, quand son instrument est bien d'accord, peut toucher différentes cordes, qui donnent des sons différens ; et cette diversité contribue à la beauté de l'harmonie, bien loin d'y nuire ; et pourvu que le cœur demeure uni à Dieu, les divers sujets dont on s'occupe, augmentent le fruit de l'Oraison, plutôt que de le diminuer. Il est vrai cependant que cette liberté de passer d'un sujet à l'autre, ne doit pas venir du choix de l'homme, il faut que ce soit Dieu qui l'inspire; de nous mêmes, nous devons être portés à nous contenter du sujet que nous nous sommes proposés.

Quant

Quant aux distractions auxquelles on est exposé dans cette maniere d'Oraison, il ne faut nullement s'en mettre en peine, mais seulement observer ces trois regles. 1. Nulle pensée qui contribue à entretenir la ferveur dans le cœur, et à le porter à Dieu, ne doit être regardée comme une distraction. 2. La fidélité qu'on doit à Dieu, demande qu'on ne donne volontairement aucune entrée aux pensées vaines et profanes, pour ne pas manquer au respect dû à la Majesté divine, et pour ne pas perdre en vain un tems aussi précieux que celui de l'Oraison. 3. Quand on est surpris par la distraction, et qu'on vient à se reconnoître, il ne faut pas s'amuser à faire des réflexions sur son état, ni à former des regrets; mais il faut se tourner incessamment vers Dieu, comme si l'on n'avoit jamais été distrait. Sur-tout il ne faut pas oublier qu'il n'est point en notre pouvoir de suspendre l'activité de notre esprit, ni d'arrêter les fougues de notre imagination, ni de réprimer tous les vains desirs de notre cœur; et qu'ainsi rien n'est plus inutile que de se roidir avec effort contre les distractions pour les combattre.

§. II.

De la Contemplation.

D. *N'Avez-vous point d'avis à donner sur la Contemplation.*

R. On peut dire en peu de mots de cette opération de l'ame, qu'on nomme Contemplation, que c'est comme un regard qui a pour objet la vérité universelle. Le propre de cette opération est d'être fort simple, et pour l'ordinaire peu distincte ; de tenir l'esprit tranquille, et de le faire reposer dans un objet, dont on ne peut pas dire qu'il soit inconnu, mais qui est plus caché que découvert. Plus la contemplation est sublime, moins elle est distincte ; et lors même que Dieu donne à une ame des connoissances surnaturellesde quelques vérités particulieres, qu'il lui découvre clairement, il y a toujours dans l'objet total de sa contemplation quelque chose de caché et d'inconnu qu'elle sent et qu'elle ne peut exprimer, mais qui est pourtant ce qu'elle estime le plus, et ce qui fait sur elle une plus forte impression. Il n'y a nulle comparaison à faire entre la maniere dont l'objet de la contemplation termine la

vue de l'esprit, et celle dont les corps illuminés par le soleil terminent l'action de nos yeux. On pourroit peut-être comparer celui qui contemple, à un homme qui regarde en l'air, et qui porte sa vue vers la lumiere elle même, plutôt que sur des objets distincts. Le peu de connoissance que nous avons de la véritable contemplation, est un mal plus grand qu'on ne le pense. Séduits et entraînés par nos sens, nous ne mettons au nombre des biens qui sont dignes de notre estime, que ceux que nous pouvons renfermer dans la capacité de notre esprit, et nous ne voyons rien de bon, de solide et d'avantageux que dans ce qui est borné, et que nous pouvons comprendre. D'où il arrive, que nous ne regardons pas comme une faveur d'être attirés à cette opération sublime, et que nous préférons à ce regard universel, qui est d'un prix inestimable, toute autre connoissance limitée.

Cependant, il est très certain que la véritable science spirituelle, l'abondance des lumieres célestes, et les plus grands dons de la sagesse divine, nous viennent par cette voye. C'est cette ignorance tant vantée par les docteurs

Mystiques, qui l'ont appelée ainsi, parce que ne découvrant rien de précis à l'entendement, il semble en effet qu'elle n'apprenne rien de nouveau par quoi l'on soit mieux instruit. Mais au fond, c'est une profonde sagesse qui éleve l homme à une connoissance sublime de l'éternelle vérité, le remplit de goûts merveilleux, et d impressions divines qui le pénetrent, et dont on ne connoît bien le prix que par les effets qu'elles produisent. C'est une grande abondance de lumiere, une fécondité admirable en toutes sortes de vertus spéculatives et pratiques; sans que ceux en qui elles sont, puissent dire, ni par où, ni comment elles leur ont été communiquées. Voilà ce que c'est que la contemplation : elle ne consiste pas dans les raisonnemens, ni dans la multitude des connoissances distinctes et particulieres dont on s'enrichit; mais dans cette opération simple et confuse dont nous venons de parler. Au reste, jusqu à ce qu'une ame soit venue là, elle n'est point bien pénétrée de son néant et de la grandeur de Dieu, elle n'est point parfaitement éclairée dans la vie spirituelle.

Dès lors donc qu'une personne s'est

suffisamment instruite des vérités divines, avec le secours de la méditation et des lectures spirituelles, elle devroit se disposer à la contemplation ; non qu'elle puisse prétendre y arriver par art et par méthode, mais parce que Dieu, qui est infiniment bon, y éleve ceux qui, par leur fidélité, levent les obstacles à un si grand don. Ces obstacles sont en grand nombre, dès l'entrée de cette voie ; mais le plus considérable, sans contredit, c'est de trop raisonner dans l'Oraison, et de compter beaucoup sur les efforts et l'application de l'entendement.

Comment doit se comporter une personne que Dieu invite à la contemplation?

Il faut qu'une personne qui se sent attirée à la contemplation, se fasse une étude d'appaiser les mouvemens de son cœur, trop marqués et trop empressés ; parce qu'ils sont ordinairement turbulens et impétueux ; qu'elle éloigne avec soin de sa pensée tout ce qui pourroit produire quelque inquiétude, ou quelque embarras dans son intérieur ; qu'elle s'applique à modérer ses desirs et sa vivacité naturelle, et à se conserver dans un grand recueillement et dans une grande paix ; qu'elle se dé-

fie beaucoup de sa maniere d'agir, et qu'elle compte peu sur son industrie. Il faut qu'au tems de l'Oraison, elle tâche d'entrer par amour et avec douceur dans les vérités divines, plutôt que par raisonnement et avec effort, réprimant l'activité de l'esprit, trop empressé dans son action, et se contentant de jetter sur Dieu un simple regard mêlé de respect et d'amour.

C'est à ce regard paisible et amoureux qu'elle doit tendre; et lorsqu'elle y sera parvenue, elle doit s'y arrêter, et en jouir aussi long tems qu'elle pourra, persuadée qu'elle ne peut rien trouver ni souhaiter de plus précieux, et que quand elle ne tireroit d'autre fruit de son oraison, que la tranquillité de son cœur, ce seroit déjà bien assez. Qu'elle soit fidele à garder cette conduite, et Dieu prendra son tems pour
Can. 2. 4. l'introduire dans *le cellier mystérieux où il tient ses vins les plus exquis.* Ce cellier est la figure de la contemplation, toujours accompagnée de quelque obscurité, qui provient de son objet, qu'on ne peut connoître distinctement, parce qu'il n'a point de bornes. Pour cette même raison on pourroit la comparer à cette nue, où Moyse fut introduit,

et que saint Denis appelle *les ténebres divines*. Ce n'est pas que la contemplation ne soit une source de lumieres, puisque c'est par elle que nous entrons dans les secrets de Dieu ; mais c'est une lumiere que les yeux de l'esprit ne distinguent point, parce qu'ils sont tout pénétrés et comme éblouis par l'éclat merveilleux qui l'accompagne.

Cette maniere de prier, non-seulement conduit bientôt à la perfection, par les bons effets qu'elle produit, et par les graces qu'elle procure; mais on peut dire aussi, qu'elle est elle-même la perfection de l'ame. Car l'acte de contemplation est un excellent exercice de sainteté évangélique. Et il est aisé de le comprendre ; puisque cet acte suppose, et renferme nécessairement une véritable abnégation de la part de l'homme, et un renoncement à tout, même aux opérations les plus nobles de son entendement. L'ame noyée et absorbée dans l'abîme impénétrable de l'universelle vérité, ne sçait, pour ainsi dire, où se prendre, et ne voit rien par conséquent en quoi elle puisse trouver quelque satisfaction naturelle. Tout ce qu'elle peut faire, c'est de s'élancer vers Dieu, et de se jetter dans son sein pa-

ternel, sans pouvoir dire ce qu'elle devient ; parce qu'elle n'a ni vue claire et distincte qui l'arrête, ni goût déterminé pour aucun objet particulier, ou naturel, ou sensible. Dans cette privation générale de toutes sortes de satisfaction, n'ayant pour appui et pour guide que la seule foi, elle se plonge dans la vérité increée, comme dans un océan immense, où elle demeure heureusement perdue.

De cette maniere de prier, suit naturellement, pour la conduite de la vie, la pratique d'une parfaite abnégation en toutes choses. L'ame accoutumée dans son oraison à se séparer de tout ce qui est distinct et particulier, ne s'attache plus à rien ; elle ne distingue pas assez les caracteres des objets créés, pour en être touchée ; l'amertume et la douceur, le mépris et la louange, tout lui est égal ; elle ne cherche que la vérité, telle qu'elle la connoît, c'est-à-dire, universelle, dépouillée de toutes les qualités et de toutes les circonstances qui caractérisent les choses : ce qui la maintient dans une grande pureté. Il est évident aussi que sa méthode ordinaire étant de se détacher sans cesse de tout ce qui est par-

ticulier, individuel et limité, pour se porter à ce qui est indistinct, indicible et impénétrable, elle ne se laisse prévenir par aucun goût qui puisse l'empêcher de juger sainement des choses, et qu'elle est par là établie dans une éminente sagesse. Elle peut dire en cet état, qu'elle sacrifie au Dieu inconnu, qui est, dans un véritable sens, beaucoup plus grand que le Dieu connu ; parce que ce que nous connoissons de Dieu, n'est rien en comparaison de ce que nous n'en connoissons pas. C'est ainsi qu'une ame par la contemplation, et par l'action tout ensemble, cherchant ce qui est infiniment au-dessus de sa portée, se perd avec un très-grand avantage dans un admirable cahos.

CHAPITRE III.

De la vie intérieure, et de la familiarité avec Jesus-Christ.

D. *QU'est-ce que la vie intérieure ?*

R. C'est une vie fondée sur la foi, conduite par la grace, et employée aux œuvres de dévotion et de sainteté.

Pourquoi l'appelle-t-on intérieure?

Parce qu'elle tient l'homme occupé au dedans de soi-même.

En quoi consiste la vie intérieure ?

En trois choses, qui sont, le recueillement, le renoncement, et la pratique des exercices de piété.

A quoi oblige le recueillement ?

1. A fermer l'entrée de son ame aux objets extérieurs, et à tout ce qui peut détourner l'homme de l'application au dedans, pour l'occuper aux choses sensibles. 2. A donner une attention particuliere à la présence de Dieu. 3. A avoir toujours au-dedans quelque sainte occupation.

A quoi doit s'étendre le renoncement ?

A tous les biens que l'homme peut rechercher avec trop d'empressement ; mais sur-tout aux biens naturels et extérieurs, qui flattent les sens, et qui contentent la cupidité ; à certains avantages qui regardent l'esprit, dans lesquels il est ordinaire de mettre sa complaisance, tels que sont la réputation, la science ; et il faut même nous défaire d'une certaine attache à nos intérêts spirituels : car jusques dans le soin de la perfection, et dans la pratique de la vertu, nous pouvons nous chercher nous-mêmes ; et le propre de la vie inté-

rieure, est d'affranchir l'homme de toute sorte d'attache et de satisfaction naturelle.

Qu'est-ce que s'employer aux exercices de piété ?

C'est s'occuper continuellement de saintes pensées, et sur-tout s'appliquer à connoître N. S. J. C. et à lier avec lui une espece de commerce familier.

Comment peut-on contracter cette familiarité avec notre divin Sauveur ?

En s'instruisant à fond de sa vie, de ses actions, et de tout ce qui le regarde; de sorte que la mémoire, l'esprit et le cœur en soient remplis. On peut partager la vie de J. C. en trois tems différens. Le tems de sa venue dans le monde, où sont comprises son Incarnation, sa Naissance et son Enfance. Le tems de sa demeure dans le monde, où l'on doit considérer sa conversation avec les hommes, sa Prédication, ses travaux et ses miracles. Le tems où il a quitté le monde, qui renferme sa Passion, sa Résurrection et son Ascension. Une ame intérieure s'occupe de ces objets, qui conduisent à la connoissance et à l'amour de Notre-Seigneur. Ce sont ces trois tems de sa vie dont il faut parler maintenant en particulier.

§. I.

Jesus-Christ venant dans le monde.

D. *QU'avez-vous à dire de cette premiere partie de la vie de N. S. ?*

R. La venue de N. S. dans le monde, comprend tout ce qui s'est fait pour le donner à la terre depuis la conception de saint Jean-Baptiste jusqu'au tems où l'Enfant Jesus de retour de l'Egypte se retira à Nazareth. Pour considérer avec ordre ce saint avenement, il faut d'abord faire attention aux merveilles qui l'ont précédé et qui en ont été comme les préparatifs.

Le premier, qui regarde saint Joseph et la sainte Vierge, renferme les graces accordées à ce grand Saint, pour le rendre digne d'être l'Epoux de Marie ; l'élévation de Marie elle-même à une très éminente sainteté ; le mariage de ces deux saintes personnes; la merveille inouie qu'opéra le saint Esprit, lorsque par sa vertu divine il forma le corps de Jesus dans les chastes flancs de Marie, qui devint Mere de Dieu sans cesser d'être vierge ; comme Joseph eut le nom et l'autorité de Pere sans préjudice de la virginité qu'il avoit vouée, aussi bien que son Epouse.

Un autre préparatif pour la venue du Messie, c'est le choix d'un Précurseur, qui devant servir comme d'aurore pour annoncer le lever de ce Soleil de Justice, devoit être le plus grand parmi les enfans des hommes. Aussi ne voit on que prodiges dans sa naissance et dans sa vie. Il est né de parens saints, qui l'ont mis au monde dans leur vieillesse, ce qui rend sa conception miraculeuse; son nom est venu du ciel ; sa naissance et ses grandeurs ont été annoncées par un Ange dans le plus saint lieu de l'Univers, qui étoit le temple de Dieu. Il a été sanctifié et rempli du Saint Esprit, dès le ventre de sa Mere, et il a signalé sa naissance par un grand miracle, rendant à son pere la parole qu'il avoit perdue. Dieu avoit tel ement disposé l'ordre des tems et des événemens, que la conception de Jean-Baptiste fut bientôt suivie de la conception de Jesus ; sa naissance, de la naissance de Jesus ; sa prédication, de la prédication de Jesus ; son Baptême, du Baptême de Jesus ; et sa mort, de la mort de Jesus ; afin qu'il accomplît exactement toutes les fonctions de Précurseur, et que la sainteté d'un si grand homme servît comme d'ornement au grand œuvre de

l'Incarnation du Verbe, et de la Rédemption des hommes.

Conformément à l'ordre établi, la conception du Précurseur ne précéda que de fort peu celle du Fils de Dieu, laquelle fut rendue illustre par l'Ambassade de Gabriel un de ses premiers Ministres, qu'il députa vers la sainte Vierge; par le prodige opéré dans cette Vierge incomparable, qui fut Mere et Vierge tout ensemble, par la vertu toute puissante du Saint Esprit, qui en concourant d'une maniere surnaturelle a l'alliance que la nature humaine contractoit avec la Divinité dans la personne du Fils, et par le ministere de la Mere, rendit ce Mystere encore plus auguste.

Cette génération inénarrable fut bientôt suivie des effets les plus surprenans; le Verbe fait chair ayant agi en Sauveur avant que de sortir des flancs sacrés de sa sainte Mere. C'est par elle qu'il commença ses œuvres divines, en la comblant de graces et en la remplissant des lumieres les plus sublimes. Il fit ensuite sentir son pouvoir suprême à son Précurseur, qui tressaillit de joye dans les entrailles d'Elisabeth. Elisabeth même fut remplie du Saint Esprit

au premier abord de Marie ; Zacharie reçut le don de prophétie, et parlant en homme inspiré, il publia en termes très-relevés le Mystere de l'Incarnation. Ces premieres opérations de Jesus sont intérieures, et il falloit qu'elles le fussent pour être conformes à son état, qui étoit caché et obscur.

Ces merveilles n'étoient que des dispositions à ce qu'il y a de plus grand dans le saint avenement de Jesus-Christ; je veux dire à sa naissance. Le Ciel, la terre, les Anges et les hommes, l'ont honorée à l'envie ; le Ciel, par une nouvelle Etoile ; les Anges par leurs chants d'allégresse ; et les hommes par leurs adorations et leurs hommages. Les louanges du Messie ont été publiées jusqu'à trois fois par les Anges ; avant qu'il fût conçu, par l'Ange Gabriel parlant à la sainte Vierge ; avant qu'il fût né, par le même qui l'appela Sauveur du Peuple, lorsqu'il apparut à saint Joseph ; et enfin après qu'il fût né par une troupe d'Anges, un desquels parlant aux Bergers, lui donna encore le nom de Sauveur.

Et afin que rien ne manquât, et que tout âge et tout sexe contribuât à la gloire de ce saint avenement, la Pro-

vidence voulut que le jour qu'on présenta Jesus au Seigneur, il se trouvât dans le Temple un saint vieillard et une sainte veuve qui célebrerent ses louanges, et qui sembloient n'attendre pour mourir que de lui rendre cet hommage. Après quoi le Fils de Dieu disparut aux yeux des hommes pour mener une vie cachée et inconnue jusqu'au tems où il devoit encore se montrer au monde, pour faire les fonctions publiques et éclatantes du Sauveur.

Voilà les grandeurs qui ont illustré sa venue; elles se réduisent à la naissance glorieuse du Précurseur, aux louanges qui furent données par les Anges, à l'apparition de la nouvelle Etoile, à l'adoration des Mages, et au témoignage que rendirent le saint vieillard Siméon et Anne la Prophétesse.

Les humiliations et les souffrances ont aussi accompagné la venue du Sauveur. Les principales sont, le mariage de sa sainte Mere avec un pauvre Artisan, le trouble et les soupçons de saint Joseph quand il vit la sainte Vierge enceinte; les incommodités de sa naissance dans le plus grand froid de l'hiver, sans secours, au milieu des ténebres et dans une étable, n'ayant pu

trouver d'autre retraite; les douleurs et les ignominies de sa Circoncision; le massacre des saints Innocents; la fuite en Egypte; et la cruelle persécution d'Hérode. Il ne faut pas omettre sa captivité de neuf mois dans les entrailles de sa Mere, et la cérémonie humiliante de la Purification.

Les momens les plus remarquables de son saint avenement, sont les quatre où se sont accomplis les quatre principaux Mysteres. 1. Le moment de son Incarnation. 2. Celui de sa naissance. 3. Celui auquel il reçut l'incomparable nom de Jesus. 4. Celui de son sacrifice dans le Temple, lorsqu'il s'offrit à son Pere pour exécuter toutes ses volontés.

La venue de notre Seigneur a été célébrée par trois merveilleux cantiques. Par celui de la sainte Vierge, *Mon ame glorifie le Seigneur, etc.* Par celui de Zacharie, *Beni soit le Seigneur Dieu d'Israel, etc.* Par celui de Siméon, *Je mourrai maintenant en paix, etc.* Luc. c. 1. Luc. c. 1. Luc. c. 2.

§. II.

Jesus-Christ demeurant dans le monde.

D. *QU'y a-t-il à remarquer dans cette seconde partie de la vie de N. S.?*

R. Le séjour de Jesus-Christ dans le monde, comprend tout le tems qui s'est écoulé depuis sa retraite à Nazareth jusqu'à la veille de sa mort, et il présente d'abord à nos yeux, 1. une vie cachée dans la boutique d'un pauvre Artisan auquel Jesus étoit soumis, couvrant ainsi sa majesté du voile d'une vile profession et d'une humble dépendance. 2. Une vie publique, qui est de toutes les vies la plus illustre et la plus glorieuse, la plus éclatante en œuvres miraculeuses, et en prodiges de Doctrine, la plus admirable par la sainteté des mœurs, par l'efficace des paroles, et par l'assemblage de toutes les vertus qui répandoient une odeur merveilleuse. 3. Une vie souffrante, qui n'a été qu'une suite de travaux et qu'un tissu de contradictions et d'opprobres, que lui procuroient ses ennemis jaloux de sa gloire.

Ce qui doit nous occuper dans sa vie cachée, c'est, 1. Sa contemplation, qui n'étoit jamais interrompue au milieu d'un profond silence et d'une solitude parfaite, n'étant connu que de deux personnes, et ne cessant de prier pour le salut des hommes. 2. Sa soumission aux ordres de Marie et de Jo-

seph. 3. Son emploi qui étoit bas et pénible, puisqu'il servoit saint Joseph dans le métier de charpentier.

Dans sa vie publique et glorieuse, il faut faire attention à ses œuvres miraculeuses qui sont sans nombre et de toute espece, aux honneurs qu'il a reçus de la part des hommes. Lorsqu'il parloit en public, il attiroit toujours la foule ; des troupes innombrables le suivoient presque par-tout ; tout ce qu'il faisoit, tout ce qu'il disoit, étoit reçu avec applaudissement. Son autorité étoit si respectée, qu'il chassoit du Temple ceux qu'il vouloit, sans qu'aucun osât lui résister, quoiqu'ils fussent en grand nombre. Les peuples ont voulu le faire Roi ; on accouroit de toute part à sa rencontre ; on montoit sur les arbres pour le voir ; on se prosternoit à ses pieds, et l'empressement étoit si grand, qu'on ne lui laissoit pas le tems de prendre quelque nourriture.

Les Anges lui ont rendu à leur tour de très-grands honneurs en plusieurs rencontres ; mais en particulier lorsqu'ils vinrent dans le désert lui servir à manger après qu'il eut été tenté. Les démons fuyoient devant lui, et ils étoient

contraints de l'appeler le Saint de Dieu.

Le Pere Eternel a aussi contribué à l'honorer ; il a fait entendre jusqu'à trois fois, à sa priere, une voix du Ciel, sur les bords du Jourdain, sur le Tabor, et à Jérusalem, où il dit : *Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore.*

Joan. c. 12. v. 28

Un grand sujet de contemplation tiré de sa vie publique, c'est son éminente Doctrine. Rien de plus grand, rien de plus sublime, rien de plus saint et de plus parfait, que les Instructions qu'il faisoit aux peuples ; rien de plus surprenant que l'abondance et la variété de ces Instructions ; il enseigne toute vérité. Il prononçoit ses discours d'une maniere pleine de force et de charmes, qui ravissoit tout le monde ; on accouroit en foule au Temple pour l'entendre ; on relevoit avec admiration chaque parole qui sortoit de sa bouche, et ses ennemis mêmes surpris de tant de merveilles, ne pouvoient s'empêcher de dire que jamais homme n'avoit si bien parlé.

La plûpart de ses actions d'éclat appartiennent aussi à sa vie publique ; telles sont ses prédications, son Baptême, ses jeûnes, ses voyages, sa Transfiguration sur le Tabor, les miracles qu'il

a faits pour fournir à divers besoins, tantôt en faveur de ses amis et de ses proches, et tantôt en faveur des étrangers, dans les déserts comme dans les villes, sur l'eau, sur les montagnes, dans la Judée et dans la Galilée: (car tout étoit plein de ses œuvres merveilleuses.)

La troisieme chose que comprend son séjour dans le monde, ce sont ses peines et ses souffrances, qui consistent, 1. dans les efforts que la malice de ses ennemis a souvent fait pour le surprendre et pour le calomnier; 2. dans les contradictions et les résistances qu'il a trouvées au sujet de sa Mission, de sa Doctrine et de ses actions; 3. dans les injures qu'on lui a faites lorsqu'on l'a traité de fou, de possédé, d'homme sujet au vin; lorsqu'on a voulu le lapider, le précipiter, l'enchaîner, comme un factieux. 4. On peut mettre au nombre de ses peines toutes les fatigues de sa vie, les incommodités de ses voyages, la faim et la soif qu'il enduroit, ses veilles, ses longues oraisons, et son extrême pauvreté.

§. III.

Jesus-Christ quittant le monde.

D. *Qu'y a-t-il à remarquer dans cette troisieme partie de la vie de N. S.?*

R. Elle comprend tout ce qui s'est passé depuis la veille de sa mort, qu'il prit congé de ses amis, jusqu'au jour qu'il quitta la terre pour monter au Ciel; c'est-à-dire, qu'elle renferme trois grands Mysteres, sa Passion ignominieuse, sa glorieuse Résurrection, et son Ascension triomphante.

On divise ordinairement la Passion de Jesus-Christ en cinq parties. La premiere contient ce qu'il fit dans le Cénacle. La seconde, ce qu'il souffrit dans le Jardin. La troisieme, les injures qu'il reçut chez les Supérieurs Ecclésiastiques. La quatrieme, ce qu'il endura de la part des puissances Séculieres. La cinquieme, ce qu'il souffrit depuis sa condamnation jusqu'à sa sépulture.

Dans le Cénacle, il faut faire attention au lavement des pieds, à l'institution de l'Eucharistie, et à l'admirable discours de la Cêne : car c'est en ces trois manieres qu'il voulut signaler l'a-

dieu qu'il fit à ses disciples. Il leur apprit l'humilité par son exemple, en s'abaissant devant eux jusqu'à leur laver les pieds; il leur donna un dernier gage de son amour, en faisant de son propre corps une viande pour les nourrir; il les consola et les instruisit, en leur adressant les plus belles paroles qu'il ait jamais dites.

Ce qu'il y a de plus remarquable de la part du Fils de Dieu, dans cette derniere Cêne, c'est d'y avoir souffert la personne insupportable de son traître; de l'avoir admis à une action si auguste, à une communication si intime et si amoureuse, malgré la douleur indicible que la présence de ce perfide lui causoit. Saint Jean assure qu'il ne put en parler sans s'émouvoir, lorsqu'il déclara à ses Apôtres qu'un d'entre eux le trahiroit. Cependant il soutint jusqu'au bout la vue de ce malheureux; il le reçut à sa table; il lui lava les pieds, comme aux autres; il tâcha de le gagner, et il ne fit rien pour se délivrer de sa présence, parce que son heure étoit venue, et qu'il étoit bien aise d'entrer par ce cruel déplaisir dans la carriere de ses souffrances.

Entre les paroles admirables de ce

dernier entretien du Fils de Dieu, trois me semblent dignes d'une attention particuliere. La premiere, est dans S. Jean : *Jesus qui sçavoit que tout lui avoit été mis entre les mains par son Pere, qu'il étoit venu de Dieu, et qu'il retournoit à Dieu, se leve de table, quitte ses vêtemens, prend un linge, verse de l'eau dans un bassin, et commence à laver les pieds de ses Disciples, qu'il essuye avec le linge qu'il avoit devant lui.* Pourquoi ce récit magnifique des grandeurs du Fils de Dieu, avant que de parler du plus grand exemple d'humilité qu'il ait jamais donné au monde? Pour nous apprendre que notre Seigneur ne s'étoit représenté sa gloire, et son pouvoir sur toutes les créatures, que pour donner plus de poids et plus d'éclat à l'action humiliante qu'il alloit faire, puisque sçachant fort bien qu'il sortoit du sein de Dieu, comme son Fils, et qu'il devoit retourner triomphant au Ciel, pour y régner à jamais, il vouloit néanmoins s'abaisser jusqu'à laver les pieds à de miserables pécheurs.

Joan. c. 13.

La seconde parole est rapportée au Chapitre 22 de saint Luc, et par les autres Evangélistes ; elle regarde la trahison de Judas : *Voilà que celui qui me livre*

livre met la main au plat avec moi. Pour le Fils de l'Homme, il s'en va, selon ce qui est arrêté; mais malheur à l'homme par qui il sera livré. Pour bien comprendre le sens de ces paroles, il faut entrer dans les sentimens de N. S., et sçavoir qu'il se laissoit conduire aux ordres de son Pere, et c'est comme s'il disoit : On trame le dessein de ma mort, je le sçais et je pourrois l'empêcher ; je n'ignore de rien de tout ce qui se passe dans ce complot ; cependant j'agis toujours sans avoir nul égard à ce qu'on machine contre moi. Je n'ai point d'autre vue que de remplir les desseins de mon Pere ; je m'abandonne à sa conduite, et je sacrifie volontiers mes intérêts et ma vie pour me conformer à ses ordres. On me trahit, et je me comporte comme si je n'en sçavois rien ; je ne dispose point de moi ; je suis destiné à la Croix, et ma mort est arrêtée dans les Conseils éternels de mon Pere ; je n'ai rien à voir à ce qu'il a déterminé ; mon unique affaire est d'obéir. Luc. c. 22. v. 21. 22.

Voilà ce que nous devons dire, lorsqu'il nous arrive quelque chose de fâcheux de la part des hommes. On songe à me nuire ; on interprete mes intentions en mauvaise part ; on me déchire

par des médisances et par des calomnies ; on conspire contre moi, on me trahit. Je ne m'en mets point en peine; je suis bien aise d'exécuter les arrêts du Ciel ; pourvu que je marche devant Dieu dans la droiture et la simplicité de mon cœur, tout le reste m'est indifférent.

Saint Jean rapporte une troisieme parole qui mérite toute notre attention. Après que Judas eut reçu le morceau de pain de la main de Jesus-Christ, et qu'il l'eut mangé, Satan s'empara de lui, et cet Apôtre infidele sortit du Cénacle pour exécuter sa trahison. Alors notre Seigneur voyant que sa mort étoit conclue, et que rien n'avoit pu toucher le cœur de son Disciple perfide, parla en ces termes : *C'est maintenant que le Fils de l'Homme est glorifié, et que Dieu est glorifié par lui ;* c'est-à-dire, la résolution est prise, je n'échapperai pas à la mort ; en moins de vingt-quatre heures mon sacrifice sera accompli ; me voilà au comble de ma gloire, puisque je vais mourir ; mon Pere va être glorifié ; et s'il est glorifié par moi, il est hors de doute que je le serai moi-même par lui. Ce qui est à remarquer dans ces paroles, c'est que notre Seigneur

Joan. c 13. v. 31.

regarde sa mort comme une source de gloire pour lui et pour son Pere.

Tout ce que dit notre Seigneur dans ce dernier entretien de sa vie, est digne d'admiration. Il parla à ses Disciples pour leur donner des préceptes, dont le premier et le plus important est de s'entr'aimer, et pour leur faire des promesses dont la principale regarde la venue du Saint Esprit. Il pria son Pere de lui donner la gloire qu'il lui avoit promise, et qu'il achevoit de mériter par sa Passion ; il lui demanda pour les siens qu'ils fussent parfaitement unis et solidement établis sur le fondement de la charité.

Dans la seconde partie de la Passion, qui comprend ce qui se passa dans le Jardin des Oliviers, il faut faire attention aux souffrances intérieures de Jesus-Christ, et à ce qu'il eut à souffrir de la part de ses ennemis lorsqu'ils se saisirent de lui. Quand le Sauveur n'auroit pas dit qu'il étoit dans une tristesse mortelle, il seroit aisé de juger de l'excès de sa douleur par l'effet qu'elle produisit ; ce fut une sueur de sang qui sortoit de son corps.

Ce qu'il faut remarquer pour notre instruction, c'est que dans cet état de

désolation, notre Seigneur ne cherche le remede et l'adoucissement à ses maux que dans l'oraison et la communication avec Dieu. Il s'éloigne de ses Disciples, qui s'endorment au lieu de le consoler dans cette cruelle agonie; mais le Ciel vient au secours de celui que la terre abandonne, et lui envoye un Ange pour le fortifier. Sa priere a trois qualités; elle est longue; *il prioit de plus en plus;* elle est réitérée; *il fit jusqu'à trois fois la même priere;* elle est accompagnée de résignation; *que ma volonté ne se fasse point, mais la vôtre.*

Luc c. 22 v. 43 *Matt. c. 26. v. 44* *Luc. c. 22 v. 42*

La maniere dont il fut saisi ne sçauroit être plus indigne ni plus cruelle, parce que l'artifice et la violence y concourent également; l'artifice de Judas, qui le trahit par un baiser homicide, et la violence de la part des Soldats, qui viennent à lui avec éclat et à main armée, comme à un voleur. Ses Apôtres lui font deux affronts insignes, l'un le trahit et les autres l'abandonnent. Il oppose à ces deux affronts, deux insignes traits de douceur; il reçoit favorablement le traître, et l'appelle son ami; il prend soin de ceux qui l'abandonnent; et parlant pour eux à ses ennemis; *puis donc que c'est moi que vous cherchez*, leur

Joan c. 18. v. 8.

dit-il, *laissez aller ces gens-ci.* Cependant, comme les merveilles l'accompagnent par-tout, il fait deux grands miracles en cette rencontre; l'un de puissance en terrassant ses ennemis par cette seule parole, *c'est moi*; et l'autre de douceur, en guérissant le valet du Prince des Prêtres, à qui Pierre avoit coupé l'oreille: en l'un il agit en lion, et en l'autre il se comporte comme un agneau, mêlant ainsi dans toutes ses œuvres la bonté avec la grandeur, la majesté avec l'amour. *Ego sum* *Ib. v. 6.*

La troisieme partie de la Passion, renferme ce qui se passa chez les Supérieurs ecclésiastiques, et nous fournit deux grands sujets de réflexions, qui sont la patience et le courage de notre Sauveur. Sa patience fut mise à toutes sortes d'épreuves; on le chargea de fausses accusations, et il ne dit mot pour se défendre; on en vint aux injures, le traitant de blasphémateur et d'homme digne de mort; on le maltraita dans sa personne, lui donnant des soufflets et des coups de poings; on lui fit de sanglans outrages; on le couvrit de crachats; on lui banda les yeux, et le frappant au visage, on lui dit en dérision: *Montre que tu es Prophête; qui est-* *Luc. c. 22. v. 64.*

ce qui t'a frappé ? Et pour surcroît d'affliction, le meilleur de ses amis, et le premier de ses disciples, l'abandonna lâchement, et nia qu'il le connût ; mais Jesus, pour toute vengeance, jetta sur lui un regard de miséricorde qui fit passer le repentir dans le cœur de cet Apôtre.

Son courage parut en trois rencontres. 1. Lorsqu'un Officier insolent lui ayant donné un soufflet, en lui disant : *Est-ce ainsi que vous répondez au Grand Prêtre ?* Il lui répartit hardiment, mais sans aigreur : *Si j'ai parlé mal à propos, montrez ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai parlé à propos, pour quel sujet me frappez vous ?* 2. Lorsqu'avec une généreuse liberté, il répondit au Prince des Prêtres : *Pourquoi m'interrogez vous ? Interrogez ceux qui m'ont entendu, sur ce que je leur ai dit.* 3. Lorsque le Grand-Prêtre lui ayant demandé s'il étoit le Fils de Dieu, il répondit qu'il l'étoit, et qu'ils le verroient un jour, assis à la droite de Dieu, venir sur les nuées du Ciel pour juger les hommes. Il prévoyoit bien qu'on lui feroit un crime de cette réponse, et qu'elle lui coûteroit la vie ; mais rien ne peut l'empêcher de rendre à sa personne, et à la vérité, le témoignage

Joan. c. 18. v. 21. *Ib.* v. 23. *Ib.* v. 21.

qui leur est dû. A peine eut-il prononcé ces paroles, *Ego sum*, je suis le Fils de Dieu, que tout le monde s'écria qu'il étoit digne de mort; et il est vrai qu'il mourut pour avoir confessé sa divinité et le Mystere de son Incarnation. Telle fut la troisieme scene de la Passion qui renferme l'accusation faite contre J. C. devant le Conseil des Prêtres, sa condamnation et le commencement de son supplice: car *en même tems quelques-uns se mirent à lui cracher au visage, à le lui couvrir, et à lui donner des coups de poing.* Marc. c. 14. v. 65.

La quatrieme partie de la Passion, roule sur ce qui se passa chez les Puissances séculieres, Pilate et Herode; et elle présente à nos yeux trois sortes de spectacles, qui méritent toute notre compassion. Le premier de ces spectacles, c'est de voir le Fils de Dieu, la Sagesse du Pere, en présence d'Hérode, qui se mocque de lui avec toute sa Cour, et qui le traite comme un fou. Le second, est de le considérer attaché à la colonne, et déchiré de coups de fouets. Le troisieme, est de le contempler dans l'état où il étoit, lorsque Pilate le présenta aux Juifs, en leur disant: *Voilà l'Homme*, tandis qu'on s'écrioit de tous côtés: *Crucifiez-le, Crucifiez-le.*

Dans le premier de ces états, qui est ignominieux, il est insulté par un Roi, et il est objet de mépris : dans le second qui est douloureux, il est maltraité par un Juge, et il est objet de cruauté : dans le troisieme, qui est affreux, il est outragé par la populace, et il est objet de haîne. Mais rien n'égale les deux injustices horribles qui furent faites au Sauveur. La premiere, lorsqu'il fut mis en parallele avec Barabbas, et que cet insigne voleur, cet assassin l'emporta dans l'esprit du peuple, qui jugea Jesus-Christ, son bienfaicteur, indigne de vivre. La seconde, lorsque Pilate, qui connoisssoit son innocence, le livra pourtant à la mort, aimant mieux contenter la passion d'une multitude insensée, que de sauver un homme dont il admiroit la vertu.

Tout ce qui est contenu dans cette quatrieme partie, peut se réduire à deux chefs, qui sont les souffrances de Jesus-Christ, et ses paroles. Il eut à souffrir des accusations injustes. On lui imposa plusieurs crimes ; d'avoir troublé sa nation, d'avoir défendu de payer le tribut à César, d'avoir la qualité de Roi, et celle de Fils de Dieu. Tout cela lui fut objecté devant Pilate, qui le

pressa en vain de se justifier. Il fut aussi chargé de plusieurs crimes devant Hérode, et il ne répondit rien. Il eut à souffrir des injures atroces : les Juifs le traiterent de malfaicteur, et les Soldats l'appellerent Roi par dérision. Des injures on vint aux opprobres ; il fut méprisé par Hérode, et par tous les gens de sa garde : chez Pilate on lui préféra Barabbas ; on demanda avec de grandes clameurs qu'il fût crucifié : on le traita comme un Roi de Théâtre, le couvrant d'un manteau de pourpre, lui mettant sur la tête une couronne d'épines, et une canne à la main droite ; ensuite on fléchissoit les genoux devant lui, en lui disant pour l'insulter, Roi des Juifs, je vous salue ; on lui crachoit au visage, on prenoit la canne, et on lui en donnoit sur la tête. Ces coups, la flagellation, et le couronnement d'épines, sont les tourmens qu'il endura chez les Puissances séculieres : venons aux paroles qu'il y dit.

Elles sont toutes adressées à Pilate, et marquent une grande générosité, et une admirable liberté d'esprit ; les plus remarquables sont ces trois.

1. Lors qu'interrogé s'il étoit Roi, pressé de répondre (car autrement il

ne parloit point,) il répondit, qu'il l'étoit, mais que son Royaume n'étoit pas de ce monde ; c'est-à-dire, qu'il le tenoit d'ailleurs, et que son titre venoit de plus haut que la terre. Il ne dit point que sa Royauté ne s'étendit pas sur ce monde, mais qu'il ne l'avoit pas reçue de ce monde. *Non est hinc.*

Joan. c. v. 8617

2. Lors qu'interrogé de nouveau s'il étoit Roi, après avoir répondu qu'oui, il prit de là occasion de faire connoître la fin de son Incarnation, et dit qu'il étoit venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité, et que c'étoit la fonction de sa Royauté sur la terre : voulant par-là instruire son Juge, qui ayant l'autorité en main, n'osoit se déclarer pour la vérité, en défendant l'innocence reconnue. Les termes dont il se sert sont fort énergiques, et renferment un grand sens : *C'est pour rendre témoignage à la vérité, que je suis né et venu au monde.* Comme s'il disoit, que sa naissance éternelle en Dieu, aussi-bien que sa naissance temporelle dans le monde, tendent à manifester la vérité ; qu'en naissant par voie d'entendement dans l'éternité, il est la vérité produite et manifestée en Dieu ; et qu'il est né dans le tems, pour faire

Joan. c. 18. v. 37

connoître aux hommes la premiere vérité, dont il est le principal témoin. Il finit cette belle instruction, en ajoutant que quiconque est pour la vérité, écoute sa voix.

3. Lorsque Pilate, pour engager Jesus à répondre, lui eut dit ces paroles: *Vous ne me dites mot? Ne sçavez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier, et que j'ai aussi le pouvoir de vous relâcher?* Jesus lui répartit: *Vous ne pourriez rien contre moi, s'il ne vous avoit été donné d'en-haut.* Ce Juge se glorifioit vainement de son pouvoir : Jesus mortifie son orgueil, en lui apprenant que le pouvoir qu'il avoit de le faire mourir, venoit d'une Puissance supérieure : et par-là même il l'instruit en quelque maniere du dessein du Pere Eternel sur la vie de son Fils ; et si ce Juge politique ne s'étoit pas aveuglé lui-même, il auroit pu comprendre que cette Puissance supérieure, de laquelle il tenoit son pouvoir, résidoit dans celui qui lui parloit, et qui avoit dit dans une autre occasion : *Il est en mon pouvoir de donner ma vie, et il est en mon pouvoir de la reprendre.* Joan. 19. v. 10. Ib. v. Joan. 10. v. 18.

Pilate étoit étrangement surpris ; il ne sçavoit que penser du silence de

Jesus-Christ ; et ses paroles lui donnoient encore plus à penser que son silence : l'un et l'autre jettoient le trouble dans sa conscience ; et au milieu de ces divers mouvemens dont il étoit agité, il ne sçavoit quel parti prendre. Mais son penchant à la complaisance, et ses vues politiques étouffoient les impressions salutaires que les paroles de Jesus-Christ faisoient sur son ame, et le déterminerent enfin à livrer par un crime énorme, et par une indigne lâcheté, le plus innocent des hommes, à la discrétion de ses ennemis.

La derniere partie de la Passion comprend tout ce qui se passa depuis la condamnation de Jesus, jusqu'à sa sépulture ; et on y voit ce Dieu Homme, 1. Accablé de fatigue dans le chemin qu'il fit depuis Jerusalem jusqu'au lieu de son supplice. 2. Abîmé dans les douleurs sur le Calvaire. 3. Commençant à être glorifié par les choses extraordinaires qui arriverent après sa mort. Dans le chemin que fit Jesus-Christ pour aller jusqu'au Calvaire, il faut considérer la peine excessive qu'il eut à porter sa Croix ; elle fut si grande cette peine, qu'il fallut obliger quequ'un à la partager avec lui. Il faut

faire attention aux différens sentimens que ce spectacle produisit dans ceux qui en furent témoins ; les uns s'en réjouissoient, et les autres s'en affligeoient. Enfin, il faut pénétrer le sens des paroles que dit le Sauveur pendant ce pénible voyage ; elles marquent une grande fermeté d'esprit, et elles sont comme autant de foudres que lance le Fils de Dieu contre les auteurs de sa mort.

Entendant les cris et les pleurs d'une foule de peuple et de femmes qui le suivoient, il se tourna vers elles, et leur dit : *Ne me pleurez point, mais pleurez-vous vous-mêmes, et vos enfans ; parce que voilà le tems qui vient auquel les femmes stériles seront estimées heureuses : c'est alors qu'on dira aux montagnes : Tombez sur nous ; car si on fait cela au bois verd, que ne fera-t-on point au bois sec ?* Ces paroles n'ont besoin que d'être pesées, pour faire une grande impression. Il n'y a plus qu'à remarquer que le Fils de Dieu, durant tout le cours de sa Passion, a menacé trois fois les hommes de son dernier Jugement, et que par trois fois il les a fait passer, de la vue de son état méprisable et ignominieux, à la considération de son Avenement

Luc. c. 23 v. 28. &c.

redoutable, et plein de majesté.

Sur le Calvaire, Jesus-Christ eut des tourmens et des opprobres à endurer, et il y parla plusieurs fois. Ses tourmens furent intérieurs et extérieurs. Les premiers eurent pour cause son délaissement de la part de son Pere; le souvenir des péchés des hommes, qui lui furent représentés comme la cause de sa mort; l'affliction de sa sainte Mere, qu'il vit du haut de la croix, abîmée dans la douleur. Ses tourmens extérieurs consistent, 1. dans le crucifiement, lorsqu'il fut cloué sur la croix; lorsque la croix fut élevée, et qu'il demeura suspendu durant l'espace de trois heures, dans une posture violente. 2. Dans la soif étrange qu'il endura, et à laquelle il demanda du soulagement. 3. Dans le fiel et le vinaigre qu'on lui fit boire.

Ses opprobres répondent à ses tourmens. Il est crucifié au milieu de deux voleurs. Il meurt par Sentence du Juge, condamné comme un malfaicteur, au châtiment le plus infâme.. Il se voit dépouillé de ses habits à la vue de tout un grand peuple. Il est en proie aux railleries et aux blasphêmes des passans, des soldats et des compagnons de son

supplice, qui lui insultent, et qui le défient avec insolence de se garantir de la mort.

On rapporte sept paroles proférées par Jesus-Christ sur le Calvaire. La premiere fut une parole de clémence, par laquelle il prioit son Pere pour ceux qui le tourmentoient. La seconde, est une parole de miséricorde, pour assurer le Paradis à un des voleurs qui étoient à ses côtés crucifiés avec lui. La troisieme, fut un effet de sa charité, pour donner à sa Mere un Fils adoptif, qui l'assistât dans ses besoins, et à son Disciple favori, la plus digne de toutes les Meres. La quatrieme, est une marque de son extrême souffrance; il se plaint à son Pere qu'il l'avoit délaissé. La cinquieme, est une preuve de son exacte obéissance. Sçachant qu'il avoit été prédit de lui, qu'on lui donneroit dans sa soif du vinaigre à boire; que cette Prophétie n'étoit pas encore accomplie, et qu'elle ne s'accompliroit point s'il ne parloit; pour obéir aux ordres de son Pere, et pour justifier les Ecritures, il s'écria: *J'ai soif.* Par la sixieme, il déclara que tout étoit accompli; et ce fut un témoignage qu'il rendit de l'obéissance qu'il avoit prati-

quée jusqu'au bout, et du plaisir qu'il avoit de voir la volonté de son Pere accomplie. Comme s'il eût dit : A mon Pere soit toute la gloire ; il ne reste rien à faire de tout ce qu'il m'a commandé, mes desirs sont pleinement satisfaits, et je n'ai plus qu'à mourir, afin que rien ne manque à mon obéissance.

Il prononça la septieme et derniere parole, pour remettre son ame entre les mains de son Pere, afin de finir sa vie comme il l'avoit commencée, par une oblation volontaire de soi même ; avec cette différence pourtant, qu'en venant au monde, il s'offrit à son Pere pour souffrir, et que sur le point de mourir, voyant ses souffrances terminées, il s'offre pour entrer dans la gloire qui lui avoit été promise. En disant cette derniere parole, il expira. C'est-à-dire, qu'il mourut faisant Oraison, et s'entretenant avec son Pere : C'est la disposition où doivent être en sortant de ce monde, les enfans adoptifs de Dieu, à l'exemple de celui qui étoit Fils par nature, et premier né entre plusieurs freres.

Ce qui se passa après la mort du Sauveur, est plus glorieux à ce Dieu-Homme, qu'il ne lui est ignominieux.

Il est vrai qu'il reçut encore une espece d'affront de la part d'un soldat qui lui ouvrit le côté d'un coup de lance, pour lui faire rendre ce qui lui restoit de sang ; mais il reçut d'ailleurs tant d'honneur de la part de son Pere et de la part de ses amis, qui prirent soin de sa sépulture, qu'on peut dire qu'après son trépas, il n'y eut plus que gloire pour lui. Le Ciel s'obscurcit, les pierres se fendirent, la terre trembla, les tombeaux s'ouvrirent, le voile du Temple se déchira, et le Ciel fit alors pour honorer la Mort et la Croix de notre Sauveur, les mêmes prodiges qui éclateront un jour dans la destruction du monde.

Ces prodiges eurent leur effet ; ceux qui avoient été présens à ce spectacle, et qui avoient insulté à J. C. dans son supplice, considérant ce qui venoit d'arriver, s'en retournoient, se frappant la poitrine, et rendant témoignage à l'innocence du crucifié. Le Centurion qui avoit présidé à l'exécution, reconnoît qu'on vient de faire mourir un homme juste, et qui étoit véritablement Fils de Dieu. Les soldats qui le gardoient, font la même confession, et semblent travailler à l'envi à rétablir la

gloire de celui qui vient d'être puni comme un malfaicteur. Le Juge qui l'avoit condamné permet que son corps soit inhumé avec les honneurs ordinaires, et que ceux qui l'ont honoré pendant sa vie, lui rendent les derniers devoirs après sa mort, selon la coutume des Juifs. Ce même Juge avoit déja ordonné qu'on mit sur la Croix, au-dessus de la tête de Jesus, ces paroles: *C'est ici le Roi des Juifs*, et malgré les remontrances des principaux de la nation, il ne voulut jamais permettre que cet écriteau fût changé.

C'est ainsi que Jesus-Christ est honoré après sa mort, et que le Juge, les Exécuteurs, les Spectateurs de son supplice, tout contribue à faire à sa mémoire comme une réparation publique. Le Disciple perfide y avoit lui-même contribué par avance, en confessant son péché. Il est vrai que la mort triomphe de lui pour quelques heures; mais ce n'est que pour rendre sa Résurrection plus éclatante, et son Ascension plus glorieuse. Nous aurons ailleurs occasion de parler de ces deux Mysteres.

En attendant que cette occasion se présente, dites-nous quelque chose qui puisse servir

de sujet de méditation et d'entretien à une personne spirituelle ?

Jesus-Christ en ressuscitant et en montant au Ciel, a fait éclater singulierement sa puissance, sa bonté, et la gloire de son corps, et c'est ce qui doit occuper les personnes qui méditent sur ces deux Mysteres. Il a manifesté sa puissance par la victoire qu'il a remportée sur la mort dans le tombeau, où elle triomphe de tous les autres, par l'épouvante qu'il a jetée parmi les soldats qui gardoient son sépulchre; par la justice qu'il a exercée dans les enfers, où il est descendu pour lier la puissance des Démons, et pour délivrer les anciens Patriarches de leur longue captivité. Sa bonté a paru dans le soin qu'il a pris de consoler par ses fréquentes apparitions, sa Sainte Mere, ses Apôtres, Magdelaine, et les autres femmes pieuses qui avoient été attachées à lui pendant sa vie. Il a glorifié son corps, par la beauté qu'il lui a communiquée, et par le merveilleux éclat dont il l'a revêtu; par l'agilité, qui le faisoit passer en un instant et sans peine, d'un lieu à un autre; par la subtilité, qui le mettoit en état d'entrer

dans les maisons à la maniere des esprits, les portes demeurant fermées ; enfin par l'impassibilité et par une vie toute surnaturelle et toute divine, qu'il a menée depuis sa Résurrection. Le Mystere de l'Ascension nous fournit les mêmes sujets de méditation. Jesus-Christ y donne des marques de sa puissance, en s'élevant au Ciel par sa propre vertu. Il y fait paroître sa bonté, en consolant ses Disciples, en leur donnant sa bénédiction, en leur promettant la venue du Saint Esprit, et son assistance jusqu'à la consommation des siecles. Il y manifesta sa gloire, par la pompe de son triomphe, par l'apparition des Anges, qui annoncerent aux assistans son second avenement en qualité de Juge, et par la nombreuse compagnie de plusieurs Saints ressuscités, qui monterent au Ciel avec lui, comme autant d'illustres témoins de ses conquêtes et de ses victoires.

Tout ce que nous avons dit de Notre Seigneur venant dans le monde, demeurant dans le monde, et quittant le monde, sert à entretenir la vie intérieure : c'est en s'appliquant à ces considérations qu'on acquiert une sainte habitude de la présence de J. C.,

et qu'on entre dans une intime communication avec lui ; ce qui est l'exercice propre d'une ame qui s'occupe dans l'intérieur.

Quel fruit produit cette occupation ?

1. A force de penser à Jesus-Christ, l'ame conçoit pour lui un sentiment de tendresse qui devient dans la suite permanent. 2. Elle acquiert une facilité merveilleuse à se représenter la vie, les actions, et les exemples de ce Dieu-Homme. 3. Elle trouve dans cette occupation un remede toujours présent contre toute sorte de péché. Et si à la contemplation des vertus de notre Sauveur, elle joint, comme elle le doit, la pratique exacte et constante des vertus qu'elle contemple, et l'usage des exercices de piété, elle est dans le chemin qui conduit bientôt à la perfection de la vie intérieure.

CHAPITRE IV.

Des Vertus,

D. *Qu'est-ce que la Vertu ?*

R. C'est une habitude de l'ame qui porte la volonté au bien.

Combien y a-t-il de sortes de vertus ?

Il y en a de deux sortes : les Vertus Théologales, qui sont la Foi, l'Espérance et la Charité : les Vertus Morales, dont quatre, sçavoir, la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance, sont appellées Cardinales, comme étant les principales qui influent dans toutes les autres. Parmi les autres Vertus Morales, la Religion qui regarde le culte divin, tient le premier rang : viennent ensuite la Miséricorde, l'Humilité, la Douceur, la Patience, qui reglent la conduite de l'homme envers le prochain ; la Pauvreté, la Chasteté, l'Obéissance, etc. qui reglent la conduite de l'homme par rapport à lui-même.

A laquelle de ces vertus doit particulierement s'appliquer une personne spirituelle ?

A la douceur, et cela pour trois raisons. 1. Parce qu'on ne sçauroit pratiquer cette vertu sans en pratiquer plusieurs autres. 2. Parce qu'elle est dans l'intérieur, comme un puissant ressort qui donne le mouvement à tout. 3. Parce que N. S. l'a proposée à ses Disciples, comme le but auquel ils doivent tendre : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

Comment justifiez-vous ce que vous dites de la douceur ?

Par le caractere même de cette vertu, qui renferme la plupart des autres. Par exemple, l'humilité se trouve dans la douceur ; l'orgueil ne pouvant compatir avec les sentimens que cette vertu inspire, ni s'accommoder de son langage modeste, et de ses manieres insinuantes. Aussi voyons-nous que ceux qui sont véritablement doux sont toujours disposés à céder en tout aux autres, et à leur faire plaisir. On peut dire en général, que la douceur est une vertu qui nourrit et qui fortifie toutes les autres.

En quoi s'exerce la Foi, et quels effets produit-elle ?

Elle nous fait adhérer fortement aux vérités révélées, et nous porte à y conformer nos mœurs. Elle nous fait vivre selon l'esprit, et nous empêche de nous laisser conduire par notre propre sens, et par notre expérience, qui écartent de la pure Foi, et qui ne manquent point d'égarer, quand on les prend pour guides, et qu'on n'a pas soin de rectifier ce que l'on sent, sur ce que l'on croit.

En quoi consiste le parfait exercice de l'Espérance ?

Dans une confiance sans réserve, qui

va jusqu'à l'abandon, et qui se repose uniquement sur les soins de la Providence.

Quand est-ce que la Charité est parfaite?

Lorsqu'on se conforme en tout à la volonté de Dieu, qu'on se sert de tout pour croître en son amour, et qu'on a un soin particulier de s'avancer dans son service, et de procurer sa gloire.

Qu'est-ce que pratiquer la pauvreté Religieuse?

Se dépouiller volontairement de tous les biens de la terre, user avec modération des choses nécessaires; fuir l'abondance, et se réjouir quand on manque de tout.

A quoi porte la Chasteté?

A s'éloigner de tout plaisir sensuel, à se défendre des attraits du plaisir, à garder exactement ses sens, à fuir les occasions où cette vertu pourroit souffrir la moindre atteinte, et à se priver de toute délicatesse qui flatte le corps.

Quelle est la perfection de l'obéissance Religieuse?

Elle consiste à exécuter promptement les ordres des Supérieurs, en les regardant comme les Lieutenans de Dieu; à obéir volontiers, et avec une espece de joie spirituelle; à soumettre son

son jugement à celui du Supérieur, avec une déférence aveugle.

En quoi consiste la simplicité Religieuse?

A n'avoir qu'une simple vue, qui tend toujours au bien, sans envisager jamais le mal. Elle consiste aussi dans un procédé sans déguisement, et accompagné d'une candeur, qui parte d'un cœur droit et sincere.

Quelles sont les vertus et les saintes habitudes qu'on peut appeller les conservatrices de toutes les autres?

Il y en a particulierement trois; l'Humilité, l'Oraison et l'Abstinence. On peut dire que l'Oraison les arrose; que l'humilité les met à couvert, et que l'abstinence les défend et les conserve, en desséchant la racine des vices qui pourroient les détruire.

Quels devoirs prescrit la vertu de Religion?

Elle en prescrit cinq, et ce sont les principaux qui regardent le culte divin; sçavoir, les Actes d'Adoration, d'Actions de graces, d'Oblation; ce qui comprend le sacrifice de Protestation et de Demande.

Nous parlerons de l'Humilité et de la Miséricorde envers le prochain, dans le Chapitre 4. de la quatrieme Partie.

Quelles sont les fonctions de la Prudence?

C'est de nous marquer la conduite que nous devons garder envers nous-mêmes et envers les autres. Envers nous-mêmes, en nous faisant tenir le juste milieu entre le trop et le trop peu; de sorte que nous ne nous flattions point par délicatesse, et que nous ne nous accablions point par indiscrétion. Envers les autres, en nous apprenant à discerner les esprits, à conseiller et à diriger chacun selon ses besoins; ce qui est du devoir des Supérieurs et des Directeurs des ames.

Quels sont les devoirs de la Justice?

Elle en a deux principaux, qui sont, de rendre à chacun ce qui lui appartient, et d'employer les corrections et les châtimens d'une maniere chrétienne, sans perdre de vue la Charité, et en se proposant le véritable bien de ceux que l'on corrige; en quoi il faut observer trois choses. 1. De punir sans passion. 2. De ne point punir sur le champ celui qu'on surprend en faute, mais d'attendre qu'il ait eu le tems de se reconnoître et de revenir à soi. 3. De faire en sorte que la douceur assaisonne la correction, et que celui qu'on punit,

puisse comprendre qu'on ne cherche que son amendement et sa perfection.

En quoi se montre la force ?

Dans la souffrance et dans les travaux qu'elle fait supporter avec constance : dans la maniere d'agir qu'elle rend généreuse, et capable de surmonter les plus grands obstacles.

En quoi faut-il pratiquer la Tempérance ?

Particulierement en trois choses. 1. Ne pas se rassasier durant le repas, sortant de table sans avoir accordé à son appetit tout ce qu'on pourroit, même sans excès. 2. Se retrancher quelque chose de chaque mets, pour réprimer l'avidité de manger. 3. Ne prendre aucune nourriture entre les repas, si ce n'est pour cause d'infirmité, ou de travail extraordinaire. Tout cela est important pour les personnes qui veulent devenir spirituelles.

Quelles qualités doivent avoir les vertus pour être véritables ?

Il faut qu'elles soient chrétiennes, qu'elles soient intérieures, et pour ainsi dire, profondes ; qu'elles soient solides.

Qu'entendez - vous par vertus chrétiennes ?

J'entends celles qu'on pratique par des motifs de Foi, et en vue de Dieu,

et non par des motifs humains, à la maniere des Philosophes.

Qu'est-ce à dire intérieures et profondes?

C'est qu'elles ne soient pas superficielles, qu'elles partent de l'intérieur, qu'elles tiennent au fond de l'ame, et qu'on n'imite pas la conduite de ces personnes, qui ne réforment pas leur intérieur, et qui se contentent de quelques pratiques extérieures, sans aller jamais à la racine des vices, par une véritable abnégation.

Qu'est ce à dire solides?

C'est-à dire, qu'elles ayent été éprouvées, sans quoi on n'y peut pas beaucoup compter. Nous avons parlé de ces épreuves et de cette solidité des vertus dans le Chapitre 6. de la premiere Partie.

CHAPITRE V.

Des exercices de Piété.

D. *EN quoi consistent les exercices de piété?*

R. Dans une application reglée et constante des puissances de notre ame aux objets de piété.

Y a-t-il beaucoup de ces sortes d'exercices?

Il y en a autant que de différens objets, qui peuvent occuper saintement notre ame ; les uns regardent Notre-Seigneur Jesus-Christ, les autres la sainte Vierge, les Anges et les Saints, etc.

Quels sont les saints exercices par lesquels on peut honorer Jesus-Christ ?

Nous l'honorons, en nous appliquant à le connoître, et à graver son image et son amour dans notre ame ; ce qui se fait à force de penser à lui, et de considérer les choses qui le concernent, et en particulier ses grandeurs, les états différens, et les Mysteres de sa vie, ses actions, sa doctrine et ses souffrances.

Comment s'occupe-t-on de ses grandeurs ?

En les contemplant souvent, pour en faire la base et le fondement de notre dévotion envers Jesus-Christ : car ce sont ses grandeurs qui relevent toutes les actions de sa vie ; et il y en a de deux sortes ; les unes qui ont du rapport à nous, et les autres qui n'en ont point. Etre Dieu et Homme tout ensemble, Fils de Dieu vivant, Principe de toutes choses, Verbe Divin, par qui tout a été fait, et par qui tout subsiste: être le Fils de la sainte Vierge, le plus

parfait de tous les enfans des hommes, le plus relevé en tout, le plus rempli de grace et de vérité ; tout cela n'a aucun rapport à nous. Mais être notre Chef, le premier né entre tous les enfans de Dieu, le Rédempteur du genre humain, le Réparateur du monde perdu, la source de la grace, le juge des vivans et des morts ; tout cela nous regarde et nous intéresse. C'est en considérant avec attention ces qualités de Jesus-Christ qu'on apprend à le bien connoître, et qu'on se remplit de vénération pour lui ; et c'est cette connoissance et cette vénération qui doivent être le principe de tous les devoirs de piété que nous rendons à ce Dieu Homme.

Comment faut-il s'occuper des états et des Mysteres de Notre-Seigneur ?

Il faut en faire souvent le sujet de ses méditations.

Qu'est-ce qu'on appelle Mysteres de Jesus-Christ ?

On appelle ainsi certaines actions remarquables, certains évenemens par lesquels il est entré dans les différens états qui partagent sa vie. Il est évident que son Incarnation l'a fait descendre à la condition des hommes ; que par sa Nativité, il est entré dans l'état d'en-

fance ; que sa Circoncision l'a fait passer dans un état qu'on peut appeller d'attache et de dévouement au service de Dieu son Pere ; que les Mysteres de l'Epiphanie, de la Transfiguration et du Baptême sont comme la base et le fondement de son état glorieux sur la terre ; que sa qualité de Rédempteur est établie sur ses souffrances et sur sa Croix ; que sa Résurrection a donné commencement à la vie surnaturelle qu'il a menée après sa mort ; qu'il est entré par son Ascension dans l'éternité de sa gloire ; et que c'est sur le Mystere de l'Eucharistie qu'est fondé son état de résidence au milieu de nous. Lorsque ces états et ces mysteres sont souvent présens à l'esprit, ils ne manquent point de faire impression, et d'apporter avec eux les graces que le Seigneur y a attachées.

De quelle maniere faut-il s'occuper des actions de Jesus-Christ?

Il faut avoir soin de les parcourir, et de se les représenter par ordre, dans toute la suite de la vie du Sauveur, pour en remplir la mémoire, et pour s'y affectionner. Ces actions, qui sont toutes saintes, peuvent être divisées en vertueuses, pénibles et glorieuses. Les

premieres sont, tous les exemples de vertus qu'il nous a donnés ; de pauvreté dans sa naissance, et durant tout le cours de sa vie, ayant voulu passer pour le fils d'un charpentier, et n'avoir point d'autre ressource que le travail d'un pauvre Artisan : d'humilité dans sa Circoncision et dans son Baptême ; de patience dans ses travaux, dans sa fuite en Egypte, dans ses persécutions et à sa mort ; d'obeissance, dans son exactitude à exécuter les ordres de la sainte Vierge et de saint Joseph ; d'attachement pour Dieu, lorsqu'à l'âge de douze ans il quitta ses Parens pour s'employer aux choses qui regardoient son Pere céleste ; de zèle, prêchant aux peuples, les convertissant, reprenant les Pharisiens, chassant du Temple ceux qui le profanoient.

Parmi ses actions pénibles, on compte ses voyages en Egypte et dans la Judée, ses jeûnes, ses fatigues et ses courses pour la conversion des pécheurs, ses veilles et ses oraisons. Ses actions glorieuses sont les miracles, multiplier les pains, marcher sur l'eau, chasser les démons, ressusciter les morts, etc. C'est en méditant souvent ces actions du Fils de Dieu que l'on contracte

avec lui une sainte familiarité, et qu'on prend du goût pour les Mysteres de sa vie.

Comment faut-il s'exercer en ce qui regarde la Doctrine de Jesus-Christ?

Il ne faut rien oublier pour en imprimer fortement dans l'eprit les points les plus importans, et principalement ces huit, qui sont comme l'abregé de l'Evangile ; aimer la pauvreté; avoir de la douceur ; user de miséricorde ; conserver la pureté du cœur ; avoir faim et soif de la Justice : c'est-à-dire, desirer avec ardeur de profiter en grace et en vertu; pratiquer une mortification continuelle ; avoir l'esprit pacifique ; souffrir patiemment les persécutions. Ce sont les premieres Instructions que notre Sauveur a données à ses disciples ; il faut nous les rendre familieres, et nous en pénétrer si bien, qu'elles se changent, pour ainsi dire, en notre substance, et que nous ne respirions que la doctrine de Jesus-Christ. Et voilà la véritable maniere de s'exercer dans les divines Ecritures ; il faut tirer le suc des vérités qu'elles contiennent, et en faire sa nourriture ordinaire.

Comment faut-il s'occuper des souffrances de Jesus-Christ ?

En conservant le souvenir de sa Passion : ce souvenir doit être continuel ; c'est le Bouquet de myrrhe que l'Epouse des Cantiques portoit toujours sur son sein. On distingue trois sortes de souffrances dans la Passion de Notre-Seigneur. Des peines intérieures, dont les plus considérables sont au nombre de cinq ; savoir, son Agonie dans le Jardin des Oliviers, la trahison de Judas, le renoncement de saint Pierre, la fuite des autres Apôtres, son délaissement de la part de son Pere. Des mépris, dont les cinq plus remarquables sont, les injures qu'il a reçues chez les Pontifes, les dérisions de la part d'Hérode, les clameurs du peuple chez Pilate, la préférence donnée à Barabbas, les malédictions dont il fut chargé, lorsqu'il étoit sur la Croix. Des tourmens extérieurs, dont les principaux sont aussi au nombre de cinq ; les coups de poing que lui donnerent les Soldats, la flagellation, le couronnement d'épines, son accablement et ses fatigues sous le fardeau de la croix, le crucifiement. Il faut qu'à force de se représenter toutes ces circonstances de la Passion, on les grave au fond de son ame ; et que Jesus-Christ souffrant devienne le

principe de notre vie, et l'unique sujet de notre consolation.

Nous avons parlé amplement de Notre Seigneur Jesus-Christ dans le Chapitre précédent ; nous n'en parlons ici qu'en passant, et dans un nouvel ordre, propre à faciliter les saints exercices qu'on pratique à l'honneur de ce Dieu-Homme. De tous ces exercices, le principal est celui qui regarde ses souffrances. Il faudroit, s'il se pouvoit, ne perdre jamais de vue le crucifix ; avoir une vénération singuliere pour les cinq plaies qui y sont représentées, les adorer souvent, y appliquer sa bouche avec respect avant que de s'endormir, lorsqu'on s'éveille et en toute rencontre. Les personnes Religieuses qui ont fait les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, peuvent, en renouvellant ces trois vœux au pied du crucifix, s'en servir comme de trois cloux, pour s'attacher à la croix de notre aimable Rédempteur ; et toutes sortes de personnes peuvent user de cette pratique, par le moyen de l'humilité, de la charité et de la patience.

Il est aussi très-utile de se transporter en esprit dans les lieux où Notre Seigneur a souffert, et de s'y arrêter avec

grande dévotion. Ces lieux sont, le Jardin des Oliviers, les Maisons des Pontifes, le Palais d'Hérode, le Prétoire de Pilate, et le Calvaire. Il ne suffit pas de conserver un léger souvenir de ces lieux ; il faut y penser souvent avec attention, en repaître la vue de l'esprit, et avoir des tems réglés pour les visiter et y faire ses stations, sans se lasser de les considérer. Cet exercice est d'un grand secours dans les tems de tentation et de tristesse : il faut alors se cacher et pénétrer bien avant dans les plaies du Sauveur; se jetter entre les bras de ce Dieu crucifié, méprisé, insulté, abandonné, et mourant pour notre amour. Qu'une ame est heureuse, quand elle n'a d'autre appui sur la terre, que Jesus accablé de douleurs et de souffrances !

Quel ordre peut-on donner à ces différens états de Jesus-Christ, pour s'en occuper durant le cours de la semaine ?

On en distingue sept, qui peuvent servir d'entretien pour tous les jours de la semaine. Par exemple, on peut le lundi s'occuper de l'Incarnation, et du séjour de Notre Seigneur dans les flancs sacrés de la Vierge : le mardi, de son Enfance, en commençant par le mystere

de la Nativité : le mercredi, de sa vie publique, et de ses prédications : le Jeudi, de sa résidence dans l'Eucharistie : le vendredi, de sa Passion : le samedi, de sa mort ; et le Dimanche, de sa gloire. Ce soin que l'on prend d'adorer Notre Seigneur régulierement chaque jour dans quelqu'un de ces états, de se remplir de ses Mysteres, et de s'en rendre la pensée familiere, produit infailliblement une solide et continuelle dévotion envers Jesus-Christ.

Ne seroit-ce pas une sainte pratique de s'entretenir des états et des mysteres de Notre Seigneur durant le cours de l'année, en suivant l'ordre selon lequel l'Eglise en renouvelle la mémoire?

Il seroit sans doute fort convenable et fort utile de porter dans son esprit une idée générale des principaux états du Fils de Dieu, afin d'en faire successivement le sujet de ses entretiens intérieurs pendant l'année. Pour se conformer à l'esprit de l'Eglise, il faudroit s'occuper du saint Avenement du Sauveur et de son enfance, depuis l'Avent jusqu'à la Septuagésime ; de sa Passion jusqu'à Pâques ; de son état glorieux, jusqu'à la Pentecôte ; ensuite, de la venue du S. Esprit, et de l'Eucharistie ; et le reste de l'année jusqu'à l'Avent,

des actions particulieres de sa vie, de sa conversation avec les hommes, de sa Prédication et de ses miracles. Ces idées générales de nos mysteres, font une impression plus douce et plus relevée que les idées particulieres, et donnent une merveilleuse facilité à s'entretenir avec J. C.

N'avez-vous point de pratique à donner pour assister à la sainte Messe ?

Il faut se prosterner au commencement avec beaucoup d'humilité, lorsque le Prêtre se prosterne, et demander à Dieu le pardon de ses péchés. Et comme la Messe est une représentation de la vie et de la mort de Jesus-Christ, il faut en y assistant s'occuper de ces deux grands objets; penser à la naissance du Sauveur, au *Gloria in excelsis ;* à ses Prédications, quand le Prêtre dit l Evangile ; commencer dès l'Offertoire, à considérer les principales circonstances de sa Passion ; son entrée dans Jerusalem, lorsque le Prêtre prononce ces paroles · *Sanctus, Sanctus, Sanctus, Hosanna in excelsis ;* l'élévation de la croix, lorsqu'on éleve l'Hostie ; lorsqu'on la partage, il faut penser à sa Mort ; et à sa Sépulture, lorsqu'on met dans le calice la particule de

l'Hostie. On s'entretient de la sorte, jusques vers la communion du Prêtre; et alors on se prépare par une humilité profonde, et par une contrition sincere, à s'unir avec Jesus-Christ, en faisant la communion spirituelle, qui consiste dans un desir ardent de recevoir ce Dieu-Homme. Le reste de la Messe doit être employé en actions de graces.

Quels exercices de piété peut-on pratiquer pour honorer la sainte Vierge?

On doit s'intéresser à tout ce qui la regarde; y penser souvent, en faire le sujet de ses méditations, et l'objet de ses complaisances. On distingue dans la sainte Vierge, les joies qu'elles a reçues; les douleurs qu'elle a souffertes; les vertus qu'elle a pratiquées. On remarque aussi certaines actions et certaines circonstances de sa vie, qui sont le sujet des Fêtes que l'Eglise célebre à son honneur. C'est en se proposant souvent ces sortes d'objets qu'on se remplit d'estime et d'amour pour la sainte Vierge, et qu'on jette les fondemens d'une dévotion particulierement nécessaire aux personnes qui veulent devenir intérieures.

Pour ce qui regarde les joyes que la Mere du Sauveur a ressenties, on en

compte ordinairement six. Elle reçut la premiere, lorsqu'après la Salutation Angélique, elle conçut le Verbe Divin dans ses entrailles par l'opérarion du S. Esprit. La seconde, à la Naissance de son Fils. La troisieme, lorsqu'après l'Adoration des Mages, Siméon et Anne la Prophetesse célébrerent les louanges de son Fils. La quatrieme, lorsqu'elle le retrouva dans le Temple, après l'avoir cherché pendant trois jours. La cinquieme, lorsqu'il lui apparut, après sa Résurrection. La sixieme, lorsqu'elle le vit monter triomphant au Ciel.

Quelles sont les principales douleurs de la sainte Vierge ?

Le nombre de ses douleurs égale celui de ses joyes. Elle reçut la premiere le jour de la Circoncision, lorsqu'elle vit son Fils blessé et répandant son sang. La seconde, lorsque Siméon lui dit qu'elle auroit l'ame transpercée d'un glaive. La troisieme, lorsqu'il fallut fuir en Egypte, pour se dérober à la persécution d'Hérode. La quatrieme, lorsque Jesus demeura perdu pendant trois jours. La cinquieme, lorsqu'on lui annonça que son Fils avoit été saisi, et que l'on commençoit à le tour-

menter. La sixieme, lorsqu'elle le vit expirer sur la croix.

N'avez-vous point d'autre exercice pour honorer la sainte Vierge ?

Il y en a un très-utile ; c'est la considération de ses vertus, de son humilité marquée dans ces paroles : *Voici la Servante du Seigneur ;* de son grand amour pour la pureté, qui lui fit répondre à l'Ange : *Comment cela se fera-t-il ? Car je ne sçai ce que c'est que d'avoir commerce avec un homme ;* de son obéissance, qui a été le principe de cet admirable consentement : *Que votre parole s'accomplisse en moi* ; de sa charité, qui lui fit entreprendre un pénible voyage, pour visiter sa cousine Elisabeth ; de sa patience dans les travaux et les persécutions, dans la disette de toutes choses au tems de son accouchement, et dans sa fuite en Egypte ; de sa constance à demeurer ferme au pied de la croix. Il faut penser souvent à ces vertus, et les savourer par la méditation ; il y a des personnes qui se servent de cette pratique, en disant le chapelet, et qui à chaque dixain méditent sur quelqu'une des vertus de la sainte Vierge.

Comme l'Eglise honore plusieurs Mysteres dans la vie de la Mere de

Dieu, aussi bien que dans la vie de Jesus Christ ; c'est un exercice très-saint, que de se représenter souvent ces Mysteres, et sur tout dans les tems où l'Eglise en renouvelle la mémoire. On en compte six, qui donnent lieu aux six principales Fêtes de la sainte Vierge, et qui sont, sa Conception, sa Nativité, son Annonciation, sa Visitation, sa Purification, sa Mort, et son Assomption.

Ces exercices, lorsqu'on les pratique avec assiduité, produisent bientôt un tendre amour, et un saint attachement pour la Mere de Dieu, ce qui est un des plus grands trésors que les personnes pieuses puissent posséder. L'expérience nous fait voir que ceux qui participent le plus à l'esprit de Jesus Christ, se lient étroitement à la sainte Vierge ; qu'ils la regardent comme leur Mere, et qu'ils éprouvent qu'elle est la dispensatrice des graces, et le canal par lequel les bénédictions du Ciel découlent sur nous.

On peut joindre à ces exercices quelques devoirs particuliers ; par exemple, se consacrer au service de cette Reine des Anges, les jours qu'on célebre ses Fêtes ; jeûner le samedi à son

honneur, et autres pratiques semblables.

Quels exercices de piété prescrivez-vous à l'honneur des Anges?

Premierement, chacun doit avoir une dévotion particuliere envers son bon Ange, se recommander souvent à lui, et conserver un souvenir plein de reconnoissance, des obligations qu'il lui a. Nous devons aussi dans le besoin nous adresser aux Anges Gardiens des personnes avec lesquelles nous traitons, afin de les engager à favoriser les bonnes intentions que nous avons pour ces personnes.

Secondement, il faut avoir recours aux Anges tutélaires des lieux, des Nations, et des pays où nous nous trouvons; lier avec eux une espece de commerce familier; être bien persuadé qu'ils nous assistent dans nos travaux; qu'ils sont présens dans tous les lieux confiés à leur vigilance, et qu'ils s'intéressent particulierement aux fonctions et aux exercices de la Religion chrétienne; parce qu'ils exercent un ministere de charité pour le salut des ames soumises à l'empire de J. C.

Quels sont les devoirs de piété dont il faut s'acquitter envers les Saints?

Ces devoirs peuvent être aussi variés que les Saints sont différens entr'eux. Il est permis à chacun de suivre en cela sa dévotion et son attrait particulier. Rien n'empêche aussi qu'on ne distingue plusieurs ordres différens parmi les Saints. Il y en a qui ont été les colonnes de l'Eglise, comme les Apôtres, auxquels on peut ajouter saint Joseph, saint Jean-Baptiste, sainte Anne, sainte Magdelaine. On peut mettre dans le second ordre, les Etiennes, les Laurens, et les autres grands Martyrs, comme sainte Thecle, sainte Catherine, sainte Agnès, etc. Le troisieme ordre renfermera les autres Saints, qui ont été successivement dans l'Eglise l'objet de la piété des fideles : tels sont saint Gregoire Thaumaturge, saint Nicolas, saint Martin, saint Benoît, saint Bernard, saint Dominique, saint François, saint Vincent Ferrier, saint Bernardin, Saint François de Paule, saint Ignace, saint François Xavier, sainte Thérese, saint Charles Borromée. On peut régler sur ces différens ordres, la dévotion envers les Saints, et proportionner les hommages qu'on leur rend, au caractere de leur sainteté, et aux services qu'ils ont rendus à l'Eglise.

En quoi consiste ces hommages que l'on rend aux Saints ?

Ils consistent particulierement à conserver le souvenir de leurs actions, et des principaux endroits de leur vie ; à honorer leurs Reliques ; à les invoquer souvent, et à leur demander qu'ils nous assistent pendant la vie, et singulierement à l'heure de la mort. Il seroit très-utile d'en choisir un chaque jour, et de se le proposer pour modele, tâchant de l'avoir toujours présent, et s'entretenant intérieurement avec lui. Ou bien, (pour ne pas changer *si* souvent) il faudroit au commencement de chaque mois, jetter les yeux sur quelques-uns des Saints dont on doit célébrer la Fête, se mettre sous leur protection, s'entretenir avec eux, et s'occuper de leurs principales vertus durant tout le mois. Par exemple, au mois de Juillet, saint Jacques, sainte Anne, saint Alexis, saint Bonaventure, saint Ignace, pourroient servir de matiere à cette sorte d'exercice. Il convient sur toutes choses, que chacun ait une dévotion particuliere au Saint dont il porte le nom ; qu'il n'en perde jamais le souvenir, et qu'il l'invoque en tous ses besoins.

CHAPITRE VI.

De la vie parfaite.

D. *Qu'est-ce que la vie parfaite ?*

R. C'est celle où l'homme, après avoir beaucoup travaillé à sa perfection, avec les secours ordinaires de la grace, n'agit plus de son propre mouvement; mais suit en tout la conduite et le mouvement du Saint Esprit. On appelle cette vie l'état passif; parce que l'ame y reçoit des opérations de Dieu, dont elle n'est que le sujet, et qu'elle ne contribue à bien des choses, qui se passent en elle, que par le consentement qu'elle y donne.

Comment est-ce que Dieu opere dans les ames qui sont dans cet état ?

Il y opere en trois manieres; en les purifiant, en les illuminant, et en les embrasant de son amour.

Comment est-ce qu'il les purifie ?

Par trois sortes de souffrances, dont la premiere vient d'une terrible impression que la Majesté de Dieu fait sur elles. La seconde, d'une crainte excessive de la Justice divine. La troisieme, d'une forte impulsion au mal, Dieu

permettant pour un temps que les vices les attaquent, et fassent sur elles de vives impressions.

Comment est-ce que l'impression de la majesté de Dieu tourmente une ame ?

C'est par une représentation de la grandeur de Dieu, si vive, et si terrible, qu'on a peine à le soutenir. C'est ce qui faisoit dire à Job : *Je ne voudrois point que Dieu combattît contre moi de toute sa force, ni qu'il m'accablât par le poids de sa grandeur.* Et dans un autre endroit : *J'ai toujours craint Dieu, comme des flots suspendus au dessus de moi.* Cette peine est comme un poids immense sous lequel on se voit continuellement sur le point de succomber.

Job. c. 23. v. 6.

Ibid. c. 31. v. 23.

Comment est-ce que la Justice divine exerce à son tour une ame que Dieu veut purifier ?

En lui imprimant un sentiment de crainte, qui ne la quitte jamais. Dans cette disposition, elle s'imagine voir en Dieu un Censeur sévere, qui ne veut point faire de grace, et qui la reprend durement en toute rencontre, sans lui donner le loisir de respirer. Il semble que le saint homme Job faisoit cette terrible expérience, lorsqu'il disoit : *Jusqu'à quand différerez-vous de m'é-*

Job c. 7. v. 19.

pargner et de me donner quelque relâche, afin que je puisse un peu respirer. L'ame ainsi pressée par la crainte, tremble sur toutes ses actions; et comme si Dieu étoit devenu son ennemi, elle lui dit quelquefois: *Pourquoi m'avez-vous mis dans un état contraire à vous?* Il lui semble même en certains tems, que Dieu s'applique à la trouver coupable; et alors elle lui dit: *Regardez vous les choses comme un homme les regarde pour vous informer de mes iniquités, et faire une exacte recherche de mon péché?*

Ibid. c. 7. v. 19.

Ib. c. 10. v. 4. 6.

Le Démon de son côté travaille à augmenter le trouble où il voit cette ame plongée; il la remplit de fausses idées, qui tendent à lui persuader que Dieu l'a abandonnée. Dans ce triste état elle se sent poussée à dire comme Job: *Que le jour auquel je suis né, périsse.* On vient jusqu'à s'imaginer qu'on est coupable des péchés d'autrui, auxquels on n'a point de part, et on dit à Dieu: *Est-ce que vous vous plairiez à m'opprimer par la calomnie?* On ne prend pas garde que le malin esprit mêle ses illusions avec l'opération divine. Et comme si Dieu étoit l'auteur de l'étrange perplexité où l'on se trouve, on est tenté de lui dire: *Vous voulez me consumer par les*

Ib. c. 3. v. 3.

Ib. c. 10. v. 3.

Ib. c. 17. v. 26.

péchés

péchés de ma jeunesse. C'est-à-dire, qu'en certains momens où la tentation est plus violente, le démon profitant de l'accablement où il trouve l'ame, fait tout ce qu'il peut pour lui faire regarder Dieu, non-seulement comme un Juge inexorable, mais encore comme un persécuteur. Témoin ce que dit Job à ses amis : *Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu ?* Jb. c. 19. v. 22.

Cependant au milieu de ce trouble, Dieu aime l'ame, et il en est aimé ; l'épreuve où il l'a mise, et la tentation qu'il permet, sont un effet de l'amour qu'il a pour elle ; il veut la purifier en l'affligeant ; et (comme s'exprime le bienheureux Jean de la Croix en cette matiere,) *il la purge afflictivement.* Il est à croire que Job étoit dans cette épreuve, et qu'il souffroit de terribles impressions de la part du démon, lorsqu'il disoit ce que nous venons de rapporter ; et cela suffiroit pour justifier les expressions fortes dont il se sert en parlant à Dieu, quand Dieu lui même n'auroit pas pris soin de le justifier.

En quoi consiste l'épreuve qui vient de l'impulsion au mal ?

En ce que Dieu permet à Satan de remuer les passions d'une maniere aussi

vive, que si on étoit actuellement sujet aux vices auxquels on se sent porté. De sorte que ceux qui sont ainsi éprouvés, ne se reconnoissent pas eux-mêmes, et que se voyant à tout moment sur le point de tomber, ils regardent leur perte comme prochaine.

On ne peut pas comprendre combien grande est cette peine. On sçait qu'on a beaucoup aimé Dieu, qu'on a travaillé pour lui plaire, qu'on s'est adonné à la pratique des vertus ; et l'on se voit comme en proie aux vices, et avec aussi peu de goût pour la vertu, que si on ne l'avoit jamais pratiquée. Ce n'est pas que Dieu ne donne de puissans secours en cet état ; mais l'entier affranchissement ne vient qu'après le tems que Dieu a marqué. Tandis que l'épreuve dure, on se regarde comme perdu. Et cela par un effet de l'opération du démon, qui empêche une ame de jetter la vue sur ce qui pourroit la consoler, et ne lui permet de penser qu'aux péchés prétendus qu'elle commet.

Comment se peut-il faire qu'une ame soit purifiée par de telles impressions ?

Une comparaison familiere le fera comprendre. Quand on veut nettoyer

la vaisselle, on commence par la salir davantage ; et cette nouvelle souillure dont on la couvre, sert à la rendre plus belle qu'elle n'étoit auparavant. Ainsi en est-il d'une ame que Dieu éprouve, et qu'il veut purifier. Pour la rendre humble, il permet qu'elle soit attaquée par des tentations d'orgueil ; il se sert des impressions d'impureté, que le démon fait sur elle, pour la rendre pure et chaste, et il la laisse en proie aux aversions involontaires, et aux mouvemens de la colere, afin qu'elle devienne douce et débonnaire. Ces tentations qui l'humilient, qui la font gémir devant Dieu, et soupirer après le véritable bien, produisent tous ces bons effets.

Ne pouvez-vous pas expliquer en détail comment une ame est purifiée par des impressions qui combattent ce que la grace a déja produit de bien en elle ?

Dans cet état pénible, elle fait de plus grands efforts pour recourir à Dieu, pour détester et pour repousser le mal qui la presse ; et c'est ainsi qu'elle se purifie, comme l'or dans la fournaise. Nous lisons dans l'Ecclésiastique : *Que sçait celui qui n'a point été tenté ?* Et saint Pierre exhorte les Fideles à se

Eccl. c. 34 v. 9.

réjouir, lorsqu'ils se voyent affligés de
Epit. 2. Pe. c 1. v. 7. plusieurs maux ; *afin*, ajoute-t-il, *que votre foi ainsi éprouvée, étant beaucoup plus précieuse que l'or qui est éprouvé par le feu, se trouve digne de louange.* C'est ce qui s'accomplit dans les épreuves dont nous parlons. Une ame qui les soutient avec courage, peut dire qu'elle porte la plus pesante de toutes les croix, et qu'elle donne à Dieu de grandes preuves de sa fidélité. Et il arrive enfin que par les efforts qu'elle fait, elle remporte une pleine victoire sur tous ses ennemis, jusqu'à déraciner l'amour-propre, jusqu'à se dépouiller de tout ce qui tient du vieil homme, jusqu'à détruire les restes de la tache originelle, autant que tout cela se peut dans ce lieu de tentation, où la concupiscence n'est jamais entierement éteinte.

Aussi voyons nous que les ames qui ont passé par ces épreuves, sont extrêmement généreuses et pleines d'ardeur pour Dieu ; parce qu'il n'y a presque plus rien d'impur, de charnel, ni de grossier en elles ; le feu de la tribulation y ayant consumé tout ce qui s'opposoit à la grace et à l'amour de Dieu.

On n'en vient pas là sans de grandes violences. Dieu qui purifie l'ame dans

ces épreuves, n'épargne en rien la nature ; il en fait si bien sentir les miseres, que cette seule vue est une peine presqu'insupportable. Quoiqu'on ait aimé Dieu, et qu'on l'aime encore, on ne voit en soi-même qu'opposition à cet amour. Cependant on y tend de toutes ses forces, parce qu'on en comprend toujours mieux la nécessité ; et quoique par tous ses efforts on ne puisse pas en acquérir la perfection, on ne laisse pas de s'y disposer.

On peut comparer cet état à celui des ames qui souffrent les peines du Purgatoire. Ces ames soupirent après le souverain bien avec les desirs ineffables ; elles trouvent de grands obstacles, soit du côté de leurs péchés, qui les retiennent, soit du côté de Dieu, dont l'infinie pureté les rejette ; mais ces obstacles augmentent les desirs en s'y opposant, et préparent ces ames à la possession du bien après lequel elles soupirent. Ainsi en est il d'une personne que la Justice divine retient dans la fournaise de la tribulation spirituelle : tourmentée de tous côtés, tant par les suggestions et les illusions du démon, que par la vue de sa propre misere, elle livre de rudes combats, elle souffre de

cruelles peines; mais par ces combats et par ces peines, elle se dispose à quitter la vie surnaturelle et terrestre, pour commencer une vie surnaturelle et divine que son époux céleste lui prépare.

Comment est-ce que Dieu illumine l'ame dans la vie parfaite?

Par l'infusion de la lumiere qu'elle reçoit sans y rien contribuer, et en s'y disposant d'une maniere qu'on peut appeller passive. Cette illumination se fait quelquefois à la premiere conversion, et elle vient en un instant avec le premier attrait que Dieu donne. L'ame voit en un moment tout ce qu'elle doit connoître durant toute sa vie; la grandeur de Dieu, le néant des créatures, la sagesse des conseils évangéliques, toutes les vérités morales; si bien que tout ce qu'elle connoît dans la suite, soit par la voie de la prédication, soit par la lecture des bons Livres, soit par les instructions du Pere spirituel et du Directeur, n'est que comme une reminiscence de ce qu'elle a découvert à la faveur du premier rayon de la lumiere divine.

Quelquefois aussi le S. Esprit n'éclaire l'ame que successivement et comme par dégrés; et alors il prend occasion de

tout ce qui se présente à elle, des animaux, des arbres, des fleurs, et des autres créatures, pour lui apprendre de grandes vérités, et pour l'instruire secretement de ce qu'elle doit faire pour son service.

Dieu n'a-t-il point d'autres manieres d'illuminer les ames dans cette voie parfaite et surnaturelle ?

La vue de ce qui se passe en elles-mêmes, contribue aussi beaucoup à les éclairer ; Dieu leur faisant voir les choses dans leur intérieur comme dans un miroir. Ces connoissances sont d'autant plus sûres, qu'elles sont expérimentales, et fondées sur le sentiment de leur misere, qui les instruit efficacement, et d'une maniere pratique, des secrets et des opérations de la grace, non-seulement pour leur propre conduite, mais encore pour la conduite des autres. Ceux qu'elles instruisent, ou qui s'adressent à elles pour prendre conseil, sont surpris de les voir pénétrer dans leur intérieur, discerner avec facilité les mouvemens de la nature d'avec ceux de la grace, et découvrir tout ce qui se passe dans leur cœur.

Cette grande lumiere est un effet de

l'épreuve qui a précédé, et qui a purifié jusqu'au fond de l'ame ; car il faut que cette parole s'accomplisse : *les ténebres se changent en lumiere*. Et cette autre encore : l'affliction donne l'intelligence pour comprendre, et la sagesse pour conduire et pour conseiller. Une ame qui a puisé dans cette source, est véritablement éclairée et sçavante dans les voyes de Dieu. Si elle s'applique à la lecture des Prophetes, des Pseaumes ou de l'Evangile, elle comprendra sans peine les vérités les plus cachées, soit spéculatives, soit pratiques : elle y découvrira de grands sens, que la plupart des hommes n'apperçoivent pas. C'est ce qu'a remarqué l'Auteur du Livre de l'Imitation de JESUS : qu'une ame humble, instruite par la tribulation, découvre en un moment plus de vérités qu'elle n'en eût appris pendant plusieurs années, qu'elle auroit passé dans les Ecoles. Et il n'est pas nécessaire qu'une ame conduite par cette voie, fasse des efforts pour chercher la lumiere dont elle a besoin ; il faut qu'elle se tienne en repos ; elle sera toujours plus capable de voir ce qui lui convient, lorsqu'elle se conservera dans la paix ; et son Epoux céleste sera toujours plus

Psal. 138. *v.* 11.

disposé à l'éclairer, et à lui suggérer les expédiens dans les rencontres difficiles, lorsqu'il la trouvera dans une assiette tranquille, que si elle se donnoit de grands mouvemens.

C'est le propre de l'Esprit de Dieu, de donner aux ames humbles, des lumieres sûres pour se déterminer promptement dans les occasions épineuses, et de leur communiquer la sagesse pour triompher des vaines subtilités, et des artifices des prudens du siecle ; comme il a paru en Jesus-Christ, le chef de tous les Saints. Les Pharisiens lui faisoient souvent des questions captieuses pour l'embarrasser, et ils étoient toujours embarrassés eux-mêmes par les réponses qu'il leur faisoit. C'est pour cela qu'il est dit dans la Sagesse, que l'Esprit de Dieu est subtil, pour percer le vuide de la sagesse mondaine, et pour la forcer dans les détours qu'elle a coutume de prendre. Quand J. C. n'auroit pas dit : *Je vous donnerai des paroles et une sagesse, à quoi tous vos ennemis ne pourront résister ni rien opposer* ; l'expérience nous apprend que la prudence du siecle est toujours déconcertée en présence des serviteurs de Dieu. L'Esprit saint communique aussi

Luc. c. 21. v. 25.

par le don de science, de grandes lumieres sur les choses naturelles, et encore plus, sur celles qui sont au-dessus de la nature. D'où il arrive quelquefois, que des personnes sans talens et sans étude pénétrent les choses divines, et raisonnent juste sur des matieres, qui sont du ressort de la Théologie, et qui passent la capacité du commun des hommes. Ces personnes sont aussi fort éclairées sur tout ce qui appartient à la Foi : elles ont des notions très-nettes et très-vraies de la nature de Dieu, de la sainte Trinité, de l'Incarnation, des Sacremens, de l'économie de la grace : elles sont en état de rendre raison des principaux Mysteres de la Religion Chrétienne.

Combien y a-t-il de sortes de lumieres dans cette voie surnaturelle et parfaite dont nous parlons ?

Il y en a deux : l'une distincte, découvre des vérités particulieres, et instruit sur des sujets distincts, tant de spéculation, que de pratique : l'autre indistincte, générale et confuse ne découvre d'abord rien de particulier à l'ame ; mais la remplit d'une idée générale de Dieu, accompagnée d'un goût amoureux de sa bonté ; ce qui

produit la paix et le calme dans les puissances. Il est vrai pourtant que cette idée générale renferme en soi les connoissances particulieres et les vérités distinctes qui ne manquent point de se développer et de se produire lorsqu'on en a besoin: voici comment cela se passe.

Il arrive souvent que l'ame dans son oraison, est remplie d'une lumiere céleste, qui ne lui donne aucune idée particuliere de quoi que ce soit : elle ne sçait ce qu'elle connoît ; tout ce qu'elle peut assurer, c'est qu'elle adore Dieu, pour ainsi dire, au plus haut de son esprit ; qu'elle se sent pleine de force, de recueillement et de lumiere. Mais ensuite dans la pratique elle est merveilleusement aidée par la vertu de cette lumiere tranquille, qu'elle a reçue dans son oraison : les connoissances distinctes viennent à propos à son secours ; par exemple lorsqu'il s'agit de parler de Dieu, elle tire ses pensées comme d'un Trésor. Ce Trésor n'est autre que cette lumiere confuse, qui sembloit n'être rien dans le tems qu'elle étoit communiquée, et qui se trouve ensuite être tout ; parce qu'elle tient au principe universel, c'est-à-dire à la source où l'on puise toute sorte de bien.

N'est-il pas à craindre que cette sorte d'oraison ne soit une pure oisiveté ?

Nullement ; car quoique l'ame dans le saint repos dont elle jouit, semble ne point agir, les effets qui s'ensuivent, font assez voir qu'elle est dignement occupée. Et sans recourir aux effets, on ne peut pas appeller oisiveté, une douce attention de l'esprit, qui contemple un objet excellent dont il est plein, et qui écoute en silence les paroles intérieures qu'on lui dit. Ce seroit porter un grand préjudice à une ame, que de l'obliger à quitter ce repos, pour faire des opérations distinctes, beaucoup inférieures à cette simple vue, qui cause le repos dont l'ame jouit, et qui la tient attachée au bien immuable dont elle se repaît.

L'ame qui est dans cette oraison, connoît-elle le bien qu'elle possede ?

Il arrive souvent qu'elle ne le connoît pas ; la lumiere dont elle est remplie étant si subtile et si déliée, qu'elle ne se laisse point appercevoir. C'est pour cela qu'elle croit les personnes qui ont des connoissances distinctes, mieux partagées qu'elle, parce qu'elles peuvent dire ce qu'elles connoissent. Les effets qu'elle éprouve hors de l'oraison,

pourroient bien lui faire comprendre l'élévation de son état: mais elle ne sçait que penser de ces effets, et ne s'avise point de les rapporter à son Oraison de repos. C'est au Directeur à connoître le Trésor que cette ame possede; et quand il le connoît, à ne point traverser les desseins de la grace, par une conduite contraire à celle de l'Esprit de Dieu.

Comment est-ce que Dieu embrase les ames de son amour, dans cette vie parfaite?

En leur découvrant au fond de leur cœur, sa bonté, ses divins attributs, et son essence même; non par la vision, qui est réservée pour la vie future; mais par des notions si claires et si distinctes, qu'elles allument dans ces ames un brasier ardent, par lequel elles ont du plaisir à être consumées. Leur Epoux céleste de son côté prend plaisir à leur étaler ses beautés et ses richesses, c'est-à-dire, ses perfections infinies; leur découvrant successivement, et comme par dégrés, sa puissance, son immensité, sa douceur, sa majesté, et les autres grandeurs de son être incompréhensible: ce qui les charme, les ravit, et les embrase de telle sorte, qu'elles en sont presque réduites à une défaillance

continuelle. C'est par ces impressions fortes et pénétrantes, que Dieu instruit à fond les ames, et qu'il grave ses enseignemens, pour ainsi dire, dans leur substance : et alors elles sçavent les choses, non pour les avoir ouï dire, mais comme les ayant expérimentées, et comme ayant goûté et vû par elles-mêmes, combien le Seigneur est doux.

Ces opérations de la grace conduisent quelquefois à une continuelle expérience de la bonté de Dieu, et à une jouissance perpétuelle de ses faveurs et de ses richesses. Et c'est cet état que les Saints ont communément appellé les Noces spirituelles, parce que l'ame y jouit sans cesse dans son intérieur, de la possession de son Epoux. Mais elle n'en jouit pas toujours de la même maniere. Quelquefois elle le possede en paix, et dans un doux repos; sentant au-dedans d'elle-même comme un feu lent, qui la consume, et qui est merveilleusement entretenu par l'onction d'une douceur céleste. Quelquefois aussi Dieu se communique à elle par des ardeurs soudaines : la vue de quelqu'une de ses perfections, qu'il lui découvre, l'embrase plus promptement, qu'une étincelle n'enflamme la poudre,

lorsqu'elle tombe dessus. Elle reçoit aussi des visites auxquelles elle ne s'attendoit pas ; son Epoux céleste se plaisant quelquefois à la prendre, pour ainsi dire, au dépourvu. C'est dans ce sacré commerce et dans ces intimes communications, qu'elle passe heureusement sa vie.

Nous lisons en plusieurs endroits de l'Ecriture, des paroles qui désignent ce commerce sacré. Il est dit dans l'Apocalypse : *si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi.* J. C. nous marque encore mieux cette étonnante familiarité dont il use envers celui qui l'aime, lorsqu'il dit : *je me ferai connoître à lui.* Et dans le même endroit parlant au nom de son Pere Céleste, il ajoute : *Nous le visiterons, et nous établirons notre demeure en lui.* Telles sont les faveurs que Dieu accorde à une ame qu'il embrase de son amour, lorsqu'il veut l'élever à la qualité de son Epouse. Il est visible que l'ame dans cette admirable commerce reçoit plus qu'elle ne met, et qu'on a raison de l'appeller passive.

Apoc. c. 3. v. 20.

Joan. c. 14. v. 21.

Ibid. v. 23.

N'y a-t-il point d'autre maniere par laquelle Dieu allume son amour dans les ames ?

Il le fait encore par la vue des créatures, qui leur prêchant les grandeurs divines, sont comme autant de charbons ardens ajoutés au brâsier qu'elles portent au-dedans d'elles-mêmes. Il leur fait voir dans une fleur, dans un petit insecte, les trésors de sa sagesse et de sa bonté ; et il n'en faut pas davantage pour causer un nouvel incendie. Dieu se sert aussi quelquefois de paroles saintes, pour exciter la flamme qui est dans leur intérieur.

Quelles sont les qualités de cet amour, dont l'ame est remplie en cet heureux état?

Il y en a trois principales. 1. Il est universel ; en ce qu'il remplit toutes les facultés spirituelles avec une telle abondance, qu'il rejaillit sur le corps, et y fait un changement si grand, qu'à peine se connoît-on soi-même. 2. Il est délicieux ; parce que c'est la récompense des épreuves et des pénitences passées. Ces délices consistent dans un goût délicat et permanent de la sagesse et de la suavité de Dieu. 3. Il est continuel ; en ce que l'ame ne perd point de vue le bien qu'elle possede ; qu'elle l'aime presque sans interruption, trouvant toujours dans l'Onction céleste dont elle est remplie, de quoi entre-

tenir sa flamme : jusques-là, que le sommeil ne suspend pas toujours les communications que certaines ames ont avec Dieu.

Ces insignes faveurs ne s'accordent-elles qu'aux ames qui sont dans la vie parfaite ?

Dieu qui est le maître de ces faveurs, les distribue comme il lui plait, et il les donne quelquefois aux commençans en assez grande abondance, avec cette différence pourtant, que ce ne sont alors que des graces qui n'empêchent pas ceux qui les reçoivent de revenir à leur premiere foiblesse. Mais lorsqu'une fois on a passé par les épreuves dont nous venons de parler, ces graces deviennent presque coutinuelles ; elles forment un état permanent, et sont un avant-goût du Paradis pour les personnes qui en sont favorisées.

Comment doit se comporter une ame qui est parvenue à cet état ?

Comme c'est là un état où Dieu agit plus en l'ame, qu'elle n'agit elle-même, il faut que dans le tems des faveurs, aussi bien que dans celui de l'épreuve, elle prenne un soin particulier, 1. de s'éloigner non-seulement de tout péchés, mais encore des moindres défauts, des imperfections les plus lé-

geres, et de toute sorte de satisfaction naturelle : 2. de ne détourner jamais son attention de Dieu, pour être toujours en état de recevoir de lui le secours dont elle a besoin. Pourvu qu'elle use de cette précaution, elle peut se décharger de tous ses autres soins, et ne point se gêner à suivre les pratiques ordinaires et méthodiques de vertu, parce qu'elle a en soi un secours toujours présent qui vaut mieux que toutes ses industries ; sans préjudice pourtant de l'exactitude nécessaire à tout chrétien pour remplir ses obligations et les devoirs de son état; exactitude qui ne coûte gueres aux personnes dont nous parlons, en qui Dieu opere beaucoup.

Quelles sont les vertus qui conviennent à cette vie parfaite ?

Particulierement trois : Une humilité profonde, une grande simplicité, et une charité bienfaisante à l'égard de tout le monde. Les ames de cette élévation ont ordinairement en partage une douceur charmante, qui est l'effet de l'onction que Dieu répand en elles avec sa grace, et du desir qu'elles ont d'imiter celui qui a dit : *Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur.*

Par quels moyens peut-on arriver à cet état de perfection ?

Par trois excellentes pratiques, sans lesquelles on ne sçauroit être consommé en vertu. La premiere est de s'occuper de ce qu'il y a de plus excellent et de plus parfait, d'entreprendre de grandes choses, de ne point les faire paroître sans nécessité, et de conduire en secret et en silence le bien que l'on fait. La seconde est de se destiner à la souffrance, la regardant comme un trésor, et de s'attacher à la croix, jusqu'à l'épouser, pour ainsi dire. La troisieme est de donner toute son attention au souverain bien, et de réunir toutes ses forces pour l'envisager. Avoir toujours Dieu présent, s'affectionner à son service, et ne laisser jamais rallentir le desir de lui plaire; voilà le seul soin nécessaire. C'est de cette disposition intérieure que nous devons tirer toute notre force pour le détail des fonctions et des occupations de la vie. L'Auteur du Livre de l'Imitation de J. C. ne recommande rien tant que cette pratique; il veut qu'on n'envisage que Dieu en tout, qu'on rapporte tout à Dieu, et qu'on voye toutes choses en Dieu, sans quoi on ne sçauroit être ferme dans ses résolutions, ni jouir d'une paix constante.

L'état que nous décrivons dans ce chapitre est fort rélevé, et nous sommes trop foibles pour y arriver avec les efforts d'une application ordinaire. Mais si nous tournons toute notre attention du côté de Dieu, nous nous établirons dans un parfait recueillement, par le moyen duquel nous surmonterons tous les obstacles à la grace, qui seule peut nous conduire à cette sublime perfection. Il s'agit donc d'empêcher qu'il ne se fasse aucune diversion de nos forces intérieures, en vaquant aux choses du dehors, sans nous en occuper au dedans, et en renonçant à tout autre soin qu'à celui de plaire à Dieu, afin que J. C. n'ait pas sujet de nous faire le reproche qu'il fit à Marthe : *Vous vous inquiétez, et vous vous embarrassez de plusieurs choses.* Luc. c. 10. v. 41

A quelle industrie en particulier peut-on avoir recours, pour venir à bout d'une entreprise si difficile ?

Il faut avoir grand soin de conserver la paix intérieure, qui est le mobile et comme l'ame de tout ce grand ouvrage ; ce qui ne peut se faire que par une application assidue et invariable à prévenir les moindres mouvemens qui peuvent altérer la tranquillité du cœur, et

à les étouffer, quand on n'a pas pû les prévenir. Il faut éviter avec un soin égal de se mêler des affaires d'autrui. Par une telle conduite on prépare son ame à servir de demeure à l'Epoux céleste, dont il est dit, *qu'il a choisi un lieu de paix pour son séjour.*

CHAPITRE VII.

Du bon Directeur.

QUelles sont les qualités du bon Directeur?
R. Il y en a trois, qui sont la prudence, la science et le zele.

En quoi consiste la prudence nécessaire à un Directeur?

Elle consiste premierement à conformer sa conduite au caractere de ceux qu'il dirige, et à sçavoir la varier selon leurs besoins; car prétendre assujettir toutes sortes de personnes à une même méthode, ce ne seroit pas les conduire dans la voie de Dieu, mais les obliger à suivre son imagination, et à préférer ses idées aux mouvemens de la grace. Il y a des Directeurs qu'on pourroit comparer à un Médecin qui n'ordonneroit qu'un remede pour toutes sortes

de maux ; ils ont certaines pratiques qu'ils prescrivent à tout le monde, ne prenant pas garde que ce qui est bon à l'un ne l'est pas à l'autre, et que Dieu conduit les ames par des voies bien différentes. Il faut donc qu'un Directeur s'applique d'abord à connoître les dispositions de ceux qui s'adressent à lui avant que de leur rien prescrire : il faut qu'il se défie beaucoup de soi, qu'il se rende dépendant de l'esprit de Dieu, et qu'il ne compte point sur ses lumieres.

C'est ici le second devoir de la prudence : il faut que celui qui dirige suive les mouvemens du S. Esprit, et qu'il ne les prévienne pas. Son premier soin doit être d'observer ce que Dieu a déja fait dans une ame, et de cultiver ensuite ce qu'il y trouve de commencé. Que s'il n'y remanque rien, c'est à lui à y jetter la semence en lui donnant de bons conseils et de sages instructions, prenant garde sur-tout de ne rien précipiter.

La troisieme chose en quoi doit paroître la prudence du Directeur, c'est à proportionner toujours ses conseils aux besoins de ceux qu'il conduit, et à l'état présent de leur ame. Il ne doit

rien déterminer au hasard, pour ne point s'exposer à ordonner à ceux qui commencent ce qui ne peut convenir qu'aux personnes d'une vertu consommée. Le moindre attrait de la grace qui se manifeste dans une ame, paroît à certains Directeurs une raison suffisante de lui laisser prendre l'essor, en lui permettant d'aspirer aux délices du pur amour avant que d'avoir passé par les épreuves ordinaires. C'est agir contre la prudence, qui demande qu'on aide chacun selon sa portée, qu'on retienne les commençans dans les exercices de la vie purgative, qu'on ne prévienne jamais les mouvemens de la grace par des conseils prématurés, et qu'on regle sa conduite sur celle du Directeur invisible, qui est le maître des cœurs.

Quelle est la science qui convient à un Directeur ?

Outre la science des Ecritures saintes, et de la Théologie ; outre les autres connoissances nécessaires à ceux qui ont pour emploi l'instruction des ames, il doit sur-tout être versé dans la science de l'esprit. Cette science roule sur trois points. Le premier regarde l'oraison, qui est le fondement de la vie spirituelle. Dans ce saint exercice les per-

sonnes de bonne volonté, qui sont déterminées à servir Dieu fidelement, se sentent souvent attirées au repos, qui est le don sublime de la contemplation. Cependant comme ce repos fait cesser les actes discursifs, pour établir l'ame dans une douce paix, au milieu de laquelle Dieu se plaît comme sur son Trône ; si le Directeur ne connoît pas bien cette voie, il nuira beaucoup à une ame par son ignorance. Faute de sçavoir distinguer entre le vrai repos et l'oisiveté, il favorisera l'illusion, il approuvera une fausse paix, qui vient du malin esprit ; ou bien prenant pour oisiveté le repos de la contemplation, il se fera un devoir de faire cesser ce calme qui vient du Saint-Esprit, en persuadant à une ame de le troubler par sa propre opération, et de contrarier l'Esprit de Dieu par des actes et par des pratiques qui ne conviennent point à la grace de son état.

Le second point de cette science regarde encore l'oraison, dans laquelle il faut sçavoir démêler les opérations de la grace, des mouvemens de la nature. Il arrive assez souvent qu'après que Dieu a fait entrer une ame dans le repos de la contemplation, il permet qu'elle

qu'elle tombe dans une grande aridité, qu'elle se trouve sans goût, et presque sans nulle connoissance distincte; jouissant pourtant de la paix dans un profond recueillement, et au milieu d'une grande lumiere, qu'on a peine à distinguer des ténebres, parce qu'elle ne découvre rien de particulier. Un Directeur qui ne connoît pas cette opération délicate, traitera de perte de tems ce qui est une occupation très-noble et très-utile : il obligera une ame à redoubler ses efforts, et à troubler par son action tumultueuse l'action de l'Epoux céleste, qui veut qu'on le laisse opérer en paix. On n'entre pas à grand bruit dans le cabinet du Roi, quand on veut en avoir audience. L'ouvrage du Saint Esprit, dit saint Chrysostome, demande de la tranquillité et du silence, comme celui des Peintres, qui ne veulent pas être détournés par le moindre bruit. Rien n'est donc plus nécessaire à un Directeur, que de sçavoir reconnoître le vrai repos aux marques que nous en avons données, pour être toujours en état de le distinguer de l'oisiveté.

Le troisieme point de la science du Directeur, concerne ce qu'il doit sça-

voir pour conduire les ames au milieu des peines et des épreuves qu'elles rencontrent dans la voie de la contemplation. Il doit avoir assez de lumiere et d'expérience pour mettre de la différence entre les peines qui sont un effet de la nature et de l'humeur, et celles qui viennent de Dieu, lorsqu'il entreprend de purifier les ames. Il faut donc sçavoir que le Saint-Esprit, qui est le principe du divin amour, quand il veut préparer les ames à l'union avec Dieu, les fait passer par de rudes épreuves, pour les purifier, pour les élever au-dessus d'elles-mêmes, et pour compenser en quelque maniere la disproportion infinie qui est entre leur nature foible, et la nature divine. Il en use à peu près comme un peintre qui tend sa toile avec soin, l'arrête de tous côtés pour la rendre fixe et immobile avant que de rien ébaucher; ou comme un Brodeur qui prend la même précaution avant que de travailler en or ou en soie sur quelque étoffe. C'est ainsi que l'amour divin attache l'ame à une croix intérieure très-rude; il la lie, pour ainsi dire, et suspend pour un tems l'usage de ses puissances. Et après l'avoir mise en cet état violent, il per-

met qu'elle soit en butte à mille contradictions du dehors ; il la fait souffrir lui-même par de terribles impressions de la justice divine. Une ame ainsi plongée dans l'amertume, et livrée à ses propres misères, n'est plus soutenue que par une force secrette qui ne se fait point appercevoir, et tout ce qu'elle peut faire de mieux, c'est de porter sa croix en patience ; car si elle se donne des mouvemens inquiets pour agir, elle ne fait qu'augmenter ses peines.

Ce qu'on doit lui conseiller, c'est, 1. de se tenir en repos dans cet état de privation, sans faire des efforts pour s'en tirer, jusqu'à ce qu'il plaise à Notre Seigneur de la détacher de la croix, en lui redonnant sa premiere facilité à se servir de ses puissances. 2. Qu'elle s'étudie à être fidele, s'éloignant avec soin de tout ce qui peut déplaire à Dieu. 3. Que pour ce qui regarde l'intérieur, elle se contente de s'attacher à Dieu par un regard simple ; et qu'à l'extérieur, elle ait soin de remplir toutes ses obligations. Voilà les rencontres les plus difficiles où un Directeur a besoin de science. Il est certain que s'il n'est pas instruit de ce que nous venons de dire, il sera fort embarrassé, et que les ames

qu'il conduit se trouveront sans secours.

En quoi consiste le zele du Directeur ?

Principalement en trois choses. La premiere est, qu'il se propose fortement de faire mourir l'amour du monde et de ses vanités, dans les personnes qui s'adressent à lui, ne permettant à aucune de vivre d'une maniere mondaine, et les encourageant toutes de telle sorte, qu'elles renoncent au péché, et à tout ce qui est contraire à la sainteté du Christianisme. Mais ce n'est encore là que le premier pas : il ne suffit pas qu'il étouffe l'esprit du monde dans les ames qu'il dirige; il faut, (et c'est ici la seconde chose en quoi son zele doit s'exercer,) il faut qu'il tâche par toutes sortes de voies, de les porter à la perfection de leur état.

C'est donc à lui à bien connoître les personnes que Dieu lui confie, et à former sur chacune d'elles des desseins de sainteté proportionnés à leur portée, et à la grace qui leur est communiquée, prenant son tems pour arracher de leur ame les imperfections qu'il y trouve, sans se rebuter jamais. Il a besoin d'une grande douceur et d'une sainte adresse pour les porter à la pratique du renoncement ; et il doit user à cette fin

des innocens artifices que le zele suggere en semblables occasions. Après qu'il aura gagné leur volonté, jusqu'à leur faire former la résolution de s'adonner à la vertu sans réserve, il sera tems de déclarer la guerre aux vices par la pratique de ce que nous avons enseigné dans le chapitre 5 de la premiere Partie. Cela demande une attention singuliere à observer jusqu'aux moindres mouvemens de l'intérieur, afin de connoître les passions et les vices qui y dominent, et de choisir ensuite le tems propre pour les combattre. Mais ce à quoi le zele et la prudence du Directeur doivent principalement s'employer, c'est à faire naître la bonne volonté dans ceux qu'il conduit, et à ne point permettre qu'ils se bornent par lâcheté dans leurs projets de perfection, ni qu'ils se contentent d'une vertu médiocre.

Au reste, tous ces soins seroient inutiles, et on n'auroit pas sujet d'en attendre des fruits de conversion et de sainteté, si Dieu ne répandoit abondamment ses graces sur les ames pour lesquelles on travaille. Ainsi le troisieme devoir d'un Directeur zélé, est d'attirer cette abondance de graces et de bénédictions célestes, non-seulement

par ses prieres, mais encore par ses pénitences. C'est ce que le zele a toujours inspiré aux Directeurs éclairés qui connoissoient leurs obligations ; ils ne cessoient ni jour ni nuit de penser à l'avancement de ceux qui étoient commis à leurs soins. Et c'est aussi ce qui faisoit dire au Pere Balthazard Alvarez : que Dieu lui demanderoit compte non-seulement des fautes que les ames qui lui étoient confiées auroient commises par sa négligence, mais encore du peu de progrès qu'elles auroient fait sous sa conduite.



CATÉCHISME SPIRITUEL.

TROISIEME PARTIE.

Contenant plusieurs points importans pour la vie parfaite.

CHAPITRE PREMIER.

Des obstacles à la grace.

La Doctrine de ce Chapitre est tirée d'un ancien Auteur inconnu.

D. *QUels sont les principaux obstacles à la Grace?*

R. Il y en a neuf, que nous allons rapporter, avec les moyens qu'on doit prendre pour les vaincre.

Quel est le premier obstacle?

C'est l'amour déréglé de soi-même, lequel étant incompatible avec la pureté d'intention, fait qu'on se cherche en toutes choses, et qu'on préfere ses

intérêts et sa gloire à la gloire et aux intérêts de Dieu. Cet amour-propre ne se fait pas seulement remarquer dans les actions ordinaires et naturelles ; il se glisse encore dans la voie de la perfection : on pratique les vertus par des motifs intéressés ; on s'attache aux dons de Dieu plus qu'à Dieu même ; ce qui devient ensuite la source de mille erreurs, et de plusieurs péchés où l'on tombe.

Pour surmonter un tel obstacle, il faut, après avoir imploré le secours du Ciel, sans lequel tous nos efforts sont vains, observer toutes nos paroles, toutes nos actions, et tous les mouvemens de notre cœur, et veiller sur nos intentions, afin qu'elles n'envisagent que Dieu, sans que ni les créatures, ni nous mêmes y ayons jamais nulle part, de sorte que nous en venions au point de ne rien dire et de ne rien faire que ce qui peut agréer à Dieu.

Quel est le second obstacles ?

C'est l'amour désordonné des créatures. Cet amour embarasse le cœur, le rend inquiet sur tout ce qui peut arriver ; il y met le trouble et la confusion, et le livre successivement en proie aux passions d'amour et de haine, de

joie et de tristesse, de desir et de craintes ; si bien qu'on n'est pas en état d'appercevoir ni ce qu'on doit à Dieu, ni ce qu'on doit au prochain, ni ce qu'on se doit à soi même.

Ce mal est très-grand, et on ne peut y remédier que par une vigilance assidue à conserver la pureté du cœur, et à en défendre la liberté contre l'amour des créatures ; à quoi ne contribuera pas peu de se résigner à la conduite de la Providence; de l'adorer dans tout ce qui arrive ; de se décharger sur Dieu de tous ses soins ; mais sur-tout de se tenir constamment à la porte de son cœur, pour empêcher que rien n'y entre, et que rien ne l'occupe que Dieu seul. Il servira aussi beaucoup de se bien pénétrer de ses grandes vérités : qu'il est avantageux de donner la terre pour avoir le Ciel, et de renoncer au monde pour posséder le Royaume de Dieu ; qu'on ne sçauroit servir deux maîtres à la fois, ni plaire à J. C. qu'on doit aimer, en même tems qu'on donne son affection au monde, que Jesus-Christ a eu en horreur. Au reste, cette maniere de veiller sur nous-mêmes, nous apprendra à nous connoître : il est aisé de juger de nos inclinations par

nos pensées ; ce qui se présente souvent à notre esprit, est toujours ce que nous aimons ; car où est notre trésor, dit J. C., là est aussi notre cœur.

Quel est le troisieme obstacle ?

C'est le penchant que nous avons à satisfaire nos sens, et à chercher nos aises au-delà des bornes de la nécessité et d'une juste discrétion, sur-tout dans les choses qui regardent le manger, le boire, les conversations, les occupations et les amusemens inutiles. On ne sçauroit croire quel grand obstacle le défaut de mortification en ce genre apporte à la paix intérieure, aux délices de l'esprit, et aux progrès de la grace.

Epit. ad Gal. c. 6 v. 8. *Qand on seme dans la chair*, dit l'Apôtre S. Paul, *on recueille de la chair, la corruption et la mort.*

On ne peut surmonter cet obstacle qu'à force de veiller sur ses sens, de résister avec courage aux penchans naturels de s'éloigner des occasions et de tout ce qui peut porter au plaisir, et de se faire violence pour acquérir les vertus contraires à ses mauvaises inclinations, jusqu'à ce que la sensualité soit domptée, et que la chair soit parfaitement soumise à l'esprit.

Quel est le quatrieme obstacle ?

C'est dans plusieurs l'orgueil et la vaine gloire qui les enivrent, et dans d'autres, c'est une complaisance secrete, un desir inquiet, ou une joie vaine de se voir considérés, loués et estimés des autres. Comme ce ne sont pas là des vices grossiers qui attaquent les mœurs, la plupart des hommes les comptent pour rien, et ne prennent aucune mesure pour les combattre; ce qui oblige Dieu, qui ne veut habiter qu'avec les ames humbles, à se retirer d'eux.

On se garantit de ce malheur en s'étudiant à l'humilité, qui est la voie la plus sûre et l'unique pour aller à Dieu. Convainquons-nous bien du besoin que nous avons de cette vertu, et ne cessons jamais de la demander au Seigneur. Ne perdons jamais de vue la grandeur de Dieu, et l'abîme de notre néant. Jugeons-nous nous-mêmes dans la vérité, et croyons-nous les plus grands pécheurs du monde, indignes de toute faveur, et dignes de toute sorte de peine à cause de notre malice et de notre ingratitude. Mettons-nous au-dessous de tous les hommes: souhaitons d'être méprisés et foulés aux pieds: disons souvent comme le Publi-

Luc c. 18 v. 13. cain : *Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi.* Ces sentimens d'humilité gagnent le cœur de Dieu, et nous disposent à recevoir ses graces. Ils nous deviendroient bientôt familiers, si nous faisions réflexion que nous ne pouvons pas faire grand fonds sur notre vertu, que nous avons une peine extrême à surmonter le penchant au plaisir, et à soumettre la propre volonté, et que nous nous trompons souvent nous-mêmes en prenant des mouvemens de la nature pour des preuves de sainteté.

Quel est le cinquieme obstacle ?

C'es une certaine amertume de cœur qui produit les impatiences, les haines, les desirs de vengeance, le mépris des autres. Ceux qui sont sujets à ce vice, murmurent volontiers contre les Supérieurs ; ils s'érigent en juges de leur prochain, ils en font peu de cas. Comme le venin qu'ils ont dans l'ame se communique à leurs yeux, ils en infectent tout ce qu'ils voient ; ils interprêtent mal toutes choses, et se rendent haïssables à Dieu et aux hommes.

On guérit ce mal en s'accoutumant à considérer et à aimer Jesus-Christ dans tous les hommes, à honorer en

eux l'image de Dieu ; à ne souffrir dans son cœur aucun chagrin contre personne ; à se présenter à tout le monde avec un visage agréable, et des paroles de douceur et de charité. Mais le point essentiel pour se corriger de ce vice, est de se faire violence, et d'être toujours sur ses gardes pour ne juger ni n'affliger personne, pour supporter les défauts et les foiblesses des autres, pour les soulager dans leurs besoins, pour leur pardonner les injures qu'on en en a reçues, pour interpréter favorablement toutes leurs actions, et pour secourir indifféremment tous ceux à qui on peut être utile, c'est-à-dire, qu'il faut être prêt à user envers tous et en toute occasion d'une conduite pleine de charité et de compassion.

Quel est le sixieme obstacle ?

Il consiste dans l'attache à son propre sens, à sa volonté et à ses lumieres. Cette attache va si loin en quelques personnes, qu'elles ne veulent se fier ni à Dieu, ni aux hommes : elles se tiennent avec opiniâtreté à leur sentiment, et ne font que ce qu'il leur plaît : c'est-là le principe et le fondement de leur conduite. Les hommes de ce caractere ont beau faire des œuvres qui parois-

sent grandes et saintes, elles sont viles et impures aux yeux de Dieu, parce qu'elles sont gâtées par la propre volonté. Qui détruiroit en soi cette attache, verroit disparoître en même tems la plupart de ses imperfections.

On en vient à bout par un entier renoncement à soi-même, et par un désaisissement général de tout ce qu'on a en propre pour l'abandonner à Dieu sans réserve. Cet abandonnement, pour être parfait, doit renfermer trois choses: une résignation entiere aux ordres de Dieu, jusqu'à prendre plaisir à voir sa volonté accomplie, même à nos dépens: une obéissance fidele aux hommes qui commandent de la part de Dieu; obéissance qui doit s'étendre à tout ce qui n'est pas péché: une généreuse confiance en la bonté du Seigneur, qui ne manque point de venir à notre secours lorsque nous lui remettons tous nos intérêts, qui dispose des biens et des maux à notre avantage, qui entre dans le détail de notre conduite, et qui nous fait trouver dans notre soumission à sa Providence des douceurs auxquelles nous ne nous attendions pas.

C'est donc une pratique excellente pour ceux qui veulent se défaire de l'at-

tache à leur jugement et à leur propre volonté, que de s'accoutumer à recevoir avec un esprit tranquille et résigné tout ce qui vient de la part des créatures, comme s'il partoit immédiatement de la main de Dieu, s'élevant ainsi au-dessus de tous les changemens et de toutes les vicissitudes des choses humaines pour se reposer en Dieu, et ne compter que sur lui, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette heureuse indifférence qui rend tout égal, et qui fait regarder d'un même œil l'adversite et la prospérité.

Quel est le septieme obstacle ?

C'est une ardeur immodérée pour cette sorte d'étude qui s'arrête à la spéculation, sans rien contribuer à la dévotion et à la ferveur. On s'attache à la lecture, parce qu'on s'y plaît, ou parce qu'on y puise la science, sans se proposer de fin plus relevée. On devient sçavant, à la vérité, mais d'une science vaine qui enfle l'esprit, qui produit la présomption, et qui desseche le cœur. Ces sortes de gens sçavent parler des choses spirituelles; mais ils ne sçauroient les goûter.

Le remede à ce mal est de ne point étudier précisément pour augmenter ses

lumieres, mais pour augmenter sa ferveur ; d'être bien convaincu que l'on ne sçait rien quand on ne sçait pas Jesus-Christ crucifié, et qu'avec cette science on peut se passer de toutes les autres. Heureux celui qui fait consister son étude à penser continuellement à la vie et à la passion du Fils de Dieu ; à considérer ce qu'il souffre, pour lui compatir ; la manière dont il souffre, pour l'imiter ; et le motif pour lequel il souffre, afin de lui rendre amour pour amour. C'est le moyen de faire croître de plus en plus en son ame le desir de ressembler à ce divin modele, de souffrir avec courage toutes les adversités qui se présentent. Pour ceux qui sont obligés d'étudier par emploi, et afin de se rendre utiles au prochain, il faut qu'ils le fassent en vue de Jesus-Christ, et uniquement pour l'amour de lui.

Quel est le huitieme obstacle ?

C'est l'inconstance et la légéreté de cœur dans les personnes qui négligent leur intérieur, ou, ce qui est la même chose, c'est la liberté qu'on se donne de courir après divers objets, et de s'en occuper ; ce qui produit une confusion de pensées, et une multiplicité d'images, qui empêchent l'ame de faire

attention aux inspirations divines.

Pour arrêter un tel désordre, il faut, après s'être éloigné de toutes les occasions de dissipation, s'appliquer sérieusement à chasser toutes les idées et toutes les images que les objets créés avoient laissées dans notre intérieur ; à en effacer jusqu'aux moindres traces, et à perdre le souvenir de tout ce qui n'a point de rapport à la sainteté. Alors notre ame n'étant plus distraite, et jouissant d'un doux repos dans un silence intérieur, notre esprit, notre cœur, notre mémoire étant dégagés de tout ce qui est terrestre et passager, rien ne nous empêchera de réunir toutes nos forces pour nous élever à Dieu, auquel nous ne devons jamais cesser de tendre par un mouvement d'amour. Et pourquoi nous embarrasser de tant de choses qui troublent notre repos, tandis qu'il ne tient qu'à nous de nous borner à une seule qui suffit pour nous rendre heureux ? Ainsi donc, quoique nous disions, quoique nous fassions, en tout tems, en tout lieu, imaginons-nous que ces paroles frappent continuellement nos oreilles : *Mon fils, rentrez en vous-même : ne vous laissez point débaucher par les créatures ; tenez votre esprit*

dégagé ; rendez-le simple, en le réduisant à l'unité, afin que vous puissiez vous fixer en Dieu, ne penser qu'à Dieu, et ne desirer que Dieu, comme s'il n'y avoit que lui et vous en ce monde. Aspirons à ce bienheureux état, si nous voulons que la vérité de cette parole s'accomplisse en nous : *Celui qui s'attache à Dieu, est un même esprit avec lui.*

1. Ad Corint. c. 6. v. 17

Quel est le neuvieme obstacle ?

C'est une mauvaise habitude qu'on prend, de faire ses actions avec tiédeur, et d'avoir plus d'égard au nombre des bonnes œuvres que l'on fait, qu'à la ferveur de la charité, et à la pureté d'intention avec laquelle on doit les faire. D'où il arrive que ne suivant pas l'attrait de Dieu qui porte au parfait renoncement, on fait peu de progrès dans la vertu et dans les voies de la grace.

Pour revenir de cette mauvaise habitude, il faut prendre pour regle de conduite une pratique qui renferme en abrégé toute la perfection. Elle consiste à élever en tout tems notre cœur à Dieu, à nous tourner amoureusement vers lui, à renouveller intérieurement le desir de lui plaire et de l'aimer par-

faitement ; à soupirer et à crier sans cesse après lui par des prieres courtes et ardentes, et par de ferventes aspirations, telles que pourroient être celles-ci : O mon Dieu ! ô la vie de mon ame ! O le centre de mes desirs et l'unique sujet de ma joie ! Quand pourrai-je vous aimer très ardemment, me mépriser moi même, et renoncer à tout pour n'avoir que vous ! Que ne puis-je me consumer devant vous à force de vous aimer ! Que ne puis je me détruire moi même, et m'abîmer pour me transformer en vous ! O mon Seigneur ! Faites que je vous aime de tout mon cœur, de toute mon ame, etc. Par ces aspirations, et d'autres semblables que vous suggérera le Saint-Esprit, entretenez vous avec le Dieu de votre ame ; cherchez-le par vos desirs, glorifiez-le par vos louanges et vos actions de graces, et offrez-vous à lui pour contribuer à sa gloire.

Cet exercice est très-noble et très-utile ; il peut nous procurer des biens infinis : les desirs que la charité enflamme ne doivent point avoir de bornes, parce que celui à qui ils s'adressent n'en met point à sa libéralité. Dieu nous ayant commandé de le prier, et

nous ayant promis de nous accorder nos demandes, nous devons être persuadé qu'il ne permettra pas que le moindre gémissement poussé vers lui soit inutile ; ou il vous donnera de nouvelles graces, ou il ajoutera de nouveaux attraits à celles qu'il vous a déja données ; il vous attirera à lui plus fortement, il vous consolera plus doucement, il vous éclairera plus parfaitement, il vous soutiendra plus puissamment.

Gardons nous donc de négliger de si grands avantages que nous pouvons recevoir à tout moment : n'interrompons jamais un commerce si utile ; cherchons continuellement le visage du Seigneur, à l'exemple du saint Roi David ; courons après le Dieu de notre ame à travers les eaux et les feux de la tribulation, et lorsque les distractions nous importunent, que les tentations nous pressent, que la tristesse nous abbat, recourons à ce Dieu des miséricordes en esprit de pénitence. Recommençons tous les jours avec un desir toujours plus ardent d'employer toutes nos forces à l'aimer et à le louer. Par-là nous lui rendons l'honneur qu'il mérite ; nous obéirons à l'esprit inté-

Psalm 26. v. 13

rieur qui nous avertit de reconnoître les dons de Dieu, et nous nous défendrons de l'ingratitude qui tarit la source des miséricordes.

CHAPITRE II.

De l'avancement de l'ame et des principaux moyens qui peuvent le procurer.

D. *QUels sont les moyens qui contribuent le plus à notre avancement spirituel ?*

R. Il y en a six, qui sont, le recueillement, la paix du cœur, le détachement des créatures, le renoncement à soi-même, l'esprit de douceur, et la résignation parfaite à la volonté de Dieu.

Comment faut-il pratiquer le recueillement ?

En gardant le silence et la retraite, et en ne se mêlant point des affaires d'autrui. Le silence consiste à ne parler que lorsqu'il est nécessaire, et alors même à parler peu, si ce n'est qu'on s'entretienne sur des matieres qui regardent

Dieu, car autrement parler beaucoup nuit toujours à la dévotion.

On garde la retraite lorsqu'on suit ce conseil du Prophete Isaïe : *Entrez dans le secret de votre chambre, fermez vos portes sur vous.* C'est-à-dire, qu'il faut se tenir chez soi, s'éloigner du commerce des créatures, ne chercher leur conversation que pour la nécessité, ou lorsque la gloire de Dieu l'exige, se passer des visites et de toute communication au dehors autant que la bienséance et l'état de chacun peut le permettre.

Isaïe. c. 26. v. 20.

On ne s'éloigneroit pas autant qu'il est nécessaire de ce qu'on appelle affaires d'autrui, si on n'étoit déterminé à se borner à son emploi, et à ne s'intéresser à rien que ce qui est du devoir, à ne point s'informer des nouvelles et des bruits qui courent, et à renoncer aux connoissances mondaines, parce que toutes ces choses doivent être mises au nombre des inutilités dont il ne faut jamais permettre à l'esprit de s'occuper, afin que donnant toute son attention à la présence de Dieu, aux Mysteres de Jesus-Christ et aux paroles de l'Ecriture sainte, on ne perde jamais de vue la pratique des

vertus, et sur-tout de la charité et de l'humilité, et qu'on entretienne toujours en soi une ferme résolution de s'y perfectionner.

Comment s'établit et s'entretient la paix dans le cœur?

Trois choses y contribuent. La premiere est de renoncer à toute affection aux objets créés, de n'avoir nulle prétention, nul desir, nul soin qui inquiéte: quand on ne prétend rien, qu'on ne desire rien, qu'on ne cherche rien hors de Dieu, on possede son ame en paix. La seconde est de réprimer tout mouvement de passion, tout sentiment un peu vif, et tout empressement qui pourroit troubler le calme intérieur. Pour y réussir, il faut avoir soin d'éviter toute sorte de contestation avec le prochain. La troisieme est de conserver le goût des choses divines, et de faire toutes ses actions dans ce même goût, prenant garde de ne donner aucun lieu au trouble.

On sent alors comme un baume céleste qui se répand sur le cœur, et qui contribue à le maintenir dans une assiete tranquille. Par ce moyen on parvient à la paix dont parle S. Paul, *laquelle surpasse toute pensée.* Cette paix Ad Phil c. 4 v. 7.

s'arrête quelquefois dans la partie supérieure de l'ame sans passer jusques dans les sens. Alors l'ame, quoique sans goût sensible, ne laisse pas d'être tranquille, parce qu'elle est pénétrée d'une suavité divine purement spirituelle.

En quoi consiste le détachement des créatures?

1. A renoncer par un dépouillement effectif, ou du moins par le détachement du cœur, à tous les biens de la terre, de sorte qu'il n'y ait rien de temporel, en quoi l'on cherche quelque appui, ou le moindre contentement.

2. A user avec modération de toutes les choses extérieures, à fuir l'abondance, à se passer de tout ce qui est précieux, de tout ce qui ne sert qu'aux aises de la vie, ou à contenter la curiosité, de tout ce qui n'est pas précisément nécessaire.

3. En un entier dégagement de tout ce qui nous environne, si bien que nous ne tenions à rien, et que les choses les plus nécessaires nous deviennent indifférentes.

En quoi consiste le renoncement à soi-même?

A sacrifier ses intérêts pour ne se chercher en rien, à se mortifier en tout, combattant

combattant sans relâche les inclinations et les sentimens déréglés de la nature, et n'accordant à son esprit et à son corps aucun soulagement, ni aucune satisfaction, que la raison et la nécessité ne l'ordonnent : à s'oublier, à se haïr soi-même d'une sainte haine, et à se traiter comme une créature insupportable, qui mérite que tout le monde la foule aux pieds.

Qu'entendez-vous par l'esprit de douceur?

Il comprend deux choses, 1o. Une égalité d'ame, et une humeur accommodante, qui se prête à tout dans la société civile ; et qui ne sache ce que c'est que de témoigner de l'aigreur et du ressentiment, lorsqu'elle se voit contrariée. 2.° Une invincible patience dans les accidens fâcheux, à l'exemple de J. C. et des Saints à qui ce divin Sauveur a expressément recommandé ce te vertu, lorsqu'il leur a dit : qu'il les envoyoit comme des brebis au milieu des loups : voulant leur faire entendre, que les plus grandes adversités, et les persécutions les plus cruelles ne doivent jamais altérer la paix et la douceur de leur cœur.

Qu'est ce que la parfaite résignation?

Elle renferme trois excellentes pratiques ; de soumission sincere à tout ce qui vient de la part de Dieu ; d'abandon aveugle à sa conduite ; de conformité entiere à sa sainte volonté.

En quoi consiste la soumission ?

A nous résigner de cœur aux ordres de Dieu, jusqu'à y trouver notre contentement et notre plaisir. Cette résignation doit s'étendre, premierement à tout ce qui nous regarde nous-mêmes : nous devons être bien aises que la volonté de Dieu s'accomplisse sur nous, et trouver bon tout ce qui nous arrive, quelque désagréable et quelque fâcheux qu'il puisse être. Secondement, la résignation doit s'étendre à tous les malheurs publics, tels que sont les renversemens des Royaumes, les guerres, les révolutions qui arrivent dans l'Etat ou dans l'Eglise ; toutes ces calamités doivent être acceptées avec une soumission cordiale : ce qui n'empêche pas qu'on ne supplie la bonté divine d'y remédier. Troisiemement, la résignation doit encore se pratiquer à l'égard des choses que Dieu n'ordonne point, et qu'il ne peut point ordonner, mais qui ne sçauroient arriver sans sa permission ; comme sont

les scandales publics, les fautes considérables qui font tort à la Religion et à la vertu : en tout cela nous pouvons et nous devons adorer avec soumission la volonté de Dieu, sans cesser de détester le péché, qui lui déplaît.

Jusqu'où doit aller l'abandon aveugle entre les mains de Dieu ?

Jusqu'à être parfaitement tranquille sur toute sorte d'évenemens : Mais en particulier, il faut en user, 1. à l'égard de la Providence : Tout ce qui nous vient de sa part, ou qui arrive aux personnes que nous chérissons, la maladie, aussi bien que la santé, la perte aussi bien que le profit ; tout cela doit être accepté, non seulement sans murmure, mais encore avec plaisir. 2. En matiere d'obéissance : Il ne suffit pas de se soumettre aux ordres des Supérieurs, il faut s'y livrer sans examen, et sans réserve. 3. Dans la maniere d'observer la Loi évangélique, il faut tout sacrifier, tout risquer pour y être fidele, se confiant pleinement en la sagesse, et en la bonté de celui qui en est l'auteur. Ainsi le pratiqua saint Antoine, lorsqu'ayant ouï ces paroles, *allez, vendez tout ce que vous avez, etc.* il se dépouilla de tout pour

obéir à cette voix. Ainsi l'observent tous les jours ceux qui quittent pere, mere, et tout ce qu'ils possedent, pour l'amour de J. C., sans se mettre en peine de tout ce qui peut arriver.

Qu'est-ce que la conformité à la volonté divine ajoute à la soumission et à l'abandon?

La plus excellente et la plus utile de toutes les pratiques, laquelle seule suffit pour conduire l'homme à la perfection. Cette pratique consiste à faire ce que Dieu veut, à le faire comme il veut, et parce qu'il le veut. C'est à quoi une ame qui desire son avancement, doit apporter une attention continuelle. Il faut qu'à tout moment elle se demande à elle-même : La volonté de Dieu se trouve-t-elle dans l'action que je vais faire ? La maniere dont je fais cette action, est-elle conforme à la volonté de Dieu ? Est-ce bien le motif de la volonté de Dieu, qui me l'a fait entreprendre ? On doit pendant plusieurs mois s'examiner tous les jours, et plusieurs fois le jour sur ces trois points, jusqu'à ce que cette sainte pratique ait passé en habitude, et qu'elle nous soit devenue aisée et familiere.

CHAPITRE III.

De la voie surnaturelle ou extraordinaire.

D. *QU'est-ce que la voie surnaturelle ou extraordinaire ?*

R. C'est un état dans lequel l'homme spécialement conduit et assisté par le S. Esprit, n'agit plus de son propre mouvement.

Pourquoi appellez-vous cette voie surnaturelle?

Pour la distinguer de la voie commune, où l'opération de la grace ne se manifeste point si clairement. Quoique toutes les œuvres que nous faisons avec l'assistance du Saint Esprit, soient véritablement surnaturelles, parce qu'elles sont des effets de la grace ; il est vrai pourtant que le pouvoir et l'influence de la grace ne se fait bien remarquer que dans cette voie extraordinaire, qui est manifestement au-dessus de la nature.

Y a-t-il quelque méthode pour conduire à cette voie ?

Il n'y en a point d'autre que celle

que Dieu lui même enseigne à ceux qu'il veut y faire entrer par sa miséricorde. L'homme ne peut y contribuer que d'une maniere indirecte, par une grande fidélité à la grace, et par les efforts qu'il fait pour se rendre agréable à Dieu. Tout ce que peuvent faire les Directeurs par la sagesse de leurs avis, c'est d'apprendre aux ames à s'y disposer, autant qu'il est possible, et à s'y bien conduire lorsqu'elles y sont appellées.

En quoi consiste le progrès que les ames font dans cette voie ?

Elles passent comme par trois différens dégrés. Dans le premier, l'ame prévenue et conduite par le S. Esprit, n'agit en toutes choses que par le mouvement de la grace. Dans le second, elle meurt à son action, et semble ne rien faire pour laisser agir le S. Esprit. Dans le troisieme, elle reçoit une vie nouvelle avec plus de force que jamais. Ce sont là trois dispositions que l'homme ne sauroit se donner, dans lesquelles il fait peu de lui-même, et presque tout par un principe de grace, et avec une assistance particuliere du Saint Esprit.

A quelles marques connoît-on qu'une ame est

dans le premier des trois dégrés dont vous venez de parler ?

On le connoît à trois principales marques. A un profond recueillement, fondé sur une grande paix, et un doux repos, où le Saint Esprit attire l'ame, et au milieu duquel il la conduit comme pas à pas, la dirige dans toutes ses actions, lui apprend à prier, à se mortifier, et à pratiquer les vertus. Ce recueillement continuel est comme un mur de défense, qui met à couvert les personnes que Dieu introduit dans la voie extraordinaire. Leur soin principal doit être de ne rien relâcher de leur attention à Dieu, d'éviter tout ce qui pourroit troubler leur paix intérieure, ou leur faire perdre la présence de leur Epoux céleste.

La seconde marque est une espece de commerce qui consiste, de la part de l'homme, dans l'attention et la docilité, et de la part de Dieu, dans les connoissances et les lumieres qu'il ne cesse de communiquer, à la faveur desquelles on connoît ce qu'on doit faire, et ce qu'on doit éviter ; le Saint Esprit faisant la fonction d'un maître intérieur, qui ne se lasse point d'avertir, et de prescrire la conduite

qu'on doit garder en toutes rencontres. Enfin la troisieme marque est une fidélité constante et habituelle à obéir aux mouvemens de la grace, et à ne suivre jamais ceux de la nature.

A quoi est-ce que le Saint Esprit porte les ames qui sont dans cette voie ?

Il leur inspire des desirs de pénitence, et leur enseigne la maniere de les mettre en pratique. Il leur apprend à corriger leurs mœurs, et leur sert de guide dans l'exercice des vertus. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au milieu de ces saintes occupations, l'ame demeure toujours tranquille, et qu'elle jouit au-dedans d'elle-même, du repos que lui procure le S. Esprit, quoiqu'à l'extérieur elle s'acquitte des pratiques de régularité, et qu'elle remplisse les devoirs et les fonctions de ses emplois. Quand Dieu veut favoriser les ames, de visions, de révélations, d'extases, etc. il le fait ordinairement lorsqu'elles sont dans cet état. Mais ces faveurs ne sont point nécessaires, et on peut être très-parfait, sans les avoir.

Dites-nous cependant ce qu'on doit faire, quand on reçoit de telles faveurs ?

Il ne faut point s'y arrêter, ni faire fonds là-dessus ; mais s'appuyer sur la

foi, et sur la pratique de la vertu : parce que tout ce qui n'est pas de Dieu, quelque bon et quelque saint qu'il soit, est capable de faire tomber dans l'illusion, quand on s'y attache, ou qu'on s'en occupe. Et d'ailleurs s'il n'est nullement nécessaire qu'on fasse attention à ces faveurs, afin qu'elles produisent tout l'effet pour lequel Dieu les donne : on gagne toujours plus à les recevoir simplement telles qu'elles sont, qu'à s'y attacher par amour-propre. Ce n'est pas, qu'on ne doive les regarder comme des bienfaits considérables, dont il faut témoigner à Dieu sa reconnoissance ; mais c'est qu'on doit être persuadé, que Dieu fait plus de cas de l'humilité et de l'abnégation, que de toutes les faveurs qu'il accorde.

En quoi consiste le second dégré que vous avez distingué dans la voie extraordinaire ?

En ce que l'ame, par l'opération et par la force de la grace, meurt non seulement à la nature, mais encore à sa propre activité ; demeurant presque sans action à l'égard des mêmes objets, qui donnoient lieu aux actes qu'elle formoit auparavant avec facilité.

Comment est-ce que la grace opere cette espece de mort dans une ame ?

En la faisant passer par trois sortes d'épreuves, qui sont l'aridité, l'impuissance, et la peine.

Comment est-ce que l'aridité contribue à cette mort ?

En ce que l'ame, ayant été long-tems favorisée de beaucoup de goûts spirituels, et d'une grande facilité à s'occuper des choses saintes, elle passe de cette abondance, dans une disette extrême, et comme dans un désert où tout manque. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive des lumieres : mais ce sont des lumieres si subtiles, si déliées, si pures, qu'elles ne rejaillissent pas sur les sens, qui demeurent dans une pauvreté spirituelle. Cette privation de goûts est un commencement de mort mystique ; et à mesure que l'ame meurt de la sorte, elle jette les fondemens d'une vie secrette et intime, qui est une vie de pure foi, où les sens n'ont point de part.

En quoi consiste la seconde épreuve, que vous appellez impuissance, et comment contribue-t-elle à la mort de l'ame ?

L'impuissance ajoute à la privation des sentimens et des goûts, une espece

d'incapacité. Il semble alors à une ame qu'elle n'a ni vertu, ni bon desir; il lui paroît qu'elle est sans action; que ses puissances sont liées, et qu'elle n'est plus maîtresse que de sa conduite extérieure. Cet état est assez bien représenté par le Ver-à-soie, qui se renferme dans son tombeau, après l'avoir formé de sa substance, et y perd sa premiere vie, pour en prendre une nouvelle. C'est ainsi que l'ame parmi les ténebres de son impuissance, où elle est comme sans action, se désaisit d'elle-même, cesse d'être ce qu'elle étoit, et sort ensuite de cette espece de tombeau, pour commencer une vie nouvelle.

Qu'entendez-vous par la peine, qui est la troisieme épreuve où la grace met une ame qu'elle veut faire mourir à elle-même ?

J'entends de grandes souffrances, et des angoisses extrêmes, qui exercent l'ame durant le tems de cette épreuve, et qui se réduisent à trois sortes. Les premieres viennent du côté de Dieu, les secondes du côté du diable, et les troisiemes, du côté des hommes.

Pourquoi, et comment souffre-t-elle du côté de Dieu ?

En ce que l'amour divin trouvant

une grande disproportion entre sa pureté infinie et la corruption de l'homme, est obligé, pour consumer les impuretés de la nature, de se tourner contre l'ame, et d'agir sur elle avec violence, à peu près comme le feu fait sur le bois verd. L'ame trouve alors en Dieu, comme un puissant adversaire qui la repousse ; il lui semble qu'elle en est rejettée ; ce qui lui cause une affliction d'autant plus insupportable, qu'elle est jointe à l'aridité. Elle voudroit aller à Dieu, et elle y trouve une opposition insurmontable, qui le lui fait paroître inaccessible. Sa peine est semblable à celle d'un voyageur, qui trouve tous les chemins fermés ou rompus : ce qui lui fait dire avec le Prophete Jérémie : *Il a fermé mon chemin avec des pierres quarrées, il a renversé mes sentiers.* Se voyant éloigné de Dieu, elle ne cesse de déplorer son malheur : se voyant sans goût, ne jouissant d'aucun repos, elle perd jusqu'au souvenir de tout ce qu'elle a pratiqué de bien, et s'écrie avec le même Prophete : *J'ai perdu le souvenir de toute joie.* La douceur qu'elle goûtoit autrefois dans la présence de Dieu, s'est changée en amertume : elle ne voit plus en lui qu'une terrible Majesté dont elle

Lam. Jer. c. 3. v. 6.

Ibid. c. 17.

est environnée, et qui se tournant contre elle pour la combattre, lui cause une furieuse épouvante au milieu de laquelle elle dit à Dieu : *vous faites éclater votre puissance contre une feuille que le vent emporte.* Job. c. 13. v. 25.

Qu'a-t-elle à souffrir du côté du Diable ?

Quoique rien ne soit comparable à la peine qu'elle souffre de se voir opposée à Dieu, dont elle considere la justice toujours armée pour tirer vengeance de ses péchés ; il est vrai cependant, que le démon lui livre de rudes assauts. Il profite de l'abattement où elle est, pour la tourmenter en trois manieres. Premierement, il réveille les vices qu'elle avoit dompté, et qui n'étoient pas encore entierement détruits; et il le fait d'une maniere si vive, qu'il lui semble qu'elle en est dominée. Secondement, il lui suggere des pensées horribles, et des sentimens de rage, et la met en un état que sainte Thérese, après l'avoir éprouvé, compare à celui des damnés. Troisiemement, il remplit son esprit d'erreurs et de fausses opinions et les lui fait paroître si vraies, qu'elle a beaucoup de peine à se soumettre aux vérités de la foi, que ces erreurs contredisent. Il la jette ensuite

dans l'embarras et dans les irrésolutions qui font pitié à tout le monde. Combattue de toutes parts par ses vices et par ses passions, tentée de désespoir, quoi qu'elle ait servi Dieu plusieurs années, et qu'elle l'aime encore beaucoup, elle s'imagine l'avoir perdu ; parce qu'elle ne voit plus en lui qu'un maître redoutable, qui lance continuellement contre elle des regards menaçans. Il est vrai pourtant que Dieu ne la traite avec sévérité, que pour avoir occasion de la combler ensuite de ses faveurs ; et qu'en cela il se comporte comme un Médecin, qui présente à son malade les remedes les plus amers, parce qu'ils lui sont nécessaires, et qu'il souhaite de le guérir.

Qu'a-t-elle à souffrir du côté des hommes ?

Ceux qui la voient ainsi désolée, et qui ignorent la cause de son affliction, en reçoivent du mépris. Et son Directeur lui-même, s'il ne connoît pas ces voies délicates par où Dieu fait passer les ames, se joint à ceux qui la méprisent ; ne comprenant rien à son impuissance, il la juge incapable de faire le bien, il la croit remplie de défauts ; il lui parle rudement, lui disant qu'elle

est dans l'illusion, et se joignant à elle pour exagérer ses fautes lorsqu'elle s'accuse. C'est alors dit sainte Therese, que la peine est presqu'insupportable, lorsque celui qui devroit l'adoucir contribue à l'augmenter faute de sçavoir que ces épreuves où Dieu met les ames, sont dans l'ordre de ses plus grandes graces, et que c'est par-là qu'il les dispose à recevoir ses dons les plus précieux.

A quoi servent donc de si étranges peines?

Elles purifient et donnent le dernier dégré de pureté nécessaire à l'union divine, comme le feu du Purgatoire dispose les ames à entrer dans le Ciel. (La comparaison est de sainte Thérese.) Elles produisent en particulier trois excellens effets. 1. Elles effacent parfaitement les péchés passés. 2. Elles détruisent les vices, et sur-tout les vices cachés dans le fond de l'ame. 3. Elles remportent une pleine victoire sur l'amour-propre, qui n'est jamais bien dompté que par ces terribles peines, au milieu desquelles on apprend à se renoncer parfaitement soi-même.

En combien de manieres les ames sont-elles mises à ces épreuves?

Les unes souffrent sans relâche de-

meurant comme ensevelies dans une affreuse obscurité sans voir le jour pendant les trois et quatre années, et quelquefois plus long-tems, comme saint François. D'autres, comme sainte Thérese, qui le rapporte d'elle-même, ne souffrent que par intervalles: elle portent le pesant fardeau de la tribulation pendant deux ou trois mois, après lesquels elles sont soulagées par la grace pour être bientôt replongées dans leur état de souffrances. Ces deux manieres d'épreuves vont au même but, qui est de procurer à l'esprit une parfaite tranquillité.

D'où sçait-on que les Saints passent par ces sortes d'épreuves?

On le sçait par l'histoire de leur vie. Outre ce que nous venons de dire de saint François et de sainte Thérese, on rapporte la même chose de la B. Angele de Foligni, de sainte Magdelaine de Pazzi, et du F. Alphonse Rodriguez de la Compagnie de Jesus.

D'où vient donc qu'il y a des saints dont on ne dit rien de semblable?

Dieu a plusieurs manieres de suppléer à ces épreuves. Il le fait quelquefois par de grands travaux endurés pour le salut des ames. Il peut se faire

aussi, et il est très-vraisemblable, que les Saints ayant tenu fort secretes ces opérations de la grace, ceux qui ont écrit leur vie n'en ayent pas eu connoissance. Cependant l'expérience nous apprend que Dieu a coutume de mettre les ames parfaites à ces épreuves. Il en est fait mention dans la vie de saint Ignace de Loyola, et Blosius Auteur distingué en cette matiere, en rapporte plusieurs exemples.

Quel est le troisieme dégré de la voie extraordinaire ?

C'est celui dans lequel l'ame aprés avoir passé par les travaux et par les ténebres de la mort mystique ressuscite en Jesus-Christ, et prend une vie nouvelle. Comme le ver à soie changeant de nature ouvre son tombeau, et en sort avec des yeux, des ailes et des couleurs qu'il n'avoit pas auparavant ; de même l'ame passe de cette espece de mort qu'elle vient de subir, à une vie de grace qu'elle n'avoit jamais goûtée ; elle est en quelque maniere plus spirituelle ; elle jouit de la lumiere du Ciel ; son amour lui donne des aîles pour s'élever aisément à Dieu ; elle est pour ainsi dire en la main du Saint Esprit, n'agissant presque plus de son

propre mouvement, et pouvant dire avec l'Apôtre : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est J. C. qui vit en moi.*

Ad Gal. c. 2. v. 20.

En quoi paroît la conduite du saint Esprit sur cette ame ?

En trois choses. Dans l'oraison, dans l'action, et dans la souffrance.

Comment est-ce que le saint Esprit la conduit dans l'oraison ?

Il anime sa priere, et la ferveur qu'il lui communique est si grande, qu'elle n'a pas besoin de préparation, et qu'en quelque tems qu'on la prenne, elle est toujours prête à s'entretenir avec son Epoux céleste. Elle reçoit de lui de grandes lumieres pour sa conduite, et pour celle des personnes qui lui sont confiées. Son cœur est continuellement enflammé, et son esprit se porte vers Dieu avec une facilité merveilleuse. De sorte qu'elle peut dire avec saint Paul : *Nous vivons déjà dans le Ciel, comme en étant Citoyens.* C'est dans le tems de l'Oraison que Notre-Seigneur l'avertit en secret de ce qu'elle doit faire, qu'il la prépare à ce qui doit lui arriver, et qu'il augmente de plus en plus son amour pour lui, afin qu'elle soit en état de lui rendre un service plus

Ad Phil c. 3. v. 20.

parfait dans les occasions qui se présentent.

Comment est-elle conduite dans l'action?

En ce que l'ame dans cette nouvelle vie s'étant défaite de ses imperfections, est d'une maniere spéciale au pouvoir de Dieu, qui lui fait rapporter toutes choses à sa gloire, et qui lui fait naître à propos les occasions où il veut se servir d'elle. Il est dit dans les Actes des Apôtres, que saint Paul et son disciple Timothée se disposant à passer en Bithinie, *l'Esprit de Jesus ne le leur permit pas.* Et nous lisons dans l'Evangile que Notre-Seigneur *poussé par un mouvement de l'Esprit alla au désert.* C'est par le même esprit que les ames dont nous parlons sont gouvernées. C'est lui qui leur inspire de se produire, ou de se cacher; qui les pousse, ou qui les retient selon qu'il lui plaît. Mais quoiqu'elles ne fassent presque rien de leur propre mouvement, et qu'en tout elles reçoivent l'impression de la main de Dieu, cette dépendance entiere ne gêne point leur liberté; car *où est l'esprit de Dieu*, dit saint Paul, *là est aussi la liberté.* Ce n'est pas en esclaves que Dieu les traite, mais en enfans, comme dit d'ailleurs le même Apôtre: *Tous*

Act. Ap. c. 16. v. 7.

Marc. c. 1. v. 12.

2. ad Corint. c. 3. v. 17

Ad Rom c. 8. v. 14 *ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu sont enfans de Dieu.* Presque tout ce qui se passe dans ces ames est un effet de la grace et de la direction du Saint Esprit ; et cette conduite qui a l'amour pour principe, est pleine de force et de douceur au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

Comment est-ce que le saint Esprit la conduit dans la souffrance ?

En lui faisant compagnie dans les occasions qu'elle a de souffrir, en la soutenant puissamment, et la fortifiant par sa grace, pour vérifier ce qui est écrit : *Je suis avec lui dans le tems de l'affliction.* Ce qui s'accomplit en trois manieres, qui procurent aux personnes qu'il assiste de la sorte trois grands avantages qu'elles tirent de leurs peines. Premierement, il leur apprend à s'attacher à Dieu par les liens d'une étroite dépendance, et d'une soumission entiere à sa Providence, ce qui se fait dans la souffrance d'une maniere bien plus parfaite que dans l'action. Secondement, il leur fait trouver de nouvelles forces dans la vertu de la Croix ; il leur inspire une générosité capable de tout faire et de tout entreprendre dans son service ; elles éprouvent ce

Psal. 90 v. 15.

qu'a remarqué Tertulien: *Virtus Durite extruitur, mollitie destruitur;* que la vertu se fortifie dans les peines et les contradictions, au lieu qu'elle s'affoiblit et se perd dans une vie douce et tranquille.

Troisiemement, il les fait croître en amour, et les rend semblables à Jesus crucifié, n'y ayant rien en effet qui lie plus intimement à Dieu que la Croix, parce que dans la Croix sont renfermées les plus grandes caresses que l'Epoux céleste puisse faire à une ame. Et il le faut bien, puisque J. C. n'en a pas été exempt, et que S. Paul n'a pas fait difficulté de dire; *Qu'il étoit digne de Dieu qu'il consommât, et perfectionnât par les souffrances celui qui devait être le chef et l'auteur de notre salut.* Ad Heb. c. 1. v. 1.

CHAPITRE IV.

De l'Oraison qui convient à la voie extraordinaire.

D. *QUelle est l'Oraison propre de cette voie?*

R. C'est la contemplation.

Qu'est-ce que la contemplation?

Nous l'avons expliqué ailleurs en

détail par rapport à l'état dont nous parlons, il suffit de dire que c'est un don de Dieu qui nous facilite l'entretien que nous avons avec lui. Cette facilité est en effet le grand moyen de réussir dans ce saint exercice, qui sans cela seroit très-pénible.

N'y a-t-il pas plus d'une sorte de contemplation ?

Il y en a de trois sortes, qui répondent aux trois différens dégrés que nous avons distingués dans le chapitre précédent.

Quelle est la premiere sorte de contemplation ?

C'est un doux repos au milieu duquel l'ame envisage Dieu avec amour, et jouit tranquillement de sa présence, usant peu du raisonnement, et n'employant presque point son industrie; mais suivant l'attrait de la grace, et se laissant conduire au mouvement du Saint Esprit, qui lui donne une sainte liberté de s'entretenir familierement avec Dieu.

Quelle est la seconde sorte de contemplation ?

C'est lorsque l'ame ayant perdu la facilité à se servir de ses puissances, devient comme immobile dans son repos;

c'est ce qu'on appelle Oraison de silence, parce que l'ame y reçoit l'inspiration divine sans faire autre chose que d'écouter ce qui est dit à son cœur.

Quelle est la troisieme sorte de contemplation ?

C'est celle où l'ame ayant recouvré la facilité à se servir de ses puissances, mais d'une maniere plus relevée et plus parfaite, reçoit de la part de Dieu des lumieres et des impressions claires et distinctes. Voici ce qu'on peut dire de ces trois dégrés de contemplation. Dans le premier, la grace qui remplit l'ame, et qui l'établit dans un grand calme, la meut doucement vers Dieu, afin qu'elle lui parle, qu'elle s'offre à lui, qu'elle lui fasse ses demandes, etc. Dans le second dégré, les puissances sont comme liées, et n'ont aucune facilité à produire des actes : l'opération de la grace pénetre l'ame, et l'attache à Dieu par un regard simple, avec une idée générale et confuse, et sans connoissance distincte. C'est comme une forte impression de la présence du Saint Esprit qui fixe l'ame, et qui la rend comme immobile. L'ame dans cette espece d'immobilité éprouve des effets différens. Quelquefois elle

se sent pressée, et souffre d'étranges peines qui marquent une opération plus noble dans laquelle elle se purifie, et se dispose à une grande perfection. Quelquefois aussi elle ne sent que douceur et consolation.

Dans le troisieme dégré, l'ame a des notions particulieres et des connoissances distinctes qui sont l'effet d'une communication plus intime et mieux marquée avec son Epoux céleste.

Quels avis sont nécessaires aux ames favorisées de cette maniere d'Oraison ?

Il y en a trois principaux. Le premier est de se conduire avec grande simplicité, sans raisonner sur leur état, ni s'informer si leur oraison est extraordinaire et sublime, ou si elle est commune et ordinaire, parce que telles réflexions nuisent beaucoup, et retardent l'exécution des desseins de Dieu. Leur unique soin doit être de se laisser conduire à Notre-Seigneur, lui parlant familierement, ou se tenant en silence devant lui selon l'attrait présent qu'il leur donne.

Quel est le second avis ?

C'est de se donner bien de garde, lorsqu'elles sont en oraison, de troubler par leur activité le repos dont elle

elles jouissent ; ce seroit interrompre l'ouvrage du Saint-Esprit, au lieu qu'elles doivent être souples à ses impressions.

Quel est le troisieme ?

C'est de prendre garde qu'en voulant éviter un défaut elles ne tombent dans un autre, qui seroit l'oisiveté. Le don de contemplation n'est pas tellement permanent, que Dieu ne le retire quelquefois pour éprouver les ames saintes, et alors elles doivent employer leur industrie pour ne pas donner entrée aux illusions de Satan, à la vanité, et à l'amour-propre ; comme il arrive à quelques personnes, lorsque sous prétexte de ne point troubler leur repos, et de laisser agir le S. Esprit, elles demeurent dans l'inaction, et laissent agir la nature et le démon.

Par quels moyens une ame peut-elle arriver à ce dégré d'Oraison ?

Nous l'avons déja dit ; l'homme ne peut pas y arriver par son industrie ; mais il peut prendre certains moyens pour s'y disposer. Le premier est un soin constant et assidu de se vaincre soi-même, et de se mortifier en toutes choses. Le second est une attention continuelle à éviter les égaremens des

sens pour suivre l'attrait de la grace, qui porte au recueillement. Le troisieme est d'accoutumer l'esprit à n'envisager en toutes choses que le bien universel ; et autant que la prudence le permet, de ne point considérer les différences particulieres des objets qui se présentent. Par exemple, dans les repas user des viandes qui conviennent à la nourriture, sans regarder si elles sont bien ou mal apprêtées, ou si elles sont servies à propos ; en faisant voyage, ne pas s'arrêter à considérer dans les ouvrages de l'art et de la nature qu'on rencontre sur son chemin, ce qu'ils ont de singulier, de rare et de curieux qui les distingue, mais se comporter en voyageur qui pense au terme, et qui ne voit les choses qu'en gros et en passant. Il faut en user ainsi dans les autres rencontres de la vie, s'attacher toujours aux motifs généraux qui sont les plus relevés, et prendre garde que les vues particulieres et les idées distinctes ne fassent trop d'impressions sur l'esprit et sur le cœur. Mais ce n'est pas en donnant à son esprit une élévation forcée qu'on peut réussir dans ce saint exercice ; il faut s'y prendre avec douceur, en s'accoutumant peu à peu à dé-

tourner son attention des biens terrestres, pour la donner aux choses de Dieu.

Ne seroit-il pas plus utile et plus méritoire aux personnes d'Oraison, de produire des actes marqués, que de demeurer dans le repos de la contemplation, où il n'y a rien de précis et de distinct ?

Quoique l'ame dans le repos de la contemplation, paroisse ne rien faire, et que souvent même elle ne s'apperçoive pas de son action ; elle y fait pourtant beaucoup. Tous les actes distincts qu'elle pourroit produire par son industrie aidée de la grace, quoique très-agréables à Dieu, n'approcheroient pas de l'excellence et du mérite de ce saint repos, qui est un don du Saint Esprit. Ce n'est à la vérité qu'une vue très-simple, jointe à une humble disposition d'un cœur attaché, soumis à Dieu, et anéanti en sa préprésence ; mais c'est justement cette vue simple de l'esprit, et cette humble disposition du cœur, qui semblent ne rien exprimer, et qui sont pourtant capables de tout obtenir de Dieu. C'est ce que Notre-Seigneur a fait connoître plus d'une fois à sainte Gertrude, lorsqu'en lui accordant des graces dont

elle ne croyoit pas avoir formé la demande, il l'assuroit qu'elle les avoit suffisamment démandées, quoiqu'elles ne les eût pas prévues distinctement. Aussi est il certain que cette idée générale de Dieu, laquelle est communiquée aux ames humbles dans la contemplation, leur domme comme par infusion une lumiere qui renferme la connoissance de beaucoup de vérités, dont elles sont véritablement instruites, quoiqu'elles ne s'en apperçoivent qu'à mesure que cette connoissance se développe dans les occasions où elles ont besoin d'être éclairées. C'est ainsi que l'explique saint Denis, et il ajoute que c'est l'Oraison propre de plusieurs Saints. Et voilà pourquoi la contemplation est beaucoup plus excellente que l'Oraison commune, parce que les divers actes qui composent celle-ci sont d'un ordre fort inférieur au saint repos où le Saint Esprit met une ame.

Il ne faut pas conclure de là, que les personnes que Dieu appelle à cette sorte d'Oraison, puissent se préférer aux autres, parce qu'elles sont dans un état plus relevé : elles ne doivent envisager que la volonté de Dieu dans

une si grande faveur ; et s'il leur étoit permis de choisir, c'est la voie la plus commune qu'elles devroient préférer. Elles doivent être persuadées que ceux qui suivent avec simplicité le train commun de la piété chrétienne, et qui pratiquent l'Oraison ordinaire, leur sont préférables s'ils sont plus humbles qu'elles. Et en effet leur humilité les éleve bien plus que le plus haut dégré de la contemplation la plus sublime. Les dons extraordinaires de Dieu, sont des secours pour avancer dans la vertu ; il faut les recevoir comme tels, et sur-tout se bien donner de garde d'y chercher sa propre satisfaction.

A quoi peut-on comparer le repos de la contemplation pour en faire comprendre l'excellence ?

On peut le comparer à une piece d'or dont la valeur renferme éminemment, et surpasse même celle de plusieurs deniers : ce repos paroît n'être qu'un seul acte, et encore fort confus et peu sensible ; et il est vrai pourtant que plusieurs actes très-distincts et très-marqués ne le valent pas.

Sur quoi est fondé ce que vous dites du repos de la contemplation ?

Sur l'autorité des Saints qui l'ont ex-

périmenté, et qui en ont fait mention en divers endroits de leurs ouvrages. Saint Bernard, saint Bonaventure, Hugues et Richard de saint Victor, et le saint évêque de Genève, ont souvent parlé de ce repos. Ce dernier en particulier a dit dans quelqu'endroit de ses écrits, qu'il vouloit demeurer en la présence de Dieu sans pensée, et sans aucun acte ni d'entendement, ni de volonté. Ce n'est pas qu'il voulût être oisif dans son Oraison; mais c'est qu'il vouloit nous faire comprendre la douceur et l'excellence du repos dont il jouissoit.

Que peut-on conseiller aux personnes qui ne sachant pas s'entretenir avec Dieu par raisonnement et par réflexion, se voyent par-là hors d'état d'user de la méditation, qui est l'oraison ordinaire?

Si ces personnes trouvent accès à ce doux repos dont nous venons de parler, il leur faut conseiller de s'y arrêter. Il y a toujours certaines vérités connues pour lesquelles on a du goût, comme sont celles dont le Livre de l'Imitation de Jesus-Christ est plein. Il y a des Mysteres de la Religion dont on se souvient toujours avec plaisir, et dont le seul souvenir touche: Ceux qui ne peuvent

pas méditer doivent recourir à ces vérités et à ces Mysteres, s'occuper du goût qu'ils y trouvent, et pour ainsi dire, s'en rassasier dans l'oraison, et ne point se faire un scrupule d'abandonner le sujet de la méditation qu'ils s'étoient proposé.

Ce conseil est du P. Louis Dupont, dans son Introduction : il approuve encore cette conduite lorsqu'il parle avec éloge du repos de la contemplation, dans la vie du P. Balthazard Alvarez, qu'il a écrite. On raconte du B. Louis de Gonzague, qu'il s'entretenoit un jour de sa maniere d'oraison avec le Cardinal Bellarmin son Directeur, et que ce saint et ce sçavant homme après l'avoir ouï, lui dit qu'il entroit dans l'obscurité divine ; *in divinam caliginem*, désignant par ces paroles l'idée générale et indistincte. Il ajoute que cette maniere de prier ne l'éloignoit point de l'esprit de sa Vocation, et qu'il n'en seroit pas moins propre à procurer le salut du prochain.

Sainte Thérese dit dans sa vie, qu'elle a écrite elle-même, que son oraison se passoit en silence ; ce qui ayant donné lieu à plusieurs personnes de soupçonner qu'il y avoit de l'illusion, elle

consulta le P. Borgia, et que ce grand homme (alors Jésuite, auparavant Duc de Gandie, et depuis mis au nombre des Saints,) l'assura que c'étoit-là une opération de Dieu ; qu'elle n'étoit point dans l'illusion, et qu'il étoit lui-même dans la même voye d'oraison.

D'où vient donc que saint Ignace dans son Livre des Exercices assigne des sujets de méditation, plus propres à exercer les puissances de l'ame, qu'à les conduire au repos de la contemplation ?

Il en a usé ainsi fort sagement pour s'accommoder à la portée du commun des hommes ; cette maniere de prier étant la voye ordinaire qui convient au grand nombre, et la plus propre à accoutumer les esprits à l'exercice de l'oraison. Mais le même Saint veut qu'on revienne aux mêmes sujets sur lesquels on a déja médité, et que ces sortes de répétitions se fassent par le goût des Mysteres et des vertus ; et il y ajoute, ce qu'il appelle l'application des sens, qui est une véritable contemplation. Aussi voyons-nous que tous les Saints de son Ordre, dont les sentimens sont venus jusqu'à nous, ont suivi la maniere de faire oraison dont nous parlons dans ce Chapitre, et que les Docteurs du

même Ordre, comme Suarez, Alvarez de Paz, et plusieurs autres l'ont approuvée, et ont jugé qu'elle n'avoit rien que de conforme à l'esprit de leur Vocation. Le P. Claude Aquaviva, Général de la même Compagnie, rend le même témoignage dans une de ses Lettres adressée à tous les Sujets de cette Compagnie. Suarez ajoute que le Sermon du Prédicateur est un acte de contemplatif.

Tous ces docteurs disent que la contemplation consiste dans un doux repos et dans un simple regard, c'est-à-dire, comme nous le lisons nous-mêmes, dans une notion très-simple du souverain bien. Et en effet, Dieu qui est infiniment parfait, parce qu'il est parfaitement simple, ne donne pas lieu à la multiplicité des connoissances. Saint François passa toute une nuit en entretien avec Dieu, disant toujours la même parole, qui ne pouvoit produire que la même idée. Sainte Thérese expliquant la maniere de son oraison à S. François de Borgia, lui disoit qu'elle étoit devant Dieu sans pensée.

Ces sentimens et ces expériences des Saints, prouvent que le repos dont nous parlons, qui consiste en un simple

regard, leur est fort ordinaire, et que c'est le moyen le plus efficace dont Dieu se sert pour les unir à lui. Il arrive bien quelquefois, lorsqu'on est en contemplation, que Dieu suggere à l'ame des paroles qu'elle lui adresse, et qu'il lui fait produire divers actes et connoître diverses choses : mais c'est sans troubler son repos, qui fait le fond de son oraison, et qui est comme un doux sommeil, par lequel l'esprit est fixé en Dieu. Au reste, cette maniere de prier ne convient pas tellement à la vie contemplative, qu'elle ne soit souvent le partage de ceux qui s'adonnent à la vie active. Dieu se plaît à en favoriser les simples et les ignorans. Les sçavans qui y parviennent la préferent à leurs raisonnemens ; ils la regardent comme le terme de leurs desirs, et un bien mille fois plus grand que tout ce qu'ils pourroient acquérir par leur industrie.

Comment l'ame qui est dans le saint repos, peut-elle être sans action, puisque Dieu lui parle, et que sa parole est si pénétrante et si efficace ?

C'est parce que dans la contemplation Dieu parle au milieu d'une paix intime et profonde, et que pour dire beaucoup, il n'a pas besoin de recou-

rir au bruit et à la multitude des paroles. *C'est ce souffle d'un petit vent* ou Elie dit qu'étoit le Seigneur, pour se faire entendre à lui. Lorsqu'on entend ce souffle divin, on éprouve la vérité de ce qu'a dit l'Auteur du Livre de l'Imitation de J. C. : *Celui à qui le Verbe Eternel parle, est bientôt au-dessus des vaines opinions des hommes*, et on s'écrie avec le même Auteur : *Que tous les sçavans se taisent en votre présence, ô mon Dieu, parlez-moi vous seul.* L'ame de son côté dit beaucoup, sans beaucoup parler, ou plutôt, c'est son silence qui parle, et qui dit à Dieu toutes choses. Au reste ce seroit une erreur de croire que le repos de la contemplation exclue toute action de l'ame ; ce n'est que les opérations discursives, et les actes marqués qui sont supprimés, pour faire place à des actes si simples, si subtils et si imperceptibles, que l'ame même souvent ne les sent pas, quoiqu'en effet elle les produise.

L. 6. 3. R. c. 19. v. 12.

L. 1. c. 3.

Ibid.

Puisque le repos de la contemplation amortit la vivacité de la nature, en faisant cesser ses opérations, n'est-il pas à craindre qu'il n'amortisse aussi la vigueur de l'ame, et que les personnes habituées à ce repos, ne soient moins propres à l'action et aux fonctions de leur charge ?

Il arrive au contraire que l'ame en devient plus forte et plus courageuse, et que plus la paix dont elle jouit au-dedans est grande, plus son action est ardente et vigoureuse au-dehors. On remarque que les Saints accoutumés à la contemplation, ont plus travaillé au-dehors pour la gloire de Dieu, que les autres, qui n'ont pas été favorisés de ce don. On raconte de saint Xavier, que dans un de ses voyages sur mer, étant sorti du vaisseau avec plusieurs autres, quand il fallut se rembarquer, il fut trouvé hors de lui même, absorbé dans la contemplation; c'est dans ce doux repos qu'il prenoit de nouvelles forces, pour se soutenir dans ses travaux. Et cela est aisé à comprendre; ce repos étant fondé sur l'amour, dont il est l'effet et la cause tout ensemble; plus il est grand, plus il y a d'amour; et à mesure que l'amour de Dieu augmente, le zele de sa gloire et le desir de s'employer à son service augmentent aussi. Il semble même que ce repos convienne particulierement à ceux qui travaillent beaucoup pour Dieu; c'est pour eux comme un port tranquille, où ils se délassent de leurs fatigues; et on peut leur appliquer ces paroles de

l'Apocalypse : *Dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux.* C'est là que dans une douce mort, ils oublient toutes les choses de la terre, et participent au bonheur de ceux dont il est écrit : *Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur.* Apoc. c. 14. v. 13. Ibid.

Qui sont ceux qui peuvent prétendre à ce doux repos ?

Nous avons déja remarqué plus d'une fois, qu'il n'y a point de méthode pour y parvenir : c'est ordinairement la récompense des travaux passés. Souvent aussi Dieu le donne dès le commencement à ceux qui ont le cœnr droit, et qui, à beaucoup de candeur, joignent une grande humilité. L'homme de son côté peut s'y disposer par la droiture d'intention, par un soin continuel de chercher Dieu en toutes choses, et par un grand détachement des biens et des plaisirs de la vie. Ce qui est certain, c'est que la contemplation étant la véritable sagesse, *elle ne sçauroit se trouver dans la région de ceux qui vivent dans les délices.* Job c. 28. v. 13.

CHAPITRE V.

Avis nécessaires à ceux qui sont dans la voie extraordinaire, ou surnaturelle.

D. *QUels avis faut-il donner aux personnes qui marchent dans la voie que nous venons de décrire dans les deux Chapitres précédens?*

R. Ces avis sont différens, selon les différens dégrés que nous avons distingués dans cette voie.

Quels sont les avis nécessaires à ceux qui sont dans le premier dégré, où l'ame attirée au saint repos, a la facilité de se servir de ses puissances, pour suivre les mouvemens que lui donne le saint Esprit?

Voici les deux plus importans. Le premier est qu'on ne doit point se détourner de cette voie de repos, ni rien faire qui en puisse troubler la douceur. Agir de son propre mouvement, et multiplier ses pratiques, ce seroit s'embrouiller : il n'y a qu'à recevoir et à suivre les mouvemens de la grace. Cet avis est d'autant plus nécessaire aux personnes qui marchent dans cette voie, qu'elles ont ordinairement beau-

coup de contradictions à soutenir de la part de bien des gens, et même de quelques Directeurs, qui traitent leur état d'illusion et de pure oisiveté. C'est pour cela qu'il ne faut jamais oublier ce que nous avons déja solidement établi : Que le simple regard de la contemplation, est préférable à la multitude des actes, et à tout ce qu'on pourroit faire par son industrie : que ce n'est pas seulement une oraison très-relevée, mais encore une excellente regle de conduite, à cause de la lumiere divine qui accompagne toujours ce regard, et qui applique saintement les ames au bien que Dieu demande d'elles.

Le second avis nécessaire aux personnes dont nous parlons, est d'éviter avec soin l'extrémité opposée, qui seroit de se mettre d'elles-mêmes dans cet état de repos, avant que Dieu les y attirât. L'amour des choses extraordinaires, en a précipité plusieurs dans les fausses dévotions, qui se glissent facilement dans cette voie.

Comment est-ce qu'on donne entrée aux fausses dévotions ?

L'imprudence des directeurs y contribue quelquefois autant que l'amour-propre des personnes qu'ils dirigent. Ils

ont lû des Livres où l'on traite de ces voies sublimes, de mort mystique, d'inaction, d'abandonnement, de perte de soi même ; ils ont vû quelques ames que Dieu conduisoit par ces sortes de voies ; frappés de ces belles idées, et voyant dans les personnes qu'ils dirigent, quelques attraits de la grace, ils se hâtent de leur faire prendre l'essor, et de les conduire, comme si elles étoient en effet parvenues à ces états relevés. D'où il arrive que ces personnes, pleines d'estime pour elles mêmes, et d'une grande idée de leur état, affectent une dévotion sublime, qui n'est que dans leur esprit : et pour soutenir cette fausse élévation, elles ont recours à des raisonnemens subtils et à quelques goûts forcés qui les amusent. Mais toute cette dévotion n'est que chimere, orgueil, vaine complaisance, ou pour le moins inutilité.

Quels avis sont nécessaires aux personnes qui sont arrivées au second dégré, que nous avons appelé une mort mystique ?

Ces avis doivent être réglés sur les différentes épreuves par où l'on passe, quand on est dans ce dégré. Ces épreuves, comme nous l'avons déja dit, sont l'aridité, l'impuissance et la peine.

Comment doit-on se comporter dans l'aridité ?

Le soin principal doit être de ne point se relâcher de ses exercices spirituels, de ne rien retrancher de ce qu'on avoit coutume de pratiquer, et de se soutenir par la foi. Cette aridité, qui est fort contraire aux inclinations des sens, augmente la vigueur de l'esprit: l'ame accoutumée à se passer des goûts sensibles, et à ne se conduire que par les lumieres de la foi, en sort plus généreuse, et les vertus en deviennent plus solides.

De quelle maniere doit-on se conduire dans l'état d'impuissance, où l'ame n'a pas l'usage ordinaire de ses facultés pour agir intérieurement, et pour former de bons desirs ?

Ce n'est pas assez qu'elle souffre avec patience cet état de privation et de perte; il faut encore qu'elle s'abstienne de faire de grands efforts pour en sortir; parce qu'il lui est avantageux d'être pour un tems dans cette impuissance. Au reste, on ne doit point être surpris que Dieu traite ainsi les ames qui lui sont fideles; c'est par un effet de son amour qu'il en use de la sorte, afin de leur communiquer un bien infini-

ment plus parfait. Il se comporte en cela comme un bon pere, qui ôteroit des mains de son fils une viande grossiere, et ordonneroit qu'on en cherchât une plus délicate. Cet enfant souffriroit la faim pendant quelque tems; mais l'attente d'une meilleure nourriture le consoleroit. Après tout, en cet état il n'y a point d'autre parti à prendre que celui de la patience, à moins qu'on ne veuille se tourmenter en vain pour faire ce qui est alors comme impossible.

Comment doit-on se comporter quand on est dans la troisieme épreuve qui est la peine?

Comme c'est une épreuve très-rude; comme le démon par ses tentations travaille sans cesse à la rendre encore plus rude, et qu'elle est presque toujours accompagnée de trouble et de ténébres intérieures, l'ame qui souffre cette peine doit, 1. prendre beaucoup sur elle-même pour la supporter avec résignation. 2. Etre continuellement en garde contre la tentation pour repousser vigoureusement le mal auquel elle se sent portée. 3. Faire choix d'un directeur éclairé, et lui être fort soumise; parce qu'étant foible et dans l'obscurité, elle ne peut tirer que de

l'oraison et de l'obéissance les lumieres et la force dont elle a besoin pour résister à de si rudes attaques.

Que doit-on conseiller aux ames qui sont dans le troisieme dégré, que nous avons comparé à une espece de résurrection et de vie nouvelle ?

Comme cet état est abondant en lumiere et en puissans secours, on y surmonte aisément les plus grandes difficultés, et on n'a gueres besoin d'avis quand on y est parvenu ; mais on en a grand besoin pour y arriver et pour s'y établir. Ce passage est dangereux ; il s'agit de passer de l'obscurité à la lumiere ; c'est le tems où Satan se transfigure pour séduire les ames. Si elles ne sont sur leurs gardes et qu'elles n'ayent pas un bon guide, elles prennent le faux jour qui vient du malin esprit, pour la véritable lumiere qui vient de Dieu.

Quel est ce faux jour ?

C'est une de ces illusions dont les personnes avancées dans la vertu ne sont pas exemptes. Nous en avons parlé dans le dernier chapitre de la premiere partie. Maintenant il suffit de dire que cette illusion s'introduit à la faveur des consolations spirituelles que Dieu

rend à l'ame après qu'elle a passé par les épreuves. Le retour de ces consolations qui se font sentir à la partie inférieure, est un de ces tems dangereux, où il est aisé au démon de faire donner les ames dans le piege. Comme elles ne font que sortir des ténébres où elles ont été long-tems plongées, et pendant lesquelles le malin esprit a dressé ses embuches ; il leur est très-difficile de distinguer la véritable lumiere de la fausse. Il faut donc que ces ames encore à demi aveugles ayent recours à trois guides sûrs, qui sont la foi, l'humilité et l'obéissance, sans quoi elles ne sçauroient se défendre de ce que l'Ecriture appelle *les artifices secrets de l'esprit de ténébres.*

Psal. 90. v. 6.

Quelle est l'illusion la plus dangereuse et la plus difficile à guérir dans la vie spirituelle ?

C'est lorsque le démon vient à bout de persuader aux ames que tout ce qu'il leur suggere vient immédiatement de Jesus-Christ ou de la sainte Vierge, ou de quelqu'autre Saint. Ce sont quelquefois des personnes vertueuses et accoutumées aux visites de Notre-Seigneur, et qui néanmoins ne peuvent pas reconnoître la tromperie. Elles n'ont

pas le moindre doute que ce ne soit J. C. qui leur parle en certains tems, quoique les choses qu'elles entendent soient dans la suite justement condamnées de tout le monde. N'a-t on pas vû à Rouen un prêtre connu pour un homme de bien, lequel disant la Messe et tenant J. C. entre ses mains, croyoit entendre des paroles et recevoir des conseils qui aboutirent enfin à un grand désordre? Ne sçait-on pas que sainte Catherine de Bologne, après avoir pratiqué la vertu pendant long-tems et reçu de très-grandes faveurs du ciel, fut durant trois ans trompée par le démon qui lui paroissoit tantôt sous la forme de J. C., et tantôt sous celle de la sainte Vierge?

Cela arrive aux ames qui ne sont pas encore parfaitement éclairées, quoique solidement vertueuses : car celles qui sont dans la claire lumiere, il n'est pas à craindre, dit sainte Thérese, qu'elles se trompent ainsi ; elles n'ont nulle peine à distinguer les fausses visites des véritables.

Comment peut-on se garantir de ses illusions?

Il n'y a qu'un moyen, qui est de s'attacher à la foi et de se conduire par l'obéissance, comme fit sainte Catherine

de Bologne, qui mérita par sa soumission de découvrir les artifices de Satan, et d'être délivrées de ses peines.

CHAPITRE VI.

Des qualités qui sont propres dans la voie extraordinaire.

D. *QUelles sont ces qualités?*

R. Il y en a trois principales; sçavoir, la simplicité, l'efficace et la solidité.

En quoi consiste la simplicité?

En ce que, toute abondante qu'est cette voie en graces et en faveurs célestes, elle apprend aux ames à passer par ces richesses spirituelles sans s'y arrêter. Elle est aussi très-simple de sa nature, parce qu'elle n'admet pour tout exercice qu'un regard de l'esprit et un acquiescement du cœur, et même ce regard et cet acquiescement sont des actes si subtils et si déliés, que l'ame qui les forme peut à peine s'en appercevoir.

Puisque l'ame en cet état semble ne rien faire, ne peut-on pas conclure qu'elle est oisive dans son oraison?

Elle le seroit sans doute si elle étoit

sans action ; mais c'est ce que nous n'avons pas dit. Nous disons seulement que son action est si profonde et si délicate, qu'elle n'a pas la satisfaction de se rendre à elle-même témoignage de ce qu'elle fait ; que par le simple regard on ne connoît rien de distinct ; que l'acquiescement de la volonté n'est, à parler précisément, ni contrition, ni remerciement, ni offrande ; mais tout cela éminemment. Nous disons enfin que cette maniere d'oraison est très-agréable à Dieu, et qu'elle produit d'excellens effets.

Ne pourriez-vous pas par quelque comparaison nous rendre cette doctrine sensible ?

En voici une dont se sert un docteur mystique. Si une grande Reine faisoit son plaisir d'habiller une Villageoise, et de la parer de ses propres mains ; tout ce que pourroit faire de mieux cette pauvre fille, ce seroit d'être modestement attentive à ce qu'on feroit pour elle, de laisser satisfaire la Reine, de faire ensuite la révérence, et de se retirer ; cette conduite simple vaudroit mieux que tous les soins empressés qu'elle auroit pû se donner, et que tous les complimens qu'elle auroit pû

faire. C'est la conduite qu'on doit garder dans l'exercice du repos dont nous avons parlé.

En quoi faites-vous consister l'efficace de cette voie ?

En ce que le regard unique et le saint acquiescement au bon plaisir de Dieu, ont une vertu singuliere qui fortifie l'homme, l'éleve au-dessus de lui-même, et le fait opérer d'une maniere qui surpasse visiblement sa faculté naturelle.

Ce regard est l'instrument dont se sert le saint Esprit pour travailler dans les ames ; c'est comme un trésor où il leur fait trouver ses dons les plus précieux ; le don de sagesse, c'est-à-dire, la connoissance expérimentale et savoureuse des objets spirituels et divins ; le don d'intelligence, c'est-à-dire, la faculté de comprendre les choses difficiles, et de les réduire à leurs principes éternels et immuables ; le don de conseil, c'est-à-dire, la prudence et la discrétion pour conduire les ames ; le don de science, c'est-à-dire, la connoissance certaine des choses spirituelles, et quelquefois même de plusieurs qui sont de l'ordre naturel ; tous ces dons sont renfermés comme en un point dans l'unique regard dont nous parlons.

C'est

C'est une lumiere très-simple où l'ame puise toute science et toute vertu ; de sorte qu'elle est toujours pourvue, et qu'elle n'a pas besoin de préparation soit pour parler aux peuples assemblés, soit pour instruire en particulier, parce que *des fleuves d'eau vive coulent de son sein*, conformément à la promesse de N. S. Le Saint Esprit seul a la clef de ce trésor qui ne s'épuise jamais, et il est dit de celui qui le possede : *qu'il répandra comme une pluie les paroles de la sagesse.*

Jean c. 7. v. 38.

Eccl. c. 39. v. 9.

Ce qu'est le simple regard à l'entendement qu'il éclaire, le simple acquiescement l'est à la volonté qu'il fortifie. C'est de cette source sacrée que découlent les autres dons du Saint Esprit ; don de force, don de piété et de crainte de Dieu, les pieuses affections, les bons mouvemens, les saintes saillies, les ardeurs du zele. Mais (ce qu'on ne sçauroit assez observer) toute cette abondance de richesses vient d'un principe très-simple qu'on peut comparer à une fontaine qui se remplit par un seul tuyau, et qui se partage ensuite en plusieurs ; et c'est pour cela que l'Esprit de Dieu est appellé dans les saintes Ecritures, *unique et multiplié.*

Sap c. 7 v. 22.

On peut donc dire de ceux qui marchent dans cette voie, qu'ils portent toujours en eux-mêmes, sans fatigue et sans embarras, tout ce qui leur est nécessaire en toutes sortes d'occasions; puisqu'un seul bien qu'ils possedent, leur fournit à propos tous les autres, à mesure qu'ils en ont besoin. Il en est d'eux, comme d'un Prince, qui avec une seule clef ouvriroit toutes les portes d'un grand Palais; ou comme d'un Médecin, qui trouveroit dans une seule plante, le remede à toutes sortes de maux. C'est ainsi qu'une seule chose tient lieu de toutes les autres, à ceux dont nous parlons. Sans qu'ils se donnent aucun soin, un esprit très-simple qui est en eux, leur suggere tout ce qu'ils doivent dire ou faire dans les différentes occasions. Et c'est là-dessus qu'est fondé le commandement que Notre-Seigneur fait à ses disciples, de ne point compter sur leurs soins et sur leur industrie, quand ils auront à lui rendre témoignage devant les Puissances du monde. *Ne songez point, ni comment vous parlerez, ni à ce que vous direz.* Matt. c. 10. v. 19

Quel est cet esprit très-simple dont vous venez de parler?

C'est le Saint Esprit, qui n'étant que feu et que lumiere, que paix et que liberté, forme lui-même dans l'esprit et dans le cœur, ce simple regard et ce doux acquiescement, par lesquels il opere ensuite de grande choses, et rend les hommes puissans en œuvres et en paroles. Munis de ce secours, les Apôtres, sans science, sans étude, et sans talens naturels, ont fait plier tout le monde sous leurs volontés; et rien ne prouve mieux l'efficace de ce don merveilleux, que ces paroles dont se servit Notre Seigneur pour le faire attendre à ses Apôtres : *Tenez vous dans la ville*, leur dit-il, *jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une force qui vienne d'en haut.* Luc. c. 24. v. 49.

Comment prouvez-vous la solidité de cette voie ?

Par son efficacité même. On peut dire de ceux qui sont dans cette voie, qu'ils rendent à Dieu le service le plus agréable qu'il puisse recevoir de la part des hommes. Tout autre service est imparfait; toute autre conduite est foible en comparaison de celle ci, qui est pleine de force, et capable de venir à bout de tout. Ceux qui ne sont pas favorisés de ce don, peuvent bien se

rendre agréables à Dieu par l'humilité et l'abnégation intérieure ; ils peuvent faire beaucoup de bien avec le secours de Dieu. Mais la nature en eux se mêle souvent avec la grace ; il y a beaucoup du leur dans ce qu'ils font. Aussi voyons-nous que leurs paroles sont peu efficaces, qu'elles font peu d'impression, et qu'ils ne sont pas capables d'entreprendre beaucoup pour Dieu, et d'exécuter de grands desseins pour sa gloire.

Les personnes que Dieu introduit dans la voie extraordinaire sont pleines de force ; elles portent au-dedans d'elles-mêmes une vive impression des vérités divines ; leur attrait est puissant ; leurs paroles sont persuasives ; elles embrasent les cœurs ; et par tout ce qu'elles font pour leur propre perfection et pour celle du prochain, il paroît bien que l'Esprit de J. C. habite en elles d'une maniere particuliere. Saint Etienne, premier Martyr, en est une preuve éclatante. Il est dit de lui dans les Actes des Apôtres : Que les Juifs *ne pouvoient résister à la Sagesse et à l'Esprit qui parloit* par sa bouche.

Act. Apos. c. 6. v. 10.

Rien de plus simple que la grace de cet état, si on la considere en elle-même, puisqu'elle ne consiste qu'en un

regard de l'esprit, et en un doux acquiescement du cœur ; et cependant rien de plus fertile en grandes actions, excepté au tems de l'impuissance, qui est le second dégré de la voie extraordinaire. Car alors l'ame est privée de l'usage ordinaire de ses facultés intérieures ; quoique dans le fond elle agisse par une opération occulte qui la soutient, principalement dans tous ses besoins ; mais qui ne la console point, parce qu'elle lui est inconnue.

D'où vient que vous ne parlez point des extases, des ravissemens, des visions et des paroles intérieures dont Dieu favorise les ames dans cette voie ?

Parce que nous ne parlons ici que de ce qui concerne la pratique de la vertu. Outre que nous avons dit ailleurs, qu'on ne doit point s'attacher à ces sortes de graces, ni les prendre pour appui ; il ne convient pas de les rejetter, ni de les mépriser, puisque ce sont des dons de Dieu ; mais il convient encore moins d'y mettre sa confiance. La pratique des Saints, est de les recevoir avec dégagement de cœur, et de fonder leur conduite sur la Foi.

N'y a-t-il point d'autre avis à donner aux personnes qui sont dans la voie extraordinaire ?

Le plus important est, qu'en suivant les mouvemens de l'esprit intérieur qui les gouverne, elles ne s'écarte point de la regle extérieure prescrite à tous les hommes, laquelle comprend la doctrine de la foi, l'autorité des Supérieurs, et le sentiment commun des gens sages et spirituels. C'est en cet heureux accord de la Loi intérieure avec la Loi extérieure, que consiste la perfection. Tout est dans l'ordre, et rien n'est suspect, lorsque l'attrait de la grace n'est point gêné par les regles du dehors, et lorsque les regles du dehors, c'est-à-dire, la foi, l'obéissance, et la droite raison rendent témoignage à l'attrait de la grace. Il n'y a plus qu'un écueil à craindre, et c'est qu'on ne confonde quelquefois la prudence humaine avec la sagesse évangélique, qui doit guider la raison.

On ne peut donc trop recommander aux personnes que Dieu conduit par la voie extraordinaire, de faire consister leur principale perfection dans les vertus communes et nécessaires à tous, et de préférer constamment la pratique de l'humilité, à tous les dons les plus sublimes que Dieu leur communique. Lorsqu'aux vertus extraordinaires, qui

sont propres de leur état, elles joignent la fidélité et l'exactitude à remplir tous les devoirs de la vie commune, elles ont atteint le plus haut point de sainteté où l'on puisse arriver sur la terre.

On remarque cette union admirable dans presque tous les Saints : nous n'en connoissons gueres qui n'ayent participé au don de la contemplation, et en qui ce don sublime n'ait contribué à nourrir et à faire croître l'humilité : de sorte qu'on peut leur appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Vous êtes mort, et votre vie est cachée en Dieu avec J. C.* Ad Col. c. 3. v. 3. En effet, le secret et le silence au milieu duquel le S. Esprit opere dans les ames de ce rang, est très-propre, non-seulement à les cacher en Dieu, mais encore à les faire mourir à elles-mêmes, au monde, et à toutes les choses de la terre.

Il est vrai que ceux qui meurent de la sorte, ne le font que pour vivre d'une vie de grace, et que la grace opere en eux et par eux de merveilleux effets. Mais quelque riches qu'ils soient en grace et en dons surnaturels, ils font toujours grand fond sur la charité, l'humilité, et les autres vertus, qui rendent l'homme digne de la récompen-

se éternelle. Ils sçavent que ce que Dieu agrée le plus dans les ames, ce ne sont pas les dispositions sublimes qu'il met en elles, ni les faveurs extraordinaires qu'il leur accorde, mais le soin qu'elles prennent de pratiquer la vertu ; parce que c'est l'homme qui donne à Dieu, lorsqu'il pratique la vertu, au lieu que Dieu seulement donne à l'homme lorsqu'il accorde des faveurs singulieres ; et il est écrit, *qu'on est bien plus heureux de donner que de recevoir.* Les dons sublimes, l'abondance des lumieres, et la douceur des consolations élevent l'homme sans aucun mérite de sa part : ce qui lui attire les graces du Ciel, c'est de vivre saintement.

Act. Ap. c. 20. v. 35.

CHAPITRE VII.

De l'amour parfait.

A Quels caracteres connoît-on l'amour parfait ?

R. A trois principaux. Le premier est un doux repos de l'ame en Dieu. Le second est un détachement général de tout ce qui n'est pas Dieu, ou de l'intérêt de Dieu. Le troisieme est une entiere résignation et une conformité par-

faite à la volonté de Dieu, avec un généreux abandonnement, qui aille jusqu'à nous rassurer contre tous les accidens de la vie.

En quoi paroît la douceur de ce repos ?

C'est sur-tout dans les peines et les contre-tems causés ou par les passions qui agitent le cœur humain, ou par la malice des hommes, qui persécutent la vertu ; ou par le démon, qui met autant qu'il peut le trouble et le désordre dans les ames. Au milieu de ces tempêtes l'homme saintement enivré de la douceur de l'amour, repose sans inquiétude, et jouit d'une paix parfaite : on peut lui appliquer ces paroles des Proverbes, quoique dans un sens bien différent de celui de l'Auteur sacré. *Vous serez comme un homme endormi au milieu de la mer, comme un Pilote assoupi qui a perdu le gouvernail; et vous direz; ils m'ont battu, mais je ne l'ai point senti ; ils m'ont entraîné ; mais je ne m'en suis point apperçu.* Prover. c. 23. v. 34. 35.

Quels sont les effets de cet amour ?

Il y en a deux. Le premier, est un desir ardent de procurer le service de Dieu ; desir qui ne donne aucun relâche, et qui fait penser jour et nuit aux moyens de plaire à l'objet qu'on aime.

Le second est un effet de l'union divine dont cet amour est le lien, et c'est un embrassement continuel de l'ame avec J. C.

En quoi consiste ce desir qui est le premier effet de l'amour parfait?

1. Dans une disposition habituelle à chercher en tout le bon plaisir de Dieu, conformément à ce que disoit Notre Seigneur parlant de son Pere : *je fais toujours ce qui lui plaît.* 2. Dans une grande faveur qui entretient ce desir, et qui porte à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres.

Jean. c. 8. v. 29

Quelles sont ces bonnes œuvres?

Elles sont de trois sortes. Premierement, tout ce qui appartient au service divin, le chant, l'Office, la réparation des Eglises, le culte des Saints, etc. Secondement, un empressement cordial et singulier pour tout ce qui peut contribuer au soulagement des affligés, tels que sont les pauvres, les prisonniers, les malades qu'on va visiter dans les hôpitaux et dans les maisons particulieres. Troisiemement, un zele ardent et affectueux pour la conversion et la perfection de tous les hommes, ne négligeant rien de tout ce qui peut contribuer à leur salut et à leur

avancement dans la vertu. Telles sont les occupations de l'amour parfait ; l'ame qui en est embrasée, est comme une épouse qui ne desire rien tant que de procurer à son divin Epoux des enfans spirituels.

Qu'est-ce que cet embrassement que vous avez donné pour le second effet de l'amour parfait ?

Il consiste dans l'union actuelle et continuelle de la volonté avec l'objet aimé.

Quelles sont les propriétés de cet embrassement ?

Ces trois-ci principalement. Il est délicieux ; il est (comme parlent les Mystiques) *perdant et abîmant ;* il est *transformant.*

Pourquoi est-il délicieux ?

Parce que dans cet embrassement l'ame est unie à J. C. d'une maniere si intime, que les Mystiques n'ont pas fait difficulté de l'appeler une espece d'attouchement de la substance divine; expression très-conforme à l'expérience des personnes qui ont eu part à cette faveur. Ceux qui en voudront sçavoir davantage, n'ont qu'à consulter saint Bernard, sur les cantiques, Blosius, Thomas *à Jesu Maria*, et plusieurs

autres qui ont traité assez clairement cette matiere. Ce qui est certain, c'est que ce doux attouchement, quoiqu'inexprimable, quoique purement spirituel, et infiniment délicat, est néanmoins très-réel, et qu'il produit une sainte ivresse qui peut faire dire à l'ame qu'elle a touché et senti ce que rien de créé ne sçauroit comprendre, qu'elle a joui du souverain bien autant qu'on en peut jouir dans l'état présent d'où la vision est exclue.

Il semble que S. Augustin ait voulu parler de cette sublime opération de la grace, lorsqu'il a dit à Dieu dans ses confessions: *Quelquefois vous excitez en moi des sentimens d'amour que je n'avois jamais éprouvés, et vous me pénétrez d'une douceur ineffable: pour peu qu'elle augmente, et que vous acheviez, ô mon Dieu, ce que vous avez commencé en moi, je ne sçais ce que ce sera; mais ce ne sera pas un état qui convienne à la vie présente.* Ces paroles désignent assez ce que nous venons de dire, quoiqu'elles ne le marquent pas expressément. Après tout, nous n'avons pas de meilleures preuves de cette vérité que le témoignage de ceux qui l'ont expérimentée. Ce sont des Saints; il y auroit une témérité

Aug. Conf. l. 10 c. 40

outrée à mépriser leurs expériences, ou à révoquer en doute leur sincérité.

Pourquoi cet embrassement est-il appelé perdant et abîmant?

Parce que l'ame en est pénétrée, jusqu'à ne plus se sentir elle-même, jusqu'à être comme perdue, et à ne s'appercevoir pas plus de soi que si elle étoit anéantie. Tout ce qu'elle sent, c'est son Epoux céleste qui la possede, et elle dit avec S. Paul: *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis; mais c'est J. C. qui vit en moi.* Les mouvemens affectueux, les transports de joie dont elle est saisie, sont semblables à des flots l'un sur l'autre qui la couvrent; la reconnoissance qu'elle veut témoigner à son bien-aimé, lui cause un redoublement d'amour qui, comme un dernier flot encore plus élevé, l'engloutit enfin et l'abîme. La voilà noyée dans la douleur divine, qui est un avant-goût du Paradis, et qui a donné occasion aux Saints d'appeler cet état les *Nóces spirituelles.* Ad Gal. c. 2. vs 20.

Que veut-on nous faire entendre quand on dit que cet embrassement est transformant?

On veut dire que l'ame est unie à Jesus-Christ sans milieu, par la seule force de son amour, et d'une maniere

si étroite qu'elle a peine à se distinguer de son cher Epoux qui habite en elle. Jusques là qu'il lui semble que les membres de son corps sont les membres de Jesus Christ, sa parole, la parole de Jesus Christ, et son cœur le cœur de Jesus Christ, conformément à ce qui a été dit : *Celui qui s'attache au Seigneur, ne fait qu'un esprit avec lui.* Ce qui revient à ce que disoit le Fils de Dieu parlant à son Pere : *Vous êtes en moi et je suis en eux, afin qu'ils soient parfaitement unis.*

1 ad Corint. c. 6. v. 17

Rien de plus parfait qu'une telle union, qui va en quelque maniere jusqu'à l'unité. On peut s'en former quelque idée par ce qui s'accomplit dans l'Eucharistie, où J. C. s'unit à nous comme la nourriture dont nous usons. Avec cette différence, dit saint Augustin, que la nourriture ordinaire se change en notre substance, au lieu que cette divine nourriture nous change spirituellement en elle-même. Plusieurs Théologiens assurent que cette union que nous contractons avec Jesus-Christ dans l'Eucharistie, est très-étroite et très-intime, et qu'elle est la consommation du mariage spirituel.

Tout cela prouve que par la force

de l'amour, qui est transformant de sa nature, l'union augmente à un point qu'il est mal aisé de l'expliquer par des paroles, et qu'il faut s'en rapporter à l'expérience des saintes Epouses de J. C., de qui on peut dire avec S. Paul : qu'elles sçavent des Mysteres dont il n'est pas permis à un homme de parler, et que personne ne connoît que celui qui reçoit de telles faveurs. *Nemo novit nisi qui accipit.* Apoc. c. 2. v. 17.

A quelles marques connoit-on la pureté de cet amour ?

A trois principales. La premiere, est une profonde humilité et une exacte obéissance. La deuxieme est une affection singuliere pour les mépris et les souffrances. La troisieme, est un zele ardent pour le service des pauvres, et pour le salut des ames. Sainte Therese dit à peu près la même chose dans la septieme demeure du château de l'ame. Après avoir demandé ce que c'est qu'être vraiment spirituel, elle répond que c'est être esclave de J. C., acheté au prix de sa croix, marqué à son sceau qui est la croix, et prêt à se rendre esclave de tout le monde pour les intérêts de J. C.

CHAPITRE VIII.

De l'heureux état d'une ame qui a établi sa perfection et sa félicité dans l'acquiescement au bon plaisir de Dieu.

D. *EN quoi consiste ce bienheureux état ?*

R. Dans la parfaite conformité à la volonté divine dont nous avons parlé au deuxieme chapitre de cette troisieme partie. L'ame à force d'estimer l'accomplissement de cette sainte volonté, à force de l'aimer et de le souhaiter, y trouve son repos et son bonheur, jusqu'à ne chercher sa satisfaction que dans le bon plaisir de Dieu, qu'elle préfere à toutes les choses de la terre.

Pouvons-nous prétendre à ce bienheureux état ?

L'Ecriture sainte nous apprend que nous le pouvons, et la troisieme demande de l'Oraison Dominicale ne laisse aucun doute là-dessus.

Y a-t-il en effet des Saints qui aient joui de ce bonheur pendant leur vie ?

Tous ceux qui sont parvenus à l'union intime, qui est le comble de la

perfection évangélique, ont joui de ce bonheur, qui est un effet et une suite de la parfaite union. Il est vrai pourtant que cette disposition a éclaté particulierement dans quelques Saints, comme il est aisé de s'en convaincre par l'histoire de leur vie. On peut mettre de ce nombre le fameux Pauvre dont Thaulere parle, et de nos jours S. François de Sales, un des plus grands zélateurs de la volonté divine, qui a le plus contribué à en inspirer l'amour à tout le monde.

Quels sont les avantages de cet état ?

Il y en a trois principaux ; sçavoir, l'élévation, la douceur et l'utilité.

En quoi consiste l'élévation de cet état ?

1°. En ce qu'il renferme le plus haut point de perfection où l'on puisse arriver sur la terre. 2.° En ce qu'il releve les moindres actions, et leur donne un mérite singulier aux yeux de Dieu. 3.° En ce qu'il fait l'occupation des Bienheureux dans le Ciel, et celle de Dieu même, qui est particulierement grand, parce qu'il fait en tout sa volonté.

En quoi consiste la douceur de cet état ?

En ce qu'il nous donne un avant-goût de la béatitude, et qu'il est seul capable de faire notre félicité dans cette vie.

En quoi consiste son utilité?

En ce que le motif qui domine dans cet état, c'est-à-dire, le bon plaisir de Dieu, donne à toutes les actions un mérite incomparablement plus grand que tous les autres motifs qu'on peut se proposer.

Que faut-il faire pour atteindre à cet état?

Aimer la volonté de Dieu, s'appliquer à la connoître et à l'exécuter en toutes choses.

Comment peut-on acquérir cet amour?

En se proposant les avantages que nous venons de décrire.

Quelles sont les regles dont on peut se servir pour connoître la volonté de Dieu?

Il y en a quatre, qui sont, la foi, l'obéissance, l'inspiration et la raison.

Qu'entendez-vous par la foi?

J'entends toutes les vérités révélées dans l'Ecriture, et enseignées par l'Eglise, où il nous est aisé d'apprendre nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, et envers nous-mêmes.

Qu'entendez-vous par l'obéissance?

La volonté des personnes qui ont autorité sur nous pour régler notre conduite.

Qu'est-ce que l'inspiration?

C'est, où une pensée que Dieu fait naître dans l'esprit, ou un mouvement qu'il imprime à la volonté, ou tous les deux ensemble. L'inspiration vient, ou immédiatement de Dieu, ou par le ministere des Anges ; elle supplée à la Foi et à l'obéissance, et nous porte à faire ou à ne pas faire certaines choses, qui ne sont ni commandées ni défendues.

Que faut-il entendre par la raison, qui est la quatrieme regle ?

Il faut entendre les principes de la prudence, et les maximes par lesquelles les gens sages ont coutume de se gouverner.

Toutes ces regles sont-elles également sûres ?

Non, sans doute, si on les considere en elles-mêmes ; il y en a qui se peuvent aisément se tromper ; mais c'est toujours par la faute de ceux qui les consultent. Quand on les entend bien, et qu'on sçait les appliquer, on ne s'écarte jamais de la volonté divine en les suivant.

Quel ordre faut-il garder dans l'application de ces regles ?

La subordination qui doit être entre ces regles, demande que la Foi soit

consultée la premiere ; que si on ne trouve pas dans la Foi l'éclaircissement de ses doutes, on ait recours à l'obéissance : que si l'obéissance ne s'explique point, on ait égard à l'inspiration ; et qu'au défaut de l'inspiration, on suive la raison humaine.

Une autre regle, qui se réduit à l'inspiration, c'est l'attrait intérieur que le Saint-Esprit donne aux personnes qui ont le cœur droit, et que S. Ignace, au commencement de ses constitutions, appelle la Loi intérieure, qu'il dit être plus puissante et plus efficace pour nous aider, que toutes les Lois extérieures. Cet attrait dirige la raison, et aide beaucoup à connoître la volonté de Dieu.

Comment faut-il consulter la raison dans le doute ?

Saint Ignace, que nous venons de citer, prescrit certaines regles qu'il faut suivre, pour bien choisir. 1. Se mettre dans une parfaite indifférence à l'égard des deux partis ; ds sorte que l'inclination ne fasse pancher d'aucun côté. 2. Examiner et peser avec soin les raisons de part et d'autre. 3. Avoir recours à la priere. 4. Prendre l'avis des gens sages, et ensuite s'arrêter à ce qui pa-

roit le meilleur, c'est-à-dire, le plus conforme aux regles que nous avons données.

N'y a-t-il point d'autre regle pour connoître la volonté de Dieu ?

Il y en a d'autres, telles que sont les Canons des saints Conciles, les Constitutions des Ordres Religieux, approuvées par le Saint Siege, les Ordonnances particulieres des Supérieurs Ecclésiastiques, les Loix des Princes, et les ordres des Magistrats politiques. Mais toutes ces regles, et plusieurs autres, peuvent se réduire ou à la Foi, ou à l'obéissance.

Que demande l'exécution, qui est la troisieme chose nécessaire pour arriver à l'heureux état d'acquiescement au bon plaisir de Dieu ?

Elle demande que la volonte de Dieu soit, 1. La matiere de nos actions; de sorte que nous ne desirions, nous n'aimions et nous n'entreprenions rien qui ne soit prescrit et réglé par cette volonté divine. 2. Qu'elle soit le motif de nos actions, et que nous ne nous déterminions jamais que par le desir de plaire à Dieu. 3. Qu'elle soit le principe et la premiere cause efficiente de nos actions; ce qui s'accomplit, lorsqu'à force de nous rendre dépendans

de l'Esprit de Dieu, nous l'engageons à se charger de notre conduite, et à donner le premier mouvement à tout ce que nous faisons. Et c'est alors que se vérifient ces paroles de saint Paul ;

Ad Rom c. 8. v. 14 *Ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont enfans de Dieu.*

Que faut-il faire pour mettre en pratique ce point de perfection ?

Il faut s'établir dans une fervente résolution de ne chercher, et de n'envisager en toutes choses que la volonté de Dieu. Cette pratique en renferme trois, qui sont le comble de la perfection, et que les Mystiques appelent la *Conformité*, *l'Uniformité* et la *Déiformité*. La conformité consiste à s'accommoder en tout à la volonté de Dieu, et à ne s'en écarter jamais. En se conformant à la volonté de Dieu, on s'accoutume à l'avoir toujours en vue, et à se la proposer toujours pour motif ; et c'est ce qu'on appelle *Uniformité*. Enfin, à force de s'affectionner à la volonté de Dieu, l'ame se purifie et se transforme jusqu'à devenir semblable à celui qu'elle aime, autant que la foiblesse humaine peut le permettre ; et c'est ce qu'on entend par la *Déiformité*.

A quelles personnes convient une telle pratique ?

Aux personnes de bonne volonté, c'est-à-dire, à ceux qui veulent le bien de tout leur cœur, et qui ne négligent rien pour leur perfection. Mais cette disposition est plus rare qu'on ne pense. Bien des gens qui se croyent dévots, même plusieurs de ceux qui ont embrassé une sainte profession, et qui exercent les ministeres les plus sacrés, en sont si éloignés, qu'on peut dire, qu'ils n'ont pas encore fait le premier pas. Pour avoir cette bonne volonté dont nous parlons, il ne suffit pas d'être homme de bien, et de faire plusieurs bonnes œuvres ; il est nécessaire d'entrer dans un certain ordre, et dans un certain chemin de perfection.

Quel est donc ce premier pas qui coûte tant à la nature ?

C'est une résolution fixe et généreuse d'écarter tous les obstacles à la sainteté, et de renoncer à toutes les satisfactions naturelles, pour ne se conduire que par la lumiere divine, faisant tout le bien qu'elle nous fait connoître, sans y résister jamais, Comme peu de gens ont le courage de faire cette premiere démarche, il ne faut pas s'é-

tonner qu'il y en ait si peu qui soient véritablement parfaits, et qui puissent prétendre aux avantages de ce bienheureux état d'acquiescement au bon plaisir de Dieu.

Quels sont les avantages de cette pratique?

Il est naturel que cette sainte pratique de ne perdre jamais de vue la volonté de Dieu, produise trois excellens effets dans une ame qui la garde constamment. Le premier, est une tranquillité inaltérable, que nul accident de cette vie ne peut troubler. Le second, est une grande pureté d'intention, laquelle étant incompatible avec les moindres fautes, et n'envisageant rien d'humain, purifie bientôt l'ame; de sorte qu'elle devient aux yeux de Dieu plus belle et plus éclatante que le Soleil. Le troisieme, est une parfaite liberté, qui consiste dans l'affranchissement de tout soin inquiet, et dans un entier dégagement de toutes les créatures. On est sans contrainte et sans embarras, parce qu'on ne dépend que de Dieu, qu'on ne cherche que Dieu, et que tout est indifférent, hormis la volonté de Dieu. De-là vient dans la conduite, une admirabse simplicité

plicité, qui fait le comble et le plus bel ornement de la perfection ; parce qu'elle met une ame au-dessus de toute considération humaine, et lui donne une noble élévation ; d'où regardant avec mépris tout ce qui tient de la créature, elle n'a plus d'égard et plus d'attention que pour le bon plaisir de Dieu.

L'ame ne goûte jamais mieux le bonheur de son état, que lorsqu'elle est parvenue à cette noble simplicité, d'où elle retire trois grands avantages. Car premierement, la tranquillité dont elle jouit en Dieu, la remplit de joie. Secondement, la pureté de son cœur produit une ardeur vive et affectueuse, qui l'accompagne par-tout, et qui lui facilite les choses les plus difficiles. Troisiemement, quand il s'agit de travailler et de souffrir beaucoup pour Dieu, elle sent une force merveilleuse, et ne trouve rien qui l'arrête ou qui la gêne : ce qui est le fruit de la parfaite liberté, dans laquelle elle s'est établie.

Sur quoi est fondé ce que vous avez dit de l'acquiescement au bon plaisir de Dieu ?

Sur cette vérité incontestable : Que rien n'arrive en ce monde sans la volonté de Dieu ; ce qui s'accomplit en

plusieurs manieres. Car, dit saint Augustin, il y a des choses que Dieu fait lui-même; il y en a qu'il ordonne, et il y en a qu'il permet. On peut donc rapporter tout à Dieu, et se conformer en tout à sa sainte volonté, même à l'occasion des péchés qui se commettent dont Dieu ne peut pas être l'auteur; parce que ces péchés entrent dans l'ordre de sa Providence, qui les fait servir à ses desseins, pour la gloire de ses Elus, et pour la confusion de ses ennemis. Une ame convaincue de cette vérité, ne peut perdre sa paix et sa tranquillité, quoiqu'il arrive; parce que rien ne peut arriver, où elle ne reconnoisse la divine volonté, qui est la base et le fondement de sa tranquillité intérieure. Et comme c'est par estime et par amour qu'elle se conforme à la volonté de Dieu, la conformité produit la joie et procure une espece de Paradis sur la terre.



CATÉCHISME SPIRITUEL.

QUATRIEME PARTIE.

Où sont compris plusieurs avis importans pour la perfection.

CHAPITRE PREMIER.

De la conduite des ames.

A Quoi faut-il que s'applique celui qui conduit les ames ?

R. A exiger leur soumission, à procurer leur amendement, et à les mettre à l'épreuve.

Qu'est-ce que la soumission, et à quoi sert-elle?

C'est une disposition d'esprit qui fait qu'on méprise ses propres lumieres, pour déférer à celles du directeur. Sans cette facilité à se laisser gouverner, il n'est point de direction utile. Il faut être docile aux avis de celui qui conduit, et c'est cette docilité que J. C. exigeoit de

ses Disciples, lorsqu'il disoit : *Si vous ne devenez comme des enfans, vous n'entrerez point dans le Royaume des Cieux.*

Matt. c. 18. v. 3.

Quelles qualités doit avoir cette soumission ?

Elle doit être accompagnée d'humilité, d'obéissance et de simplicité. D'humilite, pour s'estimer en effet comme des enfans qui n'ont rien de meilleur à faire, que de se laisser conduire ; d'obéissance, pour observer exactement tout ce qui est prescrit ; de simplicité, pour s'aveugler saintement, renonçant à tout examen, à toute réflexion, et à toute vue contraire aux avis du directeur, ce qui néanmoins n'exclut pas la prudence nécessaire en certaines occasions ; lorsque celui qui doit servir de guide, paroît manifestement s'égarer, en conseillant l'erreur, ou en favorisant l'imperfection, ou en ordonnant des choses contraires à la droite raison et à la volonté de Dieu. Ce seul cas excepté, la soumission doit être aveugle ; et c'est la premiere disposition que le directeur doit travailler à mettre dans les personnes qu'il conduit.

A quoi faut-il encore avoir égard dans la conduite des ames ?

A leur amendement. L'ame est ordinairement comparée à un jardin, dont il faut arracher les mauvaises herbes, pour y planter les bonnes. Ce soin regarde le maître spirituel ; il doit prendre pour lui ce qui fut dit autrefois au Prophete Jérémie : *Je vous établis aujourd'hui pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter.* Ce ministere demande beaucoup de fermeté, pour ne laisser aucun défaut à combattre ; mais il faut aussi beaucoup de prudence pour ne pas anticiper le tems marqué : car c'est au S. Esprit à préparer l'ame, et à la rendre capable d'être corrigée utilement. Si on ne fait cette attention, on nuit beaucoup à ceux qu'on voudroit aider, et on empêche leur avancement, au lieu de le procurer. Quand on a pourvu à l'essentiel, et qu'on a obtenu des personnes qu'on dirige, qu'elles renoncent à leurs péchés, on ne doit pas leur découvrir d'abord tous les défauts qu'elles ont à combattre ; mais attendre qu'elles se soient assez fortifiées pour soutenir une telle vue et pour la suivre. Il faut imiter la grace, qui pour ne pas nous décourager, nous éclaire peu à peu, et par dé- *Jer. c. 1. v. 10.*

grés, sur nos imperfections et nos foiblesses, et commence par ce qu'il y a de plus aisé, pour nous disposer à ce qui est plus difficile, conduisant avec une douceur infinie l'ouvrage de notre parfait amendement.

Qu'est-ce que mettre les ames à l'épreuve ?

C'est en général s'éloigner de la conduite de certains directeurs, qui s'affectionnent trop aux personnes qu'ils dirigent, et qui sont trop souvent avec elles. Il est quelquefois à propos de témoigner de l'indifférence, et de faire semblant de se retirer, pour s'assurer de leur courage, et pour découvrir les intentions qui les font agir.

Comment faut-il éprouver les personnes qu'on dirige ?

En trois manieres. 1. En les privant pour un tems des secours extérieurs sur lesquels elles comptent, comme si on ne prenoit nul intérêt à ce qui les touche, et qu'on eût dessein de les abandonner. 2. En leur ordonnant des choses difficiles, qui contrarient leurs inclinations, ou en usant à leur égard de manieres dures et méprisantes, qui les mortifient. 3. En les prenant au dépourvu, et leur ordonnant de rudes

exercices, lorsqu'elles s'y attendent le moins.

Ces sortes d'industries contribuent beaucoup à l'avancement spirituel. On peut compter sur la générosité des personnes qui ont passé par ces épreuves; comme on peut croire qu'un arbre est bien enraciné, lorsque les vents lui ont donné de rudes secousses sans pouvoir l'ébranler. Ceux qui n'ont pas été ainsi éprouvés, se contentent ordinairement d'une vertu médiocre. Aussi le Livre de l'Imitation de J. C. dit qu'un fervent serviteur de Dieu *se porte volontiers aux exercices les plus pénibles, et à soutenir les plus rudes travaux pour J. C.*

Comment est-ce qu'un sage Directeur doit s'y prendre pour ne pas rebuter les ames en les éprouvant de la sorte?

L'épreuve seroit insoutenable si les personnes qu'on dirige n'étoient persuadées que c'est par zele, et parce qu'on veut leur bien qu'on les éprouve. Mais en vain se flatteroit-on de vouloir leur bien, si on nuisoit à leur perfection en les laissant sans épreuve. Le milieu que le Pere spirituel doit tenir entre ces deux extrémités, c'est de mêler utilement les douceurs de la charité avec les saintes rigueurs de la fermeté et du zele.

Il faut qu'il sçache témoigner aux personnes qu'il conduit, une affection paternelle, sans les épargner par une fausse compassion ; qu'il n'oublie rien pour combattre en elles tout ce qui s'oppose à leur avancement, pour mortifier leurs inclinations, et pour déraciner leurs méchantes habitudes; en quoi il faut garder l'ordre que nous avons prescrit au commencement de ce chapitre, s'appliquant d'abord à détruire tout ce qui peut empêcher leur parfaite soumission, et cette docilité propre des enfans de Dieu, laquelle est le fondement de l'édifice spirituel; travaillant ensuite à les humilier et à les contrarier dans ce qu'elles veulent, pour ôter deux grands empêchemens à la grace, qui sont l'orgueil et la propre volonté, qu'on ne peut gueres vaincre qu'avec le secours d'autrui.

C'est ainsi qu'en usent les directeurs habiles et zélés pour la perfection des ames ; ils ne se contentent pas de les aider de leurs conseils, ils en viennent aux effets et les font passer par de rudes épreuves, jusqu'à ce que l'esprit de Dieu les trouvant dociles à ses impressions, s'en rende entierement le maître. Telle étoit la conduite de ces grands hommes

dont parle Cassien, telle a été dans ces derniers siecles celle du P. Balthazard Alvarez à l'égard de sainte Thérese et de Marie Dïas; jamais vertu ne fut plus sagement exercée que celle de ces deux saintes ames, aussi il faut avouer qu'elles ont fait grand honneur à leur maître, par la générosité avec laquelle elles ont soutenu les épreuves où il les a mises.

CHAPITRE II.

Des moyens extérieurs qui aident à acquérir la perfection.

D. *Quels sont ces moyens extérieurs ?*

R. Ce sont certaines actions de piété, certains exercices spirituels qui font l'occupation du cœur et de l'esprit, et qu'on appelle pourtant moyens extérieurs, parce qu'ils ont quelque chose de visible. Tels sont l'oraison, l'examen de conscience, la lecture spirituelle, la confession, la communion, la retraite de quelques jours, le renouvellement de l'intérieur.

Quelles qualités doit avoir l'oraison ?

Elle doit être humble, tranquille et

fervente ; humble, c'est à-dire, qu'on doit se présenter devant Dieu dans la disposition d'un pauvre qui attend à la porte d'un riche le secours dont il a besoin ; tranquille, c'est-à-dire, qu'il faut prendre garde que pour vouloir trop faire on n'empêche par sa propre action l'opération de la grace, et qu'on doit être toujours prêt à suivre les mouvemens du S. Esprit lorsqu'on se sent attiré à l'écouter en silence. Plusieurs manquent en ce point par trop d'activité, et par la trop grande confiance qu'ils ont en leur propre industrie. C'est à l'esprit de piété à rabattre cet orgueil secret qui s'oppose à la sainte paix que Dieu veut donner aux ames. Enfin elle doit être fervente pour surmonter la lâcheté naturelle par une diligente attention qui tienne l'esprit appliqué, non seulement quand on parle à Dieu, mais encore lorsqu'on s'occupe à faire des réflexions et des raisonnemens.

Quel ordre faut-il garder dans l'examen de conscience ?

Il faut commencer par la recherche de ses péchés, et ensuite se demander à soi-même si l'on a eu soin de se conserver dans le recueillement intérieur ; si

on a été généreux à se vaincre dans les occasions. Il faut encore s'interroger sur le vice qu'on a entrepris de combattre, ou bien renvoyer cette recherche à l'examen particulier dont nous avons parlé ailleurs, si on doit le faire séparément. Les personnes qui commencent sont susceptibles de respect humain ; elles manquent souvent de sincérité ; elles n'ont pas assez de charité envers le prochain ; elles souffrent des inutilités dans leur esprit et dans leur cœur ; elles sont négligentes dans leurs exercices de piété et dans leurs pratiques de vertu : ce sont là des défauts sur lesquels elles ne doivent jamais manquer de s'examiner.

Comment faut-il entendre ce qu'a dit un grand maître en la vie spirituelle, que dans l'examen de sa conscience il faut mettre peu de tems à rechercher ses fautes, et beaucoup à en concevoir de la douleur ?

On doit supposer qu'il a parlé pour les personnes tiédes et lâches, qui manquent de générosité, et qui font souvent des chûtes, parce que n'étant pas touchées de leurs fautes, elles ont besoin de se pénétrer de sentimens de componction. Mais les personnes ferventes, déterminées au bien, et qui

ont déja fait des progrès dans la vertu, ne doivent pas employer beaucoup de tems pour s'exciter à la contrition, parce qu'elles portent au dedans d'elles-mêmes un repentir presque continuel de leurs péchés. Il leur est plus avantageux d'employer un tems considérable à s'examiner sur les points que nous avons marqués, et en particulier sur ce qui regarde le recueillement et la générosité à se vaincre : car de ces deux points dépend l'avancement spirituel.

Quelle doit être la lecture pour être utile ?

Comme elle sert de nourriture à l'ame, il faut, 1°. qu'elle soit solide ; on ne doit point s'attacher aux Livres propres à contenter la curiosité, ou qui donnent trop à la subtilité des raisonnemens, ou qui traitent de matieres trop rélevées. 2°. Qu'elle soit dévote, c'est-à-dire, propre à donner le goût de la piété. 3°. Qu'elle soit proportionnée aux besoins et à la portée de ceux qui lisent. Ce ne seroit pas avoir égard au besoin des personnes qui commencent et qui n'ont aucune connoissance de la vie spirituelle, que de leur mettre entre les mains des Livres mystiques.

Dans quels Livres peut-on puiser cette science de la vie spirituelle ?

On peut mettre parmi les Auteurs modernes qui en ont le mieux traité, Blosius, Grenade, Dupont, Rodriguez. Après les saintes Ecritures, je ne sçache rien de plus instructif ni de plus propre à enflammer les cœurs, que le Livre de l'Imitation de Jesus-Christ et le Traité de saint Vincent Ferrier de la vie spirituelle. La vie des Saints est encore très-propres pour instruire et pour animer.

Quels fruits tire-t-on de la lecture des Livres spirituels ?

Outre ce que nous avons dit, elle sert encore de préparation à l'oraison, en formant comme un trésor de connoissances, qui sont la matiere de nos entretiens avec Dieu.

De quelle utilité sont les Livres mystiques ?

Ils peuvent servir beaucoup, en élevant l'esprit et le cœur aux choses divines, pourvu qu'on soit bien conseillé dans le choix qu'on doit faire de ces Livres. Cette lecture convient proprement aux directeurs ; la plupart des autres personnes en sont moins capables.

Quels avis avez-vous à donner sur la Confession ?

Elle doit avoir trois qualités. Premierement, il faut qu'elle soit nette, que tout y soit distingué et clairement expliqué. Secondement, il faut qu'elle soit sincere, et que les exagérations et les excuses en soient également bannies. Troisiemement, il faut qu'elle soit pour ainsi dire sérieuse, c'est-à-dire, qu'elle roule sur de véritables fautes, et non sur des bagatelles: car il y a une infinité de gens qui ne vont pas jusqu'au fond dans la recherche de leurs défauts: ils confessent des manquemens légers et purement extérieurs, et ils ne s'examinent point sur plusieurs fautes assez grandes, que leurs inclinations déréglées et leurs méchantes habitudes leur font commettre. Il est aussi très-utile de s'accuser des mouvemens que les passions excitent dans l'ame quand ils sont considérables, parce qu'il y a souvent de la négligence à les réprimer; outre qu'en les accusant on s'humilie, et que cette humiliation jointe à la grace du Sacrement, est un puissant moyen pour étouffer ces sortes de mouvemens, et pour affoiblir le principe qui les produit.

N'avez-vous rien à dire sur la Communion?

Nous en avons parlé dans le Chapitre 7 de la premiere Partie. On peut ajouter

ici, que tout le fruit de la communion, dépend de la maniere dont on s'y prépare, et dont on la fait. On s'y dispose, 1. Par une grande pureté, et cette pureté s'acquiert par la confession, et par les austérités qu'on pratique avant que de s'approcher de la sainte Table. 2. Par un profond respect, que les réflexions sur la dignité de J. C., et sur son indignité propre, doivent naturellement imprimer. 3. Par l'amour et par le desir qui se produisent, et qui s'enflamment l'un l'autre.

On reçoit Jesus-Christ, comme il souhaite d'être reçu, quand on sçait s'entretenir avec lui; lui représenter ses propres besoins, s'offrir à lui, se dévouer à son service, et le remercier du bienfait de sa visite.

Pour les ames qui sont parvenues à l'état d'union, leur préparation consiste dans une espece de faim et de soif spirituelle de cette viande sacrée; et l'accueil le plus agréable qu'elles puissent faire à Jesus-Christ, c'est de l'embrasser tendrement, de se reposer sur son sein, et de jouir tranquillement de sa présence.

En quoi consiste la retraite qu'on doit faire chaque année?

Elle consiste à se retirer du commerce du monde pendant quelques jours, à s'éloigner des occasions de plaisir et de dissipation, pour vacquer à l'oisir aux choses de Dieu, dans la solitude. Mais il ne suffit pas de garder la solitude extérieure, il faut que l esprit se recueille pour méditer sur les vérités de la Religion les plus propres à procurer l'avancément spirituel. Il faut aussi que celui qui entre en retraite, se propose quelque fin particuliere ; par exemple, de faire quelque changement considérable dans sa vie ; qu'il rapporte à cette fin tous les exercices de la retraite, et qu'il en fasse sa principale occupation pour le reste de l'année. Le tems qu'on passe dans la solitude, est destiné à pourvoir à ses besoins, et à se munir de tous les secours spirituels nécessaires pour se maintenir dans la ferveur, jusqu'à la prochaine retraite.

Quel doit être le sujet des méditations pendant la retraite ?

Saint Ignace, dans son Livre des Exercices spirituels, propose des sujets de méditation, dans un ordre méthodique. Il veut qu'on commence par la derniere fin de l'homme, et par les grandes vérités qui y ont rapport ; ce

qu'il appelle le fondement de l'édifice spirituel : qu'on passe de-là à la considération de ses défauts, afin de purifier son cœur par une sincere conversion, et qu'ensuite on s'occupe de la Vie de Jesus-Christ et de sa Passion. L'expérience fait voir qu'on ne peut rien faire de mieux, que de se conformer à cette méthode ; et les bénédictions que Dieu ne cesse de répandre sur ceux qui la suivent, ne permettent pas d'en douter.

Outre la méditation, n'y a-t-il pas d'autres exercices spirituels qui conviennent à la retraite ?

On peut employer tous les jours quelque tems à s'instruire de quelque point de perfection. Nous en avons marqué plusieurs dans le premier et le second chapitre de la troisieme partie. On peut aussi chaque jour prendre quelque tems pour s'interroger soi-même sur quelqu'une de ses actions les plus importantes et les plus ordinaires ; par exemple, sur l'Oraison, la Messe, les devoirs, l'Office divin, la conversation, les divertissemens, l'usage de la nourriture, et autres semblables. On considere devant Dieu combien il est important de sanctifier

ses actions ; on remarque les défauts dans lesquels on tombe, et on prend des mesures pour se corriger. Il est bon aussi de mettre par écrit les principales réflexions qu'on a faites, et les résolutions qu'on a formées, pour les conserver comme un témoignage qui nous rappelle les pensées et la ferveur de la retraite.

Quelle est la pratique du renouvellement de l'intérieur ?

Les personnes zélées pour leur perfection, prennent quelquefois pendant l'année, sur tout à l'approche des grandes Fêtes, deux ou trois jours pour rentrer en elles-mêmes, pour renouveller les promesses qu'elles ont faites à Dieu, et pour exciter dans leur ame des desirs ardens de servir Dieu. Ce tems doit être comme un abrégé de la retraite dont nous venons de parler, et on doit s'y occuper des mêmes exercices. Il est particulierement destiné à faire reprendre à l'ame sa premiere vigueur en tout ce qui regarde le recueillement et la victoire de soi-même, qui sont les deux grands ressorts de l'avancement spirituel. On doit aussi s'examiner sur le défaut particulier auquel on avoit déclaré la guerre, pour voir si on

est venu à bout de le vaincre ; ou s'il est à propos de tourner sa vigilance contre quelque autre défaut.

CHAPITRE III.

Des moyens intérieurs qui aident à la perfection.

QUelles sont ces moyens ?

R. Il y en a trois principaux ; le courage, la soumission, et la discrétion.

Quelles sont les occasions où le courage est nécessaire ?

Particulierement ces trois. 1. Lorsqu'il s'agit de se résoudre à la perfection. Alors les obstacles se présentent en grand nombre, soit du côté des hommes, qui blâment ordinairement un tel dessein, qui raillent, et même qui persécutent ceux qui osent l'entreprendre ; soit du côté de la nature, qui oppose de grandes répugnances ; soit du côté du démon, qui met en œuvre tous ses artifices pour faire naître des difficultés, et pour susciter des contradictions à ceux qui veulent être à Dieu.

2. Quelque sincere, et quelque généreuse que soit la résolution qu'on a formée, il faut du courage pour surmonter les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution, pour ne pas se laisser entraîner aux inclinations de la nature ; pour se faire constamment violence, et persévérer dans le travail sans se rebuter, jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude de dompter ses passions, de marcher en la présence de Dieu, et de s'unir intérieurement à lui.

3. Comme il ne suffit pas d'être fervent pendant quelque mois, et que la perfection demande un long et pénible travail ; cette persévérance coûte, et on a besoin d'un grand courage pour se rendre supérieur à soi-même.

Qu'est-ce que se rendre supérieur à soi-même?

C'est se fixer dans la pratique du bien, en donnant toute son estime et tout son attachement aux objets surnaturels. C'est acquérir par un long exercice la facilité à se vaincre et à résister à tous les mouvemens qui s'opposent à la vertu. Ces deux dispositions sont absolument nécessaires pour établir la paix intérieure, qui est le fondement de la perfection.

D'où vient que la plupart des hommes manquent de courage dans les occasions dont nous venons de parler ?

C'est qu'ils autorisent leur lâcheté, en se persuadant faussement qu'on a besoin d'une grace extraordinaire, qui tienne du miracle, pour se surmonter soi-même dans les rencontres difficiles ; et lorsque pour les confondre, on leur expose l'exemple des Saints, ils attribuent à des inspirations particulieres tout ce que les Saints ont fait de grand. Au lieu qu'il faudroit dire : Si je ne fais pas ce qu'ont fait les Saints, ce n'est point que la grace me manque ; mais c'est que les Saints ont eu plus de courage et plus de fidélité que moi. Voilà le principe par lequel il faudroit se conduire. En prenant le parti contraire, on met une distance presque infinie entre les Saints et soi ; on se prive de la communication qu'on pourroit avoir avec eux par l'imitation de eurs vertus ; et on s'accoutume à ne consulter que la raison naturelle, et une prudence charnelle, qui sont les deux plus grands ennemis du véritable courage.

En quoi consiste la soumission, qui est le second des moyens intérieurs pour arriver à la perfection ?

Elle consiste dans une entiere dépendance de celui qu'on a pris pour guide. Il est vrai que dans le choix d'un directeur, il faut invoquer les lumieres du Saint Esprit, et consulter les regles de la prudence; mais après l'avoir choisi, il faut s'abandonner à sa conduite. S'il y a un chemin abrégé pour arriver à la perfection, on peut dire avec saint Vincent Ferrier, que c'est l'obéissance. C'est elle qui nous affranchit des peines d'esprit, et des cruelles incertitudes auxquelles sont sujets ceux qui se conduisent par leurs propres lumieres. C'est pour cela que saint Jean Climaque dit, qu'obéir, c'est n'avoir autre chose à faire, qu'à suivre aveuglément un mouvement étranger, sans examen et sans discussion; que c'est subir une espece de mort volontaire; que c'est vivre sans curiosité et sans souci; que c'est renoncer à sa propre sagesse, pour posséder les richesses immenses de la sagesse la plus sublime; que c'est regarder avec des yeux indifférens, la vie et la mort; que c'est naviguer sur une mer où l'on ne craint aucun péril; que c'est voyager sans fatigue, et dans la douceur du sommeil.

Jusqu'où doit s'étendre la soumission?

Elle ne doit point avoir de bornes. On peut dire en particulier qu'elle doit renfermer non-seulement l'exécution, mais encore la volonté et le jugement propre : de sorte qu'on fasse ce qui est commandé avec une docilité d'enfant ; qu'on le fasse volontiers et qu'on l'approuve ; c'est-à-dire, que nous devons obéir à ceux que Dieu nous a donnés pour Supérieurs, ou que nous avons choisis nous-mêmes, comme nous obéirons à Dieu, les consultant dans nos doutes, et nous déterminant par leurs avis

N'est-il jamais permis de changer de Directeur ?

Il arrive quelquefois que Dieu voulant porter une ame à une plus grande perfection, lui inspire la pensée de quitter son directeur, pour s'adresser à un autre plus propre à seconder les desseins que Dieu a sur elle. C'est agir contre ses véritables intérêts, que de s'attacher pour toujours à quelqu'un, par vœu, ou en quelque autre maniere. Pourquoi ne pas se conserver dans une entiere liberté d'aller à celui que Dieu nous fera connoître devoir nous être plus utile ; parce qu'il a plus de lumiere, plus d'expérience, plus de talent

pour mener les ames à la perfection ?

Cependant, Dieu qui est le maître, manifeste quelquefois sa volonté si clairement à certaines personnes, qu'elles n'ont aucun lieu de douter, qu'il ne veuille les fixer à la conduite d'un tel Directeur. Nous en avons un exemple en Madame de Chantal, il est évident que Dieu vouloit la sanctifier par le ministere de saint François de Sales. Hors ce cas, il est permis de changer, pourvu que ce soit par un desir sincere de son profit spirituel, et après avoir consulté Notre-Seigneur. Car il faut surtout prendre garde que ce ne soit par curiosité ou par inconstance qu'on fasse le changement.

Que dites-vous de la discrétion qui est le troisieme moyen intérieur de perfection ?

C'est une sainte prudence qui éloigne les obstacles à la perfection, en trouvant des tempérammens pour éviter les excès où l'on peut donner dans la vie spirituelle, quand on manque de modération.

Quel est le premier excès qu'il faut éviter ?

Ce sont des efforts que l'on fait pour se tenir dans le recueillement, et pour être attentif à la présence de Dieu au-

delà

delà de ses forces et de la portée de la grace. On tombe dans cet excès par un esprit de propriété, qui fait qu'on compte trop sur ses soins, et qu'on regarde sa perfection comme son propre ouvrage. La tête ne manque point de se ressentir de ses efforts; on se lasse, on s'épuise, et on se rend incapable de faire oraison.

Quelles sont les suites de cette indiscrétion, et quel en est le remede?

Comme tout ce qui est excessif est sujet à se démentir, et que faute de modération, on passe aisément d'une extrémité à l'autre, sous prétexte de se relâcher l'esprit, on tombe dans une dissipation si étrange, qu'on ne sçait plus s'occuper que des objets extérieurs. Il est plus aisé de prévenir ce mal que de le guérir; et on le prévient par la discrétion, qui proportionne l'attention à la présence divine, aux dispositions naturelles, et au pouvoir que la grace donne.

Quel est le second excès?

Il regarde la mortification des passions et des facultés de l'ame, quand on la pousse au-delà des bornes de la prudence. Quoiqu'il ne semble pas qu'on puisse pécher par excès, en s'op-

posant au mal, et en faisant la guerre au vice ; on peut néanmoins par une ferveur indiscrete accabler la nature, jusqu'à la rendre incapable de fournir aux fonctions de la vie spirituelle, et à se fermer par-là le chemin de la perfection. Il appartient encore à la discrétion de corriger cet excès, en nous apprenant à distinguer les mouvemens de la grace, des saillies impétueuses de l'humeur et de l'amour-propre.

Quel est le troisieme excès ?

C'est celui dans lequel on tombe en matiere de pénitence. Les macérations, les jeûnes, et les autres austérités pratiquées immodérément, détruisent les forces, ruinent la santé, et mettent le corps hors d'état de suivre la ferveur de l'esprit, d'où il arrive que se voyant infirme, on abandonne tout, et que d'un excès de ferveur, on passe à un entier relâchement, jusqu'à être continuellement et servilement occupé du soin de son corps. Tout cela prouve combien la discrétion est nécessaire dans la vie spirituelle. S. Antoine en comprenoit la nécessité, lui qui avoit coutume de l'appeller la premiere des vertus, sans laquelle il n'y a ni regle ni ordre dans la conduite de l'homme.

N'y a-t-il point d'autre moyen intérieur pour nous aider à acquérir la perfection ?

Il y en a encore un très-efficace; c'est une sainte familiarité avec J. C., qui s'appelle lui-même la voie pour arriver à tout bien. Cette familiarité est d'un si grand prix, qu'on ne sçauroit l'acheter trop cher. Rien ne contribue tant à l'acquérir, que la considération des mysteres, des paroles et des actions de N. Sauveur; il faut se les proposer selon l'ordre que nous avons prescrit dans le Chapitre 3. de la seconde partie, et s'entretenir avec J. C. dans les différens états de sa vie. Ces états sont, par exemple,

Jesus dans les sacrés flancs de la sainte Vierge.
Jesus dans la Créche.
Jesus Enfant.
Jesus fuyant en Egypte.
Jesus dans le Temple.
Jesus à Nazareth.
Jesus au Désert.
Jesus prêchant.
Jesus faisant des Miracles.
Jesus aux prises avec les Pharisiens.
Jesus dans le Cénacle.
Jesus au Jardin des Oliviers.
Jesus chez Caïphe, chez Hérode, et chez Pilate.

Jesus sur le Calvaire.
Jesus dans le Sépulcre.
Jesus dans sa vie glorieuse ; ce qui comprend son séjour sur la terre après sa Résurrection.

CHAPITRE IV.

Des principales vertus.

D. *Quelles sont les principales vertus ?*

R. Nous avons dit ailleurs que c'est l'humilité, la douceur et la charité envers le prochain. Il nous reste à dire maintenant de quelle maniere on doit pratiquer ces vertus dans l'intérieur et à l'extérieur.

En quoi consiste l'humilité intérieure ?

Elle a comme trois dégrés. 1.° Avoir de bas sentimens de soi-même, jusqu'à se mettre au-dessous de tout ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable. 2.° Aimer la sujestion, obéir volontiers, et se plaire dans la dépendance. 3.° Avoir une sainte horreur de soi-même ; être persuadé qu'on ne mérite que mépris et qu'outrages, et se réjouir en effet, lorsqu'on reçoit des affronts et de mauvais traitemens.

Comment est-ce que l'humilité doit se manifester au dehors?

En trois manieres. 1°. Fuir les honneurs et les dignités, et prendre pour soi en toute occasion ce qu'il y a de moindre et de plus bas. 2°. Céder aux autres en tout; faire la volonté d'autrui plutôt que la sienne, et se soumettre aux plus petits. 3°. Régler tellement tout son extérieur, qu'il n'y ait dans la maniere de converser, dans les habits, les meubles et l'équipage, rien que de conforme à l'humilité évangélique.

Que doit-on penser de ces femmes qui ne se montrent jamais que sous des habits somptueux et avec un équipage magnifique; et de celles qui, sans donner dans le luxe, prennent trop de soin pour s'ajuster?

Pour justifier les premieres, il faudroit inventer un autre Evangile que celui de J. C., et prescrire des regles de conduite directement opposées à celles que les Apôtres et les Peres de l'Eglise nous ont données. Et pour celles qui ne portent pas des habits précieux, mais qui prennent trop de soin pour s'ajuster, elles doivent sçavoir que l'affectation dans la propreté, est une vanité mondaine, un vice incompatible avec la dévotion.

Quelles regles faut-il donc observer

pour se conformer à l'humilité chrétienne ?

Il faudroit que tout l'extérieur fût tel, que sans choquer la propreté et la bienséance, on y pût remarquer un véritable mépris du monde et de soi-même. Telle a été la pratique de toutes les saintes femmes, que l'Eglise propose pour modele. On pourroit citer des Princesses et de grandes Reines, qui s'adonnant à la vertu, ont cru devoir marquer par la modestie de leurs habits, le peu de cas qu'elles faisoient du monde, et qui pour l'amour de J. C., ont négligé tous les égards que leur dignité sembloit demander.

Quelle est la pratique de la douceur pour ce qui regarde l'intérieur ?

Elle consiste, 1. à conserver un esprit égal et tranquille dans les rencontres fâcheuses, et dans les sujets de chagrin qui viennent de la part des autres. 2. A rendre le bien pour le mal, ou du moins à souhaiter sincerement toute sorte de bien à ceux qui nous persécutent. 3. A se réjouir au milieu des persécutions et des souffrances, selon le conseil de l'Apôtre S. Jacques. *Faites toute votre joie des diverses afflictions qui vous arrivent.*

Epist. B. Jacob. c. 1. v. 2.

Quelle est l'usage qu'on doit faire de la

douceur dans la conduite extérieure ?

On doit recevoir tout le monde avec un visage serein et des paroles agréables, et n'opposer aux injures que modération et bénignité. Il ne suffit pas d'aimer sincerement, il faut traiter en amis ceux qui nous font quelque déplaisir. Et pour ne rien laisser de tout ce qu'on peut pratiquer de perfection en cette matiere, il faut imiter quelques Saints, qui ont pris à tache de combler de biens ceux qui les avoient offensés, et de leur témoigner une bonté singuliere en toute rencontre, les regardant comme leurs bienfaicteurs ; sur-tout recommandant à Dieu dans nos prieres, ceux de qui nous avons sujet de nous plaindre : à l'exemple de Notre-Seigneur, qui pria son Pere pour ceux qui le crucifioient. On raconte de saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, qu'ayant été volé par un de ses compagnons d'école, et ayant sçu qu'il avoit pris la fuite, et qu'il étoit tombé malade après trois journées de chemin, il partit sur l'heure pour l'aller secourir, et qu'il fit tout ce chemin à pied, sans prendre aucune nourriture, tant étoit grand l'empressement qu'il avoit à faire du

bien à un homme, par qui il avoit été offensé.

En quoi consiste la troisieme vertu, qui est la charité envers le prochain, et quelle en est la pratique?

Elle est dans son principe une affection sincere et solide que nous avons pour les autres, laquelle nous fait épouser leurs intérêts, comme les nôtres, et nous suggere les moyens que nous devons prendre pour leur témoigner l'amour que nous leur portons. Cette charité prescrit plusieurs devoirs; les uns consistent en une certaine disposition intérieure en faveur de notre prochain; les autres reglent nos discours et nos paroles, et les derniers exigent de nous certaines œuvres.

Quelle est cette disposition intérieure, qui est le premier devoir de la charité, et que demande-t-elle de nous?

C'est un penchant que la charité donne, et par lequel elle nous porte à avoir de l'estime, de l'indulgence, et de la compassion pour le prochain. L'estime est dans l'esprit; elle le dispose favorablement à l'égard de tout le monde; elle fait qu'il croit aisément le bien, et qu'il ne soupçonne le mal que très-difficilement. L'indulgence a lieu,

lorsqu'on remarque quelque chose de défectueux dans la conduite des autres; on l'interprete en bonne part autant qu'on peut ; quand on ne peut pas approuver l'action, on l'excuse par l'intention, par l'infirmité, ou par quelque autre cause, plutôt que de la condamner. Et lorsque les fautes sont si grandes et si visibles qu'on ne peut en aucune maniere les excuser, au lieu de s'indigner et de blâmer, on prend le parti de la compassion ; ce qui est le troisieme effet de la charité.

A quoi oblige la charité, par rapport aux paroles ?

A ne médire de personne, à parler avantageusement de tous, et à prendre, lorsque la prudence le permet, la défense de ceux qu'on blâme.

Quelles œuvres exige de nous la charité ?

En général tous les bons offices dont le prochain peut avoir besoin. La charité doit s'étendre à toute sorte de personnes, et à toute sorte de service. Mais en particulier, on doit soulager les pauvres par ses aumônes : on doit procurer l'avancement spirituel des ames, par tous les secours qu'on est en état de leur donner ; on doit secou-

rir les affligés, sur-tout les malades.

Quelle conduite faut-il garder dans la distribution des aumônes ?

Chacun doit régler ses aumônes sur ses facultés ; sçavoir jusqu'où il peut aller, et avoir en vue certains pauvres, qu'il juge devoir être préférés. Mais outre ces aumônes réglées et prévues, il faut réserver de quoi fournir à des besoins qu'on ne prévoit pas, et qui se présentent lorsqu'on y pense le moins. A la vue de l'indigence, le Saint Esprit inspire quelquefois un grand desir de la soulager ; et il ne convient point de se mettre hors d'état de suivre ces inspirations. Il est vrai que dans ces rencontres on peut se dire à soi-même, qu'on a déja satisfait à son devoir, en donnant ce qu'on avoit à donner. Mais en gardant cette conduite, on se prive d'un grand avantage, qui est de s'accoutumer à suivre le mouvement de la grace, dès qu'on l'apperçoit.

Il ne faut pas aussi passer à un autre extrémité, qui seroit de s'inquiéter, parce qu'on ne peut pas toujours donner. La droite raison ne permet pas d'effectuer tous nos bons desirs. Il suffit de conserver dans notre cœur cette tendre compassion qui porte à donner ; et de

ne pas nous exposer à l'étouffer par des refus trop fréquens. L'Apôtre saint Jean nous assure que ce penchant à la miséricorde est une marque que Dieu demeure en nous, et que celui qui voyant son frere en nécessité lui ferme son cœur et ses entrailles, ne sçauroit avoir en soi l'amour de Dieu. En effet, dit-il, comment celui qui n'aime pas son frere qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?

Comment s'acquitte-t-on du second devoir de la charité, qui regarde les besoins de l'ame ?

Par une attention continuelle à profiter de toutes les occasions pour contribuer au salut et à la perfection du prochain, employant avec zele (chacun selon son état et ses talens) l'exhortation, les bons conseils, la prédication, les entretiens familiers, l'usage des Sacremens, et sur-tout de la Confession, et plusieurs autres moyens que la charité suggere.

Comment doit-on exercer la charité envers les affligés ?

En les consolant, et contribuant à leur soulagement, par les services qu'on leur rend, et par le secours qu'on leur donne.

Quelle doit être la charité pour les malades en particulier ?

Il faut qu'elle soit affectueuse, diligente et généreuse. L'affection qu'on leur témoigne, adoucit leurs maux, et fortifie leur courage. La diligence est nécessaire pour les secourir promptement et à propos, avec assiduité et sans relâche. Il faut aussi de la générosité pour fournir à tous leurs besoins, pour ne rien négliger et ne rien épargner, jusqu'au parfait rétablissement de leurs forces.

De tout ce qu'on vient de dire, il est aisé de conclure que la charité envers le prochain, est une disposition de cœur à se prêter à toutes sortes de personnes, pour toutes sortes de secours, et pour toutes sortes de besoins, soit de l'ame, soit du corps.

Jusqu'où doit aller la charité des personnes qui vivent en société ?

Outre les devoirs communs, elles doivent aimer à vivre ensemble, comme si elles n'avoient toutes qu'un cœur et qu'une ame, et contribuer à l'union par toute sorte de condescendance, d'amitié et de service.

CHAPITRE V.

Des peines de l'esprit.

COmmbien y a-t-il de sortes de peines qui affligent l'esprit dans la vie spirituelle ?

R. Il y en a de deux sortes. Les unes viennent de l'humeur, ou d'un tempérament mélancolique ; et comme elles sont naturelles, on en trouve le soulagement dans des remedes naturels. On appelle les autres surnaturelles, parce qu'elles ne viennent point de la nature, et qu'elles ne peuvent être adoucies que par le secours de la grace, et des sages conseils d'un Directeur.

Combien distingue-t-on de sortes de peines surnaturelles ?

De deux sortes ; les ordinaires et les extraordinaires.

Quelles sont les peines ordinaires ?

Ce sont celles qu'éprouvent assez communément ceux qui s'adonnent au service de Dieu. On les réduit à ces trois ; la tentation, c'est-à-dire, toute impression violente qui porte au mal ; l'abattement et la perplexité. Nous

avons parlé de la tentation dans le huitieme chapitre de la premiere partie.

Qu'est-ce que l'abattement?

C'est une espece d'engourdissement et de pésanteur d'esprit, accompagnée de dégoût, d'aridité et de tristesse. Cette peine, qui est des plus communes, produit en l'ame trois effets. Le premier, est l'idée de son incapacité pour faire le bien; elle tombe dans ce découragement, à la vue de ses vices et de ses défauts, qu'elle regarde comme insurmontables. Le second est une tentation violente, qui la porte à tout abandonner, en lui persuadant faussement, que c'est en vain qu'elle se gêne, et qu'elle n'aura ni paix, ni repos, qu'elle ne se soit déterminée à suivre les inclinations de la nature. C'est-là manifestement un artifice du malin esprit, pour nous détourner du bien. Le troisieme est une espece de désespoir, qui nous fait regarder la perfection comme une entreprise au-dessus de nos forces.

Que doit faire l'ame en cet état?

Elle doit rappeller toute sa foi, et l'exciter à la confiance. Mais en particulier elle doit bien prendre garde,

1. De ne faire aucun changement dans sa conduite; parce que tandis que le trouble dure, elle n'est pas capable de se déterminer prudemment. 2. De ne donner aucune atteinte à sa fidélité envers Dieu, en se laissant aller au péché, et à l'imperfection, ou en donnant dans quelque relâchement, sous prétexte de se soulager par des entretiens inutiles, qui contentent la sensualité. 3. De ne point abandonner ni interrompre ses pratiques de recueillement et de pénitence, et sur-tout l'Oraison : car c'est à quoi tendent principalement les efforts du démon; il voudroit priver l'ame de tout secours, et étouffer en elle tout sentiment de dévotion, en lui faisant abandonner la priere.

Quant au désespoir qu'elle éprouve, pourvu qu'elle reconnoisse que l'ennemi de son salut en est l'auteur, qu'elle continue à faire de grands fonds sur l'humilité, elle en tirera dans la suite un grand avantage. Dieu se sert de cette espece d'abandon, pour lui faire connoître sa foiblesse et son néant, afin que le sentiment de ses miseres lui apprenne à se défier d'elle-même, pour ne s'appuyer que sur Dieu. C'est l'avis important que donne saint Vincent

Ferrier dans son Livre de la vie spirituelle. *Il faut*, dit-il, *que vous vous établissiez dans une défiance entiere, jusqu'à n'avoir nulle assurance, ni en vous-même, ni en vos vertns et vos bonnes œuvres; afin que vous soyez en état de vous jetter entre les bras de J. C., et de vous reposer sur ce Dieu pauvre, méprisé et mort pour vous.* Il n'y a que ceux qui ont l'expérience de leurs miseres, qui sçachent se défier d'eux-mêmes, et qui puissent trouver leur force dans leur confiance; parce que ne comptant que sur J. C., sur sa grace, sur ses mérites, et sur la miséricorde de Dieu, ils ont droit d'en tout attendre.

Qu'est-ce que perplexité?

C'est une très-grande peine qui tourmente bien des gens dans le chemin de la vertu, et qui vient à l'occasion de quelque chose qu'on doit faire, ou qu'on a déja faite. Lorsqu'elle vient avant l'action, on l'appelle irrésolution; et c'est une grande difficulté à se déterminer, fondée sur ce qu'on ne peut pas discerner si l'action est bonne ou mauvaise. On la nomme scrupule, lorsqu'elle vient après l'action; et c'est un doute mal fondé d'avoir bien ou mal fait, d'avoir fait un péché léger, ou un péché considérable.

Quelle est le remede à telles perplexités?

Rien n'est plus capable de dissiper tous ces nuages et toutes ces obscurités qu'une solide dévotion ; si elle n'affranchit pas entierement l'ame de ses peines, elle sçait au moins les adoucir, et les rendre utiles, en les lui faisant porter avec patience, pour se purifier. Un autre moyen excellent pour se délivrer de ces sortes de peines, est de faire choix d'un sage Directeur et de déférer à ses conseils avec une entiere confiance. Dieu attache à cette soumission aveugle, des bénédictions particulieres, qui procurent la tranquillité. Et d'ailleurs la véritable obéissance bannit les soins et les inquiétudes ; elle nous rend semblables aux enfans qui s'abandonnent aux soins d'autrui, et qui vivent sans souci. Ceux qui sont sujets aux perplexités dont nous parlons, ont ordinairement de la peine à se soumettre ; mais ils doivent se souvenir que celui qui les conduit, tient à leur égard la place de Dieu, qui est la source des lumieres et la bonté souveraine ; et que c'est par le canal de l'obéissance que Dieu veut leur donner le secours et le soulagement qu'ils attendent de lui.

CHAPITRE VI.

Des peines extraordinaires.

D. *QUelles sont ces peines qu'on appelle extraordinaires ?*

R. Ce sont les plus violentes de toutes celles qu'on rencontre dans la vie spirituelle, et les plus difficiles à supporter. On les appelle extraordinaires, parce qu'il y a peu de personnes qui les éprouvent. Dieu les réserve pour quelques ames choisies qu'il veut conduire à une grande perfection. C'est une espece de Purgatoire par lequel il les fait passer pour les préparer à l'union divine. Nous avons dit ailleurs que ces peines sont de trois sortes ; que les unes viennent du côté de Dieu, les autres du côté des démons, et les troisiemes du côté des hommes. Les saintes Ecritures, en plusieurs endroits, représentent d'une maniere très-vive la tristesse et la désolation où ces peines réduisent une ame : il est aisé de s'en convaincre par la lecture du Livre de Job que nous avons souvent cité dans le Chapitre 6. de la deuxieme Partie. Il paroît que le Prophete Jérémie étoit dans ces terribles

épreuves lorsqu'il disoit: *Je suis un homme qui vois quelle est ma misere, étant sous la verge de l'indignation du Seigneur.* Les Pseaumes de David sont pleins de semblables sentimens, qui marquent l'excès de sa douleur. *Je suis percé de toute part des traits de votre justice, et sens l'effort de votre bras vengeur qui s'appesantit sur moi.* Après avoir fait mention de la justice de Dieu qui le tourmente, il parle de ce qu'il avoit à souffrir de la part des hommes. *Mes amis et mes proches se sont déclarés et élevés contre moi.* Voilà les persécutions et les contradictions de la part du monde. *Ceux qui m'approchoient de plus près m'ont abandonné.* Voilà la fuite et l'abandonnement des créatures. Il semble ensuite vouloir se plaindre de ce que les démons lui font souffrir. *Ceux qui ont conjuré ma perte, ont redoublé leurs efforts et leur violence.* C'est le Saint-Esprit qui lui a suggeré ces paroles, pour exprimer les peines extraordinaires dont nous parlons, et les étranges effets qu'elles produisoient dans son ame. Le sentiment qu'il en avoit étoit bien vif, puisqu'il l'a porté jusqu'à dire: *J'ai été affligé et abattu à l'excès, j'ai poussé vers le Ciel des sanglots qui ressem-*

Jérémie, Thrœnæ c. 3. v. 1.

Psal. 37. v. 2.

Ibid. v. 12.

Ibid.

Ib. v. 8.

bloient à des rugissemens. Si ce grand Prince n'avoit eu à soutenir que les efforts des hommes, qui en vouloient à sa couronne ou à sa vie, il eût été indigne de son grand cœur de s'exprimer de la sorte. Il n'est pas plus probable que le repentir de ses péchés lui ait arraché de semblables paroles. La douleur d'avoir offensé Dieu n'a pas coutume de produire de si étranges effets dans les véritables pénitens. Il faut donc croire que ce Prophete étoit alors agité de ces craintes horribles et de ces tentations violentes où l'opération diabolique a beaucoup de part, et dont l'amour divin se sert pour purifier les ames. Nous avons parlé ailleurs de ces terribles impressions qui portent au mal au milieu desquelles l'ame s'épure ; nous ajouterons ici avec saint Grégoire, que le sentiment qu'elle a de ses miseres, devient plus vif à mesure qu'elle devient plus pure et plus innocente. C'est à la violence de ces épreuves qu'il faut attribuer la douleur excessive et la désolation du Prophete Roi.

Au reste, les personnes qui sont dans ces épreuves ont quelquefois du relâche. La joie prend la place de la

tristesse lorsqu'elles s'y attendent le moins ; elles sentent la présence de la grace qui les console : du milieu de leurs ténébres sort un rayon de lumiere qui leur découvre l'état de leur intérieur ; à la vue de leurs progrès et des grands biens que Dieu leur prépare, la confiance dilate leur cœur. Mais ce n'est que pour peu de tems, et pour retomber tout d'un coup dans leur premier état d'obscurité et de souffrances. Elles sont comme un homme qui étant plongé dans l'eau, en sortiroit de tems en tems pour voir le jour, et se replongeroit incontinent.

Quelquefois aussi ces personnes sont tellement abîmées dans les souffrances, et au péché près auquel elles ne consentent point, si pénétrées des idées et des impressions des vices, qu'il leur semble qu'au dedans et au dehors elles sont absorbées par un déluge de maux. Alors sans secours sensible, ne voyant luire aucune ressource, même du côté de Dieu qui paroît les abandonner, elles disent avec David : *Je suis dans une fosse bourbeuse où je ne sçaurois trouver le fond.* Psal. 68 v. 12. De cet abîme de miseres où elles sont tombées, elles s'écrient avec le même Prophete : *Sauvez-moi*,

Ib. v. 1. *mon Dieu, un torrent de maux a inondé mon ame.* Elles se voyent environnées de leurs péchés ; elles s'en sentent chargées comme d'un fardeau qui les *Ps. 37. v. 4.* accable, ce qui leur fait dire : *J'ai des iniquités par-dessus la tête, c'est un poids sous lequel je suis prêt de succomber.* A cette vue, le trouble les saisit ; ce trouble qui, selon l'expression du Pro- *Psal. 6. v. 2. et 3.* phete *passe jusques dans la moële des os; et dont l'ame est cruellement agitée.* A ce trouble et à cette agitation, se joignent de grandes sécheresses qu'elles souffrent dans l'oraison : de sorte qu'el- *Ps 101 v. 12.* les peuvent dire avec vérité : *Je suis* *Ps. 21. v. 16.* *devenu sec comme l'herbe coupée, et je n'ai pas plus de vigueur que l'argile qui a passé par le fourneau.*

Les personnes qui sont à Dieu, trouvent ordinairement dans la partie la plus intime de leur ame, des ressources contre la privation des goûts et de la ferveur sensible. Mais dans l'état dont nous parlons, cette privation est entiere, et semble avoir desséché tout l'intérieur. Le Prophete réduit à cet état, *Ps 101. v. 4.* dit, *qu'il est consumé à peu près comme du bois à demi rongé par le feu.* L'obscurité et les ténébres accompagnent la sécheresse, et les forces disparoissant

avec la lumiere, on tombe dans un grand abattement. *Toute ma vigueur m'a abandonné*, s'écrie-t on, *et la lumiere de mes yeux n'est plus avec moi.* Pour exprimer la profondeur de ces ténébres, David se plaignoit à Dieu qu'il l'avoit *réduit dans l'obscurité, comme ceux qui sont morts depuis plusieurs siecles.* Ps. 37. v. 10. Ps. 142 v. 4.

Ces ames regardent Dieu comme un Juge inexorable: elles n'osent s'en approcher pour implorer son secours; et dans l'excès de leur crainte elles lui disent : *Pourquoi m'abandonnez-vous, vous qui devez étre mon appui? Pourquoi souffrez vous que toujours poursuivi de mes ennemis, je passe mes jours dans la tristesse?* Quelquefois elles le cherchent, comme si elles l'avoient perdu; et ensuite elles se plaignent de ne pouvoir le trouver. Ah! si les larmes pouvoient vous fléchir, (disoit autrefois au Seigneur une de ces ames désolées,) *il y a long-tems que les larmes sont toute ma nourriture; je m'y abandonne jour et nuit, pendant que l'on me dit à toute heure; où est donc ce Dieu sur lequel vous comptez si fort?* Cette crainte excessive qu'elles ont de Dieu, les porte à s'éloigner de la sainte Eucharistie; et lorsque cédant à la crainte, elles se sont retirées de la Communion, elles Ps. 42. v. 2. Ps. 41. v. 3

attribuent ensuite à cet éloignement la cause de tous leurs maux. *Je suis tombé*, disent-elles, *dans une langueur extrême, parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture ordinaire.*

Ps. 101. v. 5.

Cette contradiction de sentiment est un effet du trouble de leur esprit; et c'est l'excès de la douleur qui cause ce trouble. Elles sont tellement occupées de ce qu'elles souffrent, qu'elles ne voyent par tout que maux, jusqu'à s'imaginer qu'elles ont toujours été tourmentées, qu'elles ont *veilli parmi les peines, et au milieu des efforts et de la violence de leurs ennemis.* La préoccupation est si grande, qu'il leur semble quelquefois qu'elles n'ont jamais goûté le repos. Et quoiqu'elles n'ayent pas tout-à-fait perdu l'idée des faveurs de Dieu, et de l'amour qu'elles ont eu pour lui; cette idée est si foible, qu'elle ne fait pas plus d'impression sur leur esprit, que des choses oubliées. *Pourquoi nous avez-vous abandonnés, ô mon Dieu, comme si nous n'avions plus rien à espérer de vous? Pourquoi êtes-vous si irrité contre les brebis de votre troupeau?* C'est tout ce qu'elles sçavent dire à Dieu dans ces momens de désolation; parce que la privation de toute joie, qu'elles souffrent

Psal. 6 v. 7.

Ps. 73. v. 1.

frent depuis long-tems, efface de leur esprit tout souvenir agréable du passé. Leur retour est à l'Eucharistie : car quoiqu'elles appréhendent beaucoup de s'en approcher, le sentiment de leurs miseres leur fait comprendre qu'elles ont besoin de ce pain céleste pour se soutenir. C'est ainsi que sainte Magdeleine de Pazzi au milieu de ses plus grands tourmens, se traînoit, pour ainsi dire, à la Table de la Communion, et cherchoit à se fortifier par cette divine nourriture.

Outre ces peines dont nous venons de parler, il y a quelquefois des agitations si violentes, qu'on peut les appeller des tempêtes, au milieu desquelles on se voit à tout moment sur le point d'être englouti : c'est ce qu'éprouvoit le Prophete Roi, lorsqu'il disoit : *Je suis au milieu d'une mer orageuse, et la tempête m'a enveloppé dans les flots.* Ps. 68. v. 1.

Comment se forme cette tempête dans une ame ?

Par la rencontre de plusieurs causes qui conspirent à la tourmenter, et qui ne lui laissent presqu'aucun lieu d'espérer sa délivrance. Réduite au dedans à d'extrêmes angoisses, par la

considération des objets les plus affligeans et les plus terribles, qu'elle ne sçauroit perdre de vue, elle se voit tout à la fois en bute aux contradictions du dehors : tout se déclare contr'elle ; ses propres passions se soulevent, et le démon de son côté lui livre les plus rudes attaques : de sorte qu'on ne peut mieux la comparer qu'à un Vaisseau accueilli de la tempête, et attaqué tout à la fois par le Ciel, par les vents et par les flots. Elle n'a point d'autre ressource que de s'adresser au Seigneur, et de lui dire : *que la tempête ne me submerge pas : que les flots ne m'engloutissent pas ; que le puits affreux où je suis tombé, ne se referme pas sur moi.* Ces ames ainsi désolées aiment véritablement Dieu ; et Dieu qui leur paroît si rigoureux, les aime singulierement, puisqu'il ne les fait souffrir que pour les rendre meilleures. Nous avons parlé de cet état dans la deuxieme Partie de ce Catéchisme.

Ps. 68. v. 19.

Combien de tems durent ces peines ?

Saint François, comme nous avons dit ailleurs, les a souffertes pendant trois ans ; et durant tout ce tems-là, la solitude et la compagnie lui étoient également à charge. Saint Eloi en a

été tourmenté deux ans ; saint Hugues pendant un tems très - considérable, et le B. Henri Suso quatorze ans entiers. Plusieurs autres ont été traités de même. Le siecle passé nous en fournit deux exemples illustres. Le premier est du P. Jean *à Jesu Maria*, Général des Carmes Déchaussés, qui après avoir été dans ces épreuves une grande partie de sa vie, témoigna à sa mort qu'il n'en étoit pas encore quitte. Le second est de la Mere de Chantal, qui a été travaillée de ces peines intérieures trente ans durant, et qui sur le point de mourir fit connoître qu'elle y étoit encore sujette. Ces peines étranges, qui semblent marquer un intérieur dérangé, sont souvent le partage de ceux que Dieu dispose à une éminente perfection : les Saints les ont toujours mises au nombre des faveurs du Ciel, et l'expérience nous fait voir qu'elles produisent d'excellens effets. Voici comme en parle Blosius.

Il paroît à un homme qui souffre ces cruelles peines, que Dieu l'a rejetté de sa présence, et qu'il l'a entierement abandonné, pour le livrer à Satan. Si vous vous trouvez jamais dans ce cas, prenez garde de vous comporter avec

Spec. Special. c. 2.

courage et avec prudence : ne cessez point de mettre votre confiance en Dieu; et soyez persuadé qu'il ne vous afflige de la sorte, que parce qu'il vous aime véritablement. Les personnes qui sont dans ces extrêmes épreuves, dit-il dans un autre endroit, *se regardent comme des pécheurs abominables, tandis que Dieu les regarde comme d'illustres martyrs.* Il dit ailleurs, *qu'à voir la maniere dont Dieu paroît s'opposer à leurs saints desirs et à leurs efforts, il semble qu'il les ait abandonnés et rejettés de devant sa face, quoiqu'il ait dessein de les couronner un jour glorieusement dans le Ciel.* Dans son Institution spirituelle il donne cette instruction. *Quand même il lui sembleroit qu'il est abandonné, jusqu'à s'imaginer que Dieu lui dit: retire-toi, je dédaigne tes services, je ne m'intéresse plus pour toi ; il ne devroit pas pour cela cesser d'espérer; mais plein de foi, dire avec le saint homme Job ; quand Dieu me tueroit, je ne laisserois pas d'espérer en lui.* Après avoir décrit l'état d'un homme abandonné à lui-même en apparence, il a ajouté ces paroles: *Si cet homme prend le parti de se tourner vers Dieu pour implorer son secours, il s'en voit incontinent rebuté, et comme*

Ibid. c. 6.

chassé de sa présence ; de sorte qu'il lui semble que tous les efforts qu'il fait, et que tous les soins qu'il se donne sont inutiles; et malgré cette affligeante idée, il demeure ferme dans la résolution de rendre à l'Epoux céleste, des services assidus, quoiqu'il craigne que ses services n'ayent pour toute récompense, que des peines que Dieu lui réserve pour l'autre vie. Il dit ensuite : *Tandis que Dieu le traite si durement, il s'imagine avoir tout perdu : il tombe dans une tristesse accablante, qui ressemble à un horrible désespoir, et qui lui fait dire : c'est fait de moi ; ma perte est assurée, la lumiere ne m'éclaire plus, et toute grace m'a abandonné.*

A bien prendre le sens de l'Auteur, ce n'est point là un véritable désespoir, qui bannisse du fond de l'ame l'espérance chrétienne. Tout ce qu'on prétend par ces expressions, c'est de nous apprendre qu'on ne doit pas prononcer légerement sur les personnes si terriblement affligées ; qu'il ne faut pas se fier aux apparences; et que pour être en état de porter là-dessus un jugement équitable, il faut avoir une parfaite connoissance des voies de Dieu, et de la conduite de la grace. Le commun des hommes ne comprend pas

comment ces terribles coups de la main de Dieu, peuvent s'accorder avec l'amour qu'il nous porte. Cependant il est certain qu'il met les ames à ces épreuves, pour consumer les imperfections de la nature corrompue, qu'il les pénetre du sentiment de leurs miseres, pour les purifier de leurs vices, et pour les embraser de son amour; afin qu'ayant ôté tous les empêchemens à sa grace, et que ne trouvant plus d'opposition à ses desseins, il domine seul en elles au milieu d'une grande paix.

Quels sont les fruits de ces peines?

Il y en a trois principaux. Elles servent de remede: elles disposent à recevoir la lumiere divine: elles procurent l'abondance des biens spirituels.

A quels maux remédient ces étranges peines dont nous venons de parler?

Aux péchés passés, aux vices spirituels, et à l'amour-propre le plus délicat et le plus enraciné.

Comment purifient-elles des fautes passées?

En ce que ces peines intérieures sont une très-rude pénitence, par laquelle on satisfait pour ses péchés. On peut comparer ceux qui passent par ces

épreuves, aux trois Enfans d'Israel, qui au sortir de la fournaise étoient plus sains et plus vigoureux, que lorsqu'ils y furent jettés; ou bien au saint homme Job, qui se trouva après ses malheurs plein de force, et beaucoup plus riche qu'il ne l'étoit auparavant.

Au milieu de ces douleurs excessives, et de cette tristesse accablante, on forme des regrets; on pousse vers Dieu des gémissemens et des soupirs presque continuels; on se résigne à sa sainte volonté; et malgré les difficultés presqu'insurmontables, on persévere dans la pratique du bien: quoi de plus efficace pour expier les plus grandes fautes! Ceux qui ont échappé de ce déluge de maux, n'ont-ils pas sujet de s'écrier avec le Prophete: *Nous avons passé par le feu et par l'eau. Si Dieu ne nous eût assistés, il s'en seroit peu fallu que notre ame ne fût tombée dans l'abîme. Nous avons traversé le torrent: Mais sans le secours du Tout-Puissant aurions-nous pû résister à la violence de ses eaux?* La joie d'avoir satisfait à Dieu, est aussi grande que la pénitence a été rude; on goûte le plaisir de la liberté; on s'empresse à chanter des Cantiques d'allégresse et

Ps. 65. v. 11.

Ps. 93. v. 17.

Ps. 123. v. 4.

d'actions de graces à la gloire de son libérateur : comme fit autrefois Moïse après le passage de la Mer rouge, et comme l'ont fait les autres Patriarches et les autres Prophetes, après avoir remporté la victoire dans les combats du Seigneur,

Quels sont les vices dont on est délivré par les peines extraordinaires ?

Ce sont des vices spirituels, qu'on appelle ainsi, parce qu'ils sont intérieurs et cachés dans le fond de l'ame. Comme ils ne portent pas à des satisfactions grossieres, il est rare qu'on en ait de l'horreur, et encore plus rare qu'on s'en corrige par des efforts ordinaires. Il n'y a gueres que les grandes épreuves qui operent cette guérison. Ces vices au reste sont aussi multipliés que ceux qu'on appelle capitaux.

Qu'est-ce que l'orgueil spirituel ?

C'est un desir secret de se distinguer, qui fait qu'on cherche l'élévation dans la piété, et qu'on se porte avec empressement à ce qu'il y a de plus grand, et de plus sublime. Ce desir vient de l'opinion trop avantageuse qu'on a de sa propre vertu ; et il est ordinairement accompagné de

quelque mépris pour ceux qui sont dans la voie commune. Cet orgueil se trouve souvent dans les personnes spirituelles, avant qu'elles aient fait l'expérience de leurs miseres, au milieu des épreuves dont nous avons parlé.

Qu'est-ce qu'avarice spirituelle ?

C'est une trop grande attache aux secours spirituels, aux moyens de perfection, à diverses pratiques de piété, à certaines dévotions particulieres, à la communication avec les personnes intérieures, aux saintes images, et autres objets extérieurs, qui portent à la dévotion. Cette attache est déréglée en plusieurs personnes ; et elles en sont affranchies par le sentiment des peines que nous venons de décrire.

Qu'entendez-vous par luxure spirituelle ?

C'est une inclination désordonnée pour la dévotion sensible, qu'on cherche sans discrétion. Les personnes sujettes à ce vice, aiment Dieu à la vérité ; mais c'est autant pour leur propre satisfaction, que pour lui-même. La privation des goûts sensibles, qui accompagne les grandes épreuves, étouffe cette inclination.

Comment définissez-vous la gourmandise spirituelle ?

Une trop grande avidité pour des choses utiles et saintes, telles que sont les lectures spirituelles, les pratiques de dévotion, les entretiens avec les personnes pieuses. Ce sont d'excellens moyens pour avancer dans la vertu; mais il faut en user avec modération, autrement on court risque de passer d'une extrémité à l'autre, et de tomber dans le dégoût, après s'être rassasié avec excès.

En quoi consiste l'envie spirituelle ?

En un déplaisir secret que l'on sent à la vue des personnes qui avancent beaucoup en vertu. Dans les épreuves extrêmes, humiliés sous la puissante main de Dieu, nous apprenons à le louer de ce qu'il fait pour les autres, comme de ce qu'il fait pour nous.

Que dites-vous de la colere spirituelle ?

Je dis que c'est une indignation excitée à la vue des défauts et des manieres qui déplaisent en autrui. Les personnes qui vivent dans le recueillement, sont sujettes à s'indigner de la dissipation des autres.

Qu'est-ce que paresse spirituelle ?

C'est une lâcheté à se porter au

bien. On remarque ce vice dans ceux qui ont pris le parti de la vertu ; et il est tel qu'on ne peut le vaincre qu'à force de se faire violence, et de s'adonner aux plus rudes exercices de la mortification ; ce qu'on est comme contraint de faire dans les peines extraordinaires, afin de se fortifier contre la tentation, et de se rendre Dieu propice.

Elles sont donc ces peines, un excellent remede contre les vices spirituels. Il est évident aussi qu'elles nous apprennent à nous connoître, qu'elles amortissent nos passions ; et que par les fréquentes victoires qu'elles nous donnent occasion de remporter sur l'humeur et sur les inclinations de la nature, elles nous établissent dans une véritable paix.

L'entendement n'a-t-il pas aussi ses erreurs et ses vices, auxquels il trouve le remede dans les peines extraordinaires ?

L'affliction que causent ces peines, donne aux ames l'intelligence et la sagesse nécessaire pour se détromper de trois sortes d'erreurs : Des fausses maximes qui favorisent l'amour-propre, et qui sont si communes parmi

les personnes spirituelles, quand elles n'ont pas été bien éprouvées : Des illusions, qui se glissent en grand nombre dans cet état d'obscurité, et qui leur feroient souvent confondre les suggestions de Satan avec les inspirations divines, si leurs ténébres intérieures ne leur faisoient sentir le besoin qu'elles ont de se tenir inviolablement attachées â la foi et à l'obéissance : Des fausses dévotions dans lesquelles il est aisé de donner, faute d'être bien conduit, et de sçavoir discerner les voies trompeuses d'avec les véritables.

Quelles sont ces fausses dévotions dont les grandes épreuves nous apprennent à nous défendre ?

Elles viennent presque toutes de l'affectation qu'on a pour les états sublimes, et les voies extraordinaires. On se dispense du soin de se mortifier et de veiller sur son intérieur, pour aller d'un plein vol aux exercices les plus relevés, que pratiquent les plus grands Saints. Tout consiste à se perdre en Dieu, disent ces faux spirituels: et quoique sans vertu solide, ils se croient en état de s'unir à Jesus-Christ, disant que tout se trouve en lui, et s'imaginant qu'avec un simple regard

jetté sur sa sainte humanité, ou sur quelqu'un de ses Mysteres, ils satisfont à tous leurs devoirs. Ce n'est pas que cette pratique ne soit très-utile ; mais elle ne supplée point aux autres qui sont nécessaires. Il s'agit de se vaincre soi-même et de se corriger de ses défauts, ce qui demande un travail long et pénible, et ces hommes abusés croyent qu'il suffit de se tenir en repos en la présence de Jesus-Christ, que par-là toutes difficultés sont levées, que la chair est soumise, la concupiscence domptée, et tous les vices abattus.

Une autre source des fausses dévotions, ce sont les subtilités et les rafinemens en matiere de perfection. On met toute sa sainteté à penser des choses de Dieu, d'une maniere subtile et tout autrement que les autres ; on se repaît de réflexions stériles qui ne vont point jusqu'au cœur, pour servir de fondement aux vertus, et dont tout le fruit se réduit à un goût superficiel qui engendre la vanité, et qui donne à l'esprit une fausse élévation fort contraire à la simplicité chrétienne. On peut juger de l'étonnement et de la désolation de ces personnes, lorsque se trouvant dans les épreuves, elles vien-

nent à s'appercevoir qu'il n'y a nulle solidité dans ce qu'elles avoient appellé jusqu'alors leur dévotion, et que les graces extraordinaires dont elles se croyoient favorisées, ne sont que pour les ames simples qui ont travaillé longtems à se mortifier. Ceux même à qui Dieu dès le commencement fait part de ses dons les plus sublimes, ont besoin d'être guéris de ces erreurs, et ce n'est jamais que la tribulation et les grandes peines qui les en délivrent.

Tout cela prouve que les erreurs dans la piété, sont de très-grands obstacles aux desseins de Dieu, puisqu'il est obligé d'employer de si puissans moyens pour les vaincre. Et cependant ces erreurs sont très-communes : car il faut que la parole de Notre-Seigneur s'accomplisse ; si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice; c'est-à-dire, que c'est souvent faute d'être bien conduites, que les ames s'égarent de la sorte : au lieu de les accoutumer à procéder avec candeur, à suivre avec simplicité les mouvemens de la grace, et à ne point s'écarter de la doctrine des Saints, fondée sur les maximes et les exemples de Jesus-Christ ; on leur laisse prendre

l'essor, pour chercher une fausse élévation, qui ne consiste qu'en belles paroles sans aucun suc de dévotion.

Ce mal est plus grand qu'on ne pense; tandis qu'on croit faire beaucoup, on perd le temps, on bâtit sur un fondement qui n'est pas solide, et on reconnoît enfin qu'on s'est occupé inutilement et qu'on n'a amassé que de fausses richesses. C'est ce qui faisoit dire à saint François, cet homme véritablement spirituel, que toute dévotion qui ne tend pas à combattre la nature et à soumettre la chair, ne sçauroit venir de l'esprit de Dieu, quelques belles qu'en soient les apparences. Et c'est à quoi manquent les personnes dont nous faisons le caractere. Elles se contentent d'une piété tranquille et commode, qui ne s'applique point à contrarier l'amour-propre et à dompter l'orgueil de l'esprit. Elles n'ont que du mépris pour les voies communes et pour les pratiques ordinaires, parce qu'elles n'y trouvent pas cette spiritualité sublime, qui seule est capable de leur plaire. Quelle différence entre cette conduite et celle des véritables serviteurs de Dieu, qui font leur capital de l'humilité et de la mortification des sens, qui choisissent

volontiers ce qui est bas et humiliant, pourvu que le véritable bien s'y trouve ; qui, laissant à Dieu le soin de les élever quand il lui plaira à des états plus sublimes, se renferment dans les bornes de la simplicité la plus naïve, et qui comptent pour rien de sçavoir parler noblement de la perfection, parce qu'ils connoissent le prix de la grace en comparaison de laquelle les discours les plus spirituels et les plus grands talens de la nature doivent être regardés comme rien ?

Le propre de la grace est de soumettre les facultés naturelles de l'homme, et de les tenir dans une grande dépendance, afin de fonder l'ouvrage de la perfection sur le néant de la créature. Ce n'est pas que les vrais spirituels ne puissent se servir utilement des talens et des perfections qu'ils ont reçues de la nature ; et si Dieu semble les leur ôter durant le tems des grandes épreuves, c'est parce qu'ils sont encore capables d'en abuser, et afin que cette privation les purifie, et les rende humbles en leur apprenant à ne point compter sur leurs forces. Aussi voyons-nous qu'après les épreuves Dieu leur rend tout ce qu'il leur avoit ôté, parce qu'alors

ils sont en état d'employer à la gloire de Dieu tout ce qu'ils ont d'esprit, de discernement, d'éloquence et d'industrie, sans être en danger de s'énorgueillir comme auparavant.

Plusieurs personnes qui ne comprennent pas ce Mystere, au lieu de faire consister leur dévotion à humilier les facultés de l'ame, et à la faire mourir à elle-même, en retranchant par la simplicité et la mortification tout ce qui favorise son orgueil, font au contraire tout ce qu'il faut pour entretenir l'orgueil et la vie naturelle de l'ame, par une dévotion mal entendue, qui consiste en de belles maximes et en des idées sublimes dont elles se remplissent. Elles donnent tout à l'extérieur, tandis que l'intérieur est vuide de Dieu, et occupé d'elles-mêmes. On ne sçauroit croire combien une telle conduite met à l'étroit la charité, qui ne peut se dilater que dans les ames simples dont l'intention ne regarde que Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté. On peut appliquer à ces personnes ces paroles de l'Ecriture : *Votre vin est mêlé d'eau ;* c'est-à-dire, votre charité est foible et imparfaite, parce que l'intention qui vous anime n'est pas pure. Isaïe c. I v. 22

Comment est-ce que les peines extraordinaires purifient jusqu'au fond de l'amour-propre autant que l'état présent le permet ?

En ce que ces peines attaquant l'homme souvent et violemment dans ses intérêts les plus délicats, et dans ses inclinations les mieux enracinées, l'obligent enfin à y renoncer et à se défaire de tout attachement pour soi-même ; à quoi ne contribue pas peu le danger presque continuel de se perdre, qui lui fait sentir le besoin qu'il a de s'abandonner entierement à Dieu.

CHAPITRE VII.

Des deux autres fruits que produisent les peines extraordinaires.

D. *Quel est le second fruit de ces peines ?*

R. C'est la lumiere dont parle le Prophete David, *laquelle se leve pour les justes au milieu de leurs ténébres.* A cette nuit obscure dans laquelle ils sont enveloppés durant le tems de leurs épreuves, succede le jour de la grace qui les éclaire sur les vérités de la Foi, sur les choses spirituelles, sur l'état de leur intérieur, où tout étant mis en évidence, il apperçoivent

jusqu'au moindre défaut : comme lorsqu'une grande clarté vient à paroître au milieu de la nuit, on voit distinctement des objets qu'on ne pouvoit discerner auparavant. Alors s'accomplit ce qui est écrit dans Isaïe : *Votre lumiere éclatera comme l'aurore ; vous recouvrerez bientôt votre santé. Votre lumiere se levera dans les ténébres, et vos ténébres deviendront comme le midi.* A quelques-uns cette lumiere vient peu à peu, et comme l'aube du jour. Elle est donnée aux autres presque tout à coup et avec grande abondance, selon cette expression du même Prophete : *Dieu remplira votre ame de ses splendeurs.* *Isaïe. c. 58. v. 8. Ibid. v. 10. Ibid. v. 11.*

En quoi consiste le troisieme fruit des peines extraordinaires ?

En ce qu'au sortir de ces peines, Dieu donne ordinairement à l'homme les biens spirituels en si grande abondance, que toutes ses facultés intérieures et extérieures en sont remplies. Ce sont les biens dont parle l'Apôtre saint Paul : *Je ne cesse point de remercier Dieu de ce que par Jesus-Christ vous avez été enrichis de toutes sortes de biens.* Et dans un autre endroit : *C'est en lui que vous êtes remplis, etc.* C'est une surabondance de richesse, qui *Epis. ad Cor. c. 1. v. 3. et 4. Epist. ad. Col. c. 2. v. 10*

inonde, pour ainsi dire, toutes les puissances de l'homme, *afin qu'il soit rempli*, dit saint Paul, *selon toute la plénitude de Dieu même*. Comme par le dégagement qu'il a pratiqué dans la souffrance, il s'est vuidé de tout ce qui n'est pas Dieu ; Dieu ne manque point d'occuper le vuide qu'on lui a préparé : de sorte que le corps, l'imagination, l'appetit sensitif, la mémoire, l'entendement, la volonté étant pleins de dons et de faveurs célestes, c'est un homme qui ne tient presque plus de la terre, et dont la vie est comme divine.

Ep. ad Eph. c. 3. v. 19.

Comment est-ce que le corps participe à ces biens spirituels ?

Par certaines dispositions qui lui sont communiquées, et qui ont quelque ressemblance avec les qualités des corps glorieux. Il devient souple, soumis à l'esprit et à la conduite de la grace. Au lieu d'éprouver cette pesanteur naturelle, qui rend les hommes ordinaires, lents et lâches à entreprendre, il se sent léger et prompt à se prêter à tout ce qui regarde le service de Dieu. La vie des Saints nous en fournit plusieurs exemples. Il est écrit que saint Hila-

rion, quoiqu'il marchât tous les jours et avec tant de hâte que personne ne pouvoit le suivre, ne prenoit de nourriture que le soir. Nous sçavons que saint Xavier étant au Japon, et voulant aller à la ville capitale, suivit en qualité de valet un homme à cheval, qui galopoit souvent, et qu'il marcha ainsi après lui pendant un mois, portant ses hardes et celles de son maître, sans se ressentir de la fatigue du voyage, quoiqu'il eût les pieds tout écorchés. La Chronique de saint François rapporte que plusieurs saints de cet Ordre sont souvent allés par l'air, et ont fait beaucoup de chemin sans toucher la terre; tant la grace qui les transportoit, communiquoit à leur corps d'ardeur et d'agilité. Mais sans recourir aux miracles, il est constant par l'expérience, que les personnes qui ont été purifiées dans les grandes épreuves, ne sentent presque point le poids de leurs corps, si ce n'est lorsque Dieu le permet ainsi pour éprouver leur fidélité.

Quels sont les biens qui enrichissent l'imagination dans les ames purifiées ?

Ce sont des idées nobles et surnaturelles, et de vives représentations qui

succedent aux idées basses et terrestres, dont elle étoit auparavant occupée. Cette puissance de l'ame devient alors comme un trésor de richesses et de beautés, qui forment une espece de Paradis, qui la tirent de sa bassesse, et qui la mettent à couvert des désordres auxquels l'imagination des hommes est ordinairement sujette. Cet effet de la grace a paru dans les Prophetes et dans les Apôtres : on trouve dans l'Apocalypse de saint Jean, dans la Prophétie de Daniel, et dans plusieurs autres Livres de l'Ecriture, des traits bien marqués des nobles représentations, et des images sublimes qui élevoient l'esprit de ces grands hommes. On voit dans plusieurs autres Saints quelque chose de semblable ; et la plupart des ames que la grace a pris soin de purifier, ont eu part à cette faveur. Nous sçavons aussi que Dieu pour donner à ces ames la connoissance de certaines vérités, a coutume d'employer les plus belles images, et les figures les plus nobles et les plus charmantes. Ces images et ces figures sont comme autant de meubles précieux qui enrichissent leur imagination, et qui leur donnent occasion d'élever sans cesse leur esprit

vers les objets divins. Il est naturel que ces personnes se voyant si riches au-dedans, n'ayent que du dégoût et du mépris pour tout ce qu'il y a de plus grand et de plus beau dans le monde. Sainte Thérese rapporte d'elle-même, que Dieu lui donnoit souvent le plaisir de ces spectacles spirituels et ravissans. Notre-Seigneur lui dit un jour qu'elle verroit toujours à la Croix de son Chapelet cinq diamans d'un éclat merveilleux ; et en effet elle ne manqua pas de les y voir. Il est aisé de juger que l'imagination frappée de ces beautés surnaturelles, fournit sans cesse au cœur et à l'esprit l'occasion de lier avec Dieu les entretiens les plus charmans.

Quels sont les biens que Dieu verse dans l'appetit sensitif ?

Ce sont des inclinations vertueuses, des impressions divines, et des mouvemens surnaturels, autant que cette partie inférieure de l'ame en est capable. Ce sont des passions changées en transports divins, et qui deviennent entre les mains du Saint-Esprit les instrumens et les organes de ses plus admirables opérations. On remarque dans l'Irascible des mouvemens de zele et

d'indignation qui embrasent d'une sainte ardeur, sans causer aucun trouble ; comme il parut en Notre-Seigneur lorsqu'il chassa du Temple ceux qui y faisoient un indigne trafic ; et comme on l'a vû dans un Hélie, dans un saint François, et plusieurs autres. Et dans ce qu'on appelle appetit concupiscible, ce sont des inclinations et des mouvemens louables, que la grace forme : la joie, l'amour, la tristesse ne sont plus des passions qui déreglent, qui transportent l'ame, qui la gênent, qui la captivent : on s'émeut sans trouble, on pleure sans foiblesse, on aime sans attache, lorsque la raison le demande.

Quelle part a la mémoire à ces avantages spirituels ?

Comme cette faculté de l'ame a les mêmes fonctions que l'imagination, et qu'elles sont toutes deux destinées à conserver les images des objets ou spirituels, ou sensibles ; ce que nous avons dit de l'une, doit aussi s'entendre de l'autre.

Quels sont les biens propres de l'entendement, dont Dieu a coutume de combler les personnes dont nous parlons ?

Ce sont des trésors de sagesse et de science,

science, des connoissances sublimes de la divinité, une abondance de lumieres pour se conduire, et pour conduire les autres. Ces personnes ont des idées si distinctes et si relevées des objets de la Foi, qu'elles semblent pénétrer ce qu'il y a de plus incompréhensible. Les sentimens que produit en elles la lumiere divine sur les Mysteres de l'Incarnation, de la Passion, de la communication de la grace, et de l'économie de la Religion, sont infiniment au-dessus de la science qu'on acquiert par l'étude. Et on peut dire sans exagération, que par rapport aux choses surnaturelles, il y a entre ces personnes et les plus habiles Théologiens, la même différence qu'entre des enfans et d'habiles Philosophes, par rapport à la connoissance des choses naturelles.

D'où vient donc que ces personnes, avec de si grandes lumieres, ne s'expriment pas mieux que les autres, quand elles parlent de nos Mysteres ?

C'est qu'elles n'ont point de paroles qui répondent à leurs sentimens. Elles sont comme ceux qui reviennent d'un pays éloigné, où ils ont vû des choses rares, dont ils conservent une très parfaite connoissance, et qu'ils ne

peuvent cependant faire bien connoître aux autres, parce qu'il n'y a point d'expression propre pour signifier ce qu'ils ont vû. Cette impuissance de s'exprimer est encore plus sensible dans les choses surnaturelles, dont il est dit; *qu'il n'est pas permis à un homme d'en parler.* C'est pour cela que sainte Thérese, lorsque pour obéir à ses confesseurs, elle écrivoit ce qui se passoit dans son intérieur, se plaignoit continuellement de ne pouvoir pas dire ce qu'elle vouloit, parce qu'elle n'avoit point de parole pour exprimer ses pensées et ses sentimens. Outre la connoissance des Mysteres, Dieu donne très-souvent aux ames purifiées, l'intelligence de l'Ecriture sainte : elles en pénetrent le sens, et trouvent que le langage du Saint-Esprit convient fort à tout ce qui se passe en elles. On a vû des ignorans comprendre avec facilité les endroits les plus obscurs des Livres divins, et en approfondir les secrets. Saint François donnoit aux paroles des Prophetes, des explications si justes, que les plus sçavans ne pouvoient s'empêcher de les admirer.

2. ad Corint. c. 12. v. 4

Cette facilité à comprendre les choses divines, aussi clairement que si on

les voyoit, paroît être une participation de la lumiere des Bienheureux ; et il semble que les personnes dont nous parlons, en ayent quelque communication passagere. En effet, il est écrit de quelques Saints, qu'ils ont reçu comme un rayon de la béatitude, et un avant-goût du Paradis, qui les transportoit hors d'eux-mêmes pendant quelque tems. Mais on a aussi remarqué que ces faveurs les laissoient dans un parfait dégagement ; et que préférant la volonté de Dieu au plaisir de jouir de lui, ils étoient toujours prêts à passer de ces communications divines aux exercices de vertu les plus humilians et les plus pénibles. Cependant Dieu qui est le maître, les remplit quelquefois, et les pénetre tellement par la communication de sa gloire, qu'ils éprouvent des choses incroyables; qu'ils voyent et qu'ils goûtent des biens *que l'œil n'a point vûs, que l'oreille n'a point entendus, qui ne sont point venus dans l'esprit de l'homme, et que Dieu a préparés pour ceux qui l'aiment.* De ces intimes communications avec Dieu, comme d'une source féconde, ils tirent de grandes lumieres pour se conduire, et pour aider le prochain :

1. ad Cor c. 2 v. 9.

Cant c. 8. v. 3.

de sorte qu'on peut les regarder comme des instrumens de la gloire de Dieu, dont le S. Esprit se sert pour la sanctification de plusieurs ames.

La volonté n'est-elle pas à son tour remplie des biens spirituels qui lui conviennent ?

Elle n'est pas moins avantageusement partagée que les autres facultés de l'ame. Mais comment décrire ces communications amoureuses avec l'Epoux céleste, les caresses qu'elle en reçoit, les délices dont il la comble, et l'ardeur incroyable dont elle brûle pour lui? Ce sont de ces opérations divines, qui passent la portée de l'esprit humain, et que ceux qui les éprouvent ne pourraient pas soutenir si Dieu qui est l'auteur de ces faveurs, ne les soutenoit eux-mêmes. C'est pour cela que le Saint-Esprit dans le Cantique des Cantiques, après avoir dit que l'Epouse est *toute remplie de délices*, ajoute qu'elle est *appuyée sur son bien-aimé*. Il ne convient gueres de parler de ces Mysteres de l'amour sacré ; il suffit de dire en général, que c'est un entretien continuel de l'ame avec Dieu, et un commerce de bienfaits et de reconnoissance amoureuse. Ce qui en

Can., c. 8. v. 5.

revient à l'ame, ce sont des goûts surnaturels, qui lui font préférer un moment de communication avec Dieu, à tous les délices de la terre, et à tous les plus grands présens que Dieu peut faire, sans se communiquer lui-même.

Nous lisons dans la Vie du P. Balthazar Alvarez, qu'un Religieux de la Compagnie de Jesus, nommé Gaspar Sanchez, avoit coutume de dire, que quand tous les biens du monde se réuniroient en sa faveur, et qu'ils seroient éternels, il les sacrifieroit tous volontiers pour un demi-quart-d'heure de son entretien ordinaire avec Dieu. Le même disoit aussi, que s'il croyoit vivre une heure entiere, il mourroit de déplaisir, et qu'il ne se soutenoit plus que par la pensée de pouvoir mourir à chaque moment, pour aller jouir de Dieu. Suarez, un des plus grands docteurs des derniers siecles, a souvent protesté, qu'il aimeroit mieux perdre toute la science qu'il avoit acquise, qu'une heure de son Oraison. Ces sentimens viennent de l'abondance d'un cœur rempli des trésors célestes; et il est certain, que si les hommes connoissoient combien ces personnes sont heureuses, ils préféreroient un moment

d'une telle vie, à tous les biens et à tous les plaisirs de la terre.

Dans l'état que les Mystiques appellent *Nóces spirituelles*, et que sainte Thérese a décrit dans la septieme demeure du château de l'ame, les communications divines étant plus parfaites, et l'union de la volonté avec Dieu étant intime et continuelle, les richesses sont plus abondantes, et les délices qui en viennent ne sont presque jamais interrompues. L'ame respire, pour ainsi dire, le souverain bien, avec la même facilité que les animaux respirent l'air; et la lumiere surnaturelle est aussi visible pour elle, que le soleil l'est aux yeux du corps. Aussi le B. Jean de la Croix, qui de fils spirituel de sainte Thérese, et de compagnon de ses travaux, devint son Directeur, dans un Ouvrage intitulé, *La vive flamme d'amour*, s'adresse à une ame parvenue à l'union divine, et l'exhorte à faire connoître à tout le monde les richesses dont elle jouit: ensuite se corrigeant lui-même, il la conjure de n'en point parler, parce que les hommes ne sont pas capables de les comprendre. Le même a composé un autre ouvrage, qu'il appelle *Cantique d'amour*, où il ne

fait que raconter les richesses et les délices de l'état d'union. Sans entrer dans le détail des lumieres, des joies ineffables, des effets prodigieux de grace, et des dons excellens que Dieu communique à ces ames ; il n'y a qu'à dire en un mot que leur état est un Paradis sur la terre.

C'étoit le sentiment de saint Ignace; et il avoit bien en vue les avantages intérieurs que nous décrivons ici, lorsque parlant des Saints, il disoit que ceux qui nous en ont donné l'histoire, ne nous ont point appris ce qu'il y a de plus grand et de plus merveilleux dans leur sainteté, et que ce qu'un seul d'entre eux a reçu de Dieu, surpasse tout ce qui est rapporté dans les vies de tous les autres. Nous avons vu de nos jours une personne d'une très-grande innocence, qui après avoir été dix-huit ans dans les peines extraordinaires, dont nous venons de parler, en fut délivrée par N. S., de qui elle ouït ces paroles : *Je te ferai passer le reste de ta vie dans une espece de Paradis*. Elle reçut en effet tant de consolations, tant de lumieres, tant de visites célestes ; elle brilla aux yeux du monde par tant de vertus éclatantes, qu'on peut la mettre au nombre

des personnes les plus rares qui ayent paru depuis long-tems.

Les richesses spirituelles dont vous venez de parler, sont-elles toujours le partage de ceux qui éprouvent des peines extraordinaires, et ne sont-elles que pour eux?

Dieu est le maître de ses faveurs, et il en fait part quand il lui plaît, à ceux qui ne les ont pas achetées par leurs travaux. Mais nous parlons ici de ce qui arrive ordinairement: tous les docteurs Mystiques conviennent que les graces extraordinaires sont la récompense des grandes épreuves. Il y en a bien peu qui ayant été fideles dans les souffrances dont Dieu s'est servi pour les purifier, n'ayent eu ensuite quelque part à ses faveurs les plus insignes. Le B. Jean de la Croix qui en avoit fait l'expérience, dit que ces sortes de personnes sont élevées *jusqu'aux confins de la gloire*, et que la Foi et la vie présente qui les en séparent, sont comme un voile fort délié, à travers lequel cette gloire se vient présenter: de même que la lumiere d'un flambeau perce aisément un corps transparent, à travers lequel elle se fait voir.

CHAPITRE VIII.

De quelques points de perfection, qui conduisent à une grande sainteté.

QUelles sont ces points de perfection ?

R. Il y en a six principaux, qui sont, ne tenir à rien, aimer l'abandon, souffrir en silence, vivre sans choix, épouser la croix, et se conformer en tout à la volonté de Dieu.

I. Ne tenir à rien.

A quoi engage la pratique de ce premier point de perfection ?

Premierement à user des choses qui se présentent, sans y prendre aucun intérêt qui puisse empêcher le dégagement du cœur, et gêner la liberté intérieure ; à ne point mettre son affection dans les emplois, dans la faveur et dans l'amitié des hommes. Secondement, à se conserver dans une sainte indifférence à l'égard de toutes sortes de personnes, même de celles qui nous plaisent le plus, quelque saintes qu'elles soient : de sorte qu'on en puisse supporter la séparation et l'éloignement sans une grande douleur, et sans aucun regret sensible, qui

aille jusqu'à inquiéter. Il faut pouvoir toujours dire au fond du cœur, ce que disoit un saint et sçavant personnage : *Que tout s'en aille, que tout passe, que tout m'abandonne ; je dis sans peine adieu à toutes choses, parce que je ne cherche que Dieu. On ne peut rien m'ôter, et je ne puis rien perdre ; parceque tout ce que je possede est au-dedans, et que tout m'est indifférent, hormis le Seigneur, et l'accomplissement de sa sainte volonté.* Troisiemement, pour ce qui regarde les secours spirituels et les moyens de perfection, comme l'Oraison et les autres saints exercices ; on doit s'y appliquer de telle sorte qu'on ne s'y attache point, comme à ses propres pratiques, et qu'on puisse en être privé, sans rien perdre de sa paix et de sa tranquillité intérieure. Ces biens spirituels, qui menent à Dieu, ne sont pas Dieu même ; se troubler et être affligé quand on les perd, est donc une marque qu'on est attaché à quelque chose qui n'est pas Dieu, que le cœur n'est pas entierement libre, et qu'on n'a point acquis cette parfaite indifférence où il faut être pour arriver à la perfection.

Comment faut-il mettre en pratique ces maximes de perfection ?

En s'étudiant à se détacher de tout, par le renoncement intérieur, usant des choses de ce monde, comme si on n'en usoit point, selon le conseil de l'Apôtre. Ce n'est que par cette voie qu'on peut parvenir à la liberté du cœur, qui consiste dans une parfaite séparation du dedans d'avec tout ce qui est extérieur, et qui fait qu'on est seul avec Dieu, quoiqu'on vive au milieu des créatures.

Quels sont les plus grands obstacles à la liberté du cœur?

L'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ en rapporte quatre. *L'inclination naturelle*, dit-il, *la propre volonté, notre intérêt particulier, l'amour de nos aises, ont beaucoup de part à tout ce que nous faisons.* C'est en se glissant dans nos intentions, que ces sortes de motifs nous gênent, nous captivent, et forment sur le cœur comme un poids qui le charge, qui l'arrête, et qui l'empêche de jouir d'une parfaite liberté. *De Imit. Ch. l. 1. c. 15.*

II. Aimer l'abandon.

En quoi consiste la pratique de ce second point de perfection?

Elle a comme trois dégrés qu'il faut

expliquer l'un après l'autre. Le premier est un désaisissement que l'homme fait de soi-même entre les mains de Dieu, se déchargeant sur lui de tout soin, regardant de même œil les biens et les maux qu'il lui plaira d'envoyer, et se reposant de tout sur la Providence, sans se donner d'autre soin dans les accidens les plus fâcheux, que celui de se soumettre avec amour aux ordres du Seigneur. Dans cette disposition on ne craint rien, et on ne desire rien; la santé et la maladie, la pauvreté et les richesses, tout est égal; parce qu'on ne s'affectionne plus à rien, si ce n'est au service et aux intérêts de Dieu. Aussi éprouve-t-on l'effet de cette parole que J. C. dit un jour à une de ses plus fideles Epouses: *Prends soin de moi, et j'aurai soin de toi.* Une personne qui pratique cet abandon, ne peut souffrir dans son cœur le moindre empressement; elle regarde comme un fardeau insupportable, d'être obligée de pourvoir aux besoins de la vie, et elle n'y pense qu'autant que la raison et la volonté de Dieu le demandent.

Quels biens procure aux ames le désaisissement de soi-même?

La paix, la joie et la liberté, qui

sont trois excellens fruits du Saint-Esprit.

Quel est le second dégré d'abandon ?

C'est une perte continuelle que nous faisons de nous-mêmes en toute sorte de rencontre, par le sacrifice de notre propre intérêt : sacrifice qui va jusqu'à nous compter pour rien, et à nous oublier entierement nous-mêmes ; jusqu'à mettre notre contentement dans les contradictions des hommes, parce que le bon plaisir de Dieu s'y trouve ; jusqu'à ressentir une joie singuliere dans les événemens les plus imprévus, parce qu'il n'y a rien du nôtre, et qu'ils sont un pur effet de la volonté de Dieu.

Quel est le troisieme dégré d'abandon ?

Il consiste à renoncer à toute sollicitude, pour se remettre absolument entre les mains de la Providence ; non seulement pour tout ce qui concerne la vie présente, et l'usage des choses extérieures, mais encore pour tout ce qui regarde le salut et la perfection : de sorte qu'on abandonne tout à Dieu, et pour le tems et pour l'éternité. Au reste, cet abandon ne bannit point la vigilance et le travail nécessaire pour avancer dans la vertu ; il exclut seule-

ment les desirs inquiets, l'application immodérée, et les soins trop empressés qu'on remarque dans les personnes imparfaites, et qui viennent de leur amour-propre plus que du desir de plaire à Dieu. Une ame ainsi abandonnée est toujours vigilante et tranquille ; elle ne néglige rien ; mais elle attend tout de la grace.

Cette disposition est très-agréable à Dieu ; on ne sçauroit croire quels trésors de grace il attache à cette entiere résignation, qui consent à perdre pour son service, biens, honneurs, santé, et la vie même. C'est à cette perte de soi-même qu'on peut appliquer cette parole du Sauveur : *Qui perdra son ame pour moi, la sauvera.* Rien n'est tant recommandé dans le Livre de l'Imitation de Jesus-Christ. *Laissez-vous vous-même, et vous me trouverez*, dit dans ce Livre, le Seigneur à l'ame fidele. Et dans un autre endroit, après avoir parlé des sacrifices les plus considérables que l'homme puisse faire à Dieu, il ajoute ces paroles. Après toutes ces démarches, *il lui reste encore beaucoup à faire ; et quoi ? c'est de se quitter, et de s'abandonner entierement lui-même, après avoir tout quitté.* Les personnes qui

Mat. c. 10. v. 39

L. 3. *c.* 37.

L. 2. *c.* 11.

marchent avec trop de précaution, et qui paroissent toujours inquiétes sur ce qui doit arriver, sont bien éloignées de ce point de perfection.

III. Souffrir en silence.

Comment peut-on pratiquer ce troisieme point de perfection ?

Premierement, en desirant de vivre caché et inconnu aux yeux des hommes, à l'exemple de plusieurs grands Saints, qui ont pris plaisir à être abandonnés dans leurs besoins, et à n'avoir que Dieu pour témoin de leurs souffrances ; comme saint Alexis dans la maison de son pere. Secondement, en souffrant avec joie les accusations et les calomnies, sans se mettre en peine de se défendre, quoiqu'on eût droit de le faire, à consulter la raison humaine. Il est écrit de saint Pierre Martyr, qu'à l'occasion d'une visite qu'il avoit reçue de deux saintes du Paradis, il fut accusé d'avoir fait entrer deux femmes dans sa chambre, et qu'il aima mieux être mis en prison, et porter pendant trois ans la confusion de ce crime supposé, que de parler pour faire connoître son innocence. On raconte de sainte Marinie et de sainte Théodore,

qu'ayant déguisé leur sexe, et pris l'habit de Religion dans un Monastere d'hommes, elles furent ensuite accusées d'adultere, et condamnées à nourrir le fruit qu'une femme perdue leur avoit supposé, et qu'elles souffrirent long-tems en silence cette horrible confusion, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de découvrir la vérité. Un Religieux de l'Ordre de saint François, nommé Junipere, porta la patience encore plus loin; car il se laissa condamner et conduire à la potence, comme meurtrier du Gouverneur de la Ville, sans jamais répondre autre chose, sinon qu'il étoit un grand pécheur: de sorte qu'il ne fut reconnu et délivré que par un effet singulier de la Providence. La conduite de ces Saints, qui n'est pas selon les regles ordinaires, ne doit pas tirer à conséquence. Mais il faut avouer qu'elle est bien opposée à la conduite des personnes, qui ne pouvant souffrir le moindre reproche, s'empressent à se décharger des fautes dont on les accuse. Troisiemement, cette perfection se pratique dans les maux ordinaires de la vie, en supportant les douleurs, les maladies, et la privation des soulagemens, sans se

plaindre, excepté que la nécessité ou la prudence ne demande qu'on fasse connoître ses maux.

IV. Vivre sans choix.

Que renferme la pratique de ce quatrième point de perfection ?

Elle renferme trois dégrés. 1. Etre dans une grande indifférence à l'égard de toutes choses, sans desirer l'une plus que l'autre, et sans dire jamais, ni je veux, ni je ne veux pas ; mais au contraire s'accommodant de tout ce qui se présente, soit qu'il soit conforme à l'inclination, soit qu'il y soit contraire ; et ne se déterminant jamais de soi même à rien en particulier, quand on peut éviter le choix.

II. Porter l'indifférence, jusqu'à ne souffrir dans son ame aucun mouvement qui la fasse pencher d'un côté plutôt que d'un autre, et travailler efficacement à supprimer ses desirs. C'étoit la pratique de saint Ignace ; comme on lui disoit un jour qu'un Pere de sa Compagnie souhaitoit avec ardeur la Mission des Indes, il répondit, que pour lui, s'il sentoit un tel desir dans son ame, il l'empêcheroit de s'élever, pour demeurer dans l'indifférence ;

parce que tout desir marque imperfection : ce qui ne doit pas s'entendre des desirs qui viennent du mouvement du Saint-Esprit ; parce que ceux-là sont saints, et ne gênent point la liberté. Il est évident au reste, que ceux qui ne desirent rien, n'ont rien à craindre, et qu'ils n'ont nulle peine à se reposer sur Dieu de tout ce qui peut leur arriver ; parce qu'ils comprennent qu'il leur est infiniment avantageux de ne rien vouloir, suivant cette maxime du Livre de
L. 3. c. 37. l'Imitation de Jesus-Christ : *Demeurez sans volonté, et vous y trouverez toujours votre avantage.* En effet, cette disposition d'une ame qui ne veut rien par son propre choix, est la parfaite abnégation qui procure la possession de toutes choses, selon la doctrine du
L. 3. c. 32. même Livre : *Quittez tout, et vous aurez tout.*

III. L'ame s'étant établie dans cette sainte indifférence, où elle est sans volonté et sans desir, dès qu'elle apperçoit en quelque chose des marques de la volonté de Dieu, elle s'y porte de tout son cœur, et s'y attache par préférence à toutes les choses du monde ; c'est le troisieme dégré de cette sainte pratique.

V. Epouser la Croix.

Comment expliquez-vous ce cinquieme point, qui est d'épouser la Croix ?

On distingue encore ici trois dégrés ; le premier est de préférer la Croix à tout ; le second, de s'y attacher par amour ; le troisieme, de ne pouvoir vivre sans elle.

Expliquez-moi le premier dégré ?

L'ame qui desire la perfection, choisit la Croix pour son partage, et la regarde comme son trésor, se proposant sans cesse ce conseil de Notre-Seigneur: *Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive ;* elle laisse volontiers la voie large, pour embrasser la voie étroite ; parce qu'elle est bien persuadée que vivre dans les douleurs, dans l'indigence et les opprobres, est un avantage infiniment plus grand que tous ceux qu'on peut souhaiter, et posséder dans le monde. Il y a en effet entre le mérite des souffrances et celui d'une vie tranquille, la même différence qu'entre l'or et le cuivre, entre des cailloux et des pierres précieuses ; et une grande Reine n'est pas plus au-dessus d'une femme de basse condition,

Matt. c. 16. v. 24.

que l'est une personne qui souffre pour Dieu, à l'égard d'une autre qui ne souffre point, pour vertueuse qu'elle soit. C'est ce que disoit saint Pierre aux chrétiens qui souffroient persécution. *Vous êtes heureux, par ce quel'honneur, la gloire, la vertu de Dieu, et son esprit reposent sur vous.*

Il n'est pas surprenant que tout se trouvant dans la croix, la joie, la consolation, la gloire même, un homme pénétré de cette vérité, préfére la croix à tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus exquis sur la terre. Il sçait que J. C. l'a laissée pour héritage à ses disciples, et qu'il s'en est servi lui-même pour faire le plus grand œuvre qui soit jamais sorti des mains de Dieu : Comment n'aimeroit-il pas la croix par-dessus toutes choses, jusqu'à vouloir s'y attacher d'une maniere inséparable, jusqu'à mettre son bonheur à la posséder, jusqu'à la chercher avec empressement, jusqu'à ne pouvoir pas s'en passer? Il la regarde en effet comme son appui, comme le remede à tous ses maux, comme son recours dans ses perplexités, comme sa force dans la foiblesse, et un puissant secours dans les périls et les accidens les plus fâcheux.

Comment en peut-on venir-là ?

En s'accoutumant à recourir dans ses peines au souvenir de la croix, et de Jesus-Christ qui y est attaché, et qui y meurt accablé de douleurs, et couvert d'ignominies. C'est par ce souvenir que se communique la vertu que Dieu a mise dans cet instrument de notre salut ; mais cette vertu est cachée, et nul n'en a l'idée, que celui qui en a fait l'expérience. Ce qui est certain, c'est que tout fruit de sainteté vient de la croix, comme d'une source intarissable, que tous les grands Saints n'ont rien desiré avec tant d'ardeur, que d'être transformés en Jesus crucifié ; et qu'au prix de la croix, tout leur a paru, comme à saint Paul, de l'ordure, des pertes et des désavantages. C'est elle en effet qui donne le prix à tout, non-seulement parce qu'elle est la source de la grace et du salut en Jesus-Christ et par Jesus-Christ ; mais encore parce que si nous ne participons à la croix de notre Sauveur, nous avons peu de force et peu de courage, et que la souffrance nous est nécessaire pour affermir nos vertus, et pour les rendre solides. Saint Jérôme dit que Notre-Seigneur a confirmé et

fortifié par la croix tout ce qu'il avoit enseigné aux hommes : *omnem doctrinam suam Christus patibulo roboravit.* C'est-à-dire, que c'est par la croix qu'il a rendu sa doctrine efficace, et qu'il nous a donné la force pour la mettre en pratique. Ce n'est pas merveille que ceux qui ont l'expérience de cette vérité, estiment singulierement la croix, et qu'ils la préferent à toutes sortes de biens.

Expliquez-moi le second dégré marqué dans l'amour de la Croix ?

Il consiste à passer de l'estime à l'amour, et de l'amour à une étroite liaison ; de sorte qu'on cherche par-tout la croix, qu'on desire de souffrir en tous tems et en tous lieux, à la ville comme à la campagne, dans l'action comme dans le repos, et en toute sorte d'occasion. On prend la croix pour compagne inséparable ; on fait ses délices d'être avec elle ; on l'embrasse amoureusement ; on l'épouse comme l'objet des complaisances de Jesus-Christ ; on se plaît dans les contradictions, dans les rebuts et les mépris, les regardant comme la chose la plus desirable qui soit au monde. Telle étoit la disposition de l'Apôtre saint André,

lorsqu'il s'écrioit : *O Croix objet de mes desirs !* Il y a une grande différence entre aimer une chose parce qu'on l'estime, et l'aimer jusqu'à ne vouloir plus s'en séparer, jusqu'à la regarder comme le premier objet de sa tendresse. Ceux qui prétendent à la perfection doivent aimer la souffrance jusqu'à ce point.

Pour en venir là, il faut qu'un homme soit tellement prévenu en faveur de la croix, que son premier soin en tout ce qu'il entreprend soit d'observer s'il y aura quelque chose à souffrir; que ce soit là pour lui un sujet de joie, et qu'il s'afflige lorsqu'il ne rencontre point de souffrance. Il faut qu'il trouve son repos dans la croix ; qu'il s'estime foible, indigent et abandonné, quand elle lui manque : que tout lui semble rien sans elle, et qu'avec elle les moindres choses lui paroissent de grand prix. On raconte du B. Louis de Gonzague, qu'il étoit tellement attentif aux occasions de souffrir, qu'étant obligé d'aller en carosse, il relevoit sa robe et la replioit sous lui de maniere qu'il fût assis avec incommodité. Ceux qui n'ont pas l'esprit de Dieu, trouveront cette attention trop gênante. Mais celui qui

connoît la croix et qui s'est uni à elle, ne la veut jamais quitter ; et lorsqu'il n'a à souffrir ni froid, ni chaud, ni faim, ni soif, il supplée à ce défaut par des pénitences volontaires ; son amour pour la croix qu'il a choisie pour sa compagne inséparable, ne lui permettant pas d'épargner son corps, et de condescendre en rien aux inclinations de la nature. Tout ce qu'on peut lui dire ne le touche point et lui paroît méprisable, s'il n'est relevé par la souffrance.

Tout ceci n'est que l'accomplissement de la Prophétie de Notre Sauveur: *quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Il est évident que par ces paroles il vouloit faire entendre de quel genre de mort il devoit mourir, et qu'il nous proposoit dans sa mort le plus grand effort de sa puissance ; comme s'il eût dit que toute la force qu'il avoit fait paroître pendant sa vie n'étoit encore rien, et que la vertu divine qui devoit lui acquérir tant d'adorateurs étoit dans son supplice et dans sa mort infame. Les imitateurs de ce divin Maître mettent à son exemple toute leur force dans la croix, et s'appliquent à eux-mêmes ces paroles de saint Paul : *Ce qui se dit de la Croix est une folie à l'égard de*

Joan. 12. v. 31.

de ceux qui sont dans l'état de perdition ; mais à l'égard de ceux qui sont dans la voie du salut, c'est-à-dire, pour nous, c'est la force de Dieu. Ad Cor. c. 1. v. 18

Expliquez-moi le troisieme dégré renfermé dans ce point de perfection ?

Le troisieme dégré de perfection, et le comble du mérite en ce genre, est d'aimer la croix jusqu'à un tel point, et de la desirer si ardemment, qu'on en ait besoin pour pouvoir supporter la vie. Sans elle, alors point de contentement. On veut des peines, dût-on en être accablé. C'est dans cette disposition que Notre-Seigneur parlant de son supplice, disoit: *J'ai à être baptisé d'un Baptême; et en quelle contrainte ne suis je point, jusqu'à ce que cela s'accomplisse ?* Luc c. 12. v. 50. Plusieurs Saints ont eu le même empressement ; une vie sans souffrance leur paroissoit la plus pesante de toutes les croix ; ils se seroient crû morts, s'ils n'eussent rien eu à souffrir. Sainte Thérese avoit coutume de dire ; qu'il n'y avoit point de milieu pour elle, ou souffrir, ou mourir. *Aut pati, aut mori.*

D'où vient dans les Saints ce desir ardent des souffrances ?

Elles procurent de si grands avantages, que quand on les a une fois goûtés,

on ne peut pas s'en rassasier. On peut dire que les trésors et les délices de Dieu sont dans la croix, et qu'elle ressemble à ces plantes, qui sous une écorce amere cachent un suc merveilleux. On peut au reste aimer passionnément à souffrir sans sortir de l'état d'indifférence et de sainte résignation à tout ce qui plaît à Dieu, parce que la croix est le lit de l'Epoux, et qu'il lui est très-agréable, qu'on souhaite d'y mourir avec lui, si telle est sa volonté. Et Notre-Seigneur lui-même n'a rien de plus précieux que sa croix pour récompenser ses plus grands serviteurs. Il imprima sur le corps de saint François les marques de ses sacrées plaies, lorsqu'il voulut l'honorer d'un témoignage éclatant de sa tendresse, et le rendre vénérable à tout le monde chrétien.

VI. Se conformer en tout à la volonté de Dieu.

En quoi consiste ce sixieme point de perfection?

Nous en avons parlé ailleurs; nous ajouterons ici que c'est un parfait acquiescement, par lequel on accepte de bon cœur tout ce que Dieu ordonne,

et on aime tout ce qui lui plaît, jusqu'à compter pour rien tout le reste. Ce saint acquiescement est le grand moyen pour arriver à la perfection. C'est la fin et la consommation de toutes les autres pratiques. La croix même dont nous venons de parler, n'est aimable et précieuse que par rapport à la volonté de Dieu ; c'est par cet endroit que J. C. l'a tant aimée. Voilà pourquoi il est dit de lui dans les Pseaumes : *C'est principalement pour moi qu'il est écrit dans le Livre sacré, que je dois vous offrir le sacrifice d'un cœur soumis à toutes vos volontés ; je l'ai fait avec joie, ô mon Dieu, et j'ai gravé votre Loi au milieu de mon cœur.* Psal. 39 v. 11.

Une paix constante, et un courage héroïque sont le partage ordinaire des personnes parfaitement résignées ; rien au monde n'est capable de les ébranler ni de les étonner ; rien ne leur paroît difficile, parce que le bon plaisir de Dieu qu'elles cherchent uniquement et qu'elles trouvent par-tout, est capable de tout adoucir. Il n'y a rien de petit pour elles, parce que la volonté divine qui est leur unique motif, releve et ennoblit les moindres choses. On lit dans la Vie de la Bienheureuse Sœur Marie

de l'Incarnation, qu'un homme s'étant présenté à elle l'épée à la main, au lieu de prendre la fuite comme toute autre personne de son sexe eût fait, elle alla au-devant de lui, tendant les bras, et lui disant de frapper au cœur, si telle étoit la volonté de Dieu. S. Martin fut attaqué par des voleurs qui firent semblant de vouloir l'assassiner, et qui ne lui ayant fait aucun mal, lui demanderent s'il avoit eu peur; il répondit que non, et qu'en les voyant il avoit pensé qu'ils n'étoient que les exécuteurs de la volonté divine, laquelle il aimoit plus que sa vie.

Quelle est en particulier la pratique de cette conformité à la volonté divine?

Elle consiste en ces trois choses. 1. Aimer véritablement le bon plaisir de Dieu, le préférer à tout et se le proposer sans cesse, afin qu'il devienne l'objet de toutes les affections du cœur. 2. Recevoir avec une soumission volontaire et sans aucune résistance, tout ce qui porte la marque de la volonté divine, c'est-à-dire, tout ce qui arrive, parce que rien n'arrive, que ce que Dieu ordonne ou permet. 3. Agréer du meilleur de son cœur tous les effets de la volonté de Dieu; ce qui est le véritable exercice

du pur amour, la pratique la plus sublime de la vie spirituelle, et la plus propre pour conduire les hommes à l'union divine, qui est le terme de la perfection. Nul autre exercice ne contribue tant à exciter les flammes du divin amour, et ne dispose plutôt le cœur à être tranformé en Dieu. Qu'on lise ce que nous avons dit au deuxieme Chapitre de la troisieme Partie.



CATÉCHISME SPIRITUEL.

CINQUIEME PARTIE,

Contenant des réflexions sur ce qui a déjà été dit, et plusieurs autres très-importantes.

CHAPITRE PREMIER.

Réponse à quelques doutes touchant l'Oraison.

D. *QUels conseils faut-il donner aux personnes qui s'adonnant à l'Oraison, se plaignent de ne pouvoir s'y appliquer, et de n'en tirer aucun profit?*

R. Cette difficulté peut venir de deux causes. Premierement, du défaut d'expérience et d'habitude. Il n'est pas surprenant que ceux qui sont nouveaux dans ce saint exercice, ne sçachent pas s'entretenir avec Dieu. Il est juste aussi que Dieu éprouve les commençans en

permettant qu'ils soient sujets à des inquiétudes et à des distractions qui les font beaucoup souffrir : Mais il faut les avertir que s'ils souffrent cette peine avec patience, et qu'ils demeurent fideles dans la pratique de la vertu, Dieu les regardera d'un œil de miséricorde, qu'il changera leur ennui en consolation, et qu'ils goûteront tôt ou tard le fruit de leurs peines. Cependant ils doivent s'humilier à la vue de leur incapacité, persévérer avec ferveur dans la voie qu'ils ont embrassée, et ne point se rebuter pour les dégoûts et les sécheresses continuelles.

Secondement, la peine qu'on sent dans l'Oraison, peut aussi venir de ce qu'on n'a pas détruit les obstacles qui s'opposent à la communication avec Dieu. Les différentes attaches pour des objets créés, sont une source de distractions qui empêchent de dormir de ce doux sommeil, que les ames pures et dégagées goûtent dans leurs entretiens avec le Seigneur. Qu'on travaille donc à préparer son cœur en rompant ses attaches naturelles, et qu'on tâche d'acquérir beaucoup de bonne volonté, et on trouvera de la facilité à faire Oraison.

Qu'est-ce que la bonne volonté ?

C'est une ferme et généreuse résolution de faire absolument tout ce qui convient dans la voie de la perfection, et de combattre les obstacles à mesure qu'ils se présentent. On ne laisse pas, malgré cette bonne volonté, de rencontrer des difficultés; mais on a du courage et de la force pour les vaincre, là où ceux qui ne prennent pas une telle résolution, sont sujets à mille vains attachemens, et portent toujours en eux-mêmes un cœur dissipé, par-là incapable de s'appliquer à l'Oraison, et d'en recueillir les fruits.

Quelle doit être la matiere de l'Oraison ?

Ce doit être ordinairement la Vie et la doctrine de Jesus-Christ, sur quoi on doit méditer de telle sorte, que chacun ait égard à ses besoins et à ses dispositions présentes. Ceux qui ne font que de se donner à Dieu, doivent tout ramener à la considération de leurs défauts, et des moyens nécessaires pour y remédier. C'est à quoi le Saint-Esprit les porte par ses lumieres et ses inspirations; et s'ils s'y prennent d'une autre maniere, il est dangereux qu'il n'y ait beaucoup de perte de tems

dans leur Oraison, et même qu'ils ne tombent dans l'illusion, pour vouloir se donner une occupation plus relevée. Cela n'empêche pas que le Saint-Esprit ne puisse quelquefois élever les commençans à la contemplation des objets les plus sublimes ; mais leur occupation ordinaire doit être la Vie et la doctrine de J. C.

Les personnes avancées doivent s'appliquer aux mêmes sujets, et selon que leur état le demande, méditer sur les vertus de Notre-Seigneur, pour régler sur ces vertus leurs saintes pratiques de mortification, de recueillement et de conformité à la volonté de Dieu. Ceux mêmes qui sont parvenus à l'union divine, n'ont pas d'autre occupation, avec cette différence qu'ils ont plus de facilité, qu'ils sont quelquefois comme transportés hors d'eux-mêmes, et tout absorbés en Dieu.

Convient-il d'aller à l'Oraison sans en avoir prévu le sujet ?

Il y a bien peu de personnes qui puissent se dispenser de cette préparation prochaine. Il y en a quelques-unes dont l'attrait est si puissant, qu'elles n'ont nulle peine à se mettre en la présence de Dieu, et à s'occuper de

lui. Souvent même il leur arrive que l'attrait les porte à tout autre sujet que celui qu'elles avoient préparé. Il est vrai aussi que personne ne doit tellement s'attacher au sujet prévu, qu'il ne soit prêt à le quitter, pour suivre le mouvement de la grace qui l'attire ailleurs. Cependant la pratique des plus grands Saints a été de choisir par avance le sujet de leur Oraison. Saint Xavier prenoit à tâche de parcourir chaque mois la vie et la Passion de Jesus-Christ. Saint François de Sales ne manquoit jamais de préparer la matiere de son Oraison ; quoiqu'il scût par son expérience que Dieu l'attirant à son gré, ne lui permit pas de s'occuper du sujet qu'il avoit choisi.

Combien de tems faut-il donner à l'Oraison ?

Nous avons dit ailleurs qu'on doit y employer environ une heure le matin ; nous ajouterons ici qu'on ne sçauroit se dispenser d'y donner un tems considérable le soir, sans se porter quelque préjudice. Outre cela, comme l'Oraison est nécessaire pour réparer les forces de l'ame, et pour acquérir l'esprit de recueillement sans lequel on n'avance point dans le chemin de la vertu, il

faut avoir recours à ce saint exercice, pour entretenir cet esprit, et pour le renouveller, lorsqu'on s'apperçoit qu'il commence à s'affoiblir ; et toutes les fois aussi qu'on a eu le malheur d'interrompre l'ouvrage de la perfection, en tombant dans quelque égarement, ou dans quelque dissipation considérable.

Que doit-on conseiller aux personnes qui ne peuvent se servir du raisonnement et des considérations dans l'Oraison ?

On doit leur dire, qu'il leur suffit d'envisager simplement et avec humilité, les Mysteres ou les vérités sur lesquelles elles veulent méditer, pour tâcher d'y trouver du goût, et de s'arrêter à ce goût tandis qu'il dure. Ce seroit donner la torture à leur esprit, que de vouloir l'engager dans des raisonnemens et des considérations dont il n'est pas capable. Et d'ailleurs cette maniere de prier par goût et par affection, est une voie excellente et abrégée, par laquelle on trouve d'abord ce qu'on chercheroit peut-être long-tems par le discours et les réflexions : c'est par cette maniere d'Oraison que plusieurs ames simples ont fait en peu de tems de très-grands progrès.

CHAPITRE II.

Réponse à quelques doutes touchant la Pénitence.

D. *QUelle est la pénitence la plus utile?*

R. Il paroît que le jeûne et l'usage de la discipline, sont de toutes les mortifications extérieures celles qui contribuent le plus à l'avancement spirituel. Comme on peut se rendre maître d'une place, ou en y allant par tranchées, ou en y donnant l'assaut; il y a aussi deux manieres de vaincre les ennemis du salut, ou en les détruisant peu à peu, et c'est ce qui se fait par le jeûne, ou en les attaquant brusquement et de vive force; ce qui convient à l'usage de la discipline.

Quelles regles doit-on garder dans la pratique du jeûne?

Il n'y en a point d'autres que celles de la discrétion. Comme tous les vices sont entretenus par la sensualité, il faut en venir à matter le corps, en lui retranchant de sa nourriture autant qu'on peut, sans perdre les forces nécessaires pour s'acquitter de ses devoirs.

Il est constant par l'expérience de tous les Saints qui nous ont précédés, qu'il n'est pas de meilleur moyen que l'abstinence pour avancer en esprit, et pour gagner de plus en plus sur ses passions et sur ses vices.

L'usage de la discipline doit-il être bien fréquent ?

Il n'est pas aisé de le déterminer ; cependant on peut dire en général, qu'en user une fois la semaine, c'est peu; que deux fois, est quelque chose ; et que trois, peut s'appeller ferveur. Les personnes, véritablement spirituelles, qui vont à grands pas à la perfection, en usent tous les jours. Mais en ceci, comme en tout le reste, il ne faut rien entreprendre au-dessus de ses forces, et sans avoir pris conseil d'un sage directeur.

Quels fruits tire-t-on de l'usage de la discipline ?

Il en produit trois excellens. 1. Il procure à l'ame une joie spirituelle, qui l'empêche de se laisser abattre par la tristesse, et il éloigne les tentations du Démon. 2. Il obtient aisément de la miséricorde de Dieu de très-grandes graces. 3. C'est un remede efficace contre toutes sortes de défauts ; l'hu-

miliation où l'on se réduit volontairement, en se châtiant soi-même, étant un moyen infaillible pour se corriger bientôt, à moins que Dieu, pour des vues particulieres avantageuses à l'homme, ne differe l'entier amendement qu'on desire.

Peut-on mener une vie pénitente, sans pratiquer des austérités corporelles ?

On le peut, quand on a des infirmités considérables, qui suppléent aux exercices de la pénitence. Mais si malgré les infirmités on peut châtier le corps par des austérités volontaires, c'est lâcheté que de ne pas le faire. Notre Seigneur fit un jour connoître à sainte Thérese, qu'une certaine personne étoit sujette à beaucoup de maladies, parce qu'elle s'épargnoit un peu trop dans la pratique de la mortification. Il est certain qu'une vie dure et austere contribue à la santé et à la vigueur du corps ; et nous voyons de grands pénitens ne faire aucune attention à plusieurs petits maux, dont les hommes qui ménagent trop leur santé, se trouvent notablement incommodés.

Par quels motifs doit-on pratiquer la pénitence ?

Outre ceux que nous avons désignés, qui sont d'expier ses péchés, d'impétrer les graces du Ciel, et d'exterminer ses vices ; on peut aussi pratiquer la pénitence par amour ; car ceux qui aiment Dieu, sont portés à mépriser leur corps et à le haïr, jusqu'à ne pouvoir s'empêcher de le maltraiter. Sainte Thérese dit, qu'elle étoit quelquefois saisie de certains transports d'amour, qu'elle ne pouvoit satisfaire qu'en châtiant rudement son corps, et que ces transports de l'amour divin étoient assez puissans pour rendre son corps insensible à tout ce qu'elle lui faisoit souffrir.

Si les pénitences sont si nécessaires pour arriver à la perfection, que doit-on penser des Ordres Religieux qui ne sont point établis sur les austérités ?

S'il y a des Religions où les pénitences corporelles ne sont point ordonnées, c'est parce qu'on y supplée d'ailleurs par les grands travaux qu'on s'engage à souffrir pour le salut des ames. Et s'il y a dans ces Religions des particuliers qui ne subissant pas ces travaux, n'y suppléent pas par la pénitence, on doit croire qu'ils négligent fort leur perfection, ou avouer que

tous les Saints dont nous avons connoissance, se sont trompés, lorsqu'ils ont témoigné tant d'estime et tant d'ardeur pour les austérités du corps.

CHAPITRE III.

Des fausses dévotions.

D. *Qu'entendez-vous par fausses dévotions?*

R. Celles qui sous de belles apparences manquent de fondement solide, et sont vuides de vertu.

Combien y a-t-il de fausses dévotions?

On en distingue de trois sortes. Les premieres péchent par trop d'élévation, les secondes par bizarrerie, et les troisiemes par trop de subtilité.

Comment est-ce que les fausses dévotions se glissent par trop d'élévation?

Le trop grand amour des voies sublimes, par lesquelles Dieu conduit quelques ames choisies, en est ordinairement la cause. Le desir de se distinguer fait qu'on se jette dans ces sortes de voies, de son propre mouvement; comme s'il appartenoit à l'homme de s'approprier des dons que Dieu ne veut dispenser que rarement, et à qui il lui plaît. Ce qu'on appelle dans la vie

mystique, état d'inaction, est à plusieurs une occasion de tomber dans le piége. Ils sçavent que le Saint-Esprit, pour achever de purifier les ames, a coutume de suspendre leurs facultés intellectuelles, de les priver pour un tems de certains effets de la grace, sensibles et moins parfaits, et de les réduire à une espece d'impuissance d'agir à leur maniere ordinaire, pour opérer lui-même en elles d'une maniere très-occulte et très-subtile, mais cependant très-efficace, et qui avance beaucoup l'ouvrage de leur perfection.

Certains Directeurs de leur côté, trouvant de grands avantages dans cette voie, et croyant pouvoir y mettre les ames, qui sont sous leur conduite, leur ordonnent de cesser leur travail et leurs efforts, et sont toujours après à leur dire; qu'il faut se tenir en repos pour laisser agir le Seigneur; qu'il faut s'interdire toute réflexion et toute attention sur soi-même; qu'il faut être vertueux sans le sçavoir, et aimer Dieu, sans s'appercevoir qu'on l'aime: ce qui est manifestement une fausse élévation.

Est-ce que ce n'est pas une maxime reçue, qu'il faut laisser faire le Seigneur?

C'en est une sans doute, pourvu qu'on l'applique au tems auquel Dieu veut agir, et où c'est à lui à faire. Mais si l'homme s'avise de demeurer dans l'inaction, lorsque Dieu veut qu'il s'aide de son industrie, le Démon ne manquera point de lui remplir la tête des idées magnifiques d'une fausse élévation, et de le porter à la vanité. Une preuve que souvent la suspension des puissances, et la suppression des actes ne viennent pas de Dieu, c'est qu'on voit des Directeurs qui les prescrivent à plusieurs personnes ; quoiqu'il soit certain que Dieu en doive être l'auteur, et que ce soit une conduite extraordinaire, qui ne regarde que peu de gens. Une autre espece de fausse élévation, est de dédaigner les notions communes, de penser d'une maniere extraordinaire, de parler d'un style affecté, et de ne point se contenter du langage qui convient à la simplicité évangélique. Une personne de ce caractere, parlant de saint Alexis, au lieu de s'exprimer en des termes simples et ordinaires, sur les vertus héroïques de ce grand Saint, en disant qu'il a demeuré caché dans la maison de son pere, pour pratiquer le mépris du mon-

de, et pour ne rien accorder aux sentimens de la nature, dira *que ce Saint a perdu son être propre dans l'être divin*, et ne trouvera de dévotion que dans de pareilles expressions. Ce qui ne vient pas d'une véritable élévation d'esprit, semblable à celle qu'on a remarquée en saint Denys et en d'autres grandes ames ; mais plutôt d'un faux goût, qui suppose un fond vuide de Dieu : comme il est aisé de s'en convaincre par l'expérience. Car ces sortes de personnes, après s'être soutenues pendant quelque tems, font enfin voir par leur conduite, qu'elles manquent de vertu solide.

Quelles sont les fausses dévotions qui se distinguent par leur bizarrerie?

Ce sont celles qui engagent à des pratiques contraires à l'esprit de l'Eglise, et au sentiment commun des Saints. Par exemple, il y a de la bizarrerie, et même de l'extravagance à dire presque toujours à Dieu, dans les entretiens qu'on a avec lui ; *qu'il se retire de nous, qu'il se tienne dans sa grandeur, et qu'il nous laisse dans notre bassesse.* Il est vrai que saint Pierre a dit quelque chose d'approchant dans un transport d'amour et d'humilité :

Luc. c. 5. v. 8 *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur.* Mais fonder sur ces expressions et d'autres semblables, une maniere ordinaire de prier, comme font certaines personnes, c'est aller contre l'esprit de l'Eglise, qui dans toutes ses prieres demande à Dieu qu'il s'approche et qu'il daigne venir à nous. Et en effet, dit S. Augustin: *Qu'est-ce qu'invoquer le Seigneur, si ce n'est l'appeller à nous, et le prier de venir en nous?*

Quelles sont les dévotions qui péchent par trop de subtilités?

Ce sont celles qui ont pour fondement des points de Théologie, difficiles à comprendre, et dont à peine les sçavans peuvent se former une idée nette; ou qui consistent en des conceptions abstraites, fort éloignées des idées communes, et qui ne proposent à l'esprit que des objets infiniment relevés. S'il y a de la tendresse dans ces sortes de dévotions, il est dangereux que ce ne soit une tendresse forcée. On ne voit pas comment l'esprit humain peut être frappé par des objets subtils et presqu'imperceptibles, jusqu'à se répandre en sentimens naïfs et sans artifice, à la vue de ces objets.

Nous sçavons bien que les Saints

ont eu des notions très-distinctes de J. C., et des différens états par lesquels il a passé ; et qu'à la vue de son amour, de sa pauvreté, de son humilité, de son calice plein d'amertume, de sa flagellation, de son couronnement d'épines, et de sa croix, ils ont été pénétrés d'une tendresse singuliere ; parce que ce sont là de vrais objets de dévotion, capables de toucher sensiblement sans art et sans étude. Mais nous n'en sçavons aucun qui ait choisi pour sujet de ses méditations, des matieres abstraites et métaphysiques, ou qui ait fait des élans d'amour à la vue de certains objets subtils et relevés qui ne se laissent pas concevoir aisément à tout le monde. Il est vrai que quelques ames distinguées ont pénétré dans les Mysteres et les secrets de la Divinité. Mais ces ames sont en très-petit nombre ; et lorsqu'on voit plusieurs personnes parler avec subtilités, et en des termes étudiés, de ces Mysteres impénétrables ; on a sujet de croire qu'elles sont peu touchées de ce qu'elles disent, et que la plupart de ces dévotions sont l'ouvrage de l'imagination ou de l'inclination naturelle, et nullement la production du cœur, et un effet de la grace.

CHAPITRE IV.

De l'arrangement des différentes demeures que les Mystiques distinguent dans l'ame.

D. *QU'entendez-vous par ces demeures?*

R. Ce sont les différens états où se trouvent les ames par rapport à leurs puissances intellectuelles, et à l'usage qu'elles font de ces puissances, selon les différentes opérations de la grace.

Combien distinguez-vous de ces états?

En comparant l'ame à un Palais, et les états dont nous parlons, à divers appartemens, on peut y distinguer quatre étages ou demeures. La premiere, est à rez-de-chaussée; tout peut y entrer aisément, même les animaux. La seconde, au-dessus de la premiere, sert de logement aux sages et aux vertueux. La troisieme, au-dessus de la seconde, est pour les personnes parfaites et distinguées par la grace. La quatrieme, au-dessous de la premiere, est comme une cave profonde.

Qu'est-ce que la premiere demeure?

C'est l'état ordinaire du commun des hommes, qui suivant les inclina-

tions des sens, et n'aspirant à rien de parfait, permettent l'entrée de leur ame à toute sorte d'objet. Mais sur-tout, ils y laissent établir l'amour propre, qui leur fait chercher avidement leurs intérêts, la passion qui favorise l'amour-propre, et le démon qui fomente la passion.

Qu'est-ce que la seconde demeure ?

C'est l'état de ceux qui ont quelque vertu au-dessus du commun des hommes grossiers et terrestres. On trouve dans cette demeure la raison, la vertu, et la grace. J'entends par la raison, l'inclination naturelle au bien. La vertu comprend les habitudes acquises, qui perfectionnent la raison, comme sont la prudence, la force, la justice, la tempérance, et les autres vertus morales. J'entends par la grace, les mouvemens du Saint Esprit, qui élevent la vertu, et qui par les principes de la Foi et de l'Evangile, conduisent un chrétien à la perfection, dont on est capable en cette vie. Les ames de cet état sont en petit nombre, en comparaison des premieres.

Qu'est ce que la troisieme demeure ?

C'est un état où l'on trouve la grace, présupposant la raison naturelle,

et les vertus morales ; mais une grace fort relevée, laquelle renferme trois choses, la sagesse divine, l'amour divin, et les avant-goûts du Paradis. La sagesse consiste en des lumieres sublimes qui découvrent beaucoup, et qui découvrent de loin. L'amour divin comprend avec le feu céleste, qui embrase les Saints, l'onction du saint-Esprit, la paix et la joie. Les avant-goûts du Paradis sont les communications qui tiennent quelque chose de l'état des Bienheureux. Dans cette demeure tout est or et azur ; on n'y voit que peintures admirables, et on y respire un air si pur, qu'il n'y a aucune langue qui en puisse parler dignement ; aussi est-ce le séjour des ames singulierement favorisées de Dieu.

Le Démon peut-il pénétrer dans cette demeure si élevée ?

Il le peut sans doute : car tandis qu'on est sur la terre, on n'est point inaccessible à la tentation. Job parlant du démon dit, *qu'il ne voit rien que de haut et de sublime.* Pour nous faire entendre qu'il en veut sur-tout à ceux qui sont plus élevés que les autres, et qu'il leur tend toutes sortes de piéges, pour les faire tomber dans le précipice.

Job. c. 41 v. 15.

A

A quoi est destinée la quatrieme demeure que vous avez comparée à une cave profonde ?

Quelquefois elle renferme les caresses de l'Epoux céleste et les délices de sa sagesse et de son amour. Ces délices sont désignées par ces paroles du Cantique des Cantiques : *Le Roi m'a fait entrer dans ses appartemens secrets.* Cant. c. I. v. 3. C'est aussi ce que Job a voulu nous faire entendre, lorsqu'il a dit, parlant du Sage, que son bien vient d'un lieu profond.

Quelquefois aussi cette cave est un abîme de maux, et une espece d'enfer où Dieu permet que les ames saintes tombent pour y souffrir une espece de martyre, comme nous l'apprenons de sainte Magdelaine de Pazzi, qui fut, dit-elle, cinq ans dans la cave aux Lions. C'est là que regnent les ténébres dont nous avons parlé ailleurs, le trouble causé par les tentations presque continuelles, et la désolation qui accable, et qui est incompatible avec le repos.

On peut dire que cette demeure sombre, par rapport aux effets qui s'y operent, est très-proche de la troisieme, c'est-à-dire, de la plus élevée, puisqu'on passe sans milieu de l'une à

l'autre, et que Dieu a coutume d'introduire les personnes vertueuses dans ce lieu ténébreux, lorsqu'il veut leur donner les dernieres dispositions à la plus haute perfection. Mais ceux que Dieu fait entrer dans cette demeure, et qui ne sçavent pas à quel dessein, la regardent comme un cachot et comme un abîme de maux où ils se croyent perdus, et c'est pour cela que nous l'appellons le lieu le plus bas et le plus profond du Palais de l'ame.

N'y a-t-il point d'autre division à faire des divers états de l'ame?

Ceux qui ont expérimenté les différentes opérations de la grace, ont distingué dans l'ame un intérieur et un extérieur, la partie supérieure, l'inférieure, et la plus intime, qui sont comme autant de demeures où Dieu opere diversement. Quand on est versé dans la science des Mystiques, on voit entre toutes ces choses une différence notable, et on connoît fort bien si les paroles que l'ame entend et les visions qu'elle a, se manifestent dans l'intérieur ou dans l'extérieur, si c'est dans la partie supérieure, ou dans la plus intime. S. Augustin semble avoir marqué cette différence, lorsque s'adressant à

Dieu dans ses confessions, il lui dit : Vous êtes en moi plus profondément que la partie la plus profonde de moi-même, et je vous trouve au-dessus de la partie la plus élevée ; *tu es inferior infimo meo, et superior summo meo*. Sainte Thérese distingue sept différentes demeures dans ce qu'elle appelle le château de l'ame. D'autres Mystiques ont fait de semblables divisions, toutes fondées sur de véritables expériences.

Selon qu'il plaît à Dieu de mettre dans l'un ou l'autre de ces états une personne qu'il conduit, elle se trouve tantôt au-dessus, et tantôt au plus profond de soi-même, tantôt emportée en haut, et tantôt plongée au-dedans. Quelquefois aussi elle est attirée au dehors pour s'employer en faveur du prochain, et dans ces occupations extérieures elle trouve Dieu qui agit en elle par des effets très-marqués. Mais les opérations les plus nobles se font dans la partie la plus intime et la plus profonde où habite la véritable sagesse. L'ame entre donc dans quelqu'une de ces demeures, selon qu'elle y est attirée de Dieu, et elle y réside autant de tems qu'il plaît à Dieu de l'y occuper. Au dehors elle est revêtue de l'es-

prit de J. C. et plus unie à sa sainte humanité. Retirée au dedans, elle entre plus avant dans la divinité ; elle pénétre les perfections incréées, elle les goûte, pour ainsi dire, ayant la liberté d'entrer et de sortir par J. C., qui se dit lui-même la clef pour ouvrir et pour fermer la porte quand il lui plaît.

Nous pouvons ajouter que c'est dans la partie la plus intime que l'ame lie un commerce sacré avec les trois personnes divines. C'est-là, dit sainte Thérese, qu'on apprend de grands secrets dans la communication que l'on a tantôt avec l'une, et tantôt avec l'autre de ces adorables Personnes : c'est-là qu'on les distingue l'une de l'autre avec beaucoup de netteté, qu'on éprouve différentes impressions, tantôt de la part du Pere dont on sent la puissance, tantôt de la part du Fils, dont on distingue en soi la sagesse, et tantôt de la part du Saint-Esprit, dont on savoure la douceur. C'est là enfin qu'on reçoit et qu'on possede tous les biens qu'il plaît à chacune des trois Personnes de verser dans le fond de l'ame.

Qu'est-ce que le fond de l'ame dont parlent si souvent les Mystiques ?

C'est une des principales demeures

où l'ame réside tranquillement quand elle se repose en Dieu ; c'est-là que se terminent la plupart des opérations de la grace, et c'est de là aussi qu'elles se répandent dans les facultés. Une ame qui ne connoît pas ce fond pour s'y retirer, n'a point de demeure fixe. Il ne faut pas au reste confondre le fond de l'ame avec l'intime qui est plus profond et plus imperceptible, et qui sert de cabinet secret à l'Epoux céleste. Sainte Thérese dans son Château, le représente comme le milieu de l'homme. C'est la résidence des trois Personnes divines, lorsqu'elles daignent habiter en nous d'une maniere spéciale, selon ce qui est dit dans l'Evangile ; *Nous le visiterons et nous établirons notre demeure en lui.* Joan. c 14. v. 23

Qu'est-ce que le centre de l'ame ?

Il n'est pas différent de l'intime dont nous venons de parler. Mais pour rendre ceci sensible, servons-nous d'une comparaison, et imaginons-nous que l'ame est un globe. L'intime sera dans le centre, où le feu de l'amour divin est allumé. Allant du centre à la circonférence, on trouvera d'abord ce que nous avons appellé le fond ; après le fond, les puissances intellectuelles ; ensuite les sens, et enfin le corps. Les opérations

divines qui se font dans l'intérieur, gardent cet ordre dans leurs progrès ; elles font premierement impression sur le fond, d'où elles passent dans les facultés, des facultés dans les sens, et quelquefois jusqu'au corps.

CHAPITRE V.

Des biens surnaturels.

D. *QUels sont ces biens que vous appellez surnaturels ?*

R. Ce sont ceux dont Dieu gratifie les personnes qui suivent en tout le mouvement du S. Esprit. Il ne faut pas les confondre avec les effets ordinaires de la grace ; nous ne parlons ici que de ces effets extraordinaires dont la grace est tellement le principe, que la nature n'y a rien ni ne peut y avoir aucune part. On ne sçauroit s'y méprendre, pour peu qu'on soit versé dans la connoissance de l'intérieur.

Combien distinguez-vous de sortes de biens surnaturels ?

Il y en a de trois sortes, les uns sont dans les sens des hommes parfaits, les autres pénétrent plus avant, et jusqu'où les sens ne sçauroient aller ; les troisiemes sont très-intimes.

Quels sont les biens surnaturels qui s'arrêtent dans les sens, c'est-à-dire dans la premiere région de l'ame?

Ce sont des impressions sensibles des objets surnaturels, impressions que la foi seule ne produit point, mais la foi appliquée par une grace extraordinaire. Ce sont des attraits puissans qui touchent et qui occupent de Dieu d'une maniere sublime. Ce sont des goûts merveilleux et des sentimens délicats qui viennent très-souvent à la rencontre des choses les plus communes. Sainte Thérese dit qu'en prenant de l'eau bénite, elle ressentoit le même plaisir que fait une boisson agréable à une personne pressée par la soif. D'autres éprouvent de semblables effets qui remplissent leurs sens intérieurs à l'approche des Eglises, des Autels, et des Images de piété. Quelquefois la Communion leur communique la même vigueur que la nourriture la plus succulente, avec une chaleur divine qui les fortifie et qui les console, et cette chaleur produit à son tour une douce lumiere, d'où leur viennent une infinité de connoissances. La grace donne à quelques-uns un attrait sensible pour les pauvres; de sorte qu'ils trouvent un

plaisir plus exquis à panser et à baiser leurs ulceres, qu'à user des viandes les plus délicates.

Quels sont les biens surnaturels de la seconde sorte ?

Ce sont des images intellectuelles, même des choses qui ne tombent pas sous les sens : ces images produisent la joie, la paix et une suavité merveilleuse. Il ne manque pas d'exemples de telles faveurs. Combien de personnes, qui à l'Oraison se sentent attirées à considérer le côté ouvert de N. S. et à s'attacher à cette sacrée playe, comme si elles la voyoient véritablement, et qu'elles eussent le bonheur de la toucher, et qui après leur Oraison conservent cette même disposition et ce même goût spirituel, sans que le tumulte des choses extérieures puisse le leur faire perdre, et sans qu'il leur en coûte aucune application ? Combien d'autres élevés en esprit dans le Ciel, vivent sur la terre comme si elles n'y étoient point, et jouissent de cette insigne faveur au milieu des occupations du dehors, qui ne sçauroient troubler la félicité du dedans ? Voilà ce que nous appellons des biens surnaturels, et avec raison, parce que ce ne sont pas de sim-

ples pensées passageres, mais des opérations marquées et sensibles qui durent un tems considérable ; et on ne doit point être surpris que la grace qui produit ces opérations, fasse sur l'ame plus d'impression que tous les objets des sens n'en peuvent faire.

On rapporte de sainte Liduvine, qu'étant réduite à garder le lit, elle se sentoit transportée en esprit par J. C. son époux dans tous les lieux de dévotion les plus célébres de la chrétienté, et que la force de l'occupation intérieure étoit si grande, qu'elle s'entretenoit de la même maniere, et sentoit la même consolation que si elle eût été corporellement présente dans ces lieux. On peut mettre au nombre de ces faveurs le souvenir des Mysteres de la Naissance, de la Vie et de la Passion de Notre-Seigneur, lorsque ces Mysteres font sur l'ame la même impression que s'ils y avoient été gravés. L'idée du Mystere de la Trinité avoit été en effet gravée dans l'ame de la bienheureuse Claire de Montefalco, comme on en peut juger par les trois petits globes qu'on trouva dans son corps après sa mort, esquels y avoient été mis surnaturellement, comme pour entretenir en elle

le souvenir du Mystere. Ces sortes de faveurs sont comme des gages précieux qui étant possédés au-dedans, présentent continuellement à l'esprit le sujet de ses entretiens, et au cœur l'objet de son amour.

Quels sont les biens surnaturels de la troisieme sorte que vous avez dit être très-intimes ?

Nous en avons déja parlé dans le Chapitre septieme de la troisieme Partie. Ce sont de certaines opérations faites dans la substance de l'ame, et comme des attouchemens divins, par lesquels elle est unie à Jesus-Christ d'une maniere si étroite, et avec une telle impression de l'humilité, et de la divinité de ce Dieu-Homme, qu'il semble à cette ame qu'elle ne fait qu'une même chose avec lui, ce qui la transporte hors d'elle-même. Sainte Gertrude témoigne avoir eu part à cette faveur, un jour qu'on célébroit la Fête de la Purification de Notre-Dame; ce qu'elle regardoit comme la plus grande grace qu'elle eût reçu de sa vie. L'ame de Jesus-Christ fut imprimée sur la sienne, comme un sceau (c'est ainsi qu'elle s'en explique elle-même), et depuis ce tems-là elle en conserva l'empreinte, et une

ressemblance avec Jesus-Christ, qu'elle sentoit en elle-même. Cela se fait d'une maniere inexprimable. Les Docteurs Mystiques qui en ont traité, disent que l'ame par l'attouchement, qui est la plus délicate de toutes les opérations intérieures, reçoit une impression de J. C. et de la substance divine, et que c'est en cette faveur, lorsqu'elle devient ordinaire, que consiste l'état qu'ils appellent les *Nôces spirituelles.*

Tout ce qui concerne ce divin mariage appartient à cette troisieme sorte de biens surnaturels, et renferme tant de faveurs et tant de caresses célestes, qu'on croiroit cet état imaginaire, s'il n'étoit attesté par le témoignage de plusieurs grands Saints, et en particulier par celui de sainte Brigite. Sans entrer dans aucun détail, il suffit de dire que ces graces surprenantes sont fort ordinaires aux ames d'une grande élévation. Oser dire, comme font quelques uns, qu'il n'y a en tout cela que de simples pensées suivies de quelques affections agréables, ce seroit vouloir prouver à un homme qui a passé par tous les remedes de la médecine, que ce n'a été qu'en idée. Les effets de la grace dans l'état dont nous parlons, sont si

réels, si sensibles, si manifestes, qu'on ne sçauroit s'y tromper, et d'ailleurs ils produisent des changemens et des altérations considérables, non-seulement dans l'ame, mais encore dans le corps, jusqu'à déranger les humeurs, jusqu'à échauffer le sang d'une maniere extraordinaire. Lorsqu'on ouvroit la veine à sainte Catherine de Genes, celui qui tenoit la palette pour recevoir le sang, n'en pouvoit souffrir la chaleur tant il étoit bouillant. La force de l'amour dont saint Philippe de Neri étoit embrasé, fit élever et rompre deux de ses côtes pour pouvoir se dilater. Sainte Magdeleine de Pazzi et plusieurs autres Saints ont éprouvé des effets semblables. Et si ce sont là des opérations de la grace, qui ont leur principe dans la partie la plus intime de l'ame, et qui rendent l'homme heureux, autant qu'il peut l'être en cette vie; n'a-t-on pas raison de les mettre au rang des biens surnaturels les plus excellens?

CHAPITRE VI.

De quelques industries cachées qui conduisent bientôt à la perfection.

D. *QUelles sont ces industries?*

R. Ce sont certains moyens qui dans leur simplicité renferment beaucoup de choses. On peut les comparer à ces sentiers qui accourcissent le chemin, et qui en demi-heure conduisent où l'on ne pourroit arriver qu'en deux heures par le chemin ordinaire. Ces industries sont au nombre de six.

Quelle est la premiere industrie?

Elle suppose qu'on a déja formé le dessein de sa perfection, et qu'on a la volonté d'y travailler; et elle consiste à se maintenir dans une résolution ferme et habituelle d'éviter tout ce qui pourroit nuire le moins du monde à ce dessein, tout ce qui pourroit faire tomber dans la moindre imperfection, tout ce qui n'est pas parfaitement conforme à la volonté de Dieu. Ces occasions sont fréquentes, elles surprennent ceux qui ne sont pas extrêmement

sur leurs gardes pour s'en éloigner dès qu'elles se présentent. C'est l'avis que donne saint Vincent Ferrier dans son Traité de la Vie spirituelle : *Fuyez celui qui pourroit vous être occasion de la moindre imperfection, comme si c'étoit un Démon.* Ce qui ne doit pas s'entendre des personnes avec qui on est obligé de converser, ni des occupations auxquelles notre état nous engage, ni des occasions auxquelles notre devoir nous expose ; mais de toutes les autres qu'il faut fuir ou quitter, dès qu'on s'apperçoit de quelque danger. Une personne qui s'est fait une loi de cette vigilance, et qui garde constamment cette loi, peut dire qu'elle a trouvé le secret d'arriver bientôt à la perfection, et de couper court à mille difficultés qui retardent beaucoup les autres hommes, et qui leur allongent le chemin.

Quelle est la seconde industrie ?

C'est de ne point se contenter des résolutions générales, et d'une bonne volonté, qui propose en gros tout le bien que l'on peut faire ; mais de descendre dans le détail, prenant à tâche de se corriger de quelque vice en particulier ; par exemple, de combattre le respect humain, de retrancher les

inutilités de l'esprit, ou de guérir l'intempérance de la langue. On ne sçauroit montrer plus de bonne volonté, qu'en s'appliquant ainsi à des sujets particuliers ; outre qu'on est assuré de ne pas travailler en vain, et même de faire des progrès considérables. Il faut dire de l'acquisition des vertus, ce que nous avons dit du combat contre les vices : on doit les entreprendre l'une après l'autre, et s'adonner, par exemple, à la recollection, ou à la conformité à la volonté divine. On ne sçauroit tenir long-tems une telle conduite, sans se trouver beaucoup avancé. Et c'est ce que nous appellons un secret et une industrie ; parce qu'en effet il y a peu de gens qui connoissent l'utilité de cette pratique, et que parmi ceux qui la connoissent, il y en a encore moins qui ayent le courage d'y persévérer.

Quelle est la troisieme industrie ?

C'est de faire grand cas des petites choses, soit en matiere de mal, soit en matiere de bien : de compter pour beaucoup les moindres défauts ; d'exagérer dans son idée les plus petites imperfections, plutôt que de les traiter de fautes légeres et sans conséquence.

C'étoit la maxime du dévot Berchman, Religieux de la Compagnie de Jesus. Il est à propos, disoit-il, de faire de grandes pénitences, pour expier les plus petites fautes. *Pro parvis defectibus, magnas agere pœnitentias decet.* Il en est de même de la pratique du bien ; il ne faut rien négliger de tout ce qu'on peut faire pour Dieu, quelque peu important qu'il paroisse ; et il faut être persuadé que le moindre acte de vertu, que la fidélité à remplir le moindre de ses devoirs, et à se mortifier jusques dans les moindres choses, est une occupation très-noble et très-avantageuse. Une personne qui est dans cette disposition, fait en peu de tems et sans beaucoup de travail, un grand fonds de vertu et de richesses spirituelles.

Quelle est la quatrieme industrie ?

C'est de choisir un bon Directeur, et de se soumettre à ses lumieres avec une entiere déférence. Au sentiment de saint Vincent Ferrier, il n'est point de voie plus courte ni plus sûre pour mener à toute sorte de vertu et de perfection ; et l'expérience nous fait voir que ceux qui s'abandonnent ainsi à la conduite d'autrui, font en très peu de tems

ce que d'autres ne sçauroient faire en plusieurs années. Mais comme il y a peu de gens qui prennent ce moyen, on peut dire que c'est un secret et une industrie cachée. Nous avons traité cette matiere dans le Chapitre troisieme de la quatrieme Partie.

Quelle est la cinquieme industrie ?

C'est d'avoir une dévotion particuliere à la sainte Vierge et à saint Joseph. L'expérience de tous ceux qui ont eu recours à leur intercession, nous prouve que c'est là comme un trésor caché, d'où l'on tire de grandes richesses. Nous avons parlé ailleurs de la dévotion à la sainte Vierge. Ce qu'on doit à saint Joseph, se réduit à avoir une haute idée de ses mérites, une grande confiance en sa bonté, et un amour tendre pour sa personne.

D'où tirez-vous les preuves des mérites de saint Joseph ?

De sa qualité d'Epoux de la sainte Vierge, et de Pere putatif de Jesus-Christ. Car quoiqu'il n'eût point de part à la naissance du Messie, il avoit sur lui tous les droits de Pere, étant chargé de le nourrir et de le conduire : ce qui suppose en lui de grands talens et des vertus éminentes. *Dieu l'a choisi,*

dit S. Bernard, *pour être le nourricier de sa sainte humanité ; pour servir de soutien et de soulagement à sa Mere ; et pour être sur la terre son unique Ministre dans l'exécution du grand dessein* de la Rédemption. Que de vertus ne demandoit pas un tel ministere ! Quel discernement et quelle prudence pour conduire la plus grande affaire du monde, où il ne s'agissoit de rien moins que des actions et de la vie de J. C. et de la sainte Vierge qui lui étoient soumis pour leur conduite extérieure ? Quelle pureté et quelle fidélité tout ensemble, pour converser familierement avec cette Vierge, dont il étoit l'Epoux ; et cependant pour la regarder constamment comme un dépôt dont il n'étoit que le gardien !

Hani. 2. sup. Miss.

Ce qui prouve encore bien l'excellence de ses mérites, ce sont les privileges singuliers dont il a été favorisé. Le premier est d'avoir vécu en la compagnie de deux personnes dont la présence dans le Ciel fait la joie et la gloire des Anges mêmes. Le second, est d'avoir eu Jesus et Marie pour l'objet de sa dévotion, c'est-à-dire, deux personnes qui naturellement lui étoient infiniment cheres ; en quoi son bon-

heur étoit extrême : parce que, quoiqu'il les aimât d'un amour très-pur, et par un principe de grace, il lui étoit aussi doux et aussi agréable de les aimer, qu'à un Pere d'aimer son Fils, et à un Epoux son Epouse, outre qu'il les voyoit continuellement de ses yeux ; ce que nul autre que lui n'a jamais pu dire de l'objet de sa dévotion. Le troisieme, est d'être mort entre les bras de Jesus et de Marie. Comme la mort est le passage du tems à l'Eternité, on peut dire que cette faveur qui lui est particuliere, renferme toutes les autres, et prouve seule son bonheur et son mérite, parce qu'elle couronne en lui une sainte vie par une très-sainte mort.

Sur quoi est fondée la confiance que nous devons avoir en ce grand Saint?

Sur l'expérience d'un très-grand nombre de personnes qu'il a puissamment aidées, et qui doivent à son intercession la perfection éminente où elles sont arrivées.

Par où mérite-t-il notre tendresse?

Par le caractere de sa sainteté, lequel est très-aimable et fort touchant. Il est difficile de faire attention aux communications intimes qu'il a eues avec Jesus-Christ et la sainte Vierge, à

la familiarité surprenante dont ils ont usé envers lui, et aux services qu'il leur a rendus, sans être porté à l'aimer, et à l'aimer avec tendresse.

Par quelles saintes pratiques peut-on honorer saint Joseph ?

En l'invoquant souvent, en recourant à lui dans le besoin, et en s'occupant à méditer sur ses vertus et sur les évenemens de sa vie. On peut réduire tout ce qui regarde ce grand Saint à ces chefs ; sçavoir, sa naissance, son mariage avec la sainte Vierge, sa fidélité à soutenir l'épreuve où le mit la grossesse de son Epouse, les fatigues qu'il endura dans sa fuite en Egypte, sa douleur lorsque l'Enfant Jesus demeura perdu pendant trois jours, et son heureuse mort ; à quoi on peut ajouter sa Résurrection avancée : car il est très-probable qu'il fut du nombre de ceux qui ressusciterent à la mort de J. C.

Quelle est la sixieme industrie ?

C'est la pratique de la conformité à la volonté de Dieu, laquelle consiste à faire ce que Dieu veut, à le faire comme il veut, et parce qu'il le veut, ne se proposant jamais d'autre motif que celui de le contenter. Nous avons parlé de cette pratique en plusieurs endroits ;

mais sur-tout au Chapitre second de la troisieme Partie. Au sentiment des Saints, il n'y a rien de plus utile et de plus excellent dans la vie spirituelle: c'est un secret merveilleux. Qui l'a découvert, et sçait s'en servir, arrivera bientôt à l'union divine.

On peut mettre au nombre des industries qui conduisent à la perfection, ce que nous avons dit de l'amour des souffrances au dernier Chapitre de la quatrieme Partie. Epouser la Croix, c'est-à-dire, ne pouvoir vivre sans souffrance, mettre son plaisir dans la douleur, sa gloire dans le mépris, ses richesses dans la pauvreté; c'est sans contredit le plus grand secret de la vie spirituelle; c'est une source inépuisable de mérites, et un moyen infaillible pour faire de continuels progrès. Il n'y a nulle comparaison à faire entre les personnes qui sont dans cette disposition, avec celles qui n'y sont pas.

CHAPITRE VII.

De quelques points de ferveur essentiels à une ame qui veut arriver à la perfection.

D. *QU'entendez-vous par ferveur ?*

R. C'est l'ardeur et l'activité d'une ame à suivre les mouvemens du S. Esprit, et à tendre sans relâche à ce qu'il y a de plus parfait. Or il y a six points principaux où cette ferveur doit s'exercer.

Quel est le premier ?

C'est un soin continuel de se tenir en recollection et en esprit d'oraison : de ne rien souffrir qui affoiblisse cette sainte disposition, et de la renouveller sans cesse ; sans se contenter de faire comme les hommes lâches et imparfaits, qui se recueillent par intervalle, pour retomber bientôt dans leur premiere dissipation. Il faut avoir au contraire une attention habituelle à la présence de Dieu, et à tout ce qui peut contribuer à l'avancement spirituel, pour se conformer à ce qui est écrit dans l'Evangile : *qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher.* Cette pratique

Luc. c. 18. v. 1.

demande qu'on soit attentif aux mouvemens de la grace, qu'on les suive en tout, et qu'on se fasse un devoir indispensable de cette exacte vigilance: de sorte que si par fragilité on s'étoit un peu trop répandu au-dehors, on soit fidele à recourir d'abord à l'oraison, ou du moins à élever son esprit à Dieu, pour rentrer dans son premier recueillement. Cette ardeur et cette application de l'ame s'appelle à juste titre, ferveur.

Quel est le second point de ferveur?

Il regarde la mortification, qui doit être continuelle, et en toutes choses, quand on desire véritablement d'avancer en esprit; c'est-à-dire, qu'on doit être toujonrs sur ses gardes, pour ne laisser échapper aucune occasion de se vaincre soi-même, de renoncer aux plaisirs des sens et aux inclinations de la nature, comme faisoit ce saint Religieux de la Compagnie de Jesus, qui pouvoit dire avec vérité, que depuis qu'il s'étoit donné à Dieu, il n'avoit jamais manqué de fidélité à se mortifier lorsque l'occasion s'en étoit présentée. Au reste, ces hommes fervens ne manquent jamais de ces sortes d'occasions, parce qu'ils s'appliquent à les

chercher dans les actions les plus ordinaires de la vie : comme sont les repas, le sommeil, la conversation, où ils sçavent satisfaire à la nécessité, sans accorder aucune satisfaction à la nature. Et l'on peut dire que cette mortification continuelle leur est nécessaire, pour fournir quelque aliment au feu de l'amour divin.

Quel est le troisieme point ?

Il consiste à se porter avec ardeur à la pénitence, et à ne laisser passer aucun jour sans faire souffrir quelque châtiment à son corps. Ceux qui menent une vie véritablement fervente, prennent la discipline tous les jours, ou usent de quelque autre instrument de mortification, pour s'assurer de leur bonne volonté, et de leur vigilance infatigable à s'avancer dans les voies de la perfection. Cette conduite engage le Seigneur à les combler de ses graces.

Quel est le quatrieme point ?

C'est une résolution généreuse de satisfaire à toutes ses obligations, aux plus petites comme aux plus grandes, et de n'en violer aucune, sous quelque prétexte que ce soit. Il faut qu'après plusieurs années on puisse dire avec vérité,

vérité, qu'on n'a rien négligé de tout ce qui étoit prescrit. Ce point regarde en particulier ceux qui vivent en communauté ; ils doivent être persuadés que leurs regles leur déclarent la volonté de Dieu, qu'elles leur marquent le chemin de la perfection ; et ils doivent se faire une affaire capitale de les garder inviolablement, lors même qu'elles n'obligent pas sous peine de péché.

Quel est le cinquieme point ?

C'est de se faire une sainte habitude de parler toujours de Dieu, ou de ce qui regarde son service, et l'avancement dans la vertu. Cette pratique contribue beaucoup à augmenter la ferveur dont elle est l'effet. Aussi les hommes zélés pour leur perfection, la gardent-ils constamment, et ils ne peuvent comprendre qu'on puisse lier des conversations dont Dieu ne soit pas le sujet ; parce qu'ils sont persuadés qu'elles sont nuisibles, et que l'ame en rapporte toujours quelque tiédeur et quelque relâchement.

Quel est le sixieme point de ferveur ?

C'est une résolution ferme et constante de s'employer aux bonnes œuvres, et de ne penser du matin au soir,

qu'à ce qui peut procurer la gloire de Dieu, le salut du prochain, et sa propre perfection ; comme il convient à un serviteur fidele, qui prend à cœur les affaires de son maître, et qui n'a que de l'indifférence pour toutes les autres. Dans cette disposition on ne travaille, on ne respire, pour ainsi dire, que pour les œuvres de piété, de charité et de mortification, sans pouvoir penser à des choses où l'intérêt de Dieu ne se trouve pas.

C'est par cette ferveur que s'entretient et que s'augmente le feu de l'amour divin, que nous avons vu éclater en certaines ames, qui se sont engagées à chercher en toutes choses la plus grande gloire de Dieu. C'est l'unique fin que S. Ignace se proposoit. Ste. Thérese, et quelques autres après elle, en ont fait un vœu particulier, et l'ont gardé avec autant de joie, que de fidélité et de constance. Ceux qui ne sçavent pas par expérience ce que peut l'amour de Dieu, pour faciliter toutes choses, s'imagineront que c'est là une source de gêne et de grandes peines d'esprit ; mais ceux qui ont contracté ces sortes d'obligations, bien loin d'en être accablés, y ont trouvé au contraire du soutien, du

soulagement, et un adoucissement merveilleux dans toutes les peines de cette vie.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

SIXIEME PRTIE,

OU L'ON TRAITE DE DIVERS moyens pour contribuer au salut de toutes sortes de personnes.

CHAPITRE PREMIER.

De la vie Apostolique.

D. *QUelles sont les parties essentielles qui forment le caractere de la vie Apostolique?*

R. Il y en a trois, qui sont, l'Oraison, la Pénitence, et le zele.

Sur quoi fondé dites-vous que l'Oraison est nécessaire aux hommes Apostoliques?

Sur ce que tous les Apôtres s'y sont extraordinairement appliqués, et que c'est dans cette source qu'ils ont puisé

les forces dont ils avoient besoin pour remplir les fonctions de l'Apostolat. Jesus-Christ leur divin modele se retiroit au désert, ou sur les montagnes pour prier. Nous apprenons de saint Pierre, que les premiers Disciples ont suivi l'exemple de leur Maître : *Pour nous*, dit-il, *nous vaquerons assidument à la priere et au ministere de la parole.* Il est dit de S. Barthélemi, qu'il se mettoit en priere cent fois le jour, et cent fois la nuit ; et de saint Jacques, que la peau de ses genoux s'étoit endurcie comme celle d'un chameau, par le long usage de la priere. Les Basiles, les Chrysostômes, les Jérômes, et les autres grands hommes qui ont succédé aux Apôtres, et qui ont hérité de leur esprit, ont eu recours à la retraite, et se sont disposés par un long exercice de l'oraison, à travailler utilement au salut des ames.

Quelles qualités doit avoir l'Oraison d'un homme Apostolique ?

Elle doit être élevée, fervente et continuelle.

Qu'est-ce qui en fait l'élévation ?

La foi vive et pure, qui en est le fondement, et qui éleve l'esprit au-dessus de tout ce qui est créé ; ce qui con-

vient fort à un homme qui doit vivre sur la terre, comme s'il étoit déjà citoyen du Ciel.

En quoi consiste la ferveur de cette Oraison ?

En ce qu'elle part d'un cœur ardent et embrasé de l'amour divin. C'est ce qu'on a remarqué dans saint Xavier. On eût dit, lorsqu'il commençoit sa priere, que des flammes sortoient de sa bouche, à chaque parole qu'il proféroit.

Pourquoi l'appellez-vous continuelle ?

Pour faire entendre qu'elle doit être assidue, et qu'un Apôtre doit donner à la priere tout le tems qui n'est pas occupé par ses fonctions. Saint Dominique regardoit l'Eglise comme son habitation ordinaire ; il s'y rendoit souvent, et y passoit les nuits entieres. Saint Xavier, après avoir travaillé tout le jour, se retiroit dans quelque Eglise pour y passer la nuit, qu'il partageoit entre la priere et un peu de sommeil qu'il prenoit sur les marches de quelque Autel. Saint Ignace n'a point limité aux Profez de sa Compagnie, le tems de leur Oraison, pour leur faire entendre qu'ils doivent y employer tout le tems qu'ils ont de reste, après

s'être acquittés de leurs emplois. Et parlant des Supérieurs, il dit, que leurs prieres et leurs saints desirs sont comme les deux épaules avec lesquelles ils doivent soutenir les maisons dont on leur confie la conduite ; conformément à ce que dit saint Gregoire, de ceux qui président au gouvernement des Monasteres ; que comme ils sont obligés par leur charge à être les premiers dans l'action, pour donner le mouvement à tout, ils doivent aussi être les plus appliqués et les plus assidus à la contemplation.

Pourquoi dites-vous que la pénitence est une partie de la vie Apostolique ?

Parce que tous les hommes Apostoliques ont été de grands pénitens. Saint Jean Baptiste se distinguoit par sa vie austere, et il préparoit la voie au Messie, en pratiquant lui-même la pénitence qu'il prêchoit aux autres. Jesus-Christ qui l'a prêchée après son saint Précurseur, soutenoit sa prédication par son exemple, témoin ses jeûnes au désert, et ses longues Oraisons. Tous les Saints qui ont reçu une portion de l'Esprit Apostolique, ont tenu la même conduite, et sur-tout les Fondateurs des Religions ; ils ont tous fondé leurs

Ordres sur les austérités, ou sur de grands travaux pour le salut du prochain, qui sont une espece de pénitence très-rude. C'est pour cette raison que le Fondateur de la Compagnie de Jesus n'a point ordonné de pénitences extérieures aux Profez de son Ordre: mais ne pouvant sagement leur en prescrire, il leur a laissé la liberté d'en faire autant qu'ils voudront, pourvu que ce soit de l'avis de leur Confesseur.

Qu'est-ce que le zele qui fait partie de l'esprit Apostolique, et comment peut-on le pratiquer?

C'est un desir ardent de procurer la gloire de Dieu, en contribuant au salut des ames; desir dont les hommes Apostoliques ont tous été enflammés. Ce zele employe différens moyens, qui sont principalement les avis donnés à propos, la Confession et la Prédication.

Qu'entendez-vous par les avis donnés à propos?

J'entends ce que saint Paul entendoit, lorsqu'il disoit aux Fideles : *Je n'ai point cessé nuit et jour d'exhorter avec larmes chacun de vous;* c'est-à-dire, qu'un Apôtre doit profiter des entretiens ordinaires, pour porter les ames à la

Act. Ap. c. 20. v. 31.

vertu, tantôt en les instruisant, tantôt en les corrigeant, tantôt en leur donnant la consolation dont elles ont besoin. Il est toujours suffisamment autorisé pour instruire les autres dans les conversations familieres qu'il a avec eux, et il ne doit laisser échapper aucune occasion de leur apprendre ce qu'il est nécessaire qu'ils sçachent touchant la Foi et les bonnes mœurs. Il doit aussi quelquefois, quand Dieu l'inspire, et que la charité et la prudence le permettent, reprendre avec une sainte liberté ceux qui commettent le mal devant lui, pour satisfaire à ce précepte de saint Paul, *Reprenez, suppliez, menacez,* et n'autorisez pas le vice par un lâche silence, lorsqu'il est à propos de parler. Et comme le monde est plein de personnes affligées, qui souffrent des pertes de bien, ou des maladies, ou des contradictions de la part des hommes; rien ne convient mieux à un homme Apostolique, que de faire part aux autres de la consolation divine dont il doit être plein lui-même, conformément à ce que dit S. Paul: *Afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux.*

2. ad Tim. c. 4 v. 21.

2. ad Corint. c. 1. v. 4.

Comment faut-il aider les ames dans la Confession?

Premierement, il faut user d'une sainte adresse pour les engager à s'acquitter exactement de leur devoir, en leur adoucissant la peine qu'elles ont à déclarer leurs péchés, en leur proposant des motifs de contrition, en les aidant à former une résolution sincere de s'amender, et en les encourageant à la pratique de la pénitence. Secondement, on doit leur parler avec beaucoup de douceur, et avec une bonté véritablement paternelle. Car comme il convient au Prédicateur de reprendre vivement les vices, il convient au Confesseur de traiter doucement les pécheurs, et d'employer la tendresse de la charité pour les gagner à Dieu. Troisiemement, on ne doit pas se contenter d'écouter avec patience, d'interroger avec sagesse, et de donner l'absolution; il faut y ajouter quelque avis salutaire, quelque instruction courte et efficace, qui puisse servir au pénitent de regle de conduite, conformément aux devoirs de son état.

Comment faut-il se servir de la Prédication pour aider les ames?

Nous avons touché cette matiere

dans le Chapitre septieme de la troisieme Partie. Nous dirons ici en peu de mots, que ceux qui prêchent l'Evangile, doivent suivre la méthode de Jesus-Christ, des Apôtres, et des autres Saints qui ont exercé le ministere de la parole. Ces grands hommes ne s'amusoient point à faire de longs préambules, ils alloient d'abord au fait; ils proposoient à leurs auditeurs ce qu'il y avoit de plus important et de plus frappant dans le sujet qu'ils vouloient traiter; et ils ne perdoient pas le tems à faire des raisonnemens subtils, qui ne sçauroient manquer de fatiguer et de rebuter un auditoire, parce qu'ils ne sont pas à la portée du grand nombre de Chrétiens; outre qu'ils ne servent de rien pour remédier à leurs besoins spirituels.

Par exemple, le Dimanche de la Sexagésime, à l'occasion de la parabole du Semeur; au lieu de faire, comme font quelques-uns, de grands raisonnemens sur la maniere dont le Verbe est sorti du sein de son Pere pour venir dans le monde, pourquoi ne pas s'attacher d'abord au sens de la parabole, fixé par Jesus-Christ, et distinguer avec ce Dieu-Homme, trois sortes de

personnes qui entendent la parole de Dieu, dont les unes, par leur dissipation volontaire, ressemblent à un grand chemin qui est ouvert à tous les passans ; les autres à une terre pierreuse, parce qu'elles n'ont pas soin d'attirer sur elles les influences du Ciel par leurs prieres ; et les troisiemes à un champ couvert d'épines, qui représentent les soins, les richesses et les plaisirs de la vie, et qui étouffent la semence de la parole de Dieu ? Dans ces trois vérités, soutenues par les mouvemens qui attendrissent les cœurs, il y a de quoi faire un Sermon très-utile.

Tels étoient les discours de Notre-Seigneur, de ses Disciples, et des autres Saints leurs successeurs, sur le ministere desquels le Ciel a répandu ses bénédictions avec le plus d'abondance. Il faut mettre de ce nombre S. Chrysostome parmi les premiers Peres de l'Eglise ; et parmi ceux des derniers siecles, saint Vincent Ferrier, dont les prédications étoient suivies de succès prodigieux. Ces grands hommes s'attachoient d'abord aux vérités importantes qui regardent la pratique ; au lieu que plusieurs Prédicateurs se contentent de les indiquer en passant à leurs

auditeurs, comme le fruit qu'ils doivent tirer du Sermon, ou ne les touchent qu'à le fin, après avoir lassé les esprits par des raisonnemens secs, et souvent peu nécessaires.

CHAPITRE II.

De la conduite de la jeunesse.

D. *A Quoi faut-il avoir égard dans la conduite de la jeunesse?*

R. On doit se proposer pour fin de la porter à toute sorte de bien, et de la détourner de toute sorte de mal: ce qui demande différens soins, par rapport à trois sortes d'âges. Le premier est celui de la plus tendre enfance, depuis quatre ans jusqu'à huit. Le second comprend le reste de l'enfance jusqu'à quinze ou seize ans, lorsque la raison commence à se former et à se produire. Le troisieme renferme depuis seize ans jusqu'à vingt, où la raison se fortifie.

Quels soins exige l'éducation des enfans dans le premier âge, c'est-à-dire, depuis quatre ans jusqu'à huit?

C'est le tems de jetter en eux les premiers fondemens de vertu: ce qui

demande beaucoup de dextérité et de patience. Comme dans un âge si tendre ils ne sont pas capables de suivre d'autres mouvemens que ceux de la nature, il importe extrêmement d'étudier leurs inclinations naissantes, pour les tourner au bien, et pour empêcher que leur propre penchant, ou le mauvais exemple ne leur fasse prendre des inclinations vicieuses. C'est de ces pernicieux exemples donnés aux enfans, que parloit Notre-Seigneur, lorsqu'il disoit : *Il seroit plus avantageux* à un homme, *qu'on le jettât dans la mer, que de scandaliser un de ces petits*. Il faut bien se donner de garde, sous prétexte qu'ils ne sont pas capables de péché, de leur rien permettre qui soit contraire à la Loi de Dieu, ou à la droite raison. Ceux, par exemple, qui pour appaiser les enfans font semblant de tirer quelque vengeance des personnes qui leur ont fait quelque déplaisir, les scandalisent véritablement, parce qu'ils favorisent, et qu'ils fortifient en eux le penchant naturel qu'ont tous les hommes à se venger. Ceux qui leur proposent des objets de vanité, et qui remplissent leurs jeunes esprits des idées de leur grandeur future, et de la con- Luc. 6. 17. v. 2.

sidération où ils seront dans le monde, leur portent un grand préjudice ; parce qu'ils leur inspirent l'orgueil, qui coûte beaucoup à déraciner dans un âge avancé, lorsqu'il a commencé à croître avec l'homme dès ses plus tendres années.

On peut juger de là combien sont blâmables les peres et les meres qui débitent à leurs enfans les maximes du monde et de l'amour-propre, ou qui les voyant portés au bien, louent à l'excès leurs heureuses inclinations, ou qui souffrent que les jeunes filles ne soient pas modestement couvertes. Les parens véritablement chrétiens sçavent tenir un juste milieu, et inspirer à leurs enfans de l'horreur pour toute sorte de faste, de luxe et de vanité, sans négliger les instructions qui peuvent leur relever le courage et donner à leur esprit une noble élévation.

Quels soins doit-on prendre pour élever les enfans depuis huit ans jusqu'à seize ?

Il y en a trois principaux.

Quel est le premier ?

C'est de manier ces jeunes esprits avec beaucoup de douceur pour leur faire aimer le bien auquel on veut les porter. Il est nécessaire pour cela de

leur laisser une honnête liberté de faire ce qu'ils veulent, excepté le mal qu'on ne doit jamais permettre, ayant soin de s'opposer fortement à ce qu'ils souhaitent contre la droite raison. Il est sur-tout important de trouver ce sage tempéramment de douceur et de sévérité, qui fait qu'on n'excede jamais ni en démonstration d'amitié, ni en traitement rigoureux. On peut dire que de là dépend le succès d'une bonne éducation, et qu'une trop grande sévérité n'est pas moins opposée au profit des enfans, qu'une lâche et mole condescendance qui leur permet tout. Il ne faut employer la rigueur, que lorsqu'elle est nécessaire, et alors même il faut la proportionner à l'effet qu'on veut produire, qui est de leur donner une grande aversion pour le mal. Quand on passe ces bornes, on leur abat le courage; on gâte leur naturel au lieu de le corriger, et ils perdent toute disposition à la vertu en devenant insensibles.

Quel est l'autre soin que demande ce second âge?

C'est de les exercer à toutes sortes de vertus; mais sur-tout à ces trois, qui sont, 1. l'obéissance: Il faut que ceux

qui gouvernent les enfans exigent d'eux une exacte soumission, et qu'ils mettent souvent leur docilité à l'épreuve pour empêcher qu'ils ne deviennent volontaires. 2. La diligence à exécuter ce qu'on leur ordonne : on doit les tenir en exercice et prendre garde qu'ils ayent toujours quelque occupation pour vaincre de bonne heure la paresse naturelle, qui est un des plus grands obstacles que les hommes ayent à la vertu. 3. La pureté des mœurs, ne leur souffrant rien qui la choque, et apportant une vigilance singuliere pour les maintenir dans leur premiere innocence.

Comment faut-il s'y prendre pour détourner les enfans du vice, et pour les affermir dans la vertu ?

Ne les confier qu'à des personnes sages et vertueuses ; leur procurer la compagnie des bons, et les éloigner de celle des méchans ; ne les laisser gueres sans quelque témoin de leurs actions, imitant en cela leurs Anges Gardiens qui ne les abandonnent jamais.

Quel est le troisieme soin qui convient à ce second âge de la jeunesse ?

C'est la culture de l'esprit qu'il faut orner de belles connoissances, non seu-

lement en matiere de mœurs, mais encore par rapport aux Lettres, aux Arts libéraux ou mécaniques, selon la condition et la portée des enfans. C'est ainsi qu'en leur faisant éviter l'oisiveté, on les aide à passer saintement leur vie ?

Qu'y a-t-il à observer pour la conduite de la jeunesse depuis quinze à seize ans jusqu'à vingt ?

Comme c'est à cet âge que la raison commençant à se fortifier, l'homme est capable de quelque vertu solide, il faut profiter des bonnes dispositions qu'on remarque dans les jeunes gens, pour jetter en eux les fondemens de la véritable sagesse, qui consiste dans la sainteté. Ces fondemens sont la crainte de Dieu et une grande horreur du péché ; il faut leur faire connoître les occasions d'offenser Dieu qui se présenteront à eux durant tout le cours de leur vie, et les instruire des moyens qu'ils doivent prendre pour les éviter. Il faut les affermir dans une généreuse résolution de fuir jusqu'à l'ombre du mal, et les bien pénétrer de cette vérité divine, *que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.* Que ceux donc qui sont chargés de la conduite des jeunes

Eccl. c. 1 v. 6.

gens tâchent par leurs entretiens, et par de fréquentes réflexions suggérées à propos, d'imprimer fortement dans leur esprit la pensée de la derniere fin de l'homme, de la mort, de l'éternité, de la fragilité de la vie, et qu'ils n'oublient rien pour les engager à méditer eux-mêmes en particulier sur ces grandes vérités, qui sont l'unique fondement solide sur lequel on puisse bâtir l'édifice de la perfection chrétienne.

Un des plus grands services qu'on puisse rendre aux jeunes gens, est de les aider dans le choix qu'ils doivent faire d'un état de vie. Comme c'est ordinairement à l'âge dont nous parlons que Dieu fait connoître aux hommes sa volonté sur les différentes conditions qu'ils peuvent embrasser, et que la plupart ne sçavent ce que c'est que la Profession Religieuse, il est important de leur en faire connoître les avantages et la sûreté qu'on y trouve, afin que s'il plaît à Dieu de les y appeller, ils ayent de quoi se défendre contre l'amour du monde, des plaisirs et des grandeurs de la terre qui empêchent une infinité de personnes de suivre la vocation de Dieu.

Un autre service bien important qu'on

peut rendre aux jeunes gens de cet âge, c'est de leur persuader de s'abandonner à la conduite d'un sage Directeur qui les engagera à la pratique de l'abnégation évangélique et de la perfection chrétienne, parce que si on renvoie cette entreprise à un âge plus avancé, elle sera beaucoup plus difficile; outre que le S. Esprit nous apprend que les vertus acquises dans la jeunesse ont un grand avantage sur les autres. C'est par douceur et par des manieres insinuantes qu'il faut les engager à une profession ouverte de la vie spirituelle, et faire en sorte qu'ils ne se contentent pas d'ébaucher l'ouvrage de leur perfection, mais qu'il embrassent la vertu jusqu'à la regarder comme leur trésor et leur partage, et à pouvoir dire avec le Prophete, *le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage.* Ps. 15. v. 5. Comme le malheur des jeunes gens est d'abandonner les plus saintes entreprises avec la même facilité qu'ils les commencent, et de rouler dans cette instabilité jusqu'à trente ou quarante ans; c'est tout gagner que de les fixer de bonne heure à la pratique du bien.

CHAPITRE III.

Instruction pour les personnes qui vivent dans le Mariage.

D. *QUels sont les principaux devoirs des personnes mariées pour se sanctifier dans leur état ?*

R. Il y en a trois, qui sont, maintenir la paix, garder la fidélité, et s'aimer réciproquement.

Qu'est-ce qui contribue le plus à la paix et à l'union des personnes mariées ?

Premierement, la patience, qui en faisant supporter mutuellement les défauts, concilie les humeurs, accorde les sentimens, et va au-devant de tout ce qui pourroit aigrir les esprits. Secondement, la dévotion qui est nécessaire pour adoucir les peines de leur état : Si les personnes mariées ne sont pas déterminées à vivre chrétiennement et à s'adonner à la piété, il est bien difficile que les passions et les vices ne troublent leur société, en y répandant l'amertume, ou en y mettant la division. Troisiemement, l'observation du bon ordre, qui consiste de la part du mari, dans l'amour que saint Paul lui ordonne d'avoir pour sa femme : *et vous*

maris, *aimez vos femmes*; et de la part de la femme, dans l'obéissance et la soumission qu'elle doit à son mari, suivant ce qui est écrit: *vous serez sous la puissance de votre mari.* ad Ep. c. 5. v. 2. Gen. c. 3 v. 16.

Si cet ordre n'est observé, il ne sçauroit y avoir que trouble et que division dans le Mariage, qui dans les desseins de Dieu est la plus parfaite de toutes les sociétés parmi les hommes. Saint Augustin dit, que sa mere sainte Monique vécut toujours en grande paix avec son mari, quoiqu'il fût d'une humeur violente, et qu'interrogée par les personnes qui étoient surprises de cette bonne intelligence, et qui lui en demandoient la raison, elle leur répondit, qu'elle avoit toujours regardé son engagement dans le mariage, comme un engagement à la sujétion. En effet, la raison qui nous apprend qu'un mari doit aimer sa femme, et par conséquent la respecter, nous apprend aussi qu'une femme doit être soumise et dépendante. Et si nous consultons l'expérience, nous verrons que la plupart des divorces et des dissentions qui naissent dans le mariage, viennent du caprice et du peu de soumission des femmes.

Quelle est la fidélité que se doivent les personnes mariées ?

Elle renferme trois choses. 1. La chasteté conjugale, qu'on doit garder inviolablement, en donnant toute sa tendresse à la personne avec laquelle on est lié, sans en faire part à aucune autre, ce qui n'exclut pas seulement le crime directement opposé à la foi promise, mais encore toute sorte de liberté et de familiarité qui dispose à ce crime. 2. L'exactitude à s'acquitter de la promesse mutuelle que font les personnes mariées, lorsqu'elles se livrent leurs corps l'une à l'autre. En vertu de cette promesse, dit l'Apôtre, la femme n'est point maîtresse de son corps, mais c'est le mari qui en est maître : de même, le mari n'est point maître de son corps, c'est la femme qui en est maîtresse. Ce devoir est essentiel, et y manquer sans raison, c'est manquer à sa promesse. 3. L'accomplissement de tous les devoirs de la société civile : ces devoirs obligent les personnes mariées plus que les autres, parce que l'union qui est entr'elles étant la plus sainte et la plus étroite qu'il puisse y avoir parmi les hommes, elles ne doivent rien négliger pour la conserver.

En quoi doit paroître l'amour mutuel des personnes mariées ?

Premierement, dans la douceur et la patience à se supporter l'un l'autre, et à dissimuler chrétiennement chacun de son côté tout ce qu'il trouve dans l'autre de fâcheux et de désagréable. Secondement, dans le soin qu'on doit avoir de se rendre toute sorte de bons offices. Car si on est obligé d'aimer le prochain comme soi-même, à combien plus forte raison celui avec qui on ne fait qu'une même chose. Aussi l'Apôtre parlant de ce devoir, s'exprime en ces termes qui marquent bien jusqu'où doit aller l'amour conjugal : *Nul ne hait sa propre chair*, dit-il, *mais il la nourrit et l'entretient*. Troisiemement, dans l'usage qu'on fait du pouvoir qu'on a l'un sur l'autre, où il faut qu'il y ait de la condescendance, de la modération et de la révérence ; de la condescendance, pour ne donner aucun lieu à la mauvaise humeur, au dépit, et à la vengeance : de la modération, pour éviter toutes sortes d'excès, et mettre en pratique cet avis de Blosius, que ceux qui sont engagés dans le mariage doivent se souvenir qu'ils sont hommes raisonnables, et ne

Marc. c. 10. v. 8 Ad Eph. c 5 v. 29.

pas se comporter en bêtes : *Si uxor tibi sit, memineris te hominem, non pecudem.* De la révérence, se regardant mutuellement comme le temple du S. Esprit ; afin qu'il n'y ait rien de contraire à ce que dit saint Paul : *Que le mariage soit traité avec honnêteté, et que le lit nuptial soit sans tache.*

Que faut-il prescrire aux personnes séculieres pour se sanctifier dans leur état ?

La piété, le détachement des biens de la terre, et la charité envers les pauvres.

CHAPITRE IV.

De la conduite des personnes Religieuses.

D. *A Quoi faut-il porter les personnes Religieuses ?*

R. A se maintenir dans l'esprit de recueillement ; à pratiquer la mortification, et à garder la régularité.

Comment peut-on les maintenir dans l'esprit de recueillement ?

Par trois moyens. Le premier est de procurer qu'elles fassent l'oraison exactement, et qu'elles y employent tout le tems qui est prescrit. C'est un point sur lequel ceux qui conduisent les ames

Religieuses

religieuse., doivent toujours insister, parce que c'est par la négligence de ce saint exercice que s'introduit le relâchement. Le second, est de veiller à faire observer étroitement le silence durant le cours de la journée, sans quoi on ne sçauroit conserver l'esprit de recueillement qu'on a puisé dans l'Oraison, ni se défendre de la dissipation qui perd les Communautés Religieuses. Le troisieme, est d'avoir soin qu'on s'acquitte avec la même exactitude des autres pratiques de piété, qu'on fasse l'examen de conscience ; qu'on chante l'Office au Chœur, et qu'on le chante avec la modestie, l'attention, et la dévotion que demande une action si sainte. Ce sont là les premiers et les plus essentiels devoirs des personnes Religieuses, parce qu'ils regardent le culte divin, pour lequel tous les Ordres Religieux sont établis.

Comment doit-on faire pratiquer la mortification aux personnes Religieuses ?

En trois manieres. Premierement, en les exerçant au renoncement de leur propre volonté, lequel est si nécessaire pour avancer dans la vertu. Il faut pour cela qu'elles se soumettent à l'obéissance, et qu'elles aiment à faire la

volonté d'autrui plutôt que la leur. Secondement, en leur faisant pratiquer le même renoncement en tout ce qui regarde le manger, le coucher, le vêtement, etc. leur donnant une grande horreur pour les singularités et les privileges qui favorisent la nature, et dont l'amour-propre a coutume de se prévaloir. Sans ce renoncement, il y a peu de ferveur dans les Communautés ; ou plutôt, il n'y en a point du tout. Troisiemement, en maintenant l'usage des pénitences extérieures, soit qu'elles soient prescrites par la regle, soit qu'elles ne le soient pas, parce qu'elles sont nécessaires pour conserver parmi les Religieux l'esprit de leur vocation. Et nous voyons que ceux qui se dispensent de la pratique de la pénitence, pour d'autres raisons que pour celle de l'infirmité, sont ordinairement trop attentifs au soin du corps, et qu'ils ont peu de disposition à la vertu.

Quelle est la régularité qu'il faut exiger des personnes Religieuses ?

Elle regarde en premier lieu la maniere d'agir, de converser, d'écrire, où il faut éviter ce qui sent l'esprit du monde, comme les complimens, et les civilités profanes. C'est un devoir essen-

tiel à ceux qui gouvernent les Communautés, d'empêcher que les manieres du siecle s'y introduisent, et de leur en faire prendre de contraires.

En second lieu, la régularité comprend l'observation exacte des regles. On n'en doit mépriser aucune : celle qui paroît la plus petite et la moins importante, ne laisse pas d'être un moyen de perfection, et de porter le caractere de la volonté de Dieu. De cette exacte observation des regles, dépend la perfection de la vie Religieuse. En troisieme lieu, la régularité doit s'étendre à l'étude de certaines vertus qui conviennent particulierement à la profession Religieuse ; comme sont la simplicité, l'humilité, l'obéissance. Ces instructions sont générales ; mais c'est à la prudence du Directeur à les appliquer aux différens sujets, et à conduire chacun selon l'esprit de son Ordre.

Quel est l'esprit des Ordres Religieux ?

Parlant en général, on peut dire que c'est l'amour de la retraite, pour vaquer à l'oraison ; la pratique de la pénitence, pour mortifier le corps, et les fonctions du zele, pour sanctifier le prochain. La solitude est le propre des Ordres de saint Benoît, de Cisteaux, et

des Chartreux : les Religieux du Mont-Carmel, de saint Dominique, de saint François, se distinguent par l'austérité de vie, auxquels on peut ajouter les enfans de S. François de Paule ; avec cette différence, que la solitude convient mieux que les travaux Apostoliques aux Religieux du Mont-Carmel, et que les fonctions du zele conviennent mieux que la solitude aux enfans de S. Dominique et de S. François. L'étroite pauvreté fait partie de l'austérité de vie ; et les Religieux de S. François en font une profession particuliere. La Compagnie de Jesus a pour fin le salut des ames, et ne prescrit point par des regles expresses des austérités corporelles ; parce que les grands travaux où elle engage ses sujets, l'étude des Sciences, l'instruction de la jeunesse, et les Missions parmi les Infideles, sont incompatibles dans plusieurs avec ces austérités, qui sont pourtant recommandées et pratiquées dans cette Compagnie.

Tout consiste donc à bien connoître les différentes fins que se proposent les Ordres Religieux, pour être en état de conduire chacun selon l'esprit de sa vocation, et pour empêcher qu'aucun esprit étranger ne s'y mêle ; parce que ce

mélange seroit préjudiciable aux particuliers, et nuiroit beaucoup à la conservation du corps.

CHAPITRE V.

De la conduite qu'il faut tenir à l'égard des Energumenes.

D. *QUels sont les devoirs de ceux qui conduisent les Energumenes ?*

R. Ces trois, qui sont l'exorcisme, pour leur donner du soulagement; la direction pour procurer leur avancement spirituel, et le soin de leur ménager certains secours extérieurs.

Quelles dispositions demande l'exorcisme de la part de celui qui le fait ?

Beaucoup de lumiere, un grand courage, et sur-tout la persévérance.

Pourquoi a-t-il besoin de lumiere ?

Pour faire le discernement des esprits qui agitent la personne tourmentée; c'est-à-dire, pour distinguer les différentes opérations de chacun des Démons qui la dominent; pour bien connoître leurs desseins et leurs artifices, afin de les combattre avec succès. Nous parlerons plus amplement de ce premier devoir dans le chapitre septieme.

Pourquoi a-t-il besoin de courage et de persévérance ?

A cause de la résistance de ces malins esprits, laquelle est capable d'étonner et de décourager tout homme qui n'aura pas une grande force d'esprit, et qui ne s'appuyera pas fortement sur la foi. Cette guerre est difficile ; il faut que celui qui l'entreprend, se munisse de constance, et soit bien déterminé à ne point se rebuter jusqu'à ce qu'il soit venu à bout de ses prétentions, c'est-à-dire, d'humilier le démon, de soulager la personne affligée, en lui rendant son entiere liberté, qui consiste dans l'usage libre de toutes ses facultés, et sur-tout de celles de l'esprit.

De quelles armes l'Exorciste doit-il se servir dans ce combat ?

1. De la priere, et quelquefois du chant de l'Église, se joignant au peuple pour invoquer Dieu contre les Démons. 2. Des paroles de l'Ecriture sainte, qui sont marquées dans le Rituel, et de plusieurs autres tirées des Pseaumes, du Livre de Job, etc. 3. De la sainte Eucharistie, offrant à cette fin le Sacrifice de la Messe, et approchant même le Corps de Jesus-Christ de la personne tourmentée : ce qui

pourtant ne doit se faire que rarement et avec précaution, prenant garde de ne point tirer la sainte hostie hors du Ciboire.

Quelle est la vertu la plus nécessaire à l'Exorciste?

C'est la prudence. Il en a besoin, en premier lieu, contre le Démon, qu'il ne faut pas écouter sans nécessité, pour ne pas lui donner occasion de mêler dans ses réponses des accusations contre différentes personnes, de fausses révélations, des instructions qui paroissent importantes et données à propos, mais qui ne manquent jamais de tromper ceux qui les suivent. En second lieu, il faut de la prudence à l'égard de la personne possédée, pour ne pas la fatiguer, en poussant trop loin l'Exorcisme. En troisieme lieu, l'Exorciste en a besoin pour soi-même. Lorsque ce sont des personnes du sexe, qui se trouvent dans le pitoyable état dont nous parlons; si celui qui entreprend de les secourir n'est pas bien sur ses gardes, il sera aisé au démon d'exciter en lui une fausse compassion et une tendresse dangereuse, qui le fera donner dans de grands inconvéniens, sous prétexte de soulager la personne tourmentée. Ce

piége est fort ordinaire : plusieurs y ont été pris, et ont fait des chûtes grieves; d'autres ne s'en sont apperçus qu'en se voyant sur le point de tomber dans de grands désordres.

Les personnes possédées sont-elles capables de direction ?

Oui, pourvu que celui qui les conduit prenne un soin particulier de la culture de leur ame.

A quoi doit viser le Directeur ?

1. En général à l'avancement spirituel de ces personnes. 2. En particulier à leur faire recevoir comme il faut les Sacremens. 3. A tirer avantage de l'état où elles se trouvent.

Que doit faire le Directeur pour l'avancement spirituel des personnes possédées ?

Premierement, il doit tâcher de lever le grand obstacle, en procurant leur entiere délivrance, ou du moins l'usage libre de leurs puissances intellectuelles, sans lequel on ne peut rien faire ; et il faut qu'il employe pour cela les Exorcismes, la priere, et les autres moyens que le zele et la prudence peuvent suggérer.

Secondement, il ne doit pas attendre qu'elles ayent recouvré une entiere liberté : pour peu qu'il leur en trouve,

il doit en profiter, et les engager à faire des efforts pour leur avancement. C'est beaucoup que de gagner quelque chose sur l'ennemi, parce qu'un petit bien qu'on pratique, dispose à un plus grand, et qu'une œuvre si difficile ne s'accomplit ordinairement que peu à peu. Prétendre chasser le démon, et délivrer entierement la personne, avant que d'en rien exiger, ce seroit attendre de Dieu un miracle, qu'il ne lui plaît pas toujours de faire, et cependant laisser échapper plusieurs occasions dont on pourroit se servir utilement. Il est donc important d'être attentif aux moindres intervalles de liberté, pour les faire employer saintement à la personne possédée, et pour affoiblir par ce moyen la puissance du démon.

Troisiemement, le Directeur doit exiger de la personne affligée, qu'elle profite des momens libres qu'elle aura, pour pratiquer la vertu; parce que, (comme dit un ancien Auteur,) la foi des énergumenes contribue à leur délivrance, autant que le pouvoir et les saintes dispositions de celui qui travaille à les délivrer. *Prout fides patientis adjuvat, aut gratia curantis aspirat.* Mais lorsqu'il y a beaucoup d'application

d'un côté, et une égale coopération de l'autre, on peut attendre de cet accord une victoire complette sur le démon, pourvu que de part et d'autre on ne se lasse point de veiller, de combattre, et de se confier en Dieu.

Comment faut-il aider les Energumenes par l'usage des Sacremens?

Tous les soins de celui qui les gouverne, doivent tendre à leur procurer le libre usage de leurs puissances, et toute la présence d'esprit dont ils ont besoin pour se bien confesser, et pour recevoir la sainte Eucharistie. Et il ne doit point se faire une peine de leur permettre la fréquente Communion, lorsqu'ils ont d'ailleurs les dispositions requises pour communier fréquemment. Mais afin d'agir avec prudence, il ne suffit pas qu'il assure que la personne possédée est à soi; il faut qu'il prenne un tems considérable pour la préparer lui-même, et lui suggérer les actes qui disposent à la réception de l'Eucharistie. Par cette conduite, il l'enflammera de l'amour de Dieu; le Démon perdra de sa force, et Notre-Seigneur peu à peu par ses fréquentes visites se rendra maître de la place. S'il ne juge pas à propos d'en chasser

entierement le démon, il limitera son pouvoir, il le mettra à l'étroit, et le reléguera, pour ainsi dire, dans un petit coin : de sorte que l'Energumene sera aussi tranquille que s'il étoit entierement délivré.

C'est donc le Corps de Jesus Christ qui doit opérer cette parfaite délivrance. Et c'est à la prudence du Directeur à dispenser à propos ce Corps adorable, et à l'appliquer comme un puissant remede contre les opérations intérieures des malins esprits.

Quelles sont ces opérations ?

Elles sont en très-grand nombre. Ce qu'on peut dire de plus précis, c'est qu'il y a ordinairement plusieurs démons dans un même Energumene, et que chacun de ces démons a sa fonction particuliere. L'un porte à la sensualité la personne possédée, l'autre à l'orgueil ; celui-ci prend à tâche de l'émouvoir à la colere, ou de la jetter dans la tristesse ; celui-là travaille à la tenir dans une dissipation continuelle, ou à lui donner du penchant à la plaisanterie, afin d'étouffer en elle tout esprit de recueillement. Le Directeur doit s'étudier à connoître ces différentes opérations pour les combattre,

déclarant d'abord la guerre à celui des démons qui domine le plus, et ne lui donnant point de relâche jusqu'à ce qu'il l'ait abattu. Les armes les plus puissantes qu'il puisse employer, sont, comme nous avons dit, le Sacrement de Pénitence, et celui de l'Eucharistie, reçu avec les dispositions convenables.

Comment est-ce que le Directeur peut tirer avantage de la possession pour l'avancement spirituel de l'Energumene ?

En se servant des opérations du malin esprit, pour connoître et pour guérir les défauts de la personne possédée. La coutume du démon est de se prévaloir de ces défauts, de les soutenir, et de les faire éclater. Une faute qu'il voit commettre, lui donne occasion de remonter jusqu'au penchant et de le pousser aussi loin qu'il peut. Le Directeur instruit de cet artifice, doit l'employer lui-même comme un moyen pour connoître les défauts de l'Energumene ; et lorsqu'il les a connus, il doit se servir du démon contre le démon même, en l'attaquant dans les défauts qu'ils soutient, et en l'irritant pour l'obliger à sortir. Il doit imiter à cet égard la conduite d'un habile chirurgien, qui presse un ulcere pour en

faire sortir le pus. Il faut ensuite faire connoître à la personne possédée, les défauts qu'on a remarqués, et lui fournir des remedes pour guérir, dans la pratique des vertus contraires à ces défauts, et dans l'usage des Sacremens. Cette méthode conduit à une entiere délivrance, par la fuite des démons, qui au sentiment de l'auteur que nous avons déja cité, ou sortent tout d'un coup, ou se retirent peu à peu, et d'une maniere insensible. *Aut statim exiliunt, aut gradatim evanescunt.*

Quel est le troisieme devoir de ceux qui conduisent les Energumenes ?

C'est d'employer certains moyens où la coopération de l'Energumene n'a point de part. Il y en a trois principaux : le premier, est la priere : car ce que Notre-Seigneur a dit au sujet de certains possédés, se vérifie en la plupart des possessions. *On ne peut chasser ces Démons qu'avec la priere et le jeûne.* Mat. c. 7. v. 20. C'est donc au Directeur à prier, et à prier sans cesse pour le soulagement et la délivrance de ceux qu'il veut mettre en liberté. Le second moyen est la pénitence qui obtient tout de Dieu, lorsqu'elle est jointe à la priere. Le troisieme moyen est de faire en sorte que

l'Energumene, hors le tems de l'exorcisme, ne soit pas abandonné à lui-même, et qu'autant qu'il se peut, il ait toujours auprès de lui quelque personne sage et vertueuse, capable de le consoler et de lui donner du secours. Comme il n'est point en cette vie d'affliction plus grande que celle de la possession, il n'en est point aussi qui soit plus digne de compassion, et qui ait plus besoin de soulagement.

Pour s'instruire à fonds sur cette matiere, il seroit très-utile de lire le Traité des Energumenes, composé par le Cardinal de Berule.

CHAPITRE VI.

De la communication de la grace.

D. *QU'entendez-vous par la communication de la grace?*

R. Une effusion des dons du S. Esprit dans toutes les facultés de l'homme.

Combien y a-t-il de ces sortes de communications?

Il y en a de deux sortes. L'une est de la grace ordinaire, qui rend l'homme saint en lui-même, et agréa-

ble à Dieu, et qui l'aide à pratiquer les vertus. L'autre est de la grace extraordinaire, qui met l'homme au-dessus de lui-même, et dont Dieu fait part à la plupart des Saints pour les conduire à la plus haute perfection. Ce n'est pas seulement aux sens intérieurs, à l'imagination et à l'esprit que cette grace est communiquée, mais encore au corps et aux sens extérieurs.

Comment est-ce que le corps reçoit la communication de la grace?

En deux manieres. Premierement, par une opération directe du Saint-Esprit, laquelle pénetre le corps, le purifie, et l'assujettit aux mouvemens de la grace. En second lieu, par épanchement, lorsque l'opération du Saint-Esprit, après avoir rempli l'intérieur de l'homme se répand ensuite sur l'extérieur.

Comment expliquez-vous cette opération directe?

Par des mouvemens subits du Saint-Esprit, qui vient en l'homme, l'émeut, l'agite, et produit quelquefois en lui des tremblemens semblables à ceux que donne la fiévre. Ces mouvemens causent une joie indicible; ils assujettissent la nature, et la disposent aux

opérations de la vie surnaturelle. La grace se communique au corps en plusieurs autres manieres, mais ce n'est point ici le lieu d'en parler.

Comment est-ce que la grace se communique par épanchement ?

C'est lorsque des facultés spirituelles elle passe dans les sens, et y produit des mouvemens extraordinaires, auxquels il est souvent difficile de résister. C'est ce que remarqent plusieurs Docteurs mystiques, et en particulier saint Bonaventure et Hugues de S. Victor.

Que doit faire une personne à qui Dieu se communique de la sorte ?

Elle doit, autant qu'il est en elle, renoncer à ces faveurs, pour s'étudier à marcher en esprit ; parce que c'est en s'attachant à ces graces, et en suivant en aveugle ces sortes de mouvemens, que les Gnostiques, les Adamites, et les Illuminés ont donné dans des illusions grossieres, et ensuite dans de grands désordres. C'est ce qui faisoit dire à saint Bonaventure, qu'il renonçoit volontiers à ces effets extraordinaires.

Comment est-ce que la grace se communique aux sens intérieurs et à l'imagination ?

C'est lorsque l'abondance des biens surnaturels est si grande qu'elle remplit ces facultés, et cause à l'ame une espece d'ivresse spirituelle. Il y a grande apparence que les Apôtres avoient part à cette faveur, lorsque les Juifs les accuserent d'être pris de vin.

Comment doit-on se comporter en cet état ?

Comme c'est un de ces états dangereux, où les illusions peuvent se glisser en grand nombre, on ne sçauroit ni être trop sur ses gardes, ni être conduit avec trop de précaution. Autrement, il sera aisé au Démon d'exciter dans une ame des sentimens d'orgueil et de vanité, qui la jetteront dans l'aveuglement, en lui inspirant le desir et l'amour de l'élévation.

La grace se communique encore aux sens intérieurs par les visions surnaturelles, les paroles intérieures, les goûts et les sentimens des biens célestes, et en plusieurs autres manieres.

Comment se communique-t-elle à l'esprit ?

Par l'infusion de la lumiere surnaturelle, et de l'amour divin, qui produit les extases et les ravissemens, lorsqu'il va jusqu'à un certain point.

Qu'est-ce que l'extase ?

C'est une défaillance de cœur, causée par une douceur merveilleuse, qui occupe tellement l'ame, qu'elle est contrainte d'abandonner les sens extérieurs, et de les laisser presque sans action.

Qu'est-ce que le ravissement ?

C'est un puissant attrait de Dieu, par lequel il attire à soi la partie supérieure de l'ame, avec tant de force, que toutes les autres facultés demeurent interdites. Le ravissement vient quelquefois tout à coup, et enleve, comme par surprise, toute l'attention de l'esprit. Quelquefois, comme un doux sommeil, il s'insinue d'une maniere insensible, gagnant peu à peu les puissances de l'ame, et la remplissant du goût des choses célestes, jusqu'à la transporter hors d'elle-même, tandis que cette opération dure.

Que faut-il faire pour se garantir d'illusion, dans la communication des graces extraordinaires ?

On ne sera point sujet à s'égarer, pourvu qu'on ait soin, 1°. De se conduire par la Foi, et d'y mettre sa confiance, et non dans les graces extraordinaires qu'on reçoit. 2°. De se con-

server dans l'humilité, se défendant des sentimens de vanité et de complaisance, que telles faveurs ont coutume de produire dans les personnes qui ne sont pas solidement vertueuses. 3°. De choisir un bon guide, et de déférer aveuglement à ses lumieres. 4°. De ne point user de déguisement ; et au contraire, de procéder avec beaucoup de sincérité et de candeur, tant à l'égard du Directeur, auquel on ne doit rien cacher, qu'à l'égard de Dieu qu'il faut chercher avec une intention pure et droite. Avec ces précautions, dit sainte Thérese, une ame qui est expérimentée, distinguera bientôt le vrai du faux ; et si elle manque d'expérience, il n'y a que la soumission et l'obéissance qui puissent la garantir d'illusion.

CHAPITRE VII.

Des opérations malignes.

D. *Quelles sont les opérations malignes ?*
R. Ce sont celles de Satan pour s'opposer à la grace. Il y en a trois principales, qui sont la tentation, l'obsession et la possession.

Qu'est-ce que la tentation?

Nous l'avons dit assez au long dans le dernier chapitre de la premiere Partie. Il est à propos de remarquer ici, que toutes les suggestions et les inspirations mauvaises sont de véritables tentations, quoiqu'on ne donne ce nom qu'à celles qui viennent avec des mouvemens impétueux et violens, et qu'on ait coutume de nommer illusions celles qui se glissent d'une maniere imperceptible.

Qu'est-ce que l'obsession?

C'est une opération manifeste du démon pour nuire à l'homme. On l'appelle manifeste pour la distinguer de la tentation qui est occulte, au moins dans son principe.

Quels sont les effets de l'obsession?

Il y en a trois. Le premier, est d'empêcher le libre usage des facultés de l'homme, soit intérieures, soit extérieures. Ceux que le démon persécute de la sorte, sont souvent gênés, et violentés dans leurs fonctions; ils éprouvent en particulier que leur imagination est comme liée par des ténebres épaisses, et ils sentent sur le cœur une pesanteur qui les oppresse; de telle sorte néanmoins qu'ils peuvent s'ap-

percevoir aisément que la cause de leur tourment est étrangere et extérieure : car le démon a beau se cacher, les personnes un peu expérimentées, distinguent très-bien les effets de l'infirmité humaine, des opérations malignes, qui ont pour but de fatiguer l'homme et de le troubler dans ses fonctions.

Quel est le second effet de l'obsession ?

C'est une vexation marquée et sensible, qui s'arrête quelquefois au dehors autour de la personne, et qui afflige quelquefois le corps en lui faisant sentir de la douleur. Les démons ont coutume de faire du bruit pour épouvanter, de faire impression sur l'extérieur, de frapper, de faire souffrir de grands tourmens dans les entrailles et dans les nerfs, en y causant des obstructions et des engourdissemens et même des maladies plus fâcheuses, comme il paroît par l'exemple de Job.

Quel est le troisieme effet de l'obsession ?

Ce sont des mouvemens qui portent au mal, mais si véhémens que les personnes obsédées comprennent sans peine que le démon en est l'auteur. Elles le sentent opérer au-dedans d'elles-mêmes pour les porter au vice contraire à la pureté par des artifices abomi-

nables, qui ne sçauroient venir que de l'esprit immonde. Et quelquefois même il les attaque à force ouverte, comme s'il vouloit user de violence.

Est-ce que la puissance du Démon dans les personnes obsédées s'étend jusques sur la liberté ?

Il n'a aucun pouvoir sur le libre arbitre ; mais à cela près il n'est rien qu'il ne puisse par la permission de Dieu. Ce qui est toujours vrai et consolant pour la personne affligée, c'est que Dieu met des bornes à la puissance de Satan ; l'exemple de Job en est une preuve convaincante.

Quel conseil faut-il donner à une personne obsédée ?

C'est de mettre son état à profit par la patience et par la pratique de toute sorte de vertus. Ceux en qui le diable opere manifestement, souffrent pour l'ordinaire un grand mal de tête et un saisissement de cœur ; et comme leurs peines sont très-grandes, ils ont besoin de beaucoup de patience. On remarque que les Reliques des Saints ont coutume de les soulager ; mais leur recours ordinaire doit être la sainte Eucharistie, qui est un remede efficace contre toutes sortes de maux, et parti-

culierement contre ceux dont la cause n'est pas naturelle.

Qu'est-ce que la possession ?

C'est une opération maligne par laquelle le diable se rend maître des puissances de l'homme jusqu'à l'empêcher de faire réflexion à ce qu'il dit et à ce qu'il fait, jusqu'à parler et à répondre lui-même par la bouche de celui qu'il possede.

Quelle différence y a-t-il entre l'obsession et la possession ?

Nous venons de le dire. C'est que dans la possession le démon parle lui-même par la bouche de l'Energumene, sans que l'Energumene s'en apperçoive, ni qu'il puisse l'empêcher, ce qui n'arrive jamais dans l'obsession, quoique la plupart des autres effets qu'on remarque dans les possédés se voyent aussi dans les personnes qui ne sont qu'obsédées.

A quelle marque peut-on connoître que le Démon réside dans un homme ?

Il y en a quelques-unes qui prouvent manifestement l'opération du malin esprit, mais qui sont communes aux obsédés et aux possédés ; et la principale est que l'Energumene réponde aux pensées et découvre les choses ca-

chées. Une marque infaillible de possession, c'est lorsque le Démon ayant long-tems agi et parlé dans une personne, il ne reste à cette personne aucune idée, ni de ce qu'elle a dit, ni de ce qu'elle a fait, tandis qu'elle étoit agitée par le démon.

Est-ce une marque de possession que d'être élevé de terre et de demeurer suspendu en l'air.

Le démon transporte quelquefois les hommes sans avoir d'autre pouvoir sur eux. C'est ainsi qu'il porta Notre-Seigneur sur le haut du Temple, et ensuite sur une Montagne. Mais lorsque la personne tourmentée par le démon parle une langue qu'elle n'entend pas, ou qu'elle dit des choses sublimes qui sont au-dessus de sa portée, on ne peut pas douter qu'elle ne soit possédée.

Quels sont les effets de la possession?

Il y en a de trois sortes, par rapport aux différens états où la personne possédée peut se trouver. Il y a un tems où elle jouit de son entiere liberté sans aucun trouble. Quelquefois elle est troublée sans perdre la liberté, comme l'est un homme qui a pris un peu trop de vin. Le trouble augmente quelquefois

fois jusqu'à lui ôter la liberté, comme lorsqu'un homme est yvre. Enfin il y a des tems où elle est actuellement possédée, et que le Démon s'empare de son esprit, jusqu'à la rendre incapable de réflexion. Il est certain que par rapport à ces différens états, les effets de la possession doivent être différens, et plus ou moins extraordinaires.

A quoi sert la connoissance de ces différentes situations de la personne possédée ?

Elle sert à discerner les différens effets de la possession qu'il est très-aisé de confondre. Il y a des Exorcistes, qui après plusieurs années de combat contre le Diable, ne sçavent pas faire cette différence ; et qui, pour peu qu'ils apperçoivent de trouble dans la personne possédée, lui parlent comme au Démon même : Nous dirons après combien cette connoissance est importante.

Peut-on ajoûter foi aux réponses des Démons ?

On ne doit condamner personne sur la seule déposition des Démons ; mais on peut profiter des connoissances qu'ils donnent pour la recherche des crimes qu'ils ont révélés. Il paroît que c'est là le sentiment de l'Egliso, lors-

qu'elle ordonne de les interroger sur les maléfices qui ont rapport à la possession.

Les Démons peuvent-ils mentir à l'Eglise lorsqu'elle les interroge juridiquement par la bouche de ses Ministres?

Il paroît d'abord que non, parce qu'ils sont esclaves de l'Eglise, qui a droit sur eux lors qu'ils tourmentent ses sujets. Cependant ils le peuvent, si les conditions ausquelles on doit les interroger ne sont pas observées. Il y en a trois qui paroissent nécessaires. La premiere, que celui qui interroge en ait le pouvoir, comme les Exorcistes députés par l'Eglise. La deuxiéme, qu'il se comporte avec beaucoup de droiture et de pureté d'intention dans les fonctions de son ministere : car si le Démon s'appercevoit de quelque défaut dans le procédé de l'Exorciste, il pourroit, par la permission de Dieu, entreprendre de le tromper. La troisiéme, qu'il sçache distinguer si c'est le Démon qui répond, ou la personne agitée par le Démon : car, comme nous venons de le dire, la différence est essentielle, et il est aisé de prendre l'un pour l'autre.

Quelles sont les qualités d'un bon Exorciste?

Il y en a trois principales ; la foi,

le courage et la prudence. Nous en avons parlé dans le cinquiéme Chapitre de cette Partie.

CHAPITRE VIII.

Ordre de la vie spirituelle pour les Directeurs.

D. *QUelle est le commencement de la vie spirituelle ?*

R. C'est la bonne volonté, c'est-à-dire, le desir sincere de servir Dieu.

Comment se forme ce desir dans une ame ?

C'est l'effet d'une grace spéciale que Dieu donne dans certaines conjonctures ménagées par sa providence, par exemple, à l'occasion d'une sainte lecture, d'un entretien avec quelque personne spirituelle, d'un Sermon entendu en certaines circonstances. Cependant, quoique ce desir soit un don de Dieu, nous pouvons y contribuer, et nous y contribuons en effet par notre fidélité à correspondre à la grace qui en est le principe.

De quelle maniere doit-on mettre ce désir en pratique ?

En commençant par s'éloigner du monde, de ses conversations inutiles,

de ses divertissemens, et de ses occupations frivoles, pour s'adonner à la pratique du recueillement intérieur, seule capable de soutenir l'homme dans la poursuite du bien. Car comme notre ame perd ses forces en se dissipant dans le commerce du monde ; elle les augmente, en les réunissant par le soin qu'elle a de se recueillir au dedans d'elle-même.

A quoi sert le recueillement ?

A nous rendre attentifs à Dieu et à nous mêmes.

A quelle marque connoît-on que cette bonne volonté dont nous parlons, est dans un homme ?

C'est lorsque de l'attention sur soi-même, il passe à une application fervente à mortifier ses passions, à réprimer les mouvemens de la nature corrompue, à combattre les inclinations qui portent au mal, et à s'éloigner de ce qui flatte les sens.

Combien de tems faut-il persévérer dans ce recueillement, et dans cette application à se mortifier ?

C'est une étude difficile, et qui demande beaucoup de générosité : suivant le cours ordinaire de la grace, elle doit être continuée pour le moins

un an. C'est à un sage Directeur à en régler la durée sur le soin qu'on prend de se vaincre, et sur les succès dont Dieu récompense les efforts que l'on fait.

Quel autre soin faut-il joindre à celui de la mortification ?

Le soin d'embraser le cœur de l'amour de Dieu, par l'assiduité aux exercices extérieurs qui excitent la dévotion ; et sur-tout à ceux qui regardent le Mystere de la Passion, et qui nous rendent sensibles aux souffrances de Notre Sauveur ; parce que ce sont les plus utiles. Nous en avons parlé au chapitre cinquieme de la seconde Partie.

Où est-ce que ces saintes pratiques ont coutume de conduire ?

Après qu'on a travaillé à se vaincre avec le secours ordinaire de la grace, à former l'habitude du recueillement, et à s'enflammer de l'amour de Dieu, il arrive que le saint Esprit se rend maître de l'ame, en faisant cesser son activité. Il se communique à elle d'une maniere très-douce, et il la remplit de saints desirs ; de sorte qu'elle ne peut agir que fort peu par elle même, et qu'elle n'a qu'à suivre le saint Esprit qui la meut, et qui la guide presqu'en toutes choses, d'une maniere occulte.

Le devoir de l'ame alors, est de se laisser conduire aux mouvemens de ce guide intérieur ; de conserver avec soin la paix et la tranquillité qu'il lui donne, et de marcher avec fidélité dans cette nouvelle voie, beaucoup plus avantageuse, plus douce, et plus relevée que la premiere.

Est-il ordinaire aux ames d'entrer dans cette voie ?

Dieu y conduit ordinairement les personnes qui ont bonne volonté : mais c'est par un pur effet de sa miséricorde.

Où est-ce que cette voie va enfin aboutir ?

Après avoir long-tems joui de la paix du saint Esprit, et de ses communications intérieures, on tombe dans l'aridité, qui sert à épurer notre foi, et à nous faire marcher en esprit. Cet état de sécheresse dure ordinairement six mois, ou un an, et quelquefois davantage, selon qu'il plaît à Dieu d'en ordonner ; pour nous apprendre à nous passer des goûts sensibles, et à nous contenter d'une vie qui se soutienne par la pure foi.

Quelles sont les suites de cette aridité ?

Quelquefois l'ame recouvre son ancienne paix d'une maniere avantageuse, avec un goût purement spirituel, et

beaucoup plus excellent que le premier. Elle est attachée à Dieu plus solidement; et elle le sert avec tranquillité jusqu'à la mort, sans éprouver de changement notable. Quelquefois aussi Dieu la fait passer par les peines et les tentations extraordinaires, dont nous avons parlé au chapitre 5 de la 4e. Partie, après lesquelles elle est enfin élevée à la plus noble et la plus excellente de toutes les vies; ce qui s'accomplit de deux manieres. En quelques personnes, c'est une vicissitude de grands biens et de grands maux, qui se succedent les uns aux autres. Elles sont dans des peines étranges pendant quelques mois; et ensuite elles reçoivent de la part de Dieu de grandes faveurs pendant un tems considérable. En d'autres, les peines sont continuelles et sans relâche durant plusieurs années, après quoi elles sont établies dans un état permanent de félicité.

C'est la conduite ordinaire que Dieu garde envers les ames qui aspirent à la perfection; ce qui n'empêche pas qu'il n'y en ait plusieurs, qui ne passent point par ces épreuves, soit à cause de leur grande innocence, soit parce qu'il plaît à Dieu qui est le maître, de les en dispenser.

Quel ordre faut-il garder pour conduire le commun des hommes qui s'adonnent à la vertu ?

Ce que nous avons dit jusqu'à maintenant, regarde les ames généreuses qui se donnent à Dieu sans réserve. Car pour le grand nombre des hommes, en qui la bonne volonté n'est pas entiere, qui ne servent Dieu qu'à demi, qui conservent toujours les mêmes attaches, qui se cherchent toujours eux-mêmes ; on ne voit pas quel ordre on pourroit prescrire pour leur conduite, parce qu'ils n'en gardent point eux-mêmes ; leur vie étant un mélange confus de vertus et d'imperfection, de ferveur et de relâchement, qui se succedent sans cesse.

L'ordre suppose des progrès, et des changemens notables, et on n'en voit presque point dans ces personnes. Au bout de vingt ans leur état est à peu près le même ; elles en sont au même dégré d'oraison ; elles ont les mêmes défauts à combattre, parce qu'elles ne font que des efforts médiocres, que leur résolution n'est pas assez généreuse, et qu'elles n'ont pas pris au commencement une assez haute idée de la perfection. Cependant elles ne laissent pas de faire quelque profit à cause des

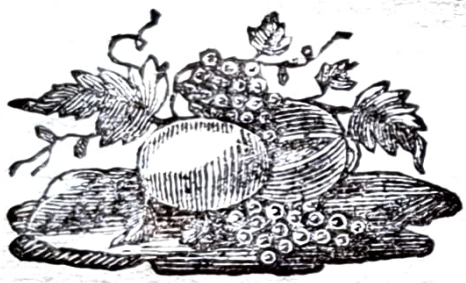
bonnes œuvres qu'elles pratiquent constamment, et de quelque soin qu'elles prennent de se corriger de certains défauts ; et on doit les mettre au rang des enfans de Dieu, non seulement parce que sa grace habite en elles, mais encore parce qu'elles s'emploient utilement à son service.

A quoi peut-on comparer ces personnes ?

On peut les comparer à ces marchands qui ne font que de petits profits, parce qu'ils n'osent étendre leur commerce. Au lieu que les personnes de bonne volonté ressemblent à ceux, qui d'un petit négoce passent à un plus grand, et vont toujours en augmentant, jusqu'à ce que leur opulence les mette en état de monter à une condition plus relevée. Tout dépend du commencement, c'est-à-dire, de la premiere idée qu'on se forme de la perfection, et du premier desir, qui est plus sincere et plus efficace dans les unes que dans les autres.

Ce qu'on doit souhaiter à ces spirituels lâches et timides, c'est que Dieu leur ménage quelque heureuse rencontre, qui leur donne d'autres idées et d'autres desirs, et qui leur fasse prendre la résolution de tendre à la perfec-

tion de toutes leurs forces. Alors il entreront dans cet ordre admirable, qui fait passer successivement les serviteurs de Dieu, des consolations aux épreuves, et des épreuves aux consolations : jusqu'à ce que la lumiere se découvrant à eux, les fasse entrer dans les voies de la parfaite sainteté.



CATÉCHISME SPIRITUEL.

SEPTIEME PARTIE,

Où l'on donne plusieurs avis, qui regardent l'intérieur de l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

Remedes à l'amour-propre.

D. *Qu'est-ce que l'amour-propre?*

R. On appelle amour-propre, l'amour déréglé que l'homme a pour soi-même, et qui se termine à l'homme, sans être rapporté à Dieu:

En combien d'especes cet amour-propre se divise-t-il?

En trois, dont la premiere a pour objet tout ce qui regarde l'honneur, et la réputation; la seconde, les commodités de la vie; et la troisieme, les

personnes qui nous touchent de près.

Quels sont les effets de cette premiere sorte d'amour propre, qui regarde la réputation ?

Il a coutume de produire un soin extrême de conserver son honneur, une crainte excessive de le perdre, et d'être exposé aux accidens qui peuvent le ravir. Ce soin, et cette crainte produisent à leur tour beaucoup de discours qu'on tient à son avantage. Un homme plein d'amour-propre, n'attend pas que les autres le louent, il est le premier à parler de ses bonnes qualités, de son esprit, de ses talens, de ses actions, de ses aventures, des personnes qui l'ont honoré de leur amitié, de leur protection, de leur bienveillance. S'il a fait dans sa jeunesse quelque chose au dessus de la portée de son âge, il ne manque point de le rappeller, et de mêler dans ses entretiens tout ce qui peut le rendre recommandable. Mais le plaisir qu'il prend à se louer, est bien contrebalancé par les inquiétudes que lui cause la crainte d'être méprisé. Une seule parole qui ne lui paroît pas assez obligeante, un regard peu favorable de la part de ceux dont il répond, ou dont

il attend l'estime et l'amitié, suffit pour lui procurer de cruelles peines, et mille pensées chagrinantes.

Quel est le remede à cet amour-propre?

Il y en a trois. Le premier est de se faire une loi inviolable de ne parler jamais de soi, à moins qu'on ne soit parvenu à cet état de dégagement, et de sainte liberté, où l'on n'envisage que Dieu, et qui autorisoit saint Paul à parler de lui-même, lorsque la gloire de Dieu le demandoit. Le second est de chercher le mépris. Le troisieme est de se proposer souvent Notre Seigneur ayant des épines, pour couronne; un morceau de pourpre, pour manteau Royal, pour sceptre, un roseau à la main, et se bien convaincre qu'il s'est réduit à cet état, pour enseigner aux hommes à se mépriser eux-mêmes. Cette vue est très-propre à corriger nos idées, et à nous donner de l'estime pour le mépris que nous craignons. Et si elle est accompagnée de quelque amour pour Notre Sauveur, elle doit, en nous inspirant le desir de lui ressembler, nous faire mettre notre gloire et notre bonheur à paroître sous ses livrées.

En quoi consiste la seconde sorte d'amour-propre, qui regarde les commodités de la vie ?

Il se fait connoître à ces trois marques. 1. Au soin qu'on se donne pour être logé, vêtu, nourri, et couché commodément. 2. Au soin de la santé, et aux industries auxquelles on a recours pour la conserver. 3. Au soin qu'on a de chercher ses aises en toute rencontre.

A quoi porte cet amour-propre ?

A se procurer tout ce qui flatte le corps, à y mettre son plaisir, et à en parler volontiers ; à éclater en murmures, quand on n'a pas ce qu'on souhaite, et à parler avec éloge de ceux qui sont à leur aise.

Dans quels inconvéniens fait donner le trop grand soin de la santé ?

Un homme en qui ce soin est excessif, donne toute sa confiance aux Médecins, et ne compte que sur eux. Il est toujours après à étudier son tempérament, à raisonner sur ses infirmités, et à y chercher des remedes.

Quelle est donc la conduite qu'il faut tenir en ce point ?

C'est d'avoir recours aux Médecins, et de leur obéir aveuglément, lorsque

Dieu permet que quelque maladie nous fasse tomber entre leurs mains. Mais hors le cas de nécessité, il faut se passer de leur art, et même l'avoir en quelque espece d'aversion. C'est l'amour-propre qui rend les hommes attentifs à prévenir les moindres maux, et à consulter sur les infirmités les plus légeres. L'amour de la croix porte à s'adonner à Dieu pour toutes les dispositions qu'il voudra faire de notre santé. C'est ainsi qu'en ont usé plusieurs grands Saints, et en particulier saint Bernard: tout infirme qu'il étoit, il se passoit de remedes et de médecin, persuadé de ce que dit l'Ecriture: qu'il ne faut les employer que dans les cas de nécessité.

A quoi tend l'attache aux aises, et aux petites commodités de la vie?

A fournir au corps tout ce dont il a besoin pour être à son aise, et à ne lui rien refuser de tout ce qui peut l'accommoder soit dans le voyage, soit dans le logement, soit qu'on soit assis, soit qu'on se promene: au lieu que les Saints sont toujours sur leurs gardes, pour ne point trop accorder à la nature. Le moyen de guérir cet amour-propre, est de se prescrire certaines ré-

gles de conduite, et d'être fidele à les garder. 1°. Fuir l'abondance et se contenter de peu. 2°. Choisir toujours le pire et le plus incommode, et se réjouir de l'avoir. 3°. Noublier jamais le conseil que donnent les Saints de se mortifier en tout, et autant que la prudence le permet, de refuser au corps le soulagement qu'il exige, de ne point tant se précautionner contre les injures du tems, contre la chaleur de l'été, et contre le froid de l'hiver.

Quelle est la troisieme sorte d'amour-propre, qui a pour objet les personnes qui nous touchent?

C'est l'attachement qu'on a pour ses proches. On ne sçauroit croire dans combien de foiblesses cette affection mal réglée fait donner la plupart des hommes. Ils ne voient rien au monde de si accompli que leurs enfans ; ils en louent volontiers les perfections ; et si quelqu'un leur en fait remarquer les défauts, ils ont incontinent recours à leurs bonnes qualités pour les défendre; ils se plaisent à les faire peindre, et à conserver leur portrait; tout cela nourrit leur amour-propre.

Puisque vous blâmez les parens qui font peindre leur enfans, que direz-vous de ceux qui se font peindre eux-mêmes?

Je dirai que c'est un effet grossier de l'amour-propre. Rien n'est plus avantageux à l'homme, que de s'oublier soi-même pour Dieu ; et voilà des gens qui veulent être toujours occupés d'eux-mêmes, et qui pour ne pas se perdre de vue un seul moment, se contemplent dans leur portrait. Ce sont quelquefois des personnes qui font profession de vertu, qu'on voit employer le tems à se faire peindre ; et qui ne voient pas, que ce soin est un effet de l'amour excessif qu'elles ont pour elles-mêmes.

Quels autres effets produit l'amour-propre à l'égard des personnes qui nous touchent ?

Il y a des gens qui se plaisent à parler de leur extraction, et des personnes de condition à qui ils appartiennent. Ils ne laissent échapper aucune occasion de raconter ce qui peut contribuer à la splendeur de leur famille : ils importunent tout le monde par ces sortes de récits : ils citent souvent leurs ancêtres, et relevent leurs belles actions ; non par reconnoissance envers ceux de qui ils ont reçu la vie, mais parce qu'ils y trouvent leur intérêt, et qu'ils veulent se rendre recommandables.

Quel est le remede à cet amour-propre ?

Il y en a trois. Le premier est de ne point faire gloire de sa naissance, et de ne parler jamais de ceux qui nous touchent de près. Le second est de n'avoir point de liaison particuliere avec eux, pour prévenir le trop grand attachement. Le troisieme est de s'exposer à quelque confusion en ce genre. Si on avoit pour parent, quelques personnes de basse condition, et que l'occasion se présentât d'en parler, ou de les voir, il faudroit les reconnoître pour ses proches devant le monde. Ce seroit là un bon moyen pour guérir cette sorte de vanité, qui n'est pas moins ridicule, que préjudiciable à notre perfection.

N'y a-t-il pas certains actes qui sont particuliers à l'amour-propre?

Il y en a quatre principaux: s'excuser quand on est repris; se plaindre quand on est maltraité; se chagriner lorsque les choses ne vont pas à notre gré; être content quand on a ce qu'on souhaite.

Est-ce que ce contentement est blâmable?

On ne condamne point le plaisir qui vient de l'accomplissement du devoir, mais seulement celui qu'on trouve à faire sa volonté. Notre penchant dominant est de chercher à nous satisfaire,

particulierement en tout ce qui regarde l'humeur : et comme les uns sont portés à la joie, les autres à la mélancolie, cette différence d'humeurs donne des caracteres différens à l'amour-propre, et lui fait chercher différentes sortes de satisfactions, que nous condamnons, parce qu'elles sont naturelles. Les personnes vertueuses au contraire n'accordent rien à leur humeur ; elles n'aspirent qu'à se conformer aux inclinations de J. C., lesquelles tendent toutes à contenter Dieu et à contribuer au salut des ames.

CHAPITRE II.

De quelle maniere on doit aider les personnes foibles.

D. *QUelles sont ces personnes foibles ?*

R. Ce sont celles, qui faute de vertu se laissent entraîner par leurs inclinations, et qui ne peuvent presque rien prendre sur elles-mêmes. Il y en a de trois sortes. Les plus à plaindre sont celles que le démon possede. Quoiqu'il ne puisse pas contraindre leur liberté, il aveugle leur esprit, il leur

saisit le cœur, et les rend si languissantes et si paresseuses, qu'il dispose comme il veut, des puissances de leur ame. Les autres sont des personnes qui, à force de se décourager et de se laisser aller à l'abattement, ont perdu presque toute espérance, et sont comme incapables de faire le bien. Les troisiemes sont des gens qui pour avoir suivi en aveugle leurs inclinations, sans se contraindre, sont devenus si lâches et si indisciplinables, qu'ils ne sont plus à l'épreuve de la moindre difficulté. On peut mettre de ce nombre les grands, qui préferent leurs volontés à tout, et qui sont accoutumés à être flattés: comme personne ne leur résiste, ils se laissent dominer à leurs passions, et ils en viennent à un tel point de foiblesse, qu'ils ne peuvent se gêner en rien.

Comment faut-il aider ces personnes ?

En profitant de quelques dispositions qu'elles ont à la vertu, pour leur en faire acquérir davantage. Car les personnes les plus foibles ont leurs bons endroits, la difficulté est de découvrir ces dispositions favorables, et de les faire valoir, en engageant ces personnes à redoubler leurs efforts, jusqu'à ce

qu'elles soient affermies dans la pratique du bien.

A quoi principalement faut-il que les personnes foibles employent leurs efforts ?

Premierement, il faut les porter à recourir à Dieu, et malgré leur dissipation, à réunir toutes leurs forces, pour faire quelque oraison. Secondement, il faut les engager avec douceur à résister à leurs inclinations; leur marquant en particulier les occasions où elles doivent se faire violence, et commençant par les faire renoncer aux satisfactions les plus grossieres, qu'elles ont coutume de s'accorder. Troisiemement, il faut tâcher d'obtenir qu'elles agissent pour Dieu, leur suggérer des pensées, et leur proposer des motifs propres à leur relever le courage, tel qu'est le desir de plaire à Dieu, et de rendre service à un si grand Maître. Ces sortes de vues élevent l'ame, et la mettent au dessus de sa foiblesse, elle sent ses forces revenir, sa ferveur revivre, et son courage se fortifier. C'est ainsi que des personnes entierement abattues, et presque désespérées se rétablissent peu à peu, et vont de progrès en progrès, jusqu'à un sublime dégré de perfection.

Que doit-on faire lorsque ces personnes sont tellement foibles, qu'il ne paroît rien en elles sur quoi on puisse fonder aucun bon dessein?

Il faut alors changer de méthode, avoir recours à la priere et à la pénitence, pour demander à Dieu qu'il leur donne quelque principe de vie, quelque bonne disposition, qui serve comme d'ouverture à la grace, et aux moyens qu'on veut employer pour les guérir. Et dès qu'on voit luire la moindre espérance, il faut en profiter, pour les aider de la maniere que nous avons dit.

Quels sont les excès qu'il faut éviter dans la conduite des personnes foibles?

Voici les deux plus dangereux. Le premier est, de les rebuter tout-à-fait par un zele indiscret, et des manieres trop séveres, oubliant que ce sont des personnes foibles, et qu'il n'est pas raisonnable d'exiger d'un malade les mêmes efforts que d'un homme robuste et plein de santé. Le second, est de donner dans l'erreur de ceux qui détruisent la coopération de l'homme, et qui lui permettent de s'abandonner à sa foiblesse, jusqu'à ce que Dieu l'excite puissamment par une grace extraordinaire; au lieu qu'il faut être attentif à faire profiter les plus petits secours que Dieu donne, et

être bien persuadé que le Royaume des Cieux est semblable à la graine de senevé, qui est la plus petite de toutes les graines, et qui devient la plus grande de toutes les plantes. La plus petite de toutes les graces, si on sçait la faire valoir, peut produire de très-grands biens : ce n'est d'abord qu'un petit germe, mais qui devient ensuite un grand Arbre ; les Oiseaux du Ciel viennent se percher sur ses branches, c'est à-dire, les Anges en viennent admirer la beauté. Un peu de levain fait lever la masse entiere ; et une petite grace est souvent dans une ame, le principe d'un changement admirable, qui la rend précieuse aux yeux de Dieu.

En quoi consiste la force, qui doit succéder à la foiblesse des personnes dont nous parlons ?

Elle consiste en trois choses. Premierement, à clorre l'ame, pour ainsi dire, et à l'enfermer dans une espece d'enceinte ; afin que ses forces étant ramassées et réunies au dedans, elle soit en état de s'adonner entierement à la pratique du bien. C'est le recueillement, qui forme cette espece d'enceinte, et son recueillement vient de ce qu'elle se borne à certains objets, à certaines pratiques, et qu'elle donne toute son

attention à certaines vérités, sans la détourner ailleurs. Ces objets qu'elle se propose, sont la présence de Dieu, la vie de Jesus-Christ, les devoirs de son emploi : par-là elle accoutume insensiblement son esprit à ne point prendre l'essor ; elle ferme la porte à tous les objets extérieurs, et se renferme en elle-même pour jouir de toutes ses forces.

Quelle est la seconde chose qui contribue à la véritable force du cœur ?

C'est le soin de mortifier ses passions : car comme l'ame perd de sa vertu et de sa vigueur, en se laissant aller à ses appetits déréglés, en y résistant, elle conserve pour le service de Dieu, les forces qu'elle auroit consumées à se satisfaire.

Quelle est la troisieme chose qui contribue à fortifier le cœur ?

Le soin qu'on a de relever son courage, de nourrir son esprit de grandes idées, de ne lui proposer que des vérités éternelles, que des objets surnaturels et divins, dont la noblesse se faisant sentir au cœur, le met peu à peu au-dessus de sa foiblesse.

CHAP. III.

CHAPITRE III.

De la véritable dévotion.

D. *EN quoi consiste la véritable dévotion ?*

R. Elle ne consiste pas seulement en l'estime et en l'amour des choses spirituelles, mais encore au soin qu'on prend de vivre selon les maximes de Jesus-Christ, le regardant comme son Maître et son modèle, s'attachant à sa doctrine, et imitant ses exemples. Pour bien entendre ceci, il faut sçavoir qu'en matiere de dévotion, on distingue de trois sortes de personnes : les unes qui estiment la vertu, et qu'on met au nombre des bons ; les autres qui ont quelque chose de plus que le commun des gens de bien ; et les troisiemes qu'on peut appeller vertueuses et parfaites, en qui seules se trouve la véritable dévotion.

Quelles sont les personnes de la premiere sorte, qu'on met au nombre des gens de bien ?

Ce sont des ames qui, avec beaucoup d'estime pour la vertu, allient beaucoup d'amour pour le monde. On

voit plusieurs femmes de ce caractere; pourvu qu'elles soient exemptes des vices grossiers qui peuvent faire tort à la réputation des personnes de leur sexe, elles se croient irréprochables; et comme on les voit faire cas des pratiques de vertu, on leur donne le titre de vertueuses, qnoique dans le fond elles soient immortifiées, fort sensibles sur le point d'honneur, pleines de vanité, d'estime pour elles-mêmes, et de vains attachemens pour les créatures.

Quelles sont les personnes du second ordre, qu'on met au-dessus du commun des gens de bien?

Ce sont celles qui pratiquent la vertu en plusieurs rencontres; faisant oraison, visitant les pauvres et les malades dans les hôpitaux, et s'adonnant à plusieurs autres bonnes œuvres. Mais, comme elles prétendent accorder Dieu avec le monde, elles se permettent des vues humaines, elles forment des desseins temporels dont elles poursuivent l'exécution avec beaucoup d'ardeur; sous prétexte de bienséance elles cherchent la propreté, et elles l'outrent par amour-propre. Ces personnes sont préférables aux premieres dont nous avons parlé; mais elles sont bien éloignées

de la véritable dévotion ; parce qu'elles ne se conduisent point encore par les maximes de Jesus-Christ, qui enseigne le mépris du monde et de soi-même.

Quelles sont les personnes du troisieme rang qui méritent le nom de vertueuses et de parfaites ?

Ce sont celles qui suivent en tout les maximes et les conseils de Jesus-Christ, et qui se conformant à l'avis de l'Apôtre, *vivent dans le siecle présent avec tempérauce, avec justice et avec piété.* Elles ne souffrent dans leur cœur aucun partage ; elles donnent tout à Dieu, et se refusent à elles mêmes toute sorte de satisfaction naturelle ; elles pratiquent les œuvres de piété, et s'acquittent avec ferveur de tout ce qui regarde le culte de Dieu : on ne voit en leur extérieur rien qui sente les pompes et la vanité du siecle ; et on y voit au contraire des marques du mépris qu'elles font du monde et d'elles-mêmes : elles remplissent à l'égard du prochain tous les devoirs de la justice et de la charité, autant que leur condition le permet ; elles font gloire de l'humilité et de la pauvreté évangélique ; et enfin, en établissant leur dévo-

Epit. ad Tit. c 2. v. 12.

tion sur ces pratiques solides, elles ont un soin particulier d'éviter les défauts qui pourroient la gâter.

Quels sont ces défauts qui sont opposés à la véritable dévotion ?

Il y en a trois principaux. 1.° Le mélange par rapport aux intentions ; car il y a bien des gens qui, faisant profession de piété, ne laissent pas de se proposer des desseins temporels qu'ils ont fort à cœur ; des vues humaines qu'ils croient pouvoir accorder avec la véritable dévotion, parce qu'elles ne sont point criminelles. 2.° La fausseté par rapport à la voie qu'on prend, et à la maniere d'aller à Dieu. C'est le défaut des personnes qui, à force de rafiner en matiere de dévotion, et pour vouloir trop s'élever, donnent dans les illusions dont nous avons parlé au Chapitre 3 de la 3.e Partie. 3.° L'impureté par rapport aux œuvres. On se flatte en vain d'être dévot, lorsqu'on souffre dans sa conduite des actions qui ne sont pas innocentes ; ne fût-ce que de légers mensonges, et de petites aversions contre le prochain. La véritable dévotion évite toute sorte de mal connu et volontaire, quelque petit qu'il paroisse ; elle a toujours la droiture

et la sincérité pour compagnes, et ne s'occupe aux choses de la terre, qu'en vue de Dieu et par le motif de son amour.

CHAPITRE IV.

Des Conseils Evangéliques.

D. *QUELS sont les Conseils Evangéliques ?*

R. Il en est parlé en divers endroits de l'Evangile ; et on peut les réduire à ces trois, qui regardent l'humilité, la douceur et l'abnégation.

Que conseille Notre-Seigneur en matiere d'humilité ?

Il a dit à ses Disciples : *Quiconque voudra devenir le plus grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur.* Dans une autre occasion, ayant fait venir un enfant, et l'ayant mis au milieu d'eux, il leur dit : *Quiconque se fera petit comme cet enfant, celui-là sera plus grand dans le Royaume des Cieux* ; pour nous faire entendre que la véritable sagesse consiste à faire tout le contraire de ce qu'enseigne l'esprit du monde, qui porte à s'élever au-dessus des autres. Mat. c. 20. v. 26. Mat. c. 18. v. 4.

Quel est le conseil de Jésus-Christ sur la douceur ?

Il renferme comme trois degrés de perfection. 1. N'avoir aucune aigreur contre ceux qui nous persécutent. 2. Pardonner toutes sortes d'injures, et rendre le bien pour le mal. 3. Dans les occasions de dispute et de différend avec le prochain, céder son droit plutôt que de s'émouvoir le moins du monde, selon cette parole : *Si on prend ce qui vous appartient, ne le redemandez pas.* Ce qui doit s'entendre non-seulement de la perte des biens temporels, mais encore de celles de l'honneur et de la réputation ; car il est écrit : *Si quelqu'un vous frappe sur une joue, prêtez-lui encore l'autre.*

Luc. c. 6. v. 30.

Ibid. v. 29.

Que conseille l'Evangile au sujet de l'abnégation ?

De n'avoir nul empressement pour les biens temporels, de les regarder comme de la boue, de pousser le détachement de toutes choses jusqu'au mépris de la vie, et d'être libre de tout soin, jusqu'à ne pas se mettre en peine du lendemain, afin de vaquer uniquement à Dieu. C'est ainsi que l'entend l'Apôtre saint Paul, quand il dit : *Du reste il faut que ceux qui ont des femmes, soient comme s'ils n'en avoient point, etc.*

2. ad Cor. c. 7. v. 29. etc.

Qu'est-ce que la plupart des hommes pensent de ces conseils évangéliques ?

Il semble que la connoissance en soit réservée aux Saints : les autres hommes se contentent de les révérer dans la spéculation ; et dans la pratique ils se comportent comme s'ils n'en reconnoissoient pas la vérité. Rien n'est plus commun, que de voir dans tous les états et dans toutes les conditions, des personnes qui s'empressent pour les biens temporels, qui se donnent mille mouvemens pour les acquérir, ou pour en éviter la perte ; rien ne leur paroît plus raisonnable ; et se conduire autrement, c'est, à leur sens, une folie. Leur vivacité est sans égale sur tout ce qui touche leur honneur, et qui peut blesser leur réputation ; ils ne trouvent rien de si juste, que de rendre injure pour injure, selon que l'enseigne la nature corrompue ; tandis que les Saints qui ont l'intelligence de conseils évangéliques, en regardent la pratique comme leur élément ordinaire, et ne voient rien de si beau et de si raisonnable, que de si conformer.

On rapporte de saint Ignace qu'ayant été maltraité et battu à mort par des scélérats, dès qu'il eut recouvré ses

forces, il voulut retourner au même lieu où il avoit été insulté, pour y achever une bonne œuvre. Et comme on trouvoit mauvais qu'il s'exposât de la sorte, il demanda à ceux qui s'opposoient à son dessein, s'il y avoit quelque chose de plus avantageux que de souffrir pour Dieu ? Le même Saint, dans la Maison Professe de Rome, faisoit allumer de la chandelle en plein midi pendant le repas de la Communauté, aimant mieux souffrir cette sujétion, que de faire procès à un voisin bizarre, qui lui refusoit injustement le jour, qu'il avoit droit de prendre sur lui. Tout autre qu'un Saint, en semblable occasion, eût cru faire une bonne œuvre en poursuivant son droit par les voies de la justice. Il est dit encore de ce Saint, que s'embarquant pour Jérusalem, et ne trouvant point de pauvre à qui donner une piece d'argent qu'il avoit sur soi, il la mit sur une pierre au bord de la mer; aimant mieux agir contre les regles de la prudence humaine, que de manquer à la perfection du conseil évangélique au sujet de l'abnégation.

N'avez-vous point quelque exemple qui puisse nous faire comprendre jusqu'où doivent

porter la douceur ceux qui font profession de suivre les conseils évangéliques ?

Nous lisons dans la Chronique de saint François, qu'un jour que le Saint étoit absent du Monastere, des voleurs y vinrent demander l'aumône, et que le Portier les ayant connus pour ce qu'ils étoient, les renvoya, en leur disant qu'ils étoient de méchans hommes qui, après avoir dépouillé les passans de leurs richesses, vouloient ôter aux pauvres Religieux le peu qu'ils avoient pour leur subsistance. Saint François de retour au Monastere, et ayant appris ce qui s'étoit passé, ordonna sur le champ au Portier, et à un autre Religieux qu'il lui donna pour compagnon, de se charger de vivres, d'aller en diligence chercher ces Voleurs, de se mettre à genoux pour leur demander pardon, du plus loin qu'ils pourroient se faire entendre, et de leur dire que Frere François se recommandoit à eux, et leur envoyoit ce peu de provision pour fournir à leurs nécessités. Les Voleurs accepterent l'aumône, et furent tellement touchés, qu'ils vinrent à leur tour chercher le Saint, se donnerent à lui, et devinrent de fervens Religieux de son Ordre.

Cet trait de douceur, qui paroît choquer les lumieres de la raison, est très-conforme à la lumiere de l'Evangile, qui est comme l'élément des Saints, et qui leur donne l'intelligence et le goût des conseils évangéliques. Cet exemple prouve bien ce que nous avons déjà dit, qu'il n'y a gueres que les Saints qui comprennent la doctrine de Jesus-Christ, et qu'elle est inconnue aux autres hommes. Mais cette doctrine renferme bien d'autres points, qui ne sont pas moins importans que les trois que nous venons d'expliquer.

CHAPITRE V.

De la doctrine de Jésus-Christ.

D. *EN quoi consiste la doctrine de Jesus-Christ?*

R. En huit principaux articles, que ce divin Sauveur proposa au monde dans son premier Sermon. On les appelle communément les huit Béatitudes; et ce sont la pauvreté d'esprit, les larmes et la tristesse, la débonnaireté, la pureté de cœur, la faim et la soif de la justice, la miséricorde, l'esprit pacifique et l'amour des persécutions.

En quoi consiste la pauvreté d'esprit ?

En trois choses. 1. Au délaissement général de tous les biens temporels. 2. A user avec modération des choses de la terre. 3. En un dénûment d'esprit, qui aille jusqu'à ne posséder rien avec attache, pas même sa science, ses lumieres et ses goûts spirituels ; afin d'être libre, dégagé de tout, suivant cette parole de Notre Seigneur : *Quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon disciple.* Luc. c. 14. v. 33.

En quoi consistent les larmes et la tristesse des enfans de Dieu ?

1.° A n'avoir pas leur consolation en ce monde, s'estimant heureux d'être du nombre des affligés, et de ne point ressembler aux mondains, qui vivent dans la prospérité, qui cherchent leurs aises, et qui aiment le repos. 2.° A pratiquer la pénitence et la mortification, menant une vie austere, à l'exemple des Saints, qui ont beaucoup jeûné, et qui ont soutenu de rudes travaux. 3.° A porter toujours en eux-mêmes un esprit de componction, qui les fasse gémir sur les miseres des hommes, sur leurs propres péchés, et sur la Passion de Jesus-Christ. Ce sont les trois sources de cette sainte douleur, que le Fils

de Dieu nous a laissé pour héritage : *Vous serez affligés vous autres, et vous pleurerez ; pour le monde, il se réjouira.*

Joan. c. 16. v. 20.

En quoi consiste la débonnaireté ?

Elle ne differe point de la douceur, dont nous avons parlé au chapitre précédent.

En quoi consiste la pureté de cœur ?

A se défendre de tout péché ; à se garantir de la moindre attache, qui pourroit ternir la beauté de l'ame, ou géner sa liberté. A veiller constamment à la garde de son cœur, éloignant toutes sortes de pensées et d'images vaines ou sensibles, et sur-tout celles qui sont contraires à l'innocence des mœurs, qui doit être très-chere et très-précieuse aux enfans de Dieu.

En quoi consistent la faim et la soif de la justice ?

Elles ont coutume de produire trois effets. Le premier est un desir ardent de la vertu et de la perfection chrétienne, joint à une résolution généreuse de s'y appliquer ; et c'est cette résolution qui distingue les ames lâches, des fervens Disciples de J. C. Ceux-ci sont comme des marchands qui, dans le dessein de faire fortune, entreprennent

de longs voyages, et vont dans les pays les plus éloignés, déterminés à tout faire et à tout souffrir, pour acquérir de grandes richesses.

Mais ce desir de la perfection seroit faux, s'il ne se proposoit que la vertu en général; ce seroit donner dans l'illusion de ceux qui se consument en désirs, et qui ne mettent jamais la main à l'œuvre, pour entreprendre l'acquisition de quelque vertu qui leur soit particulierement nécessaire.

Le second effet, que produisent la faim et la soif de la justice, est de rendre les desirs pratiques. Une ame saintement affamée de la perfection travaille à surmonter ses défauts, à acquérir l'humilité; elle s'adonne à l'oraison; il n'est rien qu'elle n'entreprenne; il n'est point d'effort qu'elle ne fasse pour se procurer les richesses spirituelles.

Un troisieme effet de cette faim et de cette soif est de porter les ames, et de les faire tendre avec force au bien le plus excellent et le plus parfait. Elles ne voyent rien de si grand et de si sublime, où elles n'aspirent avec le secours de la grace; elles visent toujours plus haut; elles se proposent toujours les motifs les plus purs et les plus relevés.

Ainsi faisoit saint Ignace, qui n'avoit jamais en vue que la plus grande gloire de Dieu. Telles sont les inclinations qu'un amour ardent de la justice met dans les ames ; et c'est à quoi nous invite Notre Seigneur par ces paroles :

Mat. c. 5. v. 48. *Soyez parfaits, comme votre Pere céleste est parfait lui-même.*

En quoi consiste la miséricorde ?

En une tendre compassion, qui aille jusqu'à émouvoir les entrailles sur les miseres du prochain ; comme il arrive à une mere à l'égard de ses enfans, et à un frere à l'égard de son frere. Saint Paul parlant de cette compassion l'appelle tantôt *des entrailles de miséricorde*, et tantôt *les entrailles de Jesus-Christ.* Elle doit avoir pour objet trois sortes de personnes ; les affligés et les pauvres, pour les secourir ; les pécheurs, pour les instruire et les convertir ; les ames du Purgatoire, pour procurer leur soulagement et leur délivrance.

Ad Phil c. 2. v. 1. Ibid. c. 1. v. 8.

En quoi consiste l'esprit pacifique ?

A conserver la tranquillité intérieure, et à la défendre contre toute sorte de passion, d'empressement naturel, et de contradiction du dehors. A céder en tout aux autres, pour éviter les diffé-

rens, se relâchant sur ses intérêts, afin d'avoir la paix. A être toujours disposé à faire plaisir à tout le monde, portant la douceur et l'inclination bienfaisante, jusqu'à accorder au-delà de ce qu'on demande.

En quoi consiste l'amour des persécutions ?

Il renferme comme trois degrés. 1.° Souffrir avec patience les mauvais traitemens, les mépris et les outrages. 2.° Les aimer et s'y plaire, comme dans de grands biens. 3.° Les regarder comme des trésors, où nous trouvons, outre de grands mérites, l'inestimable avantage de ressembler à J. C.; ce qui doit nous faire desirer les persécutions avec le même empressement, que les gens du monde ont pour les dignités et les richesses temporelles.

CHAPITRE VI.

Du vrai Progrès.

D. *DE quoi dépend le progrès d'une ame ?*

R. Du dessein qu'elle se propose; de l'ordre qu'elle met dans ce dessein, et de sa fermeté à l'exécuter.

Comment le progrès dépend-il du dessein ?

Parce que tout avancement dans la vertu suppose un dessein formé, et ce dessein qui doit influer dans tout l'ouvrage, comprend trois choses. Premierement une volonté entierement déterminée à entreprendre, et occupée des moyens qui peuvent la conduire à sa fin. C'est ce que Notre-Seigneur nous représente dans la conduite d'un homme qui, ayant dessein de bâtir, supputе la dépense qu'il faudra faire; et dans la sagesse d'un Prince qui, entreprenant une guerre, se met à en faire les préparatifs.

En second lieu, le dessein demande qu'on ait une idée nette et distincte de ce qu'on doit faire. Nous ne sçaurions l'ignorer, après que Notre-Seigneur l'a déclaré en termes formels: en matiere de perfection, il ne s'agit de rien moins que de renoncer à tout. Les hommes se proposent différentes vues; par exemple, de se pousser dans les sciences, de se rendre habiles dans l'art de parler, de faire fortune dans le monde; mais celui qui veut être mon disciple, dit Jesus-Christ, doit au moins d'esprit et de cœur renoncer à tous ces desseins, pour n'en avoir point d'autre que celui de servir Dieu. Il doit mettre

pour base et pour fondement de sa perfection, la parfaite abnégation de toutes choses et de soi-même : et ce dessein doit être le principe et comme le premier mobile de son avancement dans la vertu.

Il faut en troisieme lieu que le dessein embrasse tout, et que celui qui commence à travailler à sa perfection, étende ses vues jusqu'à la consommation de l'ouvrage, pour ne pas s'exposer aux reproches que fait l'Evangile à celui qui commence à bâtir, et qui ne peut achever. Mais cette prévoyance seroit inutile, si elle n'étoit accompagnée d'une généreuse résolution de persévérer dans le travail jusqu'à la fin, quelque difficulté qu'on rencontre, et dans quelque disposition qu'on se trouve. On ne doit point compter sur les consolations sensibles, ni sur la facilité qu'on peut trouver dans la pratique de la vertu ; un dessein aussi grand que celui de la perfection ne peut réussir que par un véritable amour de Dieu, et par une volonté déterminée à ne se rebuter jamais.

Comment est-ce que le progrès dépend de l'ordre ?

En ce qu'il ne suffit pas de former

en général le dessein de la perfection; comme font la plûpart des hommes, qui n'ont que des idées confuses du bien qu'ils veulent pratiquer, se contentant de rouler dans un cercle d'actions ordinaires, d'entendre la sainte Messe, ou de la célébrer, de vaquer ensuite à leurs emplois, de se préserver des grands péchés, et suivant en bien des choses le penchant de la nature, au lieu de ne se conduire que par les mouvemens de la grace : ce qui les expose à une vicissitude éternelle de bien et de mal, de ferveur et de lâchete. L'ordre demande qu'outre cet avancement, qui consiste à ajouter une bonne œuvre à l'autre, on se propose d'aller de bien en mieux, de monter de degré en degré, de vertu en vertu jusqu'au sommet de la perfection.

Il est aussi de l'ordre qu'on mette une certaine suite et un certain arrangement dans les pratiques de vertu, et dans les moyens de perfection ; qu'on fasse au commencement ce qui est propre des commençans ; qu'on entre d'abord dans ce qu'on appelle la vie purgative, pour se corriger de ses vices ; qu'ensuite on s'adonne à la pratique

des vertus, enfin aux exercices de l'amour et de l'union avec Dieu. Faute de garder cette suite et de distinguer ces différens états, on voit une infinité de gens qui travaillent au hasard, et en confondant toutes choses ils vont d'une extrêmité à l'autre, sans passer par le milieu; avant que de s'être purifiés par les exercices de la pénitence et de l'humilité, ils donnent l'essor à leur esprit, se remplissent de hautes idées, et s'attachent anx pratiques les plus sublimes, qui ne conviennent qu'aux parfaits. Ou bien, après avoir travaillé quelque tems à l'amendement de leur vie, ils quittent trop tôt les exercices pénibles de la mortification, de l'examen de conscience, et de la victoire de soi-même; d'où il arrive que n'ayant pas jetté de solides fondemens, ils travaillent beaucoup, et ne font aucun progrès. Et comme il est ordinaire qu'après des commencemens très-fervens on tombe dans l'aridité, Dieu le permettant ainsi pour éprouver ceux qui veulent être à lui; bien des gens qui ne sont pas instruits de cette conduite que le saint Esprit tient sur les ames, au lieu de soutenir cette épreuve avec patience, se laissent aller au relâchement, et retournent aux

consolations de la terre, auxquelles ils avoient renoncé.

Enfin, comme la plûpart ignorent cette économie de la grace, et qu'ils ne sçavent pas quel chemin il faut tenir pour aller à Dieu ; rien n'est plus important que d'avoir recours à un Directeur sage, intelligent et expérimenté, pour apprendre de lui l'ordre de la vie spirituelle, et sur tout pour distinguer les tems où il faut agir et s'aider soi-même, de ceux où il faut se tenir en repos, pour laisser agir le Seigneur. Au reste, il ne suffit pas de conférer quelquefois avec un Directeur, et d'une maniere superficielle ; il faut être assidu à recevoir ses instructions, si on veut avancer dans la vertu ; car c'est faute d'un tel secours que plusieurs ne font aucun progrès.

Pourquoi la fermeté est-elle nécessaire à l'avancement spirituel ?

Parce que dans les voies de la perfection, on rencontre tant de difficultés, on est exposé à tant de tentations, on éprouve tant de dégoûts, on est sujet à passer par tant de dispositions différentes, que sans un grand courage et beaucoup de fermeté, on ne sçauroit persévérer jusqu'au bout.

En quoi la fermeté est-elle particuliérement nécessaire ?

On en a besoin pour acquérir l'habitude du recueillement ; il s'agit de tourner toute son attention sur soi-même, et de fixer son esprit à la considération de deux ou trois objets, qui sont la présence de Dieu, le souvenir de J. C. et les fonctions de son emploi, sans lui permettre de s'occuper d'autre chose. Cette entreprise est difficile : le démon n'oublie rien pour en empêcher le succès ; et notre foiblesse est si grande, que nous n'en sçaurions venir à bout sans une étude pénible et continuée pendant long-tems. Mais quiconque tiendra ferme dans cette pratique, ne donnant aucune entrée aux inutilités de l'esprit et aux amusemens du cœur, se fera à la longue une douce habitude de se recueillir, d'où il tirera de merveilleux avantages.

La fermeté n'est pas moins nécessaire pour se soutenir dans la pratique de la mortification, qui est le fondement de tout l'avancement spirituel. La plûpart des hommes, après s'être mortifiés pendant quelque tems en ce qui leur paroît essentiel, se laissent ensuite aller à leurs penchans naturels, et

cherchent ce qui leur fait plaisir, partout où ils ne voient point de péché. Mais ceux qui veulent profiter en vertu, vont toujours contre leurs inclinations, et veillent du matin au soir à en arrêter les saillies ; et plus ils sont fermes et constans dans cette guerre, plus ils avancent dans la perfection.

En quoi il faut être encore ferme, c'est à persévérer dans les saints exercices de l'Oraison, de la pénitence, de la visite du saint Sacrement, de l'invocation de la sainte Vierge et des Saints, et dans les autres pratiques, qui contribuent à la ferveur, et qu'on ne sçauroit abandonner sans donner dans quelque relâchement, et sans perdre le goût de la piété. Que celui donc qui fait état de travailler à sa perfection, forme une résolution généreuse de persévérer dans ces exercices, malgré toute sorte de disposition de dégoût et d'inconstance où il pourra se trouver ; de ne les jamais omettre, si ce n'est pour un plus grand bien, ou par nécessité ; et qu'il ait soin de réparer les moindres pertes qu'il auroit faites par sa négligence, afin que ce soin lui rende témoignage de sa fidélité et de son exactitude dans le service de Dieu.

CHAPITRE VII.

De la Réparation de l'Intérieur.

D. *QUELLES sont les causes de la décadence de l'intérieur ?*

R. La premiere est la dissipation ; lorsque l'esprit donne trop d'attention aux objets du dehors, et que se détournant de la présence de Dieu, il perd insensiblement ses forces, et tombe dans le relâchement. Cette dissipation vient de l'empressement qu'on a pour les occupations inutiles, ou du grand nombre de celles qui paroissent nécessaires. Elle s'introduit aussi à la faveur des satisfactions naturelles, et des vains amusemens qu'on s'accorde. La seconde cause de la décadence de l'intérieur, c'est l'interruption des saints exercices et des pratiques de vertu : on est exact à s'en acquitter pendant un tems, ensuite on les oublie, ou on les néglige ; c'est le moyen de bientôt déchoir : l'esprit ne peut se maintenir en vigueur que par l'assiduité et la constance à faire ce qu'on a entrepris. Les grands dommages de l'intérieur vien-

nent encore de ce qu'on agit souvent sans pureté d'intention et sans ferveur, d'une maniere naturelle et par pure coutume, notre cœur ayant besoin de se soutenir et de se fortifier par les grands motifs de l'amour de Dieu et du desir de lui plaire; autrement il tombe de soi même, et se dégrade en s'abaissant jusqu'aux motifs humains et naturels.

Comment peut-on réparer l'intérieur?

En se servant de trois moyens directement opposés aux causes de sa décadence. Le premier est de reprendre l'habitude de se recueillir, pour réunir ses forces dissipées, de la maniere que nous avons dit au Chapitre précédent. Il s'agit maintenant de donner un moyen particulier de rétablir l'intérieur par la pratique du recueillement. Il faut commencer par se condamner à un rigoureux silence, au moins de deux ou trois mois, pendant lesquels on ne doit parler que de choses nécessaires ou utiles à l'avancement spirituel. Pendant ce tems-là on doit renoncer à toute occupation inutile, à tout ce qui n'aboutit qu'à se satisfaire soi-même, afin qu'il n'y ait rien au dehors qui détourne l'attention de l'ame,

me, et que toutes ses forces soient employées au dedans. Si avec cela on s'applique assidûment à l'oraison, on regagnera bientôt ce qu'on avoit perdu par la dissipation. Ce qui seroit bien nécessaire dans ces occasions, ce seroit de se mettre en retraite : le divorce qu'on feroit pour un tems avec les objets extérieurs, joint aux fréquentes oraisons, rendroit le remede que nous proposons, plus aisé et plus efficace.

Quel est le second moyen qui contribue au rétablissement de l'intérieur ?

C'est une application constante et continuelle à combattre les inclinations et les mouvemens de la nature. Le relâchement de l'intérieur est toujours accompagné de nonchalance dans la pratique du bien, et de facilité à commettre le mal. On ne se fait plus, comme auparavant, une peine de mentir ; on se laisse aller à l'impatience ; on blesse la charité par ses paroles ; on exerce de petites vengeances ; on se loue soi-même ; on se cherche en toute rencontre. Celui qui veut recouvrer sa premiere ferveur, doit se tenir en garde contre ses défauts, et en étouffer jusqu'aux moindres mouvemens, dès qu'il les sent naître en son ame.

Et, pour couper chemin au mal plus sûrement, il faut viser à retrancher tout ce qui est inutile, et qu'on n'entreprend que pour son plaisir. La dissipation où l'on ne manque point de tomber, quand on se relâche, a coutume d'engager dans des lectures, dans des visites et des entretiens qui, n'ayant pas Dieu pour motif, ne font que nous affoiblir et hâter la ruine de notre intérieur.

Quel moyen avez-vous pour résister efficacement aux inclinations de la nature, qui portent au mal, et pour retrancher les inutilités où la dissipation engage ?

Il n'y en a point d'autre que les fréquentes réflexions et l'examen de conscience. Comme c'est par l'oraison qu'on s'accoutume au recueillement, c'est de l'examen de conscience que celui qui travaille à la réparation de l'intérieur, doit se servir pour se défaire de ses défauts. A force de s'examiner et de rentrer en soi-même, on connoît ses fautes, on les corrige en s'armant de saintes résolutions, et en se fortifiant par la pénitence.

Quel est le troisieme moyen pour réparer l'intérieur ?

C'est la droiture d'intention, par la-

quelle on envisage et on cherche uniquement le bien, c'est-à-dire, la volonté de Dieu en toutes choses. Cette pratique renferme trois points. Le premier regarde la nature de nos actions; il n'en faut faire que de bonnes, s'éloigner de celles qui sont mauvaises, et se passer de celles qui sont inutiles, se demandant souvent à soi-même si on est dans l'ordre de la volonté de Dieu, si on s'applique à ce qui est du devoir, à ce qui contribue à l'avancement spirituel. Le second point est de porter son intention à Dieu, et d'avoir un soin particulier de la rendre droite et pure, disant de cœur plutôt que de bouche; je veux faire ceci pour Dieu, pour sa plus grande gloire, pour le salut des ames, etc. C'est ainsi qu'on se remplit de l'amour de Dieu, et qu'on vient à bout de renouveller l'intérieur. Le troisieme point est de ne pas se contenter de l'intention générale par laquelle on offre à Dieu toutes ses actions, le matin à son réveil, à la Messe ou à l'oraison; mais de rendre cette intention actuelle et particuliere dans toutes ses actions; ce qui doit se pratiquer constamment par des élévations du cœur, jusqu'à ce que l'habitude soit formée,

et que l'ame se porte comme d'elle-même à la volonté de Dieu, l'aime, la desire et l'embrasse ; ce qui est l'intention la plus noble qu'on puisse se proposer.

CHAPITRE VIII.

De l'Union avec Jésus-Christ.

D. *En quoi consite l'union avec Jesus-Christ ?*

R. Nous ne parlons point ici de l'union qui est commune à tous les amis de Dieu, et qui a pour fondement la grace sanctifiante : il y en a une plus particuliere, qui est le fruit de la solide dévotion et de la ferveur de l'amour ; et cette derniere union est plus ou moins parfaite selon la disposition des sujets. La moins parfaite consiste à tenir son esprit et son cœur élevé vers Jesus-Christ, et à suivre, autant qu'on peut, les mouvemens de la grace. La plus parfaite est celle qui va jusqu'à une liaison si étroite, et une si grande familiarité, qu'il semble que l'homme extérieur aussi bien que l'homme intérieur n'ait plus d'autre vie que celle de Jesus-Christ.

Comment se fait l'union du corps avec l'Homme-Dieu ?

Par la force de la grace, qui lui donne un sentiment si vif de la présence de Jesus-Christ, qu'il lui semble que son corps et ses membres sont véritablement le corps et les membres de ce Dieu-Homme. Jusques-là, que par son imagination et par ses sens il ne se distingue plus soi-même, il ne sent plus que Jesus-Christ, dans lequel il est comme perdu. C'est apparemment ce que saint Paul a voulu dire par ces paroles : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Ad Gal. c. 2. v. 20.

En combien de manieres se fait cette union du corps ?

En deux manieres ; l'une passagere, et l'autre permanente et habituelle.

Comment se fait l'union passagere ?

Par une impression de la présence de Jesus-Christ si intime et si délicieuse, que rien n'en sçauroit exprimer la douceur et les effets. On l'appelle passagere, parce qu'elle ne dure qu'un certain tems, et c'est ordinairement après avoir reçu la sainte Eucharistie. Il semble alors aux ames dont nous parlons, que Jesus-Christ se répand

en elles, qu'il leur communique non-seulement son esprit, mais encore sa vie naturelle; qu'elles n'agissent plus que par lui, comme par le principe de leurs opérations; de sorte que leurs paroles, leurs prieres, leurs actions, même naturelles, leur paroissent venir de ce principe.

Comment se fait l'union habituelle?

Par une impression qui dure, et qui devenant ordinaire rend comme permanent le sentiment de la présence de Jesus-Christ. C'est lui qui donne la force et le mouvement à tout: c'est en lui et par lui qu'on agit, qu'on parle, qu'on desire, qu'on s'attriste ou qu'on se réjouit, sans que l'ame puisse reconnoître en soi d'autre principe de ses actions et de ses divers sentimens, que J. C. vivant et agissant en elle. Non-seulement elle est toujours élevée vers ce divin Maître, mais elle se sent abymée en lui, jusqu'à ne plus distinguer ses membres, des membres de J. C.; ce qui la remplit de sentimens affectueux et de goûts exquis.

Sur quoi fondez-vous ce que vous dites de cette union?

Sur la doctrine de saint Paul. Nous avons cité au commencement de ce

chapitre, ce qu'il dit dans son Epitre aux Galates : il dit encore, parlant aux Corinthiens : *Est-ce que vous cherchez une preuve que J. C. parle en moi ?* Et pour montrer que l'Apôtre dans ces endroits ne parle pas seulement de la grace sanctifiante, mais d'une grace spéciale et d'une espece de résidence de J. C. ; nous n'avons qu'à comparer les paroles de saint Paul avec ce que nous sçavons de quelques Saints. 2. ad Cor. ch. 13. v. 3,

Il est écrit de sainte Catherine de Sienne, que parlant de cette faveur qu'elle recevoit de Dieu, à son confesseur, saint Raimond de Pennafort, et que ce Saint ne comprenant rien à ce que lui disoit la Sainte, Dieu voulut l'instruire par ses propres yeux, en lui faisant voir un jour le visage de Notre Seigneur confondu avec le visage de sainte Catherine. C'est S. Raimond qui nous rend lui-même ce témoignage dans la vie de cette Sainte qu'il a écrite. Un auteur de ce siecle, homme sage et plein de piété, a écrit qu'il connoissoit une personne sur qui la présence de J. C. faisoit une telle impression, qu'elle ne voyoit et ne sentoit rien en soi qui lui fût propre, et qui n'appartînt à ce Dieu homme ; de sorte que, si on

lui parloit de ses mains, elle ne sçavoit que dire; et que si on parloit des mains de Jesus-Christ, elle montroit les siennes pour celles de ce Dieu-homme, tant elle étoit absorbée et comme perdue dans le sentiment qu'elle avoit de la présence de ce divin Sauveur. Il est inutile de demander si c'est Jesus-Christ résidant réellement, qui produit ces effets merveilleux, ou s'il les opere par la vertu de sa grace et par la force de l'amour : il suffit de sçavoir que ces secrets, pour être impénétrables, n'en sont pas moins des faveurs réelles.

Comment se fait l'union spirituelle de l'ame de l'homme avec celle de Jesus-Christ?

Par une espece d'application des deux ames, et par une liaison étroite entre leurs puissances, par le moyen de laquelle les biens renfermés dans la mémoire, dans l'entendement et dans la volonté de J. C., sont communiqués à la mémoire, à l'entendement et à la volonté de l'homme, de la maniere que l'explique sainte Gertrude, lorsqu'elle dit que l'ame de Jesus-Christ fut imprimée sur la sienne, comme un cachet de cire.

Comment se fait cette communication de biens à la mémoire?

Par une connoissance expérimentale, qui ne permet point à l'ame de douter que J. C. ne réveille ses idées dans le besoin, et ne lui suggere à propos tout ce qui lui est nécessaire quand il s'agit de prier, d'agir, ou de parler pour sa gloire,

Comment se fait la communication d'entendement à entendement ?

Par une participation d'intelligence; l'homme éprouvant, lorsqu'il veut s'appliquer, qu'il se fait dans son esprit comme une effusion de lumiere, de discernement et de connoissance, même pour les sciences naturelles. C'est comme une source qui s'ouvre dans l'entendement, et d'où la science et les lumieres coulent en abondance, surtout lorsqu'il s'agit de parler. *Alors*, dit l'Ecriture, *il répandra comme une pluie les paroles de sa sagesse.* Notre Seigneur dans l'Evangile, parlant de cet esprit d'intelligence qu'il vouloit communiquer aux Fideles, le compare *à des fleuves d'eau vive qui couleront de leur sein, à une source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.*

Eccl. c. 39. v. 9.

Joan. c. 7. v. 38. Ib. c. 4. v. 14.

Comment est-ce que la volonté de l'homme entre en participation de richesses avec la volonté de Jesus-Christ?

Par la liaison qui est entr'elles, et par l'écoulement perpétuel de l'amour de J. C. dans la volonté de l'homme. Ce ne sont que douceurs, que caresses, que desirs ardens de procurer la gloire de Dieu ; et on connoît que ces richesses sont communiquées par Jesus Christ, qui se rend présent à l'ame, et qui la remplit de telle sorte, qu'elle ne voit, qu'elle ne goûte que lui en toutes choses, et qu'elle se sent incapable d'avoir aucune affection, ni aucun sentiment de joie, qui ne soit de lui et pour lui.

Il y a grande apparence que saint Paul étoit dans cette disposition, et que c'est ce qui lui a fait répéter si souvent le nom de Jesus dans ses Epitres. C'est sans doute pour la même raison, qu'on trouva ce nom sacré écrit sur le cœur de saint Ignace Martyr. C'est dans un semblable transport d'amour pour notre divin Sauveur, que saint Vincent Ferrier a dit au dernier chapitre du Traité de la vie spirituelle, qu'il viendroit un jour des gens dont toutes les affections, tous les sentimens, toutes les paroles se termineroient à Jesus-Christ. Quelques-uns croient qu'il a parlé en esprit de prophétie, et qu'il

avoit en vue des hommes qui mettent toute leur gloire à se consacrer au service de Notre Seigneur, et à porter son nom.

Au reste, ces faveurs insignes sont uniquement le partage des personnes, qui s'y disposent par une entiere abnégation, et qui, mettant en pratique ce que nous avons dit de la Doctrine de J. C., méritent qu'il accomplisse en elles cette belle promesse : *Je me ferai connoître à lui.* Joan. c. 14. v. 21.

Ces communications de la part de Notre Seigneur, qui s'insinue dans la volonté de l'homme, n'ont-elles jamais d'autre objet que Jesus-Christ?

Il arrive quelquefois que la personne à qui J. C. se communique de la sorte, n'a d'autre idée que celle du S. amour, auquel elle attribue toutes ces graces : elle ne voit qu'amour, elle ne savoure qu'amour, elle est comme perdue et absorbée dans l'amour. C'est pour cela que sainte Catherine de Sienne terminoit toutes ses Epitres par ces deux paroles, *Jesus Amour*, que S. François de Paule avoit toujours à la bouche le mot de charité; que sainte Françoise d'Assise employoit dans ses cantiques le mot d'amour, sans ordre et sans me-

sure. Il s'est trouvé des ames si occupées et si pénétrées de cette simple vue d'amour qu'elles ne répondoient autre chose à toutes les questions qu'on leur faisoit : Qui êtes vous ? Amour : Que cherchez vous ? Amour, etc.

CHAPITRE IX.

Le Paradis de la Terre.

D. QUEL *est ce Paradis ?*

R. C'est l'assemblage des biens dont jouissent ceux qui sont parvenus à l'union divine.

Quels sont ces biens ?

Outre ceux dont nous avons parlé au chapitre précédent, il y en a encore de trois sortes qui renferment tous les avantages de l'union avec J. C., et qui forment ce que nous appellons le Paradis de la terre. 1.° La communication que l'ame reçoit des perfections divines. 2.° La connoissance et le goût que Dieu lui donne des vertus et des dons qu'il a mis en elle. 3.° Le commerce et la conversation familiere avec Dieu.

Quels sont les biens de la premiere sorte ?

Ce sont les attributs et les perfections divines, dont l'ame jouit en quelque maniere par la connoissance et l'amour

que Dieu lui en donne. Nous entendons par ces attributs la majesté de Dieu, son immensité, sa grandeur, sa puissance, sa douceur, sa beauté, sa miséricorde, qui sont comme les sept Lampes allumées devant le trône de la Divinité. L'ame découvre ces perfections; elle les contemple l'une après l'autre avec une joie incroyable; elle les regarde comme des biens qui lui sont donnés par son Epoux céleste, et elle en jouit en effet dans son intérieur par la contemplation et par le goût pratique qu'elle en a. Il est aisé de comprendre que ces excellens objets ne procurent pas seulement un plaisir indicible, mais encore un assouvissement de tous les desirs, quoique ce ne soit qu'à travers le voile de la Foi, qu'on participe à cette espece de béatitude.

Quelle est la seconde sorte de bien?

Ce sont les vertus et les dons surnaturels, que Dieu a mis dans l'homme, et dont il le fait jouir par la vue et par le goût qu'il lui en donne. L'homme voit alors son ame, comme un jardin délicieux semé de fleurs différentes, dont il reçoit l'odeur avec un contentement inexprimable, distinguant par la connoissance et par le sentiment les

beautés particulieres et les différentes qualités de chaque vertu. Mais quoique ces vertus lui appartiennent, et qu'il y ait contribué en cultivant son ame, il croit les tenir uniquement de Dieu, et il l'en remercie, comme si lui-même n'y avoit point de part. On ne sçauroit croire quelle est la variété et l'abondance des dons surnaturels qui composent le trésor de l'homme, que Dieu appelle à cette félicité : il ne possede pas seulement les vertus propres de son état, mais encore plusieurs autres qui ne lui paroissent pas nécessaires ; et il voit évidemment que le dessein de Dieu est de l'enrichir, et d'accomplir en lui ce que dit saint Paul : *De sorte qu'à l'égard des dons de grace, vous ne manquez de rien.*

1. ad Cor. c. 1. v. 7.

L'ame connoît distinctement ces vertus dont Dieu l'a enrichie, comme une femme distingue dans une cassette les diamans de différent prix, que son époux lui a donnés. Et ce qui est merveilleux, c'est qu'au lieu qu'il lui eût été nuisible autrefois de trop s'arrêter à la considération des dons que Dieu lui faisoit, elle peut maintenant les contempler sans être en danger de s'en rien attribuer ; parce que dans l'état de

dégagement où Dieu l'a établie par sa miséricorde, elle regarde ses vertus comme de purs effets de la libéralité de celui qui, l'ayant choisie pour son épouse, a voulu l'orner lui-même et l'embellir de ses dons les plus précieux. Ce qui contribue encore beaucoup au bonheur de cette ame, outre le plaisir que lui procurent les vertus dont elle se voit ornée, c'est le plaisir que son céleste Epoux y prend, à quoi elle est infiniment plus sensible qu'à son propre contentement.

En quoi consiste la troisieme sorte de bien?

En une espece de commerce familier entre Dieu et l'ame, en vertu duquel elle peut dire comme l'Apôtre, *qu'elle est en société avec le Pere et avec son Fils Jesus Christ.* Un entretien presque continuel et une intime correspondance sont le fruit de ce commerce. L'ame parle à Dieu, elle le consulte sur tout ce qu'elle doit faire; Dieu lui parle à son tour, et lui donne à propos les avis, les conseils et les lumieres dont elle a besoin, soit pour elle-même, soit pour ceux en faveur de qui elle s'intéresse. Non seulement il lui fait connoître en détail les moindres choses qui la regardent, mais par un surcroît

1. Jo. c. 1. v.

de bonté et de familiarité qui passe tout ce qu'on peut dire, il l'entretient souvent sur des affaires et des desseins qui ne regardent que sa gloire, et qui ne la touchent elle-même en rien, disant à son occasion ce qu'il disoit autrefois d'un de ses plus fideles serviteurs : *Pourrai je cacher à Abraham ce que je dois faire* ?

Gen. c. 18 v. 17.

Outre cela, les communications amoureuses sont si grandes et si fréquentes, les caresses et les embrassemens intérieurs si ordinaires, qu'on peut dire de cette ame qu'elle ne vit plus que d'amour. Ce n'est pas seulement en particulier pendant le repos de l'oraison, et dans le silence de la retraite, que Dieu se communique ainsi à elle, mais encore au milieu de ses actions extérieures, lorsqu'elle vaque aux fonctions de son emploi, et qu'elle converse avec les hommes. Au reste, cette assiduité de l'époux à s'entretenir avec elle, sans la quitter un moment, non seulement ne lui est point à charge, mais elle la soulage dans les fatigues, et la remplit de consolation.

Parmi les caresses que Dieu fait aux ames de cet état, une des plus grandes est de les rendre comme participantes

de ses divins attributs, et de les en mettre, pour ainsi dire, en possession, par l'élévation et la grandeur intérieure qu'il leur communique. C'est ce qui faisoit dire au bienheureux Jacobon, Religieux de l'Ordre de saint François, qu'il se sentoit maître de tout le monde; ce qu'il disoit par la force de l'opération divine, qui élevoit son esprit de la même maniere que si Notre Seigneur lui eût fait part de sa puissance et de son souverain domaine.

Ces faveurs ne paroîtront point incroyables à ceux qui sçavent que saint Paul a dit : *Nous sommes comme n'ayant rien, et possédant tout.* Mais Notre Seigneur s'exprime d'une maniere bien plus claire, lorsqu'il dit, parlant à son Pere : *Je suis en eux et vous êtes en moi ; afin qu'ils soient consommés en l'unité, et que le monde connoisse que vous m'avez aimé moi-même ;* c'est-à dire, qu'en l'état dont nous parlons, l'ame sent que J. C. la possede, et que Dieu la possede aussi par J. C. Et voilà ce que nous appellons le Paradis de la terre, parce que c'est en effet le plus grand bonheur dont on puisse jouir à travers le voile de la Foi. C'est le Royaume de Dieu en nous, que

2. ad Cor. c. 6. v. 10

Joan. c. 17. v. 23.

nous demandons par cette priere : *Que votre regne arrive.*. Et il ne faut pas croire que les traverses et les tribulations de la vie puissent troubler cette félicité, puisque saint Jean nous assure *qu'il a part avec nous à la tribulation et au Royaume.*

Ap. c. 1 v. 9.

Comment ce Paradis dont vous nous parlez, peut-il subsister avec la tribulation ?

Parce que la grace de cet état est assez puissante pour changer les peines et les douleurs en plaisirs et en consolations : témoin S. Paul, qui a dit, *je suis rempli de consolation, je suis dans un excès de joie au milieu de toutes nos tribulations.* Ce que dit Notre Seigneur dans l'Evangile, est encore plus fort. Vous ne quitterez rien pour l'amour de moi, qui ne vous soit rendu *au centuple dès-à présent, jusque dans les persecutions.* Et en effet nous voyons des personnes très-sensiblement affligées, qui regardent leurs souffrances comme des caresses de leur Epoux céleste.

2. ad Cor. c. 7. v. 4.

Mat. c. 10. v. 30.

Tous les gens de bien peuvent-ils prétendre à ce bonheur ?

Il n'y a que ceux que Dieu y appelle, qui puissent y prétendre, et il n'y appelle ordinairement que les ames d'une sainteté éminente. Nous en avons con-

nu une de ces derniers tems, à qui Notre Seigneur dit, après dix-huit ans de souffrances : *Ta vie sera désormais un Paradis.* Et tous ceux qui l'ont connue comme nous, peuvent rendre témoignage que les peines et les maladies, dont elle a été attaquée, ne l'ont point empêchée de jouir de la félicité qui lui avoit été promise.

Ne sont-ce point là de belles imaginations, plutôt que des vérités solides ?

Traiter d'imagination ce que nous venons de dire, ce seroit condamner tous ceux qui en ont parlé avant nous, qui en ont dit beaucoup plus que nous, et qui ont appuyé leurs sentimens sur celui de plusieurs Saints et de plusieurs Auteurs graves. Ce seroit traiter de vision tout ce qu'en a dit sainte Thérese dans la septieme demeure du château de l'ame ; Blosius dans plusieurs de ses ouvrages, et sur-tout au dernier chapitre de son Institution ; le bienheureux Jean de la Croix dans son Livre de la vive Flamme d'amour et dans son Cantique d'amour ; S. Bernard sur les cantiques ; S Bonaventure dans sa Théologie mistique ; et parmi les modernes, *Thomas à Jesu*, dans son Livre de l'oraison et de la contemplation divine.

CATÉCHISME SPIRITUEL.

HUITIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la véritable Sagesse.

D. *EN quoi consiste la véritable sagesse ?*

R. A régler son jugement sur le sens commun des Saints.

Qu'entendez-vous par le sens commun des Saints ?

J'entends ce qu'ils pensent communément des maximes de l'Evangile, et les idées qu'ils ont de la perfection.

Quelles sont donc les sources de la véritable sagesse ?

L'Evangile, les Ecrits des Saints, leurs sentimens et leur conduite, lorsqu'ils s'accordent tous, ou presque tous, à penser de la même maniere sur certains points de perfection : par

exemple, sur la pratique de la douceur, du mépris de soi même, et des vertus dont nous avons parlé au chapitre des Conseils évangéliques. Car, quoique les Saints soient très-différens entre eux par rapport à leur conduite extérieure, ils se ressemblent si fort dans les idées qu'ils ont de la vertu, et dans la maniere de la pratiquer, qu'il paroît clairement que c'est un même esprit qui les anime. Cet assemblage d'idées, de maximes et de pratiques, en quoi les Saints conviennent, c'est ce que nous appellons la véritable sagesse, laquelle a deux caracteres essentiels. Le premier est d'être opposée à la prudence humaine, jusqu'à lui paroître folie. Le second est d'être si profonde et si cachée, que même la plupart de ceux qui pratiquent la vertu, ne la comprennent pas, quoiqu'ils ne puissent pas l'ignorer tout-à-fait, lorsqu'ils vivent selon l'esprit du Christianisme.

N'avez-vous point quelque exemple qui nous fasse comprendre en quoi consiste cette sagesse cachée ?

Il n'y en a point de mieux marqué que celui de saint François et de saint Ignace : ils aimoient le mépris, jusqu'à

vouloir passer pour foux, jusqu'à faire des actions qui leur méritassent ce titre ; et quoiqu'ils aient eu la précaution d'avertir qu'on ne doit pas suivre ces sortes d'attraits, sans de grandes raisons qui regardent la gloire de Dieu, il est vrai néanmoins qu'ils regardoient cette pratique comme un excellent degré de perfection, et qu'en cela leur sentiment étoit conforme a celui des autres Saints. Il y a plusieurs autres points de cette sagesse, que la plupart des hommes ne goûtent pas ; par exemple, de recevoir tranquillement les affronts et les injures, sans en demander réparation.

Outre les maximes de l'Evangile et les Ecrits des Saints, n'y a-t-il point de regle vivante sur laquelle on puisse se former pour acquérir cette sagesse ?

Parmi les personnes avec lesquelles nous vivons, le sentiment commun de celles qui passent pour parfaites dans l'esprit du Public, peut servir de loi et de regle sûre en cette matiere. Car il arrive d'ordinaire que ces personnes, que nous supposons véritablement mortifiées, désintéressées et entierement adonnées à la piété, pensent toutes la même chose, et que sans se connoître

elles s'accordent parfaitement dans le jugement qu'elles portent sur la pratique de la vertu ; parce qu'en effet elles respirent toutes le même air de sainteté, et qu'elles sont intérieurement instruites dans la même école, qui est celle de J. C. Ces personnes, qui vivent selon les maximes de l'Evangile, peuvent être regardées comme les dépositaires et les interprêtes des sentimens des Saints ; et on peut leur appliquer ce que Notre Seigneur a dit de lui-même : *Ceux qui voudront faire la volonté* de mon Pere, *connoîtront si cette doctrine est de Dieu.* Joan. c. 7. v. 17

Que ceux donc qui voudront acquérir la véritable sagesse, consultent le sentiment des personnes dont nous venons de parler. Car pour les hommes sçavans et habiles, si leur sagesse n'est pas fondée sur la mortification et l'abnégation évangélique, ils peuvent bien servir de regle en matiere de foi et de Théologie ; mais il ne seroit pas toujours sûr de suivre leur sentiment pour la pratique de cette sagesse cachée, que J. C. a enseignée, et qui n'a été goûtée que par les Saints. Et en effet nous voyons que les Sçavans sont si peu d'accord entre eux, et qu'ils jugent si

différemment de ces choses spirituelles, qu'il n'y a pas grand fonds à faire sur ce qu'ils en disent.

Comment peut-on arriver à la véritable sagesse ?

On se tromperoit grossiérement, si on s'attendoit à y être appellé par une vocation miraculeuse, comme il arriva à S. Paul, lorsqu'il fut renversé par terre, et environné d'une clarté qui venoit du Ciel. L'ordre de la grace demande qu'on s'applique à bien comprendre les maximes de l'Evangile, et qu'on les roule long-tems dans son esprit. Voici une de ces maximes : *Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres, qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité.* Celui qui veut mettre en pratique cette leçon de J. C., doit s'animer à souffrir les persécutions, les faux témoignages et les injures, et à les chercher avec la même ardeur que les mondains ont pour les plaisirs, pour les honneurs et les dignités de la terre. Il doit travailler au moins deux ou trois ans à se remplir de cette maxime, à l'imprimer dans son ame à force d'y penser, à y conformer sa conduite en

Mat. c. 5. v. 11

la

la prenant pour la regle de ses desseins, de ses actions et de ses entreprises. Cette étude continuée le conduira infailliblement à l'acquisition de la sagesse, à la vraie liberté d'esprit, et à la possession de Dieu : de sorte que, lorsqu'il y pensera le moins, il verra venir en soi la lumiere du Saint-Esprit, avec tous les dons surnaturels qui ont coutume de venir avec elle.

Quels points en particulier renferme cette véritable sagesse ?

Nous en avons parlé aux chapitres des Conseils évangéliques, et de la doctrine de Jesus-Christ : nous ajouterons ici que ces points peuvent se réduire à trois, qui sont, le mépris du monde et de soi-même ; la pureté du cœur procurée par la pauvreté d'esprit et le dégagement des créatures ; la douceur et la patience qui conduisent à la perfection de la charité. C'est ce qui a fait l'occupation de tous les Saints: tous les vrais amis de Dieu ont excellé en ces trois points ; celui qui veut acquérir la véritable sagesse, doit se les proposer sans cesse pour la regle de sa conduite, et il comprendra par son expérience que mettre ces maximes en pratique, c'est établir le regne de la

grace sur le renversement de la sagesse mondaine.

CHAPITRE II.

De la Simplicité.

D. *Qu'est-ce que la simplicité?*

R. C'est l'unique regard de l'ame que l'Evangile appelle l'œil simple, qui n'envisage que Dieu, et qui tend toujours à lui par la voie la plus courte.

Qu'entendez-vous par cet unique regard?

J'entends ce que les Peres spirituels appellent la sainte *uniformité*, qui exclut la multiplicité de vues et d'intentions, laquelle est le vice des ames qui ne sont pas simples.

Quelle est la pratique de la simplicité?

Elle demande, ou plutôt elle met dans l'ame trois sortes de dispositions.

Quelle est la premiere?

C'est une attention continuelle à réduire tout à un, c'est-à-dire, à n'avoir qu'un objet en vue, et à faire toutes choses par un motif, qui est le bon plaisir ou la sainte volonté de Dieu. L'intention de la plupart des hommes ne va pas jusqu'à Dieu : on obéit, par-

ce que le supérieur est un homme qui agrée : on aime son prochain par sympathie. L'homme spirituel au contraire, obéit, parce qu'il envisage Dieu en celui qui commande ; il aime dans son prochain l'image de Dieu, et en cela il pratique la simplicité, parce qu'il rapporte tout à un seul objet, qui est Dieu.

Quelle est la seconde disposition ?

Elle regarde les mœurs et la conduite : elle porte à fuir tout ce qui sent l'artifice, la vanité, la curiosité et la politesse mondaine : elle fait aimer et chercher les manieres simples des personnes du commun. On remarque que les Saints ont affecté une espece de sainte grossiereté dans leur extérieur. Cette simplicité doit faire le caractere des personnes religieuses : dès qu'elles s'en éloignent, c'est une marque de relâchement ; et c'est toujours par-là qu'on commence la réforme, lorsqu'elles en ont besoin. Mais cette simplicité n'est pas seulement dans l'habit, elle doit sur tout paroître dans la maniere d'agir et de converser, où l'on ne doit rien trouver qui approche de la politesse recherchée des mondains.

Est-ce seulement dans l'extérieur que cette simplicité doit paroître ?

Elle est encore nécessaire dans l'intérieur, par rapport à la vie spirituelle, d'où elle bannit tout rafinement et tou e élévation affectée, pour nous faire marcher devant Dieu avec candeur et sincérité, comme dit saint François de Sales. Car, en matiere de dévotion, il y a des gens toujours guindés qui dédaignent les pratiques communes, et qu'on peut comparer à des personnes dégoûtées qui cherchent des ragoûts pour réveiller leur appétit. Cependant la véritab e simplicité n'est pas incompatible avec les voies sublimes où Dieu lui-même appelle et conduit les ames; elle exclut seulement l'amour de ces voies, et les efforts qu'on fait pour s'y introduire de son propre choix.

Quelle est la troisieme disposition que la simplicité met dans une ame?

C'est un penchant habituel à interpréter toutes choses en bonne part, sans penser jamais à mal. C'est ce qu'on remarque dans les personnes qui ont la simplicité en partage. Elles n'envisagent dans les autres que ce qu'il y a de bien, et par cette pratique elles tendent cont n ellement à l'unité: car la pensée du bien conduit droit à Dieu, et non pas celle du mal.

La Chronique de saint François rapporte une vision, où parurent plusieurs Saints de son Ordre, et en particulier Frere Bernard de Quintavalle, avec des yeux si brillans qu'on n'en pouvoit soutenir les regards : et comme on en demandoit la raison, il fut répondu, que c'étoit en récompense de sa simplicité, parce que pendant sa vie il n'avoit jamais envisagé dans ses Freres que le bien qui étoit en eux.

Pourquoi avez-vous dit que la simplicité tend à Dieu par la voie la plus courte ?

Parce que n'ayant que Dieu en vue, par l'unité de son regard elle va droit à lui ; au lieu que les ames qui manquent de simplicité n'y vont que par détours, le mélange d'intention les faisant souvent gauchir. On peut comparer ceux-ci aux personnes qui usent de circonlocution pour cacher la vérité, et celui qui va simplement, à un homme qui porte, pour ainsi dire, la vérité sur les mains, et qu'on ne surprend jamais dans ses paroles.

Comment s'accorde la simplicité avec la prudence ?

Ces deux vertus s'accordent parfaitement ; parce que la simplicité est accompagnée de grandes lumieres qui

lui fournissent les moyens nécessaires pour arriver à son but, et pour éviter les pieges que lui tendent les subtilités et les artifices de l'esprit du siecle. C'est pour cela que le Sage adresse d'abord la parole aux enfans, c'est-à-dire, aux ames simples, comme les plus capables de comprendre les instructions de la Sagesse. En effet, elles passent sans crainte et sans danger à travers les plus grandes difficultés, et triomphent aisément de la malice et des ruses des mondains. On l'a remarqué en plusieurs Saints, et sur-tout en S. François; il fut souvent interrogé par des sçavans mal intentionnés qui cherchoient à le surprendre, et il les confondit toujours par la sagesse admirable de ses réponses; le Fils de Dieu ayant voulu vérifier dans son serviteur, ce qui a été dit de lui-même: *Et depuis ce jour-là, qui que ce soit, n'osa plus l'interroger.*

Proverb. c. 8. v.

Matt. c. 22. v. 46.

Comment peut-on acquérir cette simplicité?

Le moyen le plus sûr et le plus efficace, est d'étouffer en soi toute convoitise: car ce sont les diverses prétentions et les différens desirs qui sont directement opposés à la simplicité. Celui qui ne desire rien n'a qu'un seul but,

qui est de plaire à Dieu ; il est délivré de tout autre soin, et par-là même parfaitement simple.

N'avez-vous point de pratique particuliere qui conduise à cet excellent état ?

La meilleure et l'unique est de renoncer constamment à tous les motifs que la nature suggere, pour n'avoir en vue que le bon plaisir de Dieu, jusqu'à ce que cet excellent motif absorbe tous les autres ; comme la mer engloutit tous les fleuves. C'est par cette pratique qu'on acquiert la véritable simplicité, en se réduisant à cet unique regard, dont on peut dire que c'est la seule chose nécessaire.

CHAPITRE III.

Avis important pour ceux qui ont des peines d'esprit.

D. *QUels sont ces avis ?*

R. Le premier est d'empêcher un demi consentement que le démon tâche de tirer de la personne qui souffre ces peines intérieures. Pour bien comprendre ceci, il faut sçavoir que le malin esprit dans ces occasions, porte les hommes à l'impureté ou au déses-

poir, ou à l'aversion contre le prochain. Mais outre ces tentations grossieres, il fait tout ce qu'il peut pour leur persuader de s'adonner à leur humeur, et de se renfermer en eux-mêmes, pour s'y occuper de leurs peines. On se roidit contre les premieres tentations, qui sollicitent visiblement au mal, et on succombe aisément à la derniere, où l'on ne voit point de péché : c'est ce que j'appelle un demi consentement, qu'il est d'une très-grande importance de refuser à l'ennemi. Pour cela, il ne suffit pas de ne point se laisser aller à l'humeur chagrine et impatiente à laquelle on se sent porté; il faut se mettre dans une disposition de joie spirituelle et de douceur envers le prochain, si bien qu'il ne paroisse rien au dehors de la peine qu'on souffre au dedans. Outre que par cette conduite on remporte une entiere victoire sur le démon, on en tire encore deux grands avantages, qui sont, d'avancer beaucoup dans la voie de la perfection, et d'acquérir bientôt une grande supériorité sur l'ennemi.

Quel est le second avis ?

C'est de ne faire nulle attention à la peine que l'on souffre, imitant ceux qui

marchent sur la cime des montagnes, lesquels fixent la vue sur le chemin qu'ils doivent tenir, sans la détourner jamais pour regarder les précipices qui les environnent de tous côtés. On remarque que saint Pierre marcha sur l'eau sans enfoncer, tandis qu'il n'envisaga que Notre Seigneur qui l'attendoit sur le bord ; et que dès qu'il fit réflexion au danger, il commença à enfoncer : ce qui lui attira ce reproche de la part de Jesus-Christ : *Homme de peu de foi, pourquoi avez vous douté ?*

De quoi sert à l'ame de ne point envisager ses peines ?

Elle évite par-là plusieurs dangers et plusieurs inconvéniens dans lesquels elle donneroit en gardant une autre conduite. Ces peines, soit qu'elles viennent du côté de Dieu, ou du côté du démon, ou du côté des hommes, (comme nous l'avons dit au Chapitre sixieme de la quatrieme Partie) que peut-on gagner à les considérer ? Dès que vous ferez réflexion au mépris et aux mauvais traitemens que vous recevez de la part des hommes, vous rendrez votre Croix plus pesante, à force de vous la représenter vivement

et de grossir les choses dans votre imagination. Si vous raisonnez sur les assauts que le démon vous livre en matiere d'impureté ou de désespoir, tous vos raisonnemens n'aboutiront qu'à rendre la tentation plus pressante, et à la faire entrer plus avant dans votre ame : et si vous vous avisez de considérer attentivement les abîmes de la grandeur et de la justice de Dieu, il est à craindre que vous n'en soyez englouti.

Voilà pourquoi les ames sujettes à des peines intérieures, et sur-tout à ces peines extraordinaires dont nous avons parlé ailleurs ; ces ames, dis-je, n'ont rien de mieux à faire que de s'interdire toute réflexion sur les peines qu'elles souffrent, pour donner toute leur attention à la vie de Jesus-Christ, et aux autres saints objets qui sont capables de les consoler. Elles ne doivent ouvrir les yeux, que pour voir le chemin où elles marchent, sans détourner leur vue ailleurs. Cette personne m'a maltraité ; cette croix est accablante ; ce précipice est affreux : à quoi peuvent servir ces réflexions, qu'à aigrir le cœur, et à mettre le trouble dans l'esprit ? N'est-il pas plus sûr et plus doux de

souffrir sa peine sans se donner d'autre soin que celui d'envisager la bonté de Dieu, et de s'étudier à la résignation et à la patience?

D'où vient que les personnes qui souffrent, sont portées à considérer leur peine?

Cette attention vient d'un soin empressé qu'elles ont pour elles-mêmes; et de ce que manquant de confiance en Dieu, elles attendent leur délivrance de leur propre industrie. C'est la tentation ordinaire des ames qui portent des croix intérieures: elles veulent se mettre en repos; elles cherchent sans cesse le remede au mal qui les afflige, et elles ne voyent pas que cet empressement ne fait qu'augmenter leur peine, et les jetter dans un nouvel embarras Le parti qu'elles doivent prendre, c'est de se désoccuper d'elles-mêmes, pour s'abandonner entierement à la miséricorde de Dieu, disant comme le Prophete David: *j'aurai toujours les yeux attachés sur le Seigneur, persuadé qu'il me délivrera des piéges de mes ennemis.* Ps. 24. v. 16.

Quel est le troisieme avis au sujet des peines d'esprit?

C'est qu'on s'encourage à les supporter, en vue des avantages qui doivent

en revenir. Car ces peines, et sur tout celles qu'on appelle extraordinaires, sont suivies de plusieurs dons surnaturels, d'une grande paix, d'une parfaite liberté de cœur, de consolations ineffables, d'une fermeté constante à se maintenir dans le bien, et à suivre en tout le mouvement de la grace. Nous pouvons ajouter à ce que nous en avons dit dans la quatrieme Partie, que c'est des personnes qui ont passé par ces épreuves qu'il est dit dans l'Apocalypse : *Qu'elles ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau ; qu'elles n'auront ni faim ni soif ; que le Soleil, ni aucune autre chose ne les incommodera plus ; parce que l'agneau qui est au milieu du trône, sera leur Pasteur, et qu'il les conduira aux fontaines des eaux vives.*

Apoc. c. 7. v. 4. 16. 17.

On peut dire de ces ames, qu'elles ont vu la fin de leurs maux, et qu'elles recevront désormais tous les biens en abondance. Le plus grand de ces biens, est que Dieu établira en elles sa demeure, selon la promesse de l'Evangile : *nous viendrons à lui, etc.* Jesus-Christ devenu leur guide, les conduira aux fontaines de sa sagesse et de son amour, où elles puiseront sans cesse : de sorte que leur vie ne sera plus qu'un

Joan. c. 14. v. 23.

festin continuel, et un avant-goût du Paradis.

Nous avons exhorté ailleurs les personnes, qui sont dans ces épreuves, à être fideles à Dieu malgré leurs extrêmes souffrances, et les fréquentes tentations de l'ennemi: et comme cet avis est le plus nécessaire, nous les ferons souvenir ici que leur fidélité consiste, 1°. A résister courageusement au démon sans consentir jamais au mal. 2.° A persévérer constamment dans leurs exercices spirituels, et à ne point s'en dispenser sous prétexte qu'elles souffrent de grandes peines. 3°. A n'omettre aucune des bonnes œuvres qu'elles avoient coutume de faire, ou de leur propre choix, ou pour satisfaire aux devoirs de leur état, ou pour obéir aux mouvemens de la grace.

Ces avis ne sont-ils que pour les personnes qui souffrent des peines extraordinaires ?

Toutes sortes de personnes peuvent en profiter, et on peut dire à celles qui n'éprouvent que des souffrances et des tentations ordinaires, qu'elles croîtront en grace et en vertu, à mesure qu'elles augmenteront en résignation et en patience, et qu'elles se conformeront à ces avis.

CHAPITRE IV.

De la paix du cœur.

D. *EN quoi consiste la paix du cœur ?*

R. A se conserver sans trouble dans le service de Dieu.

D'où vient ordinairement le trouble ?

Il vient de l'émotion causée par les passions, de l'empressement pour les occupations extérieures, et de l'abattement où l'on tombe à la vue de ses fautes.

Comment est-ce que les passions émues excitent le trouble ?

En ce qu'elles agitent et inquiétent le cœur, par les mouvemens contraires qu'elles y produisent. Celles qui se soulevent le plus souvent, et le plus aisément, sont la colere, le desir et l'aversion naturelle qu'on a pour certains objets qui choquent.

Comment est-ce que la colere trouble ?

Rien n'a moins besoin d'explication. Il est naturel qu'on s'irrite et qu'on s'emporte, quand on se voit contrarié, et il est encore plus naturel que la contrariété et l'emportement produisent le trouble et l'agitation.

Comment peut-on empêcher cet effet de la colere?

En se tenant sur ses gardes, pour étouffer la premiere émotion qui s'éleve dans le cœur. On réprime ces sortes de mouvemens, en pratiquant la douceur, qui ne souffre aucune aigreur, sous quelque prétexte que ce soit, non pas même pour faire la correction, qu'on doit suspendre jusqu'à ce que l'indignation soit passée, et qu'on ait recouvré sa premiere tranquillité.

Comment est-ce que le desir est contraire à la paix du cœur?

Chacun sent par son expérience qu'un desir véhément ne laisse ni paix, ni repos, jusqu'à ce qu'il soit accompli. Cette impatience se fait sur-tout remarquer dans les personnes vives; à peine ont-elles commencé un ouvrage, qu'elles en voudroient voir la fin, et elles sont dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit achevé.

Quel est le remede à ce mal?

C'est de renoncer à tout, de prendre un soin particulier de combattre tous les desirs et toutes les affections naturelles, et de les étouffer d'abord, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus dans l'ame que le desir de faire la volonté de Dieu, et de lui plaire en toutes choses. Quiconque ne prendra pas cette voie, ne

se maintiendra jamais en paix.

Il en est de même de cette passion, qui s'irrite à la rencontre des objets désagréables, et qui se donne de grands mouvemens pour les éviter : on ne sçauroit la dompter que par une générosité constante à surmonter ses répugnances, jusqu'à ce qu'on se soit accoutumé à voir toutes choses d'un œil tranquile, et qu'à la rencontre des plus fâcheuses on soit comme un rocher qui ne fuit point à l'approche des vaisseaux, mais qui demeure immobile au milieu de la mer, sans que rien puisse l'ébranler ou le faire changer de place.

Comment est-ce que les occupations troublent la paix ?

Par le desir et l'empressement, par l'agitation et l'inquiétude qu'elles causent à un homme qui voudroit suffire à tout, et qui se sent chargé au-delà de ses forces. C'est ce qui a fait dire à l'Auteur du Livre de l'Imitation de Jesus-Christ, que la tranquillité ne court pas moins de risque dans les occupations, que la tempérance dans les festins, et la chasteté dans les conversations avec le sexe.

Comment peut-on prévenir ce mal ?

En fermant, pour ainsi dire, l'en-

trée de son ame aux choses du dehors dont on s'occupe : ce qui se fait en trois manieres. La premiere est de ne s'appliquer à ce qu'on fait, qu'autant qu'il en est besoin pour le bien faire, réservant sa principale attention pour vaquer à Dieu dans son intérieur. La seconde, c'est que quand on ne peut pas empêcher l'esprit de s'appliquer fortement, on empêche au moins le cœur de s'attacher aux occupations extérieures, et d'y mettre son affection : car il est sur-tout important que le cœur soit tout à Dieu, et qu'on ne cherche que lui en tout ce qu'on fait. La troisieme est, que l'on se hâte de retirer son affection, dès qu'on s'apperçoit qu'elle se glisse dans ce qu'on fait, de peur que la passion ne se forme, que le trouble et les fautes ne viennent à la suite de la passion, et que la paix intérieure ne soit détruite. Il ne faut donc pas se remplir de ce qu'on fait, (comme disent quelques-uns) mais il faut plutôt se remplir de Dieu, c'est-à-dire, l'avoir présent à son esprit, et agir uniquement pour lui.

Comment doit-on se comporter lorsque les affaires et les occupations viennent en foule, et qu'on ne sçait par où commencer ?

Une ame persuadée que rien n'est plus important pour elle, que d'éviter le trouble et le dérangement de son intérieur, doit pourvoir d'abord à sa paix, et réunir ses forces au dedans : ensuite elle doit s'appliquer à ce qui presse le plus.

Un homme qui voit le feu prendre à sa maison, court à ce qu'il a de plus précieux pour le sauver. C'est ainsi que doit faire une personne qui se voit surchargée d'occupations : il faut que son premier soin soit de rentrer en elle-même pour assurer sa tranquillité, elle pourvoira ensuite aux affaires du dehors le mieux qu'elle pourra. Ce n'est point par amour-propre qu'elle doit se donner cette préférence, ni par attache à son repos ; mais par un effet du zele que Dieu veut qu'elle ait pour régler son intérieur.

Comment est-ce qu'on perd la paix à la vue de ses fautes ?

C'est que la pensée d'avoir failli, afflige, désole, et fait perdre courage.

Que faut-il donc faire, quand on est tombé en quelque faute ?

Dès qu'on sent son cœur frappé, (ce qui est ordinaire aux personnes exactes à leur devoir quand elles ont

fait quelque faute) il ne faut point alors trop s'attacher à pénétrer les causes et les motifs de son péché ; il suffit de le reconnoître, de le détester, d'en prendre occasion de s'humilier, et d'en faire quelque réparation ; après quoi il ne faut plus y penser, mais reprendre incontinent son premier train, et marcher devant Dieu avec joie et confiance, comme avant sa chûte.

Faut-il se comporter ainsi après toute sorte de faute ?

Pour répondre à cette question, il faut distinguer de deux sortes de personnes ; celles qui ont avec Dieu une étroite liaison, et qui sont accoutumées à converser familierement avec lui ; et celles dont la fidélité souffre beaucoup d'imperfections et de négligences. Les unes et les autres doivent se conduire, comme nous venons de dire, à l'égard des fautes légeres. Si elles viennent à tomber dans quelque faute notable ; par exemple, dans quelque emportement, ou dans quelque manquement considérable, elles doivent témoigner à Dieu leur repentir avec beaucoup d'humilité et de ferveur, sans rien perdre de leur tranquillité. Quelquefois même dans ces occasions

Dieu donne une telle confiance aux personnes attachées à son service, qu'elles n'ont autre chose à faire, dès qu'elles apperçoivent leurs fautes, que de s'en remettre à Dieu, de se jetter dans son sein par un abandon sans réserve, et de contribuer à le servir avec plus de ferveur qu'auparavant. Si leur aveuglement est qu'elles ne connoissent leur faute que long-tems après l'avoir commise, dès qu'elles viennent à s'en appercevoir, elles doivent imiter ce Prophete, qui après avoir lavé son péché dans les larmes de la pénitence, se remit à servir Dieu, et à traiter avec lui d'une maniere pleine d'amour et de familiarité.

Cependant il est ordinaire aux personnes qui pratiquent la dévotion, et qui veulent avancer en vertu, de se rebuter, et de s'inquiéter beaucoup à la vue de leurs fautes : elles s'impatientent, à cause qu'elles sont impatientées : et comme si les promesses qu'elles ont faites à Dieu devoient les rendre impeccables, elles s'étonnent d'être capables de tomber. La véritable sagesse consiste à s'établir dans une paix solide, fondée sur la confiance en Dieu, et à l'épreuve de nos foiblesses.

On voudroit être d'abord parfait, parce qu'on en a formé la résolution ; on ne peut pas soutenir la vue de ses miseres : ce sont là évidemment des effets de l'amour-propre. Ces retours amers, ces réflexions chagrinantes, et ces regrets turbulens auxquels on s'abandonne, ne font ils pas retarder l'ouvrage de la perfection, en formant une espece de nuage qui empêche de connoître, et de reprendre le chemin où l'on marchoit auparavant.

La raison de cette conduite que nous prescrivons ici, est tirée de la bonté du Seigneur et de la fragilité de l'homme. Dieu qui veut lier avec nous un saint commerce d'amitié, sçait bien que nous ne sommes pas impeccables ; et il est content de nous, pourvu que nous ne l'offensions pas avec réflexion et de propos délibéré : s'il en exigeoit davantage, ce ne seroit pas un Dieu infiniment bon, qui se glorifie d'avoir pitié de notre foiblesse. Il est vrai néanmoins que l'amitié qui est entre Dieu et nous, pour être parfaite, demande de notre part une résolution ferme et constante de ne point pécher volontairement et avec pleine connoissance ; et on ne peut pas nier que les fautes com-

mises avec réflexion, ne soient des infidélités qui éloignent beaucoup de Dieu.

CHAPITRE V.

Des saintes Pratiques.

D. *QUels sont ces pratiques, et combien y en a-t-il ?*

R. Ce sont des exercices intérieurs de vertu, auxquels doivent s'adonner ceux qui tendent à la plus haute perfection. Il y en a six principales.

Quelle est la premiere ?

De ne jamais contenter entierement la nature, et de lui refuser toujours une partie de ce qu'elle souhaite, dans l'usage ordinaire des choses, même les plus nécessaires. Ceux qui vivent selon leurs inclinations naturelles, ayant pourtant quelque estime et quelque amour pour la vertu, se satisfont pleinement en toute occasion et croyent faire beaucoup, pourvu qu'ils s'abstiennent du mal. Mais les hommes spirituels craignent ces sortes de satifactions entieres, parce qu'elles diminuent la vigueur de l'esprit, et ils mêlent par tout la mortification ; afin que la nature n'ait jamais tout ce qu'elle deman-

de. Ils ne mettent à cette pratique, point d'autres bornes que celles de la discrétion, qui veut qu'on se conserve pour le service de Dieu, et qui ne permet pas de retrancher du nécessaire, jusqu'à nuire à la santé, et à perdre notablement de ses forces.

Quelle est la seconde pratique ?

C'est celle du détachement du cœur, que les Mystiques appellent la sainte *Abstraction.* Elle consiste à user de toutes les choses de cette vie, non-seulement avec modération, mais encore avec dégagement, et sans y mettre son affection, qu'on doit réserver toute entiere pour Dieu. On s'applique à ce qu'on fait, non parce qu'on aime à le faire, mais parce qu'on aime Dieu, pour lequel on fait toutes choses. Quoiqu'occupé au dehors, on est toujours libre au dedans ; parce qu'on ne donne point son affection aux objets auxquels on s'applique. On se prête et on se refuse en même tems aux œuvres extérieures : on s'y prête, parce qu'on y donne une partie de son attention, et qu'on employe les facultés de son corps et de son ame pour réussir dans ses entreprises : et il est vrai aussi qu'on s'y refuse, parce qu'on en détache constam-

ment son cœur, et que si on s'y affectionne, ce n'est jamais que pour Dieu. Sainte Catherine de Genes étoit dans cette disposition, lorsqu'adressant la parole aux affaires de ce monde : faites, leur disoit-elle, faites de mon extérieur ce que vous voudrez, je vous l'abandonne ; mais ne touchez point à l'intérieur ; je veux qu'il soit libre pour Dieu. Cette pratique revient à ce que dit saint Ignace dans ses Constitutions, lorsqu'il ordonne à ses enfans de refuser leur affection à toutes les créatures, pour la donner toute entiere au Créateur. Et en effet, ce n'est que par le moyen de ce renoncement continuel à toutes les choses visibles, qu'on peut entretenir la vigueur de l'esprit, et conserver les forces de l'ame pour le service de Dieu.

Quelle est la troisieme pratique ?

C'est celle de la résignation, par laquelle on se remet continuellement entre les mains de Dieu, et on accepte les ordres de sa providence, en tout ce qui arrive de fâcheux ou d'agréable. Cette pratique est une suite de la précédente : quand on ne s'affectionne à rien de créé, on n'est pas fort éloigné d'agréer en toutes choses, ce qu'on y trouve de Dieu.

Dieu, je veux dire sa sainte volonté, et de se plaire à la voir accomplie. Ce saint exercice combat directement l'amour-propre. Les goûts particuliers et les inclinations naturelles cedent au goût et à l'estime qu'on a pour la volonté divine. Et tout ce qu'on appelle aigreur, indignation, ressentiment, toutes les répugnances que font naître les contrariétés de la part des créatures, sont bientôt sacrifiées au desir de contenter Dieu. Cette pratique est une des plus utiles et des plus importantes de la vie spirituelle; elle mene droit à la paix et à la pureté du cœur, et contribue plus que toute autre à l'amour divin.

Quelle est la quatrieme pratique?

De ne point compter sur l'amitié des créatures. Il est naturel d'avoir des amis en qui on se confie, de recourir à eux dans l'affliction, et de leur faire confidence de ses peines.. L'homme spirituel n'a pour ami à qui il décharge son cœur, que Jesus-Christ, qui lui suffit. Dire, lorsqu'on est désolé: Je me consolerai auprès de cette personne qui m'aime; je trouverai dans son humeur qui me revient, un soulagement à mes maux; c'est s'éloigner beaucoup de la

perfection. La pratique que nous assignons, tend à retrancher ces sortes d'appuis humains, pour n'avoir recours qu'à la foi et à Notre Seigneur. Mais elle n'empêche pas qu'on ne se lie d'amitié avec des personnes dont on est aimé, et qu'on aime uniquement en Dieu et pour Dieu : on peut chercher auprès de ces personnes le soutien, la consolation et le conseil dont on a besoin dans ses peines et ses afflictions ; parce que s'adresser à de tels amis, c'est s'adresser à Dieu même, qui est le motif et le lien de l'amitié.

Quelle est la cinquieme pratique ?

Elle regarde le commerce de la vie, et consiste à faire la volonté des autres plutôt que la sienne, se faisant une étude de se conformer à leurs inclinations et à leurs manieres. Par ce moyen on meurt à sa propre volonté, qui est le plus grand obstacle à la perfection. Un beau modele en ce genre, c'est S. François. On lit dans la chronique de son Ordre, qu'il étoit devenu si doux et si accommodant, qu'au péché près et à l'imperfection, on pouvoit en obtenir tout ce qu'on vouloit. Aussi avoit-il en partage une grande liberté d'esprit, qui est le fruit ordinaire de cette pra-

tique, et qui se faisoit remarquer en lui parmi plusieurs autres dons de Dieu.

Quelle est la sixieme pratique ?

C'est qu'autant qu'il dépend de nous, et que la prudence le permet, nous laissions ce qui est aisé, pour prendre ce qui est difficile ; et que de deux choses qui nous sont présentées, nous choisissions la plus désagréable ou la moins commode. C'est le vrai moyen de se fortifier et de faire de grands progrès en peu de tems. La plupart des hommes font tout le contraire ; et c'est pour cela que si peu de gens arrivent à la perfection, qui est un bien difficile à acquérir. Mais ceux qui voudront embrasser généreusement cette pratique, trouveront que toute la doctrine de Jesus-Christ est renfermée dans ces paroles : *Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.* Et ils comprendront bientôt par leur expérience que cette doctrine porte, pour ainsi dire, avec soi la force et le courage pour faire pratiquer ce qu'elle enseigne.

Mat. c. 16. v. 24.

CHAPITRE VI.

Des Opérations surnaturelles.

D. *QUELLES sont ces operations ?*

R. Ce ne sont pas seulement celles de la grace ordinaire, qui aide les hommes à produire des actes de foi, d'espérance, de charité, etc., mais encore les opérations extraordinaires que le S. Esprit fait dans les ames où il veut faire paroître les richesses et les trésors de sa miséricorde.

Combien distinguez-vous de ces opérations extraordinaires ?

Il y en a de deux sortes : les unes viennent de J. C. ; les autres procedent de Dieu par J. C., qui s'est dit lui-même le moyen et la voie.

Quelles sont les opérations qui viennent de Jesus-Christ ?

Ce sont les impressions qu'il fait par lui-même sur les ames, lorsqu'il les associe, pour ainsi dire, à ses états et à ses mysteres, dont il leur donne non seulement la connoissance et le sentiment, mais encore la conformité et la ressemblance : ce qu'il fait quelquefois subitement, et par une agitation vio-

lente dans l'esprit et dans le corps, et quelquefois peu-à-peu, et d'une maniere imperceptible.

Ne pouvez-vous pas donner quelques exemples de ces impressions extraordinaires ?

Notre Seigneur met certaines ames dans un état semblable à celui de sa divine Enfance ; et on voit alors des personnes d'un âge avancé, réduites à une simplicité enfantine. Il fait part à d'autres de sa Passion, par une forte impression de ses souffrances : on en a vu qui étoient intérieurement crucifiées, et qui souffroient les tourmens de la croix et les douleurs de l'agonie. J. C. fait ces opérations dans les ames, pour se les rendre conformes.

Nous en avons un exemple en sainte Magdelaine de Pazzi, qui un vendredi saint demeura pendant trois heures en présence de plusieurs personnes, les membres aussi roides, que s'ils eussent été cloués sur une croix ; ensuite elle fut élevée, et pencha la tête comme une personne qui va rendre l'esprit. Durant tout ce tems-là, elle ressentit les mêmes douleurs que si elle eut été crucifiée. Il y a des personnes qui demeurent en cet état les mois entiers, sans pouvoir prendre aucun repos :

comme si elles étoient crucifiées, un pied sur l'autre, les bras étendus et attachés à une croix : elles ne sentent alors en elles-mêmes que Jesus crucifié. C'est ce qui a paru en sainte Catherine de Sienne, lorsque Notre Seigneur lui imprima ces sacrés stigmates, qu'elle portoit non seulement dans son intérieur, mais encore sensiblement sur son corps, quoique d'une maniere invincible. Mais la plus signalée de toutes ces opérations, c'est celle qui a paru en saint François, lorsque Jesus-Christ grava lui-même les marques de ses plaies sur le corps de ce Saint : ce qui produisit une impression continuelle de compassion et d'amour pour ce Dieu-homme.

Quel est l'effet et la fin de ces opérations ?

C'est d'unir l'homme à Jesus-Christ, et de le transformer en lui de telle sorte, qu'il ne se sente plus soi-même, mais seulement Jesus-Christ, qu'il ne voie plus en soi que Jesus-Christ, et que voulant penser à soi il ne pense qu'à Jesus-Christ. L'amour est si grand et l'union si intime, que l'homme ne se distingue point de son aimable Sauveur. Ce n'est pas à dire que ceux qui reçoivent ces sortes de graces, ne puissent

en certains tems se considérer eux-mêmes, se haïr saintement, et se regarder comme ce qu'il y a de plus vil et de plus insuportable dans le monde. Mais c'est ce qu'ils ne sçauroient faire durant le tems de ces opérations, dont le propre est de leur mettre sur les yeux comme un bandeau qui les empêche de se voir eux-mêmes. Sainte Gertrude dit que, recevant ces faveurs durant le tems de ses infirmités, elle avoit soin de se nourrir, dans la vue que c'étoit Jesus-Christ même qu'elle nourrissoit. L'Abbé Rupert nous fournit un exemple de ces impressions divines; car il dit, parlant de lui-même au Livre 12. sur saint Matthieu, qu'une nuit il vit en songe un homme descendre en lui, et s'unir à lui; et qu'à son réveil il se trouva dans des joies et des délices inexplicables.

Cette union admirable ne se borne pas à l'intérieur; elle passe jusqu'à l'extérieur de l'homme, qui peut dire avec vérité non-seulement qu'il est plein de Jesus-Christ, mais qu'il en est revêtu. Ce dernier effet est si sensible, que ceux qui l'éprouvent auroient beau être dépouillés et conduits en cet état par les rues, comme autrefois les martyrs,

ils se sentiroient toujours revêtus et couverts de Jesus-Christ, et sans les regles de la modestie, que les Saints n'oublient jamais, ils auroient peine de s'appercevoir qu'ils sont dépouillés; c'est-à-dire, que Jesus-Christ sert de vêtement à ces personnes; qu'elles ne sentent ni le froid ni le chaud, au moins jusqu'à y être extrêmement sensibles, comme le sont les autres hommes.

Il est écrit de sainte Catherine de Sienne, qu'ayant donné sa robe à un pauvre, Notre Seigneur lui dit: je t'en donnerai une autre; et que depuis ce tems-là elle ne souffrit plus du froid, jusqu'à en être incommodée. Nous lisons aussi que saint François, faisant voyage pendant l'hyver, se retira dans une caverne, pour y passer la nuit avec son compagnon, et que celui-ci ne pouvant reposer, parce qu'il étoit transi de froid, le Saint ne fit que le toucher de la main, et lui communiqua une chaleur qui s'insinua dans tous ses membres, et qui le fit dormir à son aise. Il ne faut pas croire que ces effets soient communs parmi ceux qui pratiquent la vertu, c'est une grace spéciale accordée à peu de gens. Ceux qui en sont favorisés, la sentent au-dedans

d'eux-mêmes, comme un esprit qui les anime.

C'est sans doute le même esprit qui fut communiqué aux Apôtres, et qui s'est fait remarquer en plusieurs Saints par des effets extraordinaires, qui ont éclaté au-dehors. Quelques-uns, comme saint Vincent Ferrier, ont été vus le visage enflammé et semblable à un charbon ardent. D'autres ont été élevés de terre et suspendus en l'air dans leur oraison : tel parut saint Ignace à Barcelone pendant plusieurs nuits, devant une image de la sainte Vierge. Plusieurs ont été extasiés jusqu'à perdre tout sentiment, comme saint Xavier, que des matelots, après avoir bien cherché, trouverent au coin d'un bois en contemplation, aussi immobile qu'une pierre : et comme ce saint prêtre connu sous le nom de Pere Bernard, qui tous les jours après sa messe demeuroit ravi en extase et sans mouvement pendant une heure : ce qui a fait, il n'y a pas long-tems, l'admiration de tout Paris. C'est l'esprit de J. C. résidant en l'homme qui fait toutes ces opérations.

Quelles sont les opérations qui procédent de la divinité par Jesus-Christ ?

Ce sont des faveurs divines qu'on ne peut pas attribuer à Jesus-Christ en particulier, mais qui viennent toujours par lui, parce qu'il est la porte par laquelle on entre, et que personne ne va au Pere que par le Fils. C'est la grace du Rédempteur, qui prévient et conduit les ames : ce sont ses mérites qui les enrichissent ; c'est sa vertu qui les soutient, c'est à sa considération que Dieu les aime, et qu'il leur fait part de ses dons et de ses miséricordes infinies.

En combien de manieres la Divinité opere-t-elle dans les ames ?

Par deux sortes de connoissances, dont l'une est distincte, l'autre indistincte et confuse. Le fond de ces deux sortes d'opérations est toujours le ravissement ou l'extase, ou la perte de l'ame en Dieu, avec cette différence que dans la premiere maniere d'opérer Dieu donne des connoissances distinctes de quelques-unes de ses perfections et de ses grandeurs, ou de ses productions, comme nous l'avons expliqué au dernier chapitre de la septieme partie : au lieu que dans la seconde sorte d'opération Dieu, après avoir tiré l'homme hors de lui-même, l'absorbe

dans une lumiere indistincte et dans sa douceur divine, sans lui donner ni goût, ni notion particuliere. En cet état on ne voit ni ne veut rien sur quoi on puisse s'expliquer ; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on est perdu dans deux abymes sans fond, qui sont son propre néant et la grandeur de Dieu, de la part duquel on reçoit tant de faveurs et tant de lumieres, qu'au sortir de cette opération on croit avoir beaucoup plus vu et plus reçu, que si on avoit acquis toutes sortes de connoissances particulieres.

Comment peut-on dire qu'une ame, qui ne connoît rien de particulier, reçoive de si grandes lumieres ?

C'est parce que la lumiere surnaturelle, aussi bien que la naturelle, lorsqu'elle n'est terminée par aucun objet particulier, est beaucoup plus pure et plus déliée, et ne sçauroit être apperçue distinctement par la faculté qui la reçoit. Cela est si vrai, que dans ces sortes d'opérations on croit n'avoir aucune pensée. Sainte Thérese le disoit ainsi d'elle-même, en expliquant la maniere de son oraison : et comme ceux à qui elle parloit, ne connoissoient point ces communications divi-

nes, qui sont au-dessus de toute notion, ils lui répondoient qu'elle étoit trompée par le démon, et que son oraison étoit une illusion véritable.

Voilà pourquoi S. Denis, parlant de cette lumiere mystique, dit qu'elle n'a point de nom ; qu'elle est au-dessus de tout être, et qu'on ne peut la connoître que comme on connoît Dieu, en disant ce qu'elle n'est pas : aussi donne-t-il à l'objet de cette lumiere les noms de céleste et de *sur-essentiel*, pour faire comprendre qu'il n'est rien de particulier, et qu'il est confusément tout bien. Le même S. Denis exhorte son Thimothée à se mettre au-dessus de toute sorte de connoissance, pour aller droit au rayon divin. Ne pourroit-on pas dire aussi de cette divine lumiere, et de son objet, qui est le plus parfait de tous les êtres, ce qu'Aristote a dit de la matiere, le plus imparfait de tous, que pour en comprendre la nature il faut éloigner de son esprit l'idée de tout être particulier, de toute dimension et de toute propriété.

N'avez-vous point de comparaison pour nous faciliter l'intelligence de cette doctrine ?

On peut comparer cette connoissance indistincte à la lumiere qui occupe

l'air, laquelle rend les objets visibles, sans se laisser appercevoir elle meme, ou bien au rayon du Soleil, qui entre dans une chambre bien fermée ; s'il trouve un corps qui l'arrête, on verra ce corps et le rayon aussi ; mais si ce rayon n'est point terminé et qu'il trouve quelque ouverture qui lui donne passage, on ne le verra nullement dans la chambre, quoiqu'il y soit véritablement. Il en est de même de la lumiere divine, lorsqu'elle entre dans une ame, et qu'elle se termine à des objets particuliers ; on distingue ces objets et la lumiere qui les découvre ; mais si la lumiere est toute pure, c'est-a-dire, si elle ne se fixe sur aucun objet distinct, elle ne se fait point remarquer. Tout ce qu'on peut dire dans cette opération, c'est qu'on est abymé en Dieu, et comme englouti dans une lumiere qu'on pourroit aussi appeller ténebres, parce qu'elle ne découvre rien à l'entendement dont on puisse dire qu'il ait acquis la connoissance. C'est pour cela que saint Denis en plusieurs endroits, parlant de ceux que Dieu favorise de cette maniere d'oraison, dit qu'ils entrent dans les ténebres divines : ce qui est fort ordinaire à plusieurs Saints.

Mais il y a bien de la différence entre ces ténebres mystérieuses et les ténebres naturelles. C'est le défaut de lumiere qui fait celle-ci, et c'est l'abondance qui fait les autres; l'être incompréhensible et sans bornes ne se communiquant à l'ame qu'à la faveur d'une lumiere indistincte et illimitée, il demeure plus caché que découvert par cette opération lumineuse; et l'ame qui reçoit cette abondance de lumiere, dont elle est pénétrée et éblouie, n'en découvrant le terme que comme un océan sans fond et sans rives, elle ne peut que s'y plonger pour ainsi dire, et s'y perdre heureusement sans y pouvoir rien distinguer ni rien comprendre. Elle peut dire qu'elle a goûté l'Etre infini; mais elle ne peut expliquer ce qu'elle a goûté, ni lui donner aucun nom, ni le renfermer dans aucune idée; toutes les expressions qu'on peut lui suggérer, toutes celles qu'elle peut inventer demeurant fort au-dessous de ce qu'elle a senti, et de ce qu'elle n'a vu que confusément. Ce n'est pas que cette opération n'abonde en lumiere; mais c'est que la lumiere y est communiquée d'une maniere indistincte, et que l'Etre infini qui est l'objet de cette

opération, n'est connu que confusément. Une ame qui a fait cette expérience, peut dire qu'elle a goûté Dieu, sans pouvoir exprimer ce qu'elle a goûté; les expressions les plus énergiques qu'on lui suggere, demeurant fort au-dessous de ses sentimens.

Cette impuissance de s'expliquer sur ce qu'on a vu et senti, ne regarde pas seulement les ravissemens, les extases et les autres faveurs extraordinaires, mais encore les moindres degrés de contemplation, où la lumiere que Dieu donne, est si déliée et si indistincte, qu'on ne sçauroit l'appercevoir. De là vient que les personnes qui sont dans cet état d'oraison, s'imaginent qu'elles sont oisives, parce qu'elles n'ont aucune pensée dont elles puissent désigner l'objet, et souvent elles trouvent des directeurs qui les confirment dans ce sentiment, qui, faute de connoître l'excellence de cette lumiere confuse, troublent le doux repos où Dieu les met, en les faisant recourir aux actes distincts et à la méditation ordinaire. C'est là manifestement un excès : mais comme pour l'éviter on pourroit tomber dans un autre, il en faut revenir à ce que nous avons dit ailleurs, que la

contemplation étant une opération de Dieu très-délicate, il est difficile de la bien connoître autrement que par les effets.

Pour qui sont ces faveurs dont vous venez de parler ?

Dieu se plait ordinairement à les accorder aux ames simples, qui ont le cœur pur, plutôt qu'aux sçavans et à ceux qui ont beaucoup de lumiere naturelle, sans avoir beaucoup d'humilité. Voici comme Notre Seigneur s'en explique dans l'Evangile. *Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sçavans et aux sages, et que vous les avez révélées aux plus petits.*

Mat. c. 11. v. 25.

Comment peut-on s'attirer ces faveurs du Ciel ?

L'homme ne doit point desirer de son propre mouvement ces opérations sublimes ; il ne doit s'y porter et y penser, qu'autant que Dieu l'y invite, lorsqu'il veut lui en faire part. On ne peut s'y disposer que d'une maniere indirecte et éloignée, par la pratique d'une entiere et continuelle abnégation, par un soin particulier de conserver la paix intérieure, de se mainte-

nir dans un profond recueillement, de s'instruire à fond des maximes, des actions et des vertus de Jesus-Christ, pour y conformer sa conduite. Car il ne faut jamais oublier que Notre Seigneur est la clef de tous les trésors célestes, et que tout ce que nous avons à faire de notre part, est de l'imiter, sur-tout dans son humilité et dans son amour pour la croix, faisant état que c'est là le service le plus parfait que nous puissions rendre à Dieu, et que le chemin pour aller à lui est Jesus-Christ humilié, abandonné, méprisé, et non les belles connoissances que nous fournissent la Philosophie et la Science humaine.

Je ne prétends pas dire que les Sçavans ne puissent jamais avoir part à ces insignes faveurs : mais il faut auparavant qu'ils soumettent leur sçavoir et leur doctrine à la sainte Enfance et aux humiliations du Fils de Dieu ; qu'ils comptent pour rien leurs talens naturels, et qu'ils ne s'en servent que pour la gloire de Jesus-Christ, qui doit leur tenir lieu de tout. Voilà comment l'homme peut se disposer à recevoir cette lumiere, qui surpasse toute science, et cette paix divine qui est au dessus de toute intelligence.

CHAPITRE VII.

De la consommation en la Grace.

D. *QU'ENTENDEZ-VOUS par cette consommation ?*

R. J'entends le plus haut degré de perfection, auquel l'homme étant arrivé, on peut dire qu'il est consommé en vertu, affermi dans la pratique du bien, et comme confirmé en grace.

En quoi consiste cette consommation ?

Outre les graces dont nous venons de parler, qui sont propres de cet état; ce qui en fait le caractere, c'est la fermeté, la facilité au bien, et la liberté.

Quelle est cette fermeté ?

C'est un établissement dans la vertu si solide, qu'il paroît être inébranlable: il se fait par un long exercice, par la force des saintes habitudes et par les secours de la grace; de la même maniere que les hommes, à force de s'exercer dans les professions particulieres qu'ils ont embrassées dès leur jeunesse, s'y perfectionnent si solidement, qu'ils n'y trouvent rien de difficile, et qu'ils semblent être nés à ces sortes de professions. Cette fermeté est particulie-

rement opposée à l'inconstance et à la foiblesse humaine, dont on n'est bien affranchi que dans l'état que nous décrivons.

C'est par cet endroit que le Fils de Dieu fait l'éloge de son saint Précurseur, lorsqu'il dit aux Juifs : *Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? Un roseau que le vent agite ?* comme s'il disoit que la plupart des hommes, bien différens de Jean-Baptiste, sont comme des roseaux qui plient à tout vent ; qu'ils oublient bientôt leurs saintes résolutions ; qu'ils pratiquent quelque tems la vertu, et qu'ils l'abandonnent ensuite, non seulement par leur infidélité à la grace, et parce qu'ils font des chutes, mais encore par inconstance et par pure légéreté. La consommation en la grace met l'homme à l'abri de cette inconstance.

En quoi est-ce que la fermeté de cet état doit paroître ?

En trois points principaux, qui embrassent toute la perfection, et sur lesquels nous devons être invariables. Le premier est le dessein d'être à Dieu par préférence, de se donner à lui sans réserve, et de persévérer dans son service avec un attachement inviolable.

Le second est l'exécution de ce dessein, laquelle consiste à donner toute son attention à Dieu, à tout ce qui concerne le service de Dieu, et surtout aux maximes qui regardent l'abnégation, la victoire de soi-même, et l'innocence de la vie. Il faut se remplir de ces maximes, y fixer son estime et son goût, jusqu'à n'avoir d'inclination et de mouvement que pour les pratiques de perfection. Le troisieme est la continuation non seulement dans un genre de vie conforme aux conseils évangéliques, comme est celui des Religieux et de plusieurs personnes du siecle consacrées à la dévotion, mais encore dans la ferveur, qui est une disposition de l'ame à faire toujours ce qu'il y a de plus parfait et de plus agréable à Dieu.

Pour être affermi dans cet état de ferveur, outre l'idée du bien parfait, qu'on doit toujours avoir présente; outre l'application continuelle à mettre cette idée en pratique, il faut encore une sainte ardeur et une certaine vivacité qui tienne l'esprit toujours attentif et en disposition d'agir : à peu près comme les soldats qui sont en faction, auxquels on ne permet jamais de s'en-

dormir, ni de se distraire. Dans cette vigilance infatigable consiste proprement la ferveur, qui est l'effet d'une grande grace et d'une fidèle correspondance; et la consommation dont nous parlons, est l'affermissement de l'ame dans cette vigilance continuelle; non à force de combattre, comme font les commençans, mais par inclination, par état, et par la facilité que donne l'habitude contractée.

Est-ce que les personnes ainsi consommées n'ont plus de peine à pratiquer la vertu?

Elles n'en ont plus du côté de leur volonté, qui se tourne aisément au bien par la force des saintes habitudes qu'elles ont acquises: il leur en coûteroit bien plus d'abandonner le genre de vie qu'elles ont embrassé, qu'il ne leur en coûte de le soutenir. Cependant elles sentent toujours la peine qui vient de la difficulté des choses qu'elles entreprennent; mais comme c'est une peine qu'elles sont bien aises d'avoir, elles aiment à la souffrir, et il leur fâcheroit d'en être délivrées. Voilà comment les souffrances se changent en joies et en délices, et comment s'accomplit cette parole de Notre Seigneur:

Mat. c. 11. v. 30. *Mon joug est doux, et mon fardeau est léger.*

En quoi consiste la facilité au bien, qui est le second effet de la consommation en la grace ?

Elle consiste dans une douce pente et dans une situation d'esprit, qui dispose l'ame à l'égard des pratiques de vertu, comme les inclinations naturelles à l'égard des objets sensibles. Ces personnes ont, par la vertu de la grace et par la force de l'habitude, le même penchant à aimer Dieu, et tout ce qui appartient à son service, que les autres hommes à aimer leurs enfans et leur propre vie : elles regardent comme une chose impossible, d'agir de propos délibéré contre la volonté de Dieu. C'est la disposition où étoit saint Bernard, quand il disoit : *Mon Dieu, lorsque je vois votre volonté en quelque chose, je ne sçais comment je pourrois être capable de ne pas m'y conformer.*

D'où vient cette grande facilité ?

De la grace qui, après s'être établie en l'homme, et intimément unie à lui, le perfectionne entierement, l'éleve à un ordre surnaturel et divin, et fait en lui l'office d'une seconde nature, qui porte son cœur à Dieu, et dispose sa

volonté au bien d'une maniere particuliere. Tout ce qu'il y a de plus difficile, se fait alors aisément; et ce reste de concupiscence et de corruption de la nature, dont on ne sçauroit se défaire en cette vie, est comme relégué par la grace, bien loin de la volonté, et mis hors d'état de nuire; ainsi que les serpens qui, amortis par le froid et par la gelée, se tiennent cachés et sans mouvemens, comme s'ils n'avoient point de vie.

Comment est-ce donc que les personnes de cette élévation offensent Dieu, et se confessent?

Elles apportent au Sacrement les fautes qu'elles commettent, qui sont très-légeres, et faites avec peu de réflexion: car il est difficile de comprendre comment des fautes commises de propos délibéré, qui supposent quelque volonté de déplaire à Dieu, pourroient compatir avec la grace de cet état, et se trouver dans des personnes qui regardent Dieu comme leur époux, et que Dieu regarde comme ses épouses.

Cette résidence constante du Saint Esprit, laquelle rend aux personnes dont nous parlons, la pratique du bien comme naturelle, à force de la leur

faciliter, a donné occasion à quelques mystiques d'user d'une expression assez extraordinaire, et de dire que ces ames ont Dieu *substantié en leur fond*; ce qui ne signifie autre chose, si ce n'est que Dieu par son Esprit Saint, a pris possession de ces ames; qu'il s'est uni intimément à elles, et qu'ensuite de leur fidele correspondance il s'est rendu le principe de leurs actions, de la maniere que nous l'avons expliqué en parlant de l'union divine. Mais ce sont là des mysteres que nous ne comprendrons bien que dans le Ciel.

Quel est l'effet de cette facilité?

C'est de disposer le cœur de telle maniere, qu'on se fasse un plaisir de tout ce qu'il y a de plus difficile dans le service de Dieu, et qu'on ne croit pas pouvoir vivre sans les jeûnes, les mortifications, l'Oraison, la Communion et les autres saints exercices.

N'arrive-t-il jamais que les ames consommées en grace, après avoir long-tems pratiqué la vertu avec facilité, éprouvent les révoltes de la nature et les attaques du démon?

Dieu, pour les éprouver et pour les perfectionner davantage, permet quelquefois que leurs passions se soulevent, et que l'ennemi du salut les porte au mal

mal par de vives impressions. Mais c'est afin que ces tentations du démon, et ces révoltes de la nature, les rendent plus humbles, et les établissent plus solidement dans la vertu : comme nous voyons que certains arbres et certaines plantes se fortifient à la gelée, et jettent de plus profondes racines.

Et quoique les ames ainsi éprouvées ne s'apperçoivent pas du dessein que Dieu a sur elles, parce qu'elles ne sont occupées que du danger de leur état ; elles ne laissent pas de tirer de grands avantages de ces épreuves.

Cette conduite de Dieu n'est pas ordinaire ; elle ne regarde que peu de personnes, parmi lesquelles il y en a que Dieu laisse dans les peines et les tentations jusqu'à la mort, et qui craignent toujours de se perdre. Cependant au milieu de leurs combats et de leurs rudes épreuves, il leur échappe quelquefois des paroles si pleines de l'esprit de Dieu ; et quand il faut agir pour lui, elles le font avec tant de forces et de générosité, qu'il est aisé de juger qu'elles ne cedent en rien à ceux que Dieu traite avec douceur, et qu'elles ne sont ni moins fideles, ni moins consommées en vertu.

Il est vrai qu'il est difficile d'accorder les peines continuelles avec l'état des nôces spirituelles, que les Mystiques, après l'avoir éprouvé, ont appellé une espece de Paradis. C'est pourquoi il faut dire, qu'il y a plus d'une sorte de consommation en grace ; que le mariage spirituel est ordinairement la récompense des grandes épreuves ; et que lorsqu'il plaît à Dieu d'accorder cette insigne faveur avec des peines extrêmes, il en use ainsi, pour faire comprendre à ses serviteurs que la vie présente se passe dans une vicissitude continuelle de biens et de maux ; qu'ils doivent se regarder comme des pélerins et des voyageurs sur la terre ; et que nul n'est assuré de son salut, que celui à qui Dieu en a fait une révélation particuliere, comme il est arrivé à quelques Saints.

En quoi consiste la liberté, qui est le troisieme effet de la consommation en la grace ?

Elle ne consiste point à n'être pas si exact et si retenu qu'auparavant, mais à l'être sans gêne et sans contrainte, et à faire ce qu'on fait d'une maniere aisée, et qui n'a rien de la timidité scrupuleuse et de la retenue gênante des commençans. Outre cela, les person-

nes consommées en vertu, peuvent faire innocemment, et même avec mérite, des choses dont elles s'abstenoient autrefois avec grand soin et qu'elles nauroient pu faire sans danger et sans quelque préjudice de leur perfection. En certaines occasions elles parlent d'elles-mêmes, et des graces que Dieu leur a faites, comme saint Paul, qui disoit, *qu'il avoit plus travaillé que tous les autres Apôtres.* Elles accordent à leur corps des soulagemens qu'elles lui refusoient autrefois; et en cela elles ne font rien contre l'humilité et la mortification, parce qu'elles n'ont que Dieu en vue, qu'elles lui rapportent tout, comme à l'auteur de tout bien, et que dans les soulagemens qu'elles prennent, elles n'ont égard qu'aux affaires dont elles sont chargées pour sa gloire, et nullement à leur propre satisfaction.

Il ne faut pas s'étonner que ces personnes soient ennemies de la contrainte et qu'elles fassent tout ce qu'elles veulent; elles ne veulent que le bien, et c'est le saint Esprit qui les meut et qui les conduit en toutes choses; elles ont une aversion très-grande pour le péché et pour toute sorte d'inperfection: elles ont la liberté de faire le mal; mais

elles la regardent comme un dur esclavage, et une honteuse nécessité. Saint Augustin n'a-t-il pas dit: *Aimez, et faites ce que vous voudrez?* Les François d'assise, les Xaviers, et plusieurs autres solidement établis dans cet amour, alloient, venoient et voloient par tout où l'Esprit de Dieu les portoit, comme les animaux que vit le Prophete Ezéchiel.

Les hommes de ce caractere ne voyent rien de grand que Dieu; tout le reste leur paroît petit: ils ne sont point sujets aux craintes et aux desirs qui agitent les autres hommes: ils parlent aux Princes et aux Rois avec une merveilleuse intrépidité, et ils osent dire quelquefois ce que d'autres n'oseroient penser: témoin les reproches de Jean Baptiste à Herode, d'Elie à Achab. C'est l'Esprit du Seigneur qui inspire cette hardiesse aux hommes consommés en grace. Comme ils sont élevés à un ordre surnaturel et divin, ils ne se ressentent point des foiblesses de la nature: comme ils sont établis en Dieu, qui n'a point de bornes, ils jouissent de toute l'étendue qu'ils trouvent dans cet Etre infini: et c'est ainsi que s'accomplit cette vérité: *Où est*

l'Esprit du Seigneur, là est la liberté; au lieu que la gêne et la contrainte sont le partage de ceux qui se cherchent eux mêmes, et qui suivent les inclinations de la nature. 1. Cor. c. 3. v. 17.

Par quelle voye peut-on arriver à cette consommation?

Il y en a deux. L'une est extraordinaire; et c'est un don spécial, par lequel Dieu confirme l'homme en grace: ce don fut accordé aux Apôtres, lorsque le saint Esprit descendit sur eux; et à saint Paul, au moment de sa conversion. L'autre est plus ordinaire, et c'est le long exercice et la pratique constante des vertus. L'homme après avoir passé par les grands travaux, par les affreuses nuits, et par les terribles épreuves qu'on rencontre dans la voye de la perfection, parvient enfin avec le secours de la grace, à l'état que nous venons de décrire.

Y a-t-il en cette vie quelque état où l'on puisse avoir une sureté entiere?

Il n'y en a aucun. Quelque riche qu'on soit en vertu et en mérite; quelque facilité au bien, et quelque liberté qu'on ait acquise, on a toujours sujet de craindre; on doit toujours veiller sur soi, pour s'éloigner de tout ce qui

est mal. On a beau dompter l'amour-propre, et combatre les inclinations de la nature corrompue, on ne les détruit jamais bien en cette vie ; ce sont des ennemis toujours attentifs aux occasions de recommencer la guerre, et toujours capables de perdre un homme, qui se laissant éblouir par ses progrès dans la vertu, oublieroit que tout bien vient de la grace, et qu'il a toujours un principe de mal dans son propre fond.

On doit donc toujours craindre l'orgueil et le relâchement, quelque saint que l'on puisse être. Il est vrai qu'en certains états où Dieu se communique aux ames d'une maniere sublime, et en même tems très-amoureuse, cette crainte n'est pas sensible, et qu'elle compatit avec une entiere confiance, et avec une parfaite paix ; ce qui suffit pour justifier ce que nous venons de dire, que l'homme de bien peut être heureux avant la mort, lorsqu'il est consommé en grace : et en effet cet état est un avant-goût du Paradis.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome I.

PREMIERE PARTIE,
Où l'on traite en abrégé de toute la Vie spirituelle.

CHAPITRE I. *De la Perfection en général.* page 1
Chap. II. *De l'Oraison.* 4
Chap. III. *De l'Oraison d'affection, et de la Contemplation.* 9
Chap. IV. *De la Martification.* 16
§. I. De la Mortification extérieure. 17
§. II. De la Mortification intérieure. 21
I. *De la Mortification des passions.* 22
II. *Le soin de réprimer l'activité naturelle.* 24
III. *Le soin de régler l'usage des facultés de l'ame.* 28
Chap. V. *De la vie purgative.* 35
Chap. VI. *De la vie illuminative.* 47
Chap. VII. *De la vie unitive.* 59
Chap. VIII. *Des tentations et des illusions.* 70

SECONDE PARTIE,

De plusieurs points importans pour la perfection de l'ame.

CHapitre I. *Des maladies de l'ame.* 86
Chap. II. *De la pénitence et de l'oraison.* 102
§. I. Instruction pour les personnes qui entrent dans la voie d'oraison. 112
§. II. De la Contemplation. 122
Chap III. *De la Vie intérieure et de la familiarité avec Jesus-Christ.* 129
§. I. J. C. venant dans le monde. 132
§. II. J. C. demeurant dans le monde. 137
§. III. J. C. quittant le monde. 142
Chap. IV. *Des Vertus.* 165
Chap. V. *Des exercices de piété.* 172
Chap. VI. *De la vie parfaite.* 190
Chap. VII. *Du bon directeur.* 213

TROISIEME PARTIE,

Contenant plusieurs points importans pour la vie parfaite.

CHapitre I. *Des obstacles à la grace.* 223
Chap. II. *De l'avancement de l'ame, et*

des principaux moyens qui peuvent le procurer. 237
Chap. III. *De la voye surnaturelle ou extraordinaire.* 245
Chap. IV. *De l'oraison qui convient à la voie extraordinaire.* 261
Chap. V. *Avis nécessaire à ceux qui sont dans la voie extraordinaire ou surnaturelle.* 278
Chap. VI. *Des qualités qui sont propres de la voie extraordinaire.* 286
Chap. VII. *De l'amour parfait.* 296
Chap. VIII. *De l'heureux état d'une ame qui a établi sa perfection et sa félicité dans l'acquiescement au bon plaisir de Dieu.* 304

QUATRIEME PARTIE,

Où sont compris plusieurs avis importans pour la perfection.

CHapitre I. *De la conduite des ames.* 315
Chap. II. *Des moyens extérieurs qui aident à acquérir la perfection.* 321
Chap. III. *Des moyens intérieurs qui aident à la perfection.* 331
Chap. IV. *Des principales vertus.* 340
Chap. V. *Des peines d'esprit.* 349
Chap. VI. *Des peines extraordinaires.* 354

Chap. VII. *Des deux autres fruits que produisent les peines extraordinaires.* 378
Chap. VIII. *De quelques points de perfection qui conduisent à une grande sainteté.* 393

CINQUIEME PARTIE,

Contenant des réflexions sur ce qui a été déja dit, et plusieurs autres très-importantes.

CHapitre I. *Réponse à quelques doutes touchant l'oraison.* 414
Chap. II. *Réponse à quelques doutes touchant la pénitence.* 420
Chap. III. *Des fausses dévotions.* 424
Chap. IV. *De l'arrangement des différentes demeures que les Mystiques distinguent dans l'ame.* 430
Chap. V. *Des biens surnaturels.* 478
Chap. VI. *De quelques industries cachées qui conduisent bientôt à la perfection.* 445
Chap. VII. *De quelques points de ferveur essentiels à une ame qui veut arriver à la perfection.* 454

SIXIEME PARTIE,

Où l'on traite de divers moyens pour contribuer au salut de toutes sortes de personnes.

CHapitre I. *De la vie Apostolique.* 459
Chap. II. *De la conduite de la jeunesse.* 468
Chap. III. *Instruction pour les personnes qui vivent dans le mariage.* 476
Chap. IV. *De la conduite des personnes Religieuses.* 480
Chap. V. *De la conduite qu'il faut tenir à l'égard des Energumenes.* 485
Chap. VI. *De la communication de la grace.* 494
Chap. VII. *Des opérations malignes.* 499
Chap. VIII. *Ordre de la vie spirituelle pour les Directeurs.* 507

SEPTIEME PARTIE,

Où l'on donne plusieurs avis qui regardent l'intérieur de l'homme.

CHapitre I. *Remedes à l'amour-propre.* 515

TABLE DES CHAPITRES.

Chap. II. *De quelles maniere on doit aider les personnes foibles.* 523
Chap. III. *De la véritable dévotion.* 526
Chap. IV. *Des conseils évangéliques.* 533
Chap. V. *De la doctrine de J. C.* 538
Chap. VI. *Du vrai progrès.* 543
Chap. VII. *De la réparation de l'intérieur.* 551
Chap. VIII. *De l'union avec J. C.* 556
Chap. IX. *Le Paradis de la terre.* 564

HUITIEME PARTIE.

CHapitre I. *De la véritable sagesse.* 572
Chap. II. *De la simplicité.* 578
Chap. III. *Avis importans pour ceux qui ont des peines d'esprit.* 583
Chap. IV. *De la paix du cœur.* 590
Chap. V. *Des saintes pratiques.* 598
Chap. VI. *Des opérations surnaturelles.* 604
Chap. VII. *De la consommation en la grace.* 618

Fin de la Table.